REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXI[e] ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

225

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXIe ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

TOME TROISIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

—

1911

LA FILLE DU CIEL [1]

QUATRIÈME ACTE [2]

PREMIER TABLEAU

Avant le lever du rideau, on a commencé d'entendre les vociférations de la foule, mêlées à des bruits de gongs et de sonnettes.

Le lieu des exécutions au pied des remparts de Pékin. Une colossale muraille grise, à créneaux, occupe tout le fond de la scène, et, vers la gauche, s'en va à perte de vue dans le lointain. Le long de cette muraille, les prisonniers chinois sont attachés à des poteaux, d'autres sont à la cangue, sous un écriteau rouge. Des têtes coupées et saignantes sont pendues çà et là à des clous. Il y a des taches de sang partout sur le sol. Une foule loqueteuse se presse sur le devant de la scène; les gens portent le costume de Pékin de nos jours, longue natte, robe de coton bleu, sayon de peau de bique; des femmes tartares, du peuple aussi, sont coiffées de deux cornes de cheveux, avec de grossières fleurs artificielles. En avant et à gauche, la grande tente, largement ouverte, d'un général tartare : elle est en cuir verdâtre, avec toiture jaune, surmontée d'un clocheton d'argent; l'intérieur est tapissé de peaux de bêtes; autour du mât central, une table circulaire; tapis, plians, petite table, un drapeau carré avec le nom du général. Gardes, soldats, sabre au clair. Des chameaux sont couchés alentour, parmi des ballots et des armes. Voitures, palanquins.

Au lever du rideau, la foule continue de vociférer tumultueusement. Des marchands de boissons chaudes se promènent avec des urnes de cuivre sur le dos; des barbiers agitent des sonnettes; des sorciers aveugles jouent de la flûte; des marchands de bonbons frappent sur des gongs. Des bourreaux, au premier plan, essuient les lames saignantes de leurs sabres.

(2) Voyez la *Revue* du 15 mars, des 1er et 15 avril.

√

SCÈNE I

LES BOURREAUX, LA FOULE.

Premier bourreau, *essuyant son sabre, à deux jeunes femmes qui l'entourent.* — C'est que nous avons les bras fatigués, mes petites belles...

Une des femmes. — Ah!... Ils ont pourtant l'air solides, vos bras, monsieur le bourreau.

Le bourreau. — Solides, je ne dis pas. Mais tout de même...

Un marchand de fleurs. — Pivoines impériales, lotus variés, toutes les fleurs de la saison!

Un marchand de fruits. — Doux comme le miel, le fruit rouge des montagnes!

Un enfant tartare, *s'approchant du bourreau.* — Dites, monsieur le bourreau, il faut frapper fort pour couper?

(Des hommes, portant un baquet plein d'eau pendu à l'épaule, arrosent le sol avec une grande cuiller de bois.)

Le bourreau. — C'est de l'adresse, mon petit agnelet,... trouver juste la place,... de l'adresse et de la force aussi, bien entendu... Ah! ça n'est pas en un jour, tu penses, que notre métier s'apprend...

Un marchand de bonbons, *frappant sur un petit gong.* — Elle a le goût de la canne à sucre, la gourmandise que je vends!

Un marchand de fruits. — Ay! Ay! Blanc comme la graisse, blanc comme le jade, le melon frais!

Des mendians, *jouant de la guitare.* — Écoutez la légende du roi des Dragons :

(Ils chantent d'une voix suraiguë.)

Auprès du lac des bambous,
Trois hiboux, hiboux, hiboux!

Deuxième bourreau, *à d'autres femmes, désignant des gens attachés aux poteaux.* — Le deuxième groupe, là?... Tout à l'heure, son tour. Le maître des exécutions nous accorde un temps de repos, et nous l'avons bien gagné, hein?...

(Il appelle un marchand de boisson chaude et se fait servir.)

Une mercière, *frappant sur un timbre.* — Tous les caprices

de la coquetterie dans mon étalage... Voyez, jeunes femmes; voyez, jeunes filles!

Une femme tartare, *à une autre.* — Oh! regarder couper les têtes, moi je ne suis pas de celles qui s'y complaisent... Et puis, n'est-ce pas un spectacle toujours pareil?... Non, mais c'est leur Déesse que j'aurais désiré voir...

Deuxième femme tartare. — Leur Déesse?... Leur Impératrice?... Tiens, et moi de même, et nous toutes aussi; voir leur Déesse, c'est cela qui nous intéresserait le plus!...

Troisième femme tartare. — Et on va te la montrer, comptes-y!

Deuxième femme tartare. — Pourquoi donc pas?... On nous montre bien leurs généraux, et leurs princes, et tous les autres... Les prisonniers, c'est fait pour être vus, c'est pour ça d'ailleurs qu'on nous les a amenés jusqu'à Pékin.

Troisième femme tartare. — Oh! mais, elle... Il paraît que, pour nous la conduire ici, c'était tout le temps des égards en route comme pour une reine... Et l'Empereur l'a fait mettre dans la Ville Interdite, vous savez, dans son palais même...

Première femme tartare. — On dit qu'elle a des yeux, des yeux dont les petites gens comme nous ne peuvent pas supporter le regard...

Fleur-de-Jasmin. — Oh!... Et puis, j'aurais peur, moi!... Une femme qui a été morte,... car elle a été morte la durée d'au moins deux lunes, vous savez!...

Deuxième femme tartare. — D'abord Fleur-de-Jasmin croit tout ce qu'on lui dit.

Fleur-de-Jasmin. — Dame! chacun le sait bien, qu'elle a été morte... Deux lunes, je vous dis, elle est restée pendant deux lunes dans son tombeau...

Le marchand de fruits. — Ay! Ay! Blanc comme la graisse, blanc comme le jade, le melon nouveau!

Première femme tartare. — On sait bien aussi que les balles, la mitraille, tout cela passait au travers d'elle, comme au travers d'une ombre... *(Avisant un chef des soldats qui est là.)* Tenez, demandez plutôt à Lee-Phuang, qui était là quand on l'a prise; n'est-ce pas, Lee-Phuang?

Lee-Phuang. — Ah! pour ça oui, et j'en ai été témoin... Les balles ne l'arrêtaient guère, leur Déesse...

Deux sous-officiers, *amenant au supplice un nouveau groupe*

de prisonniers chinois, les mains liées de cordes, parmi lesquels, et fermant la marche, Prince-Fidèle, en vêtemens souillés et déchirés. — Place !... Faites place !...

(Les prisonniers passent pour aller rejoindre les autres, qui attendent déjà leur tour d'exécution au pied de la muraille.)

Lee-Phuang, *aux femmes qui l'avaient interpellé.* — Le dernier qui arrive là ! Regardez ! regardez !... Celui qui marche la tête si fière : le plus grand chef des rebelles de Nang-King. Il se nomme Prince-Fidèle, c'était le bras droit de la Déesse ; au milieu de la bataille, tout le temps à ses côtés...

La mercière, *frappant sur son timbre.* — Tous les caprices de la coquetterie dans mon étalage ! Voyez, jeunes femmes ; voyez, jeunes filles !...

SCÈNE II

PRINCE-FIDÈLE, LE GÉNÉRAL TARTARE.

Le général tartare, *sortant de sa tente et saluant Prince-Fidèle, qui passe et ferme la marche du dernier groupe des condamnés.* — Entrez ici, noble vaincu. Ne regardez pas là-bas. Chaque homme ne doit mourir qu'une fois, et vous, vous mourrez à chaque tête qui tombera. Ce supplice ne vous suffit donc pas, de devoir être la dernière victime ?...

Prince-Fidèle. — Ma présence, peut-être, les soutient, mes pauvres soldats, si simplement héroïques.

Le général tartare. — Plutôt votre souffrance s'ajoute à leur peine... Accordez l'honneur à un loyal ennemi de passer sous sa tente les dernières minutes de votre vie glorieuse... Vous êtes déjà au-dessus des petitesses du monde et des rancunes implacables.

Prince-Fidèle. — Le glaive n'est pas responsable, ni même le bourreau.

Le général tartare. — Pas même le général.

(On attache les nouveaux prisonniers à des poteaux.)

Prince-Fidèle. — Je n'ai pas de rancune...

(Il entre sous la tente avec le général tartare.)

Le général tartare. — Et moi, je n'ai pas d'orgueil. Je sais que les sages réprouvent la guerre et estiment que l'œuvre

du vainqueur se résout en la poussière de dix mille squelettes...

PRINCE-FIDÈLE. — Et qu'on ne doit, aux triomphateurs, que des honneurs funèbres.

LE GÉNÉRAL TARTARE. — Oui, la gloire des armes n'est, vraiment, que la fumée d'un incendie...

(Ils se sont assis sur des plians, et on leur sert du vin de riz. Pendant le dialogue suivant, les exécutions recommencent au fond de la scène, au milieu d'un remous de la foule. A chaque minute, on voit le sabre d'un bourreau décrire une courbe en l'air, et aussitôt après une nouvelle tête coupée, saignante, est accrochée à la grande muraille de Pékin qui ferme le tableau. Cris et tumulte, un peu assourdis, pendant la conversation des deux hommes sous la tente.)

LE GÉNÉRAL TARTARE. — Avant de quitter ce monde, n'avez-vous pas quelque mission, envers vos proches, qu'il vous serait précieux de voir accomplir?... Je m'en chargerais avec respect.

PRINCE-FIDÈLE. — Ils ont péri, sans nul doute, tous ceux qui m'étaient chers. Je vous remercie de votre offre bienveillante.

LE GÉNÉRAL TARTARE. — N'avez-vous pas quelque désir?...

PRINCE-FIDÈLE. — Un seul: celui de connaître le sort de notre Impératrice. Dans cette bataille funeste où j'ai été fait prisonnier, elle combattait aussi. Est-elle vivante ou morte, libre ou captive?...

LE GÉNÉRAL TARTARE. — Elle est vivante, captive depuis une demi-lune seulement et, depuis hier, gardée à Pékin, non loin d'ici, dans la Ville Interdite.

PRINCE-FIDÈLE. — Non loin d'ici, ma souveraine!... Ah! si les Dieux, las de nous frapper, pouvaient permettre... Savoir qu'elle est là tout près!...

LE GÉNÉRAL TARTARE. — Sur la fin de ce combat, qui fit tant d'honneur aux vaincus, elle a pu s'échapper avec un millier de soldats. Mais la retraite était coupée et depuis longtemps l'impériale guerrière aurait été prise, si des ordres contradictoires, entravant nos mouvemens comme à plaisir, ne lui avaient donné la faculté de retarder de jour en jour sa captivité. On eût dit que quelqu'un de puissant veillait sur elle avec une singulière sollicitude, l'avertissait des dangers ou s'efforçait de les écarter de sa route.

PRINCE-FIDÈLE. — Que celui-là vive de longs jours heureux et que sa renommée soit impérissable!...

Le général tartare. — Ah ! quand donc finira cette guerre toujours renaissante qui imprègne le sol de la patrie du sang de ses fils ?

Prince-Fidèle. — Elle ne finira, je le crains bien, que par l'extermination d'une des deux races... Pourtant la haine serait moins farouche peut-être, si les vainqueurs, après la victoire, traitaient les vaincus avec plus de clémence... Pas tant d'exécutions ! Pas tant de sang !... Tout soldat qui ne peut plus défendre sa vie devrait être sacré.

Le général tartare. — On offre aux vôtres la vie sauve, s'ils se soumettent ; tous refusent.

Prince-Fidèle. — Leur héroïsme devrait être une raison de plus de les épargner.

Le général tartare. — Que faire ?... Notre devoir est d'obéir.

Prince-Fidèle. — Pas jusqu'au crime. Une petite pierre peut quelquefois enrayer un lourd chariot. Nous, les chefs, en sacrifiant seulement notre vie, nous pouvons sauver des foules.

Le général tartare. — Comment cela ?...

Prince-Fidèle. — En résistant à l'iniquité... Vous souvenez-vous ?... Une autre guerre, toute pareille à celle-ci, le sac d'une ville, l'ordre au bourreau de faucher toutes les têtes, comme à présent ; alors, un jeune chef, fou de douleur à l'idée d'un pareil carnage, trouve de tels accens pour supplier le général de faire grâce, ou tout au moins de restreindre les exécutions, que celui-ci consent à limiter la tuerie au temps que pourra mettre à se consumer une baguette de parfum. Le parfum s'allume, la première tête va tomber ; mais le jeune chef, frémissant d'horreur, saisit la baguette, la réduit en poussière, et court au bourreau en criant : « C'est fini ! c'est fini ! on fait grâce ! » Puis, comme il a désobéi, il va se briser la tête contre un rocher... A ce héros, le peuple éleva un temple, qui se dresse aujourd'hui encore sur une haute colline et dont les marches, depuis des siècles, n'ont cessé d'être jonchées de fleurs fraîches.

Le général tartare, *rêveur*. — A ce héros, le peuple éleva un temple !...

SCÈNE III

LES MÊMES, LA FOULE, puis UN OFFICIER.

Depuis quelques instans, la foule, plus turbulente, commence à murmurer contre le carnage. Devant une nouvelle troupe de condamnés que l'on amène, des cris éclatent.

LA FOULE. — Oh! oh! assez! assez!

UNE VOIX. — Les ministres de l'Empire sont des bouchers!

UN HOMME, *montant sur les épaules de ses voisins*. — Assez! assez!... Mort aux tigres!...

PRINCE-FIDÈLE, *sous la tente, voyant que le général tartare se lève*. — Sans doute, c'est mon tour?...

LE GÉNÉRAL TARTARE. — Non, non. Restez encore, nous serons avertis.

UN AUTRE HOMME, *sur la place*. — Oui! Mort aux tigres!... *(Il se baisse et trempe le bout de sa ceinture dans le sang.)* Et je vais l'écrire, moi, tenez, sur cette muraille : Mort aux tigres!

(Il monte sur une pierre et commence, avec le bout de sa ceinture, à tracer des caractères sur un pan de muraille. Le général est sorti de la tente.)

UN OFFICIER. — Des hommes par ici!... Qu'on disperse cette foule insolente!... Arrêtez celui qui écrit...

LE GÉNÉRAL TARTARE, *s'avançant précipitamment*. — Qui donc commande sans mon ordre?...

L'OFFICIER. — Seigneur, un commencement d'émeute... n'est-ce pas mon devoir?...

LE GÉNÉRAL TARTARE. — Vous n'avez d'autre devoir que d'obéir... *(Il renvoie d'un geste les soldats qui s'étaient avancés pour saisir l'homme.)* Les bourreaux doivent être las; une seconde fois, que le chef des exécutions leur donne l'ordre de se reposer.

L'OFFICIER. — Pendant combien de minutes?

LE GÉNÉRAL TARTARE. — Aussi longtemps que mon sabre restera fixé ici.

(Il l'enfonce dans le sol.)

PRINCE-FIDÈLE, *bas au général*. — Prenez garde, mon généreux ennemi! Peut-être va-t-on croire que vous avez peur.

LE GÉNÉRAL TARTARE. — Des vivans, non... Mais des spectres, c'est vrai, oui, j'ai peur des spectres...

(Ils entrent ensemble sous la tente. La foule, dont la rumenr va croissant, s'écarte de la place des exécutions, laissant voir les corps sans tête qui gisent à terre, et les mares de sang. Les marchands reprennent leurs cris et leurs musiques.)

LE MARCHAND DE FLEURS. — Pivoines royales, lotus variés, toutes les fleurs de la saison!

LE GÉNÉRAL TARTARE, *dans la tente, à Prince-Fidèle.* — Vous le voyez, je me compromets, comme le héros de votre légende, et cependant on ne m'élèvera point de temple.

PRINCE-FIDÈLE. — Mais vous n'espérez pas les sauver, ceux des miens qui restent encore?...

LE GÉNÉRAL TARTARE. — Qui sait!... Tant que les têtes ne sont pas détachées des épaules... Vous entendez dehors : le flot du peuple irrité grossit toujours... Souvent une courte émeute a délivré bien des victimes... Je puis être débordé, avoir la main forcée : le ciel le veuille!...

PRINCE-FIDÈLE. — Votre noble générosité m'encourage à vous demander une grâce.

LE GÉNÉRAL TARTARE. — Ce sera une joie pour moi de l'accorder.

PRINCE-FIDÈLE. — Avant de m'agenouiller là-bas, contre la muraille sanglante, je souhaiterais obtenir une heure de liberté, sur ma parole...

LE GÉNÉRAL TARTARE. — La parole d'un homme tel que vous est plus solide qu'une chaîne de fer à ses jambes ou qu'une cangue de bois de cèdre à ses épaules... Une heure, oui, même une heure et demie, nous pouvons attendre... L'emploi que vous voulez en faire, peut-être le deviné-je : c'est la grande captive, n'est-ce pas, que vous rêvez de revoir... Là, je ne puis, hélas! en rien vous servir... Les Dieux vous viennent en aide!... *(Présentant une robe brodée d'or qui est accrochée au mât de la tente.)* Une seule chose : consentez à revêtir une de mes robes; elle vous sera toujours une sauvegarde.

PRINCE-FIDÈLE. — Comment oserais-je?...

LE GÉNÉRAL TARTARE. — Je vous en prie... Ce vêtement me deviendra précieux au contraire, pour vous avoir protégé. *(Il passe la robe à Prince-Fidèle, qui ne résiste plus, et puis il soulève une portière au fond de la tente.)* Par là, Prince, fuyez!...

(*Exit* Prince-Fidèle.)

SCÈNE IV

LE GÉNÉRAL, UN COURRIER DE L'EMPEREUR, UN OFFICIER, LES PRISONNIERS, LA FOULE.

Un grand mouvement dans la foule, qui vociférait toujours. Et on entend, au fond de la scène, les trompettes sonner.

LE GÉNÉRAL TARTARE, *sortant de sa tente, à un officier qui est là.* — Qu'est-ce donc?... Le salut rituel!... Qu'arrive-t-il encore?

L'OFFICIER. — Un courrier de l'Empereur.

(Des soldats se rangent en haie sur le passage du courrier et mettent un genou à terre. Le courrier est à cheval et porte sur l'épaule un petit paquet enveloppé de soie jaune.)

LE COURRIER, *mettant pied à terre.* — Ordre de l'Empereur.

(Deux soldats apportent aussitôt une table sur laquelle on pose la lettre, puis on allume des parfums: le général met en hâte sa veste de cérémonie, salue trois fois le message et le prend enfin.)

LE GÉNÉRAL TARTARE, *au courrier, après avoir examiné l'enveloppe.* — Pourquoi cet ordre arrive-t-il si tard? il est parti au point du jour de la Ville Interdite, et la distance n'est pas longue.

LE COURRIER. — C'est vrai, seigneur, mais des gens malintentionnés étaient postés à plusieurs endroits sur ma route. J'ai dû faire un détour, et mon cheval a renversé bien du monde avant de dépasser les obstacles.

LE GÉNÉRAL TARTARE, *à demi-voix.* — Que le ciel délivre notre Empereur des méchans qui oppriment sa volonté!

LE COURRIER, *de même.* — Que le ciel vous exauce pour le bonheur du peuple!...

LE GÉNÉRAL TARTARE, *il ouvre la lettre. A part, après l'avoir lue.* — Voilà qui sauve bien des existences, sans compter la mienne... *(A la foule.)* Ordre de l'Empereur, écoutez tous : « Telle est mon expresse volonté; je fais grâce de la vie, sans condition, à tous les captifs de la guerre, chefs et soldats, et je leur accorde la liberté entière. Respectez ceci. »

(Il montre le sceau de l'Empire.)

LA FOULE. — Dix mille années! Dix mille années à notre Empereur!

(On commence de détacher les prisonniers.)

LE GÉNÉRAL TARTARE, *à la foule.* — Écoutez encore. L'ordre devait arriver à temps pour sauver tous les condamnés. Des obstacles, semés sur la route du messager, sont la cause d'irréparables malheurs dont le maître, mal obéi, n'est pas responsable.

LA FOULE. — Malheur aux ministres infidèles! Mort aux tigres!

(Les femmes s'empressent aussi à détacher les prisonniers qui s'approchent du général.)

L'OFFICIER, *bas à un autre.* — Notre général laisse pousser de tels cris séditieux...

2ᵉ OFFICIER. — Dites même qu'il les provoque!

LE GÉNÉRAL TARTARE, *aux prisonniers.* — Mes amis, écoutez un sage conseil : ne vous attardez point en ce lieu maudit. Autour du grand Dragon qui fait grâce, hurlent des fauves, toujours exaspérés de lâcher leur proie... Allez! ne perdez pas une minute. Mais ne fuyez point par la campagne; trop facilement ou vous rejoindrait. Dispersez-vous, égarez-vous dans la ville immense, dans les quartiers purement chinois où la foule ne saurait vous trahir...

LES PRISONNIERS. — Nous suivrons vos avis. Le ciel épande sur vous ses faveurs...

(Ils saluent et se dispersent. Le général reprend son sabre, fiché en terre, et le remet lentement au fourreau.)

LA FOULE. — Mort aux tigres! Dix mille années à notre Empereur!...

(Pendant que le rideau descend, ou que la nuit se fait sur le théâtre pour un changement instantané, on entend encore les cris des marchands.)

LE FLEURISTE. — Pivoines royales! Lotus variés, toutes les fleurs de la saison!

LA MERCIÈRE. — Tous les caprices de la coquetterie dans mon étalage! Voyez, jeunes femmes; voyez, jeunes filles!

FIN DU PREMIER TABLEAU

DEUXIÈME TABLEAU

La grande salle du trône au Palais de Pékin, immense, entièrement rouge et or; le trône, au milieu sur une estrade où l'on monte par trois escaliers bordés de brûle-parfums et d'emblèmes. Colonnes de laque rouge, soutenant un plafond très élevé, où d'énormes dragons d'or se tordent parmi des nuages rouges; le plus grand, comme détaché, prêt à tomber du ciel, tient dans sa gueule une boule d'or, juste au-dessus du trône. Par terre, tapis jaune où se contournent des dragons de vingt mètres de longueur. Sur le côté de la scène, un carillon : il est fait de plaques de marbre alignées et suspendues par des chaînes d'or à un immense châssis dont les pieds d'or représentent des monstres, et dont les angles supérieurs sont ornés de phénix d'or éployant leurs ailes vers le plafond. Près de l'entrée principale, deux eunuques tiennent des chasse-poussière en queue de rhinocéros. On prépare une grande audience solennelle, à l'occasion du triomphe des armées tartares. Des blocs de porcelaine, représentant des monstres, sont posés en rang sur les tapis; ils marquent les places où doivent se tenir et se prosterner les différens groupes de dignitaires. Des personnages en robe de gala vont et viennent avec agitation. On parle bas, on marche en silence. Attitude respectueuse. On s'incline en passant devant le trône.

SCÈNE I

OFFICIERS DU PALAIS, DIGNITAIRES
ET MAITRES DES CÉRÉMONIES.

1er MAITRE DES CÉRÉMONIES, *mettant en ligne un des derniers blocs de porcelaine.* — Là; le dix-huitième groupe des grands lettrés s'arrêtera là, face au trône, mais tourné un peu de biais.

2e MAÎTRE DES CÉRÉMONIES. — Tout me semble ainsi réglé pour le mieux... Nous serons prêts.

UN OFFICIER. — L'Empereur, prétend-on, est extrêmement fébrile depuis ce matin...

2e OFFICIER. — On l'affirme en effet... Lui si sombre et abattu depuis quelques jours,... tellement que chaque victoire de ses armées paraissait l'accabler comme un désastre...

3e OFFICIER. — Oui, qui eût dit qu'il exigerait un tel apparat pour célébrer son triomphe?..

4e OFFICIER. — Et vous savez la nouvelle?... La prisonnière doit y paraître.

3e OFFICIER. — Laquelle?...

4e OFFICIER. — Laquelle!... Voyons, est-ce que cela se demande? La grande, bien entendu, l'unique, celle dont tout le monde... l'ex-impératrice des rebelles.

5e OFFICIER, *ironiquement.* — Ah! la Déesse!... Alors on va la voir.

6e OFFICIER. — Et on pourra juger de sa puissance surnaturelle, à moins qu'elle l'ait perdue.

4e OFFICIER. — Oh! pour de la puissance, elle en a toujours... Hier au soir, par ordre de l'Empereur, on a décapité deux eunuques, coupables seulement de lui avoir annoncé la mort de son fils, sans y mettre les formes...

3e OFFICIER. — Et moi, je sais des détails, par la Grande Maîtresse... Ce matin, elle a daigné parler, la Déesse, pour demander des vêtemens de deuil... Alors, dans les réserves de feu l'impératrice-mère, on est allé chercher ce qu'il y avait de plus magnifique, en fait de robes blanches et de souliers blancs.

SCÈNE II

LES MÊMES, LE GRAND CHAMBELLAN.

LE GRAND CHAMBELLAN, *entrant par une porte du fond.* — Ordre de l'Empereur!... *(Tous écoutent en courbant la tête.)* Que les membres du conseil privé, les ministres, les dignitaires, revêtus de leur costume d'apparat, se réunissent en silence dans les galeries voisines de la salle du trône, prêts à entrer quand Sa Majesté frappera TROIS FOIS sur ce gong. *(Il désigne le grand gong placé au pied des marches du trône.)* Personne ici. Et des gardes à toutes les portes.

(Tous saluent et s'apprêtent à sortir.)

SCÈNE III

LES MÊMES, UN HÉRAUT ET LE GRAND MAITRE DES CÉRÉMONIES

LE HÉRAUT, *paraissant à une porte et tenant à la main un grand écriteau de laque au bout d'une lampe d'or.* — Faites silence.

LE GRAND MAITRE, *entrant avec Puits-des-Bois.* — Sortez tous! Fermez les portes! Voici l'Empereur!

(Tous sortent effarés. Le grand maître et Puits-des-Bois restent seuls; ils se prosternent, et l'Empereur paraît.)

SCÈNE IV

L'EMPEREUR, PUITS-DES-BOIS,
LE GRAND MAITRE DES CÉRÉMONIES.

L'EMPEREUR, *sombre, en grand costume.* — Combien de têtes, dites-vous, étaient déjà tombées?

LE GRAND MAÎTRE. — Cinquante à peine, sire!.. Votre général, comme par un pressentiment de la clémence de Votre Majesté, avait mené les choses avec une audacieuse lenteur...

L'EMPEREUR. — Il en sera récompensé par le ciel et par moi... Quant aux grands de ma cour qui osèrent arrêter mon courrier de grâce, ceux-là, oui, qu'on me les trouve, et que le bourreau les fauche demain... Comment les Dieux permettent-ils qu'au sommet où je suis, le bien soit presque irréalisable, tandis que le meurtre est si aisé!... Maintenant, allez!... *(Indiquant Puits-des-Bois.)* J'ai besoin de m'entretenir avec mon conseiller...

(Le grand maître sort.)

SCÈNE V

L'EMPEREUR, PUITS-DES-BOIS.

L'EMPEREUR, *à Puits-des-Bois, toujours prosterné.* — Relève-toi, ami, nous sommes seuls... Mon projet, n'est-ce pas, tu l'as deviné : je veux qu'elle vienne là, elle, auprès de moi. *(Montrant le trône.)* Pâle et dans la blancheur de son deuil, peu importe, je veux qu'elle vienne là, à mes côtés, sur ce trône... Aujourd'hui, la faire reconnaître par mon peuple comme mon épouse; que les grands de ma cour se prosternent devant leur Impératrice, en même temps que devant leur Empereur... Sans elle, vois-tu, il n'y a pour moi ni empire ni triomphe...

PUITS-DES-BOIS. — Elle a consenti?...

L'EMPEREUR. — Hélas! le sais-je, si elle acceptera?... Je me suis dérobé jusqu'ici à cette entrevue de charme et d'épouvante... C'est maintenant, c'est ici même, que nous nous reverrons pour la première fois... Le ciel me soit en aide!... Tu diras que je suis toujours un enfant: j'ai voulu entourer de magnificence notre heure décisive... Ah! s'il n'y avait pas entre nous cette mort de son fils, je tremblerais moins...

Puits-des-Bois. — Son fils! Mais vous avez fait tout au monde pour le sauver... Puisque votre conscience ne vous reproche rien, Sire, il convient mieux à vos projets que cet enfant soit en paix chez les ombres... L'imposer à vos Tartares eût été bien dangereux... Tandis qu'une dynastie mêlée, un autre fils qui naîtrait de votre sang et du sien...

L'Empereur. — Un fils qui me viendrait d'elle!... Oh! ami, tais-toi!... Les rêves trop beaux, il ne faut pas les formuler... *(Il frappe sur le gong un seul coup léger.)* Allons, va!... Voici l'instant terrible de la revoir... Va!... *(A un officier qui se présente, appelé par le gong.)* Qu'on amène ici la captive, avec les égards que j'ai commandés. Allez! *(Rappelant l'officier qui s'en va.)* Attendez encore!... *(A Puits-des-Bois qui s'en allait aussi.)* Non, sa fierté pourrait s'offenser d'être ainsi amenée en ma présence. Plutôt, qu'elle soit ici la première au rendez-vous; et c'est moi ensuite qui aurai l'air de comparaître devant elle, comme un vaincu demandant grâce. *(A l'officier qui attend.)* Dès que je serai sorti, faites introduire ici l'Impératrice, et qu'on la laisse seule... Allez, cette fois!...

(L'officier sort par le fond.)

Puits-des-Bois, *en s'en allant avec l'Empereur.* — Elle vous aime, sire!... Ayez confiance... Quelle est la femme, même presque déesse, qui ne céderait pas?

L'Empereur. — Elle, justement!... Elle seule.

Puits-des-Bois. — Mais puisqu'elle vous aimait...

L'Empereur. — Et aujourd'hui, ne doit-elle pas me haïr?... Tant de sang, que des traîtres ont fait couler malgré moi... Partout, mes ordres de grâce, interceptés ou changés en arrêts de mort... La haine, l'implacable haine de nos deux peuples, toujours triomphante...

Puits-des-Bois. — Mais vous avez cependant sauvé tant d'existences... Et elle doit le savoir!...

L'Empereur, *en s'éloignant.* — Oh! cette heure, dont le souvenir encore enchante ma vie!... Cette heure, là-bas, dans le jardin de son palais, au milieu de cette foule où nous étions si seuls, quand elle m'avait pris dans son regard, et que nos âmes se sont unies en une étreinte souveraine... Mais maintenant, voici qu'à l'idée de la revoir, je tremble comme un coupable.

(L'Empereur sort avec son conseiller par une porte latérale. Deux

eunuques et deux suivantes amènent aussitôt l'Impératrice, jusqu'au pied du trône, et, après s'être prosternés, se retirent, la laissant seule. Elle est en grand deuil tout blanc, les mains liées par une corde de soie.)

SCÈNE VI

L'IMPÉRATRICE, puis PRINCE-FIDÈLE.

L'Impératrice, *bas, à elle-même.* — Tant d'égards dont ils m'entourent... m'épouvantent... plus que le supplice et la mort. Pourquoi son palais, à lui, au lieu d'un cachot... Lui, lui, qu'ose-t-il espérer? Lui, que me veut-il?...

Prince-Fidèle, *vêtu de la robe du général tartare, entre en courant par une porte du fond et se prosterne aux pieds de l'Impératrice.* — Oh ! le ciel est encore clément, puisqu'il permet qu'avant de mourir je me prosterne une dernière fois devant mon Impératrice adorée.

L'Impératrice, *avec calme et égarement.* — Vous? C'est vous qui êtes ici?... Cher prince!... Alors, sommes-nous donc partis de la Terre, est-ce déjà notre réunion plus haut que la vie?... Sans cela, par où seriez-vous venu, comment, par quel sortilège, à travers tous ces murs qui font peur?...

Prince-Fidèle, *toujours prosterné.* — L'audace ne coûte pas, quand on n'a plus rien à perdre... Et puis les Dieux, sans doute, étaient avec moi... Oui, j'ai passé, comme par sortilège, ainsi que vous dites, j'ai passé les murs, les portes gardées... Un de ses soldats, à lui, m'a guidé aussi, pour ce qui me restait d'or... Pardonnez-moi, voici que je pleure : est-ce de joie ou de détresse, je ne sais plus... De joie, oui,... car je ne souhaitais que cette grâce: avoir revu Votre Majesté, lui avoir dit une fois, à genoux, ma vénération passionnée,... qui, si près de la mort, n'offense plus, n'est-ce pas... Et surtout, lui offrir le présent magnifique, le présent qui délivre de tous les outrages du vainqueur... Elle est donc accomplie jusqu'au bout, ma mission de sujet fidèle : car ce présent, je l'ai apporté à mon Impératrice...

L'Impératrice. — Le poison ! *(Comme un cri de délivrance et de triomphe.)* Ah !...

Prince-Fidèle, *offrant un poignard.* — Le poison... Hélas ! je n'ai pas pu... Rien que cela, tenez.

L'Impératrice. — Eh bien! mais cela suffit... Frappez-moi, avant qu'il paraisse, lui!

Prince-Fidèle, *se relevant et se jetant en arrière.* — Oh! ma bien-aimée souveraine!... Ne commandez point à votre serviteur, qui vous a toujours obéi,... ne lui commandez point ce qui est trop au-dessus de ses forces...

L'Impératrice. — Non, vous ne voulez pas?... Alors donnez!... Je frapperai moi-même... J'essaierai... Je pourrai...

Prince-Fidèle, *apercevant les mains attachées.* — Mais, vos mains... Oh! moi qui n'avais pas vu!...

L'Impératrice. — Ah! c'est vrai...

Prince-Fidèle. — Dois-je les délier? Avons-nous le temps?

L'Impératrice. — Non, trop long... Là, dans les plis de ma robe, cachez l'arme... *(Le Prince hésite encore.)* Vous n'osez pas?... C'est vrai, toucher la souveraine!... Oh! vous pouvez; c'est comme une morte à présent, votre Impératrice.

Prince-Fidèle, *cachant le poignard dans le corsage.* — Mais, avec ces liens, comment?...

L'Impératrice. — Ah! il les fera délier, celui devant qui je vais comparaître... Et puis, — on est excusable, n'est-ce pas, de changer d'idée, si près de la mort, — je voulais que vous me frappiez avant qu'il vienne... A présent, j'aime mieux le revoir, lui, l'Empereur.

Prince-Fidèle. — Le revoir?... Vous le connaissez donc?

L'Impératrice. — Oui... Restez jusqu'à ce qu'il soit là.

Prince-Fidèle. — Oh! non, que l'on ne me trouve pas ici!

L'Impératrice. — Qu'importe? au point où nous en sommes...

Prince-Fidèle. — C'est que... Là-bas, les dernières têtes tombent... On fait l'appel de ceux qui restent... Il est temps... mon tour vient... Ils m'avaient laissé libre une heure sur ma parole... Je ne voudrais pas avoir eu l'air de fuir...

L'Impératrice. — Alors, oui, partez, prince... Adieu... Je vous rejoindrai bientôt, tous, mes fidèles!... A ceux qui restent dites-le, que je vais vous rejoindre...

(Prince-Fidèle part en courant.)

SCÈNE VII

L'EMPEREUR, L'IMPÉRATRICE.

L'Empereur entre et s'approche. L'Impératrice demeure impassible, les yeux à terre.

L'Empereur. — Fille du Ciel, daignez lever les yeux vers le vainqueur désolé qui s'incline devant vous ; daignez le regarder et vous souvenir; sans doute, vous le reconnaîtrez, mais puissiez-vous le regarder sans haine !

L'Impératrice, *comme absente et les yeux toujours baissés.* — Pour le reconnaître, je n'ai besoin ni de réentendre sa voix, ni de revoir son visage. Dans mon esprit, la lumière s'est faite pendant les heures de ma captivité : avant d'entrer ici, je savais en quelle présence j'allais être amenée... *(Un silence pendant lequel l'Empereur reste incliné.)* A la fille des Ming, que peut avoir à dire l'empereur des Tartares?...

L'Empereur, *regardant les mains de l'Impératrice, qu'attache une corde de soie.* — Oh! vos mains liées!... C'était pour vous défendre contre vous-même, que j'avais ordonné cela... Mais, à présent... *(Il s'approche, mais avec hésitation, pour les délier. L'Impératrice recule, en le regardant pour la première fois.)* Oh ! pardon... Devant vous, dans mon trouble infini, je ne sais plus... C'est vrai, j'allais oser les toucher, vos mains meurtries... Et cependant vous m'êtes plus sacrée encore, ici, que là-bas, dans la splendeur... *(Il frappe un coup léger sur le gong. Un officier paraît. A l'officier.)* La grande maîtresse ! Qu'elle vienne à l'instant même. *(A la grande maîtresse, qui entre aussitôt et se prosterne.)* Déliez les mains de l'Impératrice, et laissez-nous. *(La grande maîtresse obéit et sort. Un silence.)* Votre voix n'est plus votre voix. Vos yeux ne sont plus vos yeux. Vous êtes devant moi, et votre âme semble restée dans l'inappréciable lointain. Je ne vous attendais pas ainsi et vous me faites peur. La majesté de la mort est en vous.

L'Impératrice. — On m'appelle au pays des Ombres. Permettez-moi bientôt d'en franchir le seuil ; de vous, je ne puis accepter d'autre grâce. Mes fidèles, mes guerriers s'étonnent que je tarde à les rejoindre, et mon fils écoute s'il n'entend pas derrière lui, dans le sentier obscur, venir le bruit de mes pas.

L'Empereur. — Votre fils !... Oh ! votre fils !... Qui donc,

après vous, l'a pleuré comme moi?... Dix courriers ont été lancés, mes plus rapides cavaliers, nuit et jour, au galop, crevant leurs chevaux, jalonnant les routes de cadavres époumonés, pour essayer d'arriver à temps, de détourner l'irrémédiable malheur...

L'Impératrice. — Qu'en a-t-on fait?... Le corps de mon fils, où est-il?...

L'Empereur. — A cette heure, dans un grand char impérial, il s'achemine lentement vers le Nord, précédé de musiques funèbres, suivi de mille dignitaires en vêtemens de gala, avec tout le faste d'un jeune souverain.

L'Impératrice. — Et où le conduit-on, mon fils?

L'Empereur. — Vers les forêts inviolables où reposent les Empereurs tartares. Là, dans une vallée, où jamais l'homme n'a creusé la terre, deux lieues de cèdres sombres jetteront leur silence autour de son mausolée de porcelaine...

L'Impératrice. — M'accorderez-vous de dormir auprès de lui?

L'Empereur, *très doux, comme un enfant.* — Mais... suivant l'usage des Impératrices, c'est vous-même qui, dans la forêt, choisirez le site, les perspectives, et tracerez les longues avenues de marbre... pour quand votre heure sonnera...

L'Impératrice. — Elle a sonné, mon heure, et depuis bien des jours... Je l'ai entendue, mais j'avais les mains liées, et vos gardes, sans trêve, autour de moi... A présent, vous me la donnez, n'est-ce pas, ma liberté suprême, et je m'en vais rejoindre tous ces morts qui m'attendent? Me retenir, serait indigne de vous, mon noble ennemi, vous ne ferez pas cela!...

L'Empereur, *après un silence.* — Vous retenir?... Oh! moi, non..., mais, le devoir... Fille des Ming, au devoir vous êtes incapable de faillir...

L'Impératrice, *s'animant enfin.* — Le devoir!... Quel devoir?... Ah! déjà une première fois on m'a leurrée avec ce mot-là, et on m'a conduite à fuir, comme une femme vulgaire que la peur talonne; pendant qu'ils savaient mourir comme des braves, tous, mes guerriers, mes princes, jusqu'à mes filles d'honneur, je m'en allais, moi, lâchement, par les souterrains de mon palais... pour obéir au devoir!... Tenez, c'était à l'heure où mes soldats tombaient par milliers, frappés par les vôtres, où mes murailles croulaient sous le heurt de vos armées,... on m'avait apporté, dans une coupe d'or, le breuvage

de la Grande Délivrance,... et j'étais là, tranquille comme en ce moment,... plus souriante toutefois, prête à porter la coupe à mes lèvres; j'allais échapper à tout, m'en aller fière et intangible, dans ma parure impériale; les demeures souterraines où dorment mes ancêtres s'ouvraient là tout près, non connues de vos Tartares, et on avait le temps encore de m'y emporter... Mais, le devoir!... Oh! le devoir, paraît-il, était de fuir, et j'ai cédé... Et, jusqu'au jour où vos soldats m'ont prise, j'ai traîné longuement dans la campagne, aux avant-gardes de mes armées toujours vaincues, moi l'Impératrice et l'Invisible, me profanant au milieu des hommes, marchant devant eux comme une sorte de fille exaltée!...

L'Empereur. — Dites que vous avez été l'héroïne sublime, la grande impératrice guerrière, la déesse des combats qui défiait les flèches et la mitraille, celle qui revivra éternellement dans les poèmes et l'histoire!

L'Impératrice. — J'ai cherché à racheter ma fuite, voilà tout; j'ai fait ce que j'ai pu, mais une action lâche ne se rachète pas. C'était dans mon palais qu'il fallait mourir, dans l'autodafé allumé de mes mains et qui a consumé tant de braves... Ma cendre mêlée aux leurs, c'était cela qu'il fallait... Le devoir, dites-vous?... Mais, j'appartiens donc encore à la Terre, vous croyez?... Mes villes sont détruites, mes armées sont anéanties, mon fils est mort... Et à cette heure, tenez, je le sais, là, au pied de votre grande muraille tartare, les têtes une à une tombent dans la poussière, les têtes de mes derniers fidèles... Alors, quel devoir, je vous prie?... *(Elle retire le poignard de sa robe et tend le bras pour se frapper.)* Celui-ci, rien que celui-ci!... *(L'Empereur se jette sur elle avec un cri, l'arrête en lui saisissant le poignet et jette le poignard à terre.)* Ah! vous portez les mains sur moi, à présent!

L'Empereur, *incliné, très bas.* — Pardon!... Écoutez-moi seulement; vous mourrez après si vous voulez, je vous le promets..., mais d'une façon plus douce..., pas comme cela avec du sang... Même je vous en fournirai les moyens, si vous voulez toujours...

L'Impératrice, *avec douceur tout à coup.* — D'une façon plus douce!... Cela, je le veux bien... Le breuvage de la Grande Délivrance, nous autres souverains, nous n'allons point sans cela. Vous l'avez aussi, n'est-ce pas?

L'Empereur. — Nuit et jour à portée de main, depuis surtout que vous avez commencé de jouer votre vie à chaque heure, au plus fort des batailles. J'avais tant de crainte de ne pouvoir le prendre vivant, mon beau phénix de guerre!... Soyez rassurée, nous l'avons avec nous, la Délivrance : parmi les bijoux de ma ceinture, là, dans cet étui d'or.

L'Impératrice. — Et vous m'en donnerez?

L'Empereur. — Oui.

L'Impératrice. — Vous le jurez?

L'Empereur. — Oui! Après que vous m'aurez écouté, j'aurai ce suprême courage. Vous le refuser serait indigne de vous et de moi... Mais, après que vous m'aurez entendu, seulement après...

L'Impératrice. — Eh bien! parlez, sire. En échange de votre serment, prenez les dernières minutes où il sera donné à mes oreilles d'entendre, à mes yeux de voir...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, UN OFFICIER.

L'Empereur. *Il frappe un coup léger sur le gong, un officier paraît. A l'officier.* — Doublez les gardes aux portes! Et la mort immédiate à qui, pour n'importe quelle raison, oserait entrer avant que j'aie frappé de nouveau sur ce gong, frappé TROIS COUPS. C'est compris? Allez!... *(Mouvement de l'officier pour sortir.)* Atendez! *(Montrant les brûle-parfums sur les marches du trône.)* De l'encens, des baguettes, vite, rallumez!... Je veux des parfums dans l'air. *(L'homme allume en hâte des faisceaux de baguettes et la fumée monte.)* Bien. Sortez!

(L'homme sort à reculons et presque prosterné.)

SCÈNE IX

L'EMPEREUR, L'IMPÉRATRICE.

L'Empereur, *à l'Impératrice, appuyée aux rampes des escaliers du trône.* — Hélas! je lis dans vos yeux la résolution obstinée... Vous allez mourir, je le sais... Je parlerai sans espoir... Une grâce à vous demander encore, me l'accorderez-vous?

L'Impératrice. — Sans doute, oui... Mais d'abord, qu'est-ce donc?

L'Empereur, *montrant le trône.* — Notre entretien suprême, je voudrais qu'il eût lieu là-haut. Une fois dans votre vie, ne fût-ce qu'une seule fois sans lendemain, je voudrais vous avoir vue assise sur ce trône des conquérans tartares.

L'Impératrice, *très tranquille et détachée.* — N'est-ce que cela? S'il vous plaît ainsi, je le veux bien. *(Elle commence à monter les marches du trône.)* Je monte lentement : je suis brisée et défaillante... Ce breuvage que vous allez me donner, c'est celui qui endort, n'est-ce pas?... On ne verra point mes traits douloureusement se contracter? Le Phénix, même agonisant, aimerait conserver un peu de grâce.

L'Empereur, *de même.* — C'est mieux encore que ce que vous souhaitiez: cela vient des Barbares de l'Ouest : des perles, brillantes sous une mince feuille d'or... On passe à néant à travers un sommeil soudain, dans un vertige très doux...

L'Impératrice, *de nouveau comme absente.* — Ah!... dans un vertige... *(Ils sont arrivés en haut. Elle s'assied à demi couchée sur le trône, qui est presque large comme un divan. L'Empereur reste debout.)* Eh bien! maintenant, ne tardez plus, parlez...

L'Empereur. — Ce n'est pas seulement pour un vain caprice que j'ai voulu vous voir assise là... Ce que nous avons à nous dire est si solennel! Entretien d'Empereur à Impératrice, de puissance à puissance... Ici, mieux qu'en bas, abstraits l'un et l'autre de nos personnalités terrestres, nous saurons prendre conscience de nos missions surhumaines...

L'Impératrice. — De puissance à puissance?... Mais je ne suis plus rien, moi, qu'une captive qui ne compte pas.

L'Empereur. — Vous êtes toujours souveraine et doublement souveraine, maîtresse des destinées de la Chine, arbitre de tout... *(L'Impératrice l'arrête d'un regard, comme offensée.)* Maîtresse des destinées de la Chine, oui!... Et, ne vous offensez pas, je n'entends point là parler de votre pouvoir sur son Empereur... Mais, vaincue, captive, peu importe, n'êtes-vous pas toujours la fille des Ming? Des cœurs, par centaines de millions, vous appartiennent secrètement... La révolte, un moment domptée par mes soldats, renaîtra demain, renaîtra toujours... Vous seule au monde auriez le pouvoir de l'apaiser à jamais... et cela ne vous laisse plus le droit de mourir...

L'Impératrice, *interrompant.* — Les morts m'attendent... Je suis des leurs, maintenant... J'entends leurs voix qui me pressent de venir...

L'Empereur. — Je voudrais vous dire en peu de mots... Je vous sens déjà partie, déjà glacée... Je me hâte et je me perds... Il me semble que je parle à la pierre d'une tombe... Des puissances, vous et moi, disais-je, oh ! oui, de grandes puissances !... Deux lignées rivales d'empereurs fabuleux, de héros déifiés, qui allaient s'étiolant depuis des siècles, sous l'oppression des rites et des formules, dans des prisons trop magnifiques; deux dynasties qui semblaient vouées à la durée poussiéreuse des momies, ont par miracle abouti à vous et à moi, qui sommes vivans et jeunes; de notre union pourrait surgir une Chine nouvelle, qui serait vivante aussi et dominerait le monde; ensemble nous accomplirions cette tâche sainte, pour le bonheur de nos peuples et la gloire éternelle de nos deux noms unis... Mais sans vous, non, je ne puis plus rien, je retombe dans l'isolement doré, l'oisiveté maladive, les fumeries endormeuses... Si vous saviez ce qu'a été mon enfance, enfermée, solitaire, au fond d'un appartement d'ébène noire !... Dans l'obscurité de ce palais, j'ai ébauché, comme un enfant qui rêve, ce projet de m'unir à vous, dont mon imagination était hantée... et votre fils eût été mon fils... C'est comme un enfant encore que je suis parti pour cette aventure, d'aller vous voir dans votre palais de Nang-King. Et je vous ai vue, et ma volonté d'homme, qui flottait encore dans les songes, s'est concentrée soudain vers le but précis et unique... Oh ! tant d'obstacles j'ai déjà surmontés !... D'abord m'échapper de vos palais; rentrer sans encombre ici, entre ces terribles murs de la Ville Jaune,... et puis arracher le pouvoir aux mains des sombres malfaiteurs, qui avaient été longuement les tortionnaires de ma jeune volonté et de ma raison... La guerre déjà battait son plein, les haines déchaînées, l'odeur de sang dans l'air, Chinois et Tartares hurlaient comme des fauves... Tout cela, vous le savez bien, je ne pouvais plus l'arrêter...

L'Impératrice. — Je le sais.

L'Empereur. — Que j'aie fait tout au monde pour sauver votre fils, le croyez-vous ?

L'Impératrice. — Maintenant, je le crois.

L'Empereur. — Si je dis ces choses, c'est pour qu'au moins vous ne me haïssiez pas.

L'Impératrice, *toujours calme et absente.* — Je n'ai contre vous aucune haine.

L'Empereur. — Les têtes de vos fidèles, qui tout à l'heure tombaient encore, là, près de nous, c'est contre ma volonté: j'avais donné l'ordre de grâce. Quant à celui qui sort d'ici *(souriant)*, — car je vois tout, moi, l'Empereur-fantôme, comme vous m'appeliez, — oui, celui qui vous parlait à cette place même et qui, si héroïquement, se figure courir à la mort, il aura la vie sauve, et vous le reverrez!

L'Impératrice. — Je vous tenais déjà pour un ennemi généreux et grand...

L'Empereur. — De mon amour, je n'ai même pas osé vous parler.

L'Impératrice. — Je vous sais gré d'avoir maintenu plus haut que cela notre entretien.

L'Empereur. — Chacune de vos paroles tombe sur moi, tranquille et glaciale comme les gouttelettes d'une lente pluie d'hiver... Et cependant j'aurai la force d'aller jusqu'au bout... Écoutez bien ceci, c'est la fin, vous serez libre après: malgré cette guerre à outrance que nous nous sommes faite, malgré ce cortège de deuil, qui défile là-bas, emportant votre fils vers les forêts du Suprême Repos, je poursuivais encore ce rêve, d'éteindre les haines séculaires en m'unissant à vous, de fondre en une seule nos deux dynasties rivales, pour laisser le grand empire à jamais apaisé...

L'Impératrice, *interrompant.* — Depuis que vous m'avez fait asseoir là, j'avais compris...

L'Empereur, *après un silence.* — Et votre réponse?

L'Impératrice. — Ma réponse: ni vivante ni morte je ne permets que l'Empereur des Tartares frôle seulement ma main... Il est trop tard; entre nous deux, il y a trop de sang qui coule en ruisseau...

L'Empereur. — Encore un mot, un dernier... Nous ne sommes pas seuls, à cette heure solennelle de l'histoire, dans ce lieu qui nous paraît vide et plein de silence... Des Ombres de guerriers et d'Empereurs, des Mânes illustres s'assemblent de tous les points de l'air, descendent autour de nous et prêtent l'oreille, anxieux de la décision que vous allez prendre. Vos morts sont là tous, unis à présent aux miens, dans la concorde haute et céleste; vous vous trompez, ils ne vous appellent

pas; ils vous ordonnent avec moi de demeurer quelques années encore, pour m'aider dans cette œuvre de la grande pacification que je rêve et que, sans vous, assise à mes côtés sur ce trône, je serais impuissant à accomplir. Vous n'avez pas le droit de vous dérober à la tâche. Au nom de ces milliers d'invisibles qui nous entourent, je vous adjure: Fille du Ciel, restez!... *(Un silence.)* J'ai dit tout ce qu'il était en mon pouvoir de dire... J'attends votre arrêt... J'ai fini de parler...

L'Impératrice, *de plus en plus glaciale et absente, indiquant de la main le bijou d'or suspendu à la ceinture de l'Empereur.* — Alors, maintenant, donnez!

L'Empereur, *dans une soudaine exaltation de désespoir.* — Non! non!... De mes propres mains, vous donner... Je ne peux pas!... Ayez pitié!... Je ne peux pas! Je ne peux pas!

L'Impératrice, *durement.* — Ah! votre serment, sire, votre parole impériale... Donnez, voyons!...

L'Empereur, après un silence encore, s'agenouille devant elle, arrache de sa ceinture la boîte d'or et la lui présente lentement, le visage caché contre terre.)

L'Impératrice, *après avoir ouvert la boîte d'or, parlant doucement, et comme un enfant qui rêve.* — En effet... de très petites perles qui brillent... Et la mort, c'est cela!... La paix, le néant, c'est cela!... *(Elle porte les perles à ses lèvres, puis jette à terre la boîte d'or, et se lève exaltée. Triomphante, debout et dominant la salle, aux Invisibles qui sont dans l'air:)* O mes ancêtres, regardez-moi tous: ne suis-je pas glorieuse? Me voici à cette place d'où pendant des siècles vous avez dominé le monde, et c'est sur le trône, usurpé par le Tartare, que je vais mourir! Votre fille est restée digne de sa race: malgré la tentation surhumaine, elle a tenu sa parole. Ouvrez toutes grandes devant elle les portes funèbres: la voici, elle vient!... *(Souriante et douce tout à coup, à l'Empereur resté agenouillé.)* Et maintenant que tout est accompli, approchez-vous, sire. *(Elle le prend doucement par la main, pour lui indiquer de se relever et de s'asseoir.)* Une seconde fois dans sa vie, l'Impératrice vous invite à vous asseoir,... comme jadis là-bas, vous souvenez-vous, un matin, dans mon palais qui n'est plus...

(Elle se rassied sur le trône.)

L'Empereur, *en rêve.* — Comme jadis là-bas dans vos jardins, l'inoubliable matinée... Autour de nous, ces grandes

fleurs des lointains climats qui s'ouvraient, humides encore des rosées de la nuit... Et ce beau Phénix impérial, qui rayonnait dans toute sa gloire...

(Il se laisse tomber sur le trône auprès d'elle, la tête cachée contre le dossier, entre ses bras qu'il croise.)

L'Impératrice. — Aujourd'hui, sur ces fleurs, la flamme des incendies a passé... Et il agonise, le Phénix, qui a brûlé ses ailes à tous les feux de la guerre... Mais, au seuil de la mort, il vous dira son secret le plus profond; à votre tour, entendez-le!... *(L'Empereur redresse la tête et la regarde.)* Tout à l'heure, vos paroles de noble et magnifique sacrifice... oh! sous mon masque impassible, avec quel trouble ne les ai-je pas écoutées!... Et j'aurais cédé peut-être, si ce devoir que vous me présentiez n'avait dû être qu'un pénible devoir; mais il m'eût été trop aisé et trop doux,... car je vous aimais... *(L'Empereur se lève.)* Et, vivante, je n'ai plus droit au bonheur, puisque ce grand bûcher humain dans mon palais, c'est moi qui...

L'Empereur, *interrompant avec exaltation.* — O ma souveraine!... O ma belle fleur fauchée!... Entendre cela de vos lèvres, au moment où elles vont se glacer pour jamais... Oh! être aimé de vous, je n'y croyais plus, moi... Et pas un secours possible, ni des hommes, ni des dieux, rien!...

L'Impératrice. — Un secours!... Est-ce que je l'accepterais?... Je n'ai parlé que parce que je vais mourir... Un secours!... Mais, puisque c'est moi, je vous dis, qui ai allumé le bûcher,... puisque c'est cette main-là, tenez, qui a porté la torche enflammée... Et, pendant qu'ils se jetaient tous dans la fournaise, mourant pour mon fils et pour moi, je leur criais mon serment: je viens bientôt, au pays des Ombres, je viens, je vous suis... Après cela, vous me voyez, demeurant vivante à vos côtés, vivante et heureuse... Je me ferais horreur!... *(Près d'elle, toujours assise, l'Empereur se jette à genoux, la tête appuyée sur les coussins du trône.)* En pénétrant dans ce palais, c'était de moi-même que j'avais peur, rien que de moi-même,... car l'imposteur étrange, apparu dans mon palais un jour, jamais, même quand je ne savais pas, même quand je ne comprenais pas, jamais je n'ai pu le haïr. Et, dans la litière si close qui m'amenait à Pékin, à chaque étape du lugubre voyage, grandissaient mes épouvantes et mes angoisses,... à mesure que ce pressentiment s'affirmait, jusqu'à la certitude, que l'Empereur, ce serait

vous! *(Se levant dans un sursaut d'épouvante.)* Vous ne m'avez pas trompée, au moins?... C'est bien la mort que vous venez de me donner?... Oh! non, vous n'auriez pas fait cela... Vous êtes trop noble pour m'avoir tendu ce piège...

L'Empereur. — Non, ma souveraine, non, je ne vous ai pas trompée; la mort, oui, elle est bien là, dans votre sein, toute proche et inéluctable...

L'Impératrice. — Ce sera long?... Combien de minutes encore?

L'Empereur. — Des minutes?... Oh! des secondes à peine... C'est tout de suite que vous allez m'échapper dans le néant... La frêle enveloppe dorée, qui brillait, vous protège encore... Dès qu'elle se dissoudra...

L'Impératrice. — Je souffrirai!

L'Empereur. — Non!

L'Impératrice. — Comment passerai-je, dites?

L'Empereur. — Là, dans vos tempes, vous croirez entendre comme si l'on sonnait pour vous la grande cloche d'honneur... Et puis, un vertige,... et soudain ce sera l'éternelle paix... *(Il se relève et déchire ses vêtemens.)* O dieux, si vous êtes capables de miséricorde, abaissez sur moi vos regards, ayez pitié!...

L'Impératrice, *d'abord très lentement, marchant sur l'estrade du trône, comme en rêve.* — Où vais-je?... Qui me dira où je vais, où je serai tout à l'heure?... Les Morts, les Ombres, que peut leur importer l'emploi de ce dernier lambeau de ma vie, qui n'aura pas de durée?... A présent que j'ai tenu ma parole, qu'au moins il m'appartienne, ce suprême instant, qui pour nous vaut l'éternité... (*A l'Empereur.*) Qu'il m'appartienne... et que je vous le donne! *(Elle se rassied sur le trône.)* Viens près de moi, mon époux, mon maître, mon Dieu... *(L'Empereur s'assied près d'elle, d'abord comme avec une sorte de crainte religieuse.)* Viens, je veux appuyer ma tête sur ton épaule, pour mourir... *(L'Empereur l'enlace de ses bras.)* Vois-tu, nous étions comme deux astres, séparés par l'incommensurable abîme, mais qui se jetaient éperdument leur lumière... Et à présent, l'abîme est franchi, et mon mortel ennemi pleure d'amour entre mes bras... Approche aussi ta poitrine, plus près, tout ton être, que je m'en aille comme en toi!

L'Empereur, *resserrant l'étreinte.* — En moi, et avec moi, car je te suivrai, va, mon beau Phénix qui m'échappe et s'envole...

L'IMPÉRATRICE. — Non!... Reste sur la terre, reste pour garder l'amour que je t'ai donné... Qui donc se souviendrait de moi et rendrait un culte à mes Mânes?... Dans la vallée d'éternel silence, par les avenues de marbre, sous l'ombre des cèdres obscurs, qui donc viendrait rêver aux grâces évanouies de ma forme d'un jour... Dis, tu resteras... Mais, viens plus près encore... Si tu n'as pas peur du dernier souffle d'une mourante, approche aussi tes lèvres, mon époux, que j'aie au moins connu ton baiser...

L'EMPEREUR, *appuyant les lèvres éperdument sur les siennes.* — Oh! même ta poussière me serait désirable, même la décomposition de ton corps... Peur, tu demandes si j'aurai peur!... Le respect seul desserrera mon étreinte... quand je sentirai que tu ne vis plus...

L'IMPÉRATRICE, *égarée, se dégageant à demi.* — Ah! oui... je l'entends, la grande cloche qui sonne... C'est le signal, alors?... Et je sombre... Retiens-moi, mon époux... Empêche que je sombre ainsi... que je m'abîme... dans le vide...

(Pendant un instant de silence, ils restent enlacés. Et puis l'Empereur se rejette en arrière en poussant un cri, et la morte s'affaisse sur le dossier du trône.)

SCÈNE X

L'EMPEREUR, seul, puis LA FOULE.

L'Empereur descend les marches en courant et frappe trois profonds coups d'appel sur le gong. Les portes s'ouvrent. Les dignitaires et les officiers paraissent aux seuils.

L'EMPEREUR, *montrant la morte à la foule qui entre en habits de fête.* — Venez tous, dignitaires, grands de l'Empire!... Des parfums dans les cassolettes, des fumées d'ambre!... Qu'on sonne le Carillon de Marbre, comme pour les Dieux!... Venez rendre hommage à votre Impératrice!... A genoux! tous, devant la Fille du Ciel!...

(Il se jette lui-même à genoux sur les marches. On sonne le Carillon de Marbre.

La foule magnifique envahit la salle et se prosterne devant la morte.)

RIDEAU.

JUDITH GAUTIER et PIERRE LOTI.

BISMARCK ET L'ÉPISCOPAT

LA PERSÉCUTION

(1873-1878)

V[1]

LE DÉSARROI. — LES DÉCEPTIONS

(1876-1878)

Les philosophes sont supérieurs à la révolte des faits : ils la bravent ou veulent l'ignorer, et puis ils passent outre. La politique religieuse qu'avaient préconisée beaucoup de nationaux-libéraux, et que Bismarck avait tantôt dirigée et tantôt suivie, était, en dernière analyse, une politique de philosophes, attachés, comme ils disaient, à l'émancipation spirituelle de l'humanité.

Que le *Culturkampf* désorganisât la vie administrative, qu'il arrêtât l'ascension populaire, c'est de quoi leur parti pris se consolait sans trop de peine : ils aspiraient à faire durer la lutte, jusqu'au jour où l'Allemagne, représentante de l'humanité libérée, aurait écrasé définitivement la puissance romaine. Hartmann, le philosophe de l' « Inconscient, » n'étant ni député, ni ministre, se dispensait de toutes précautions de langage. Il dissertait avec passion sur la nature historique de l'Église et de l'État, sur l'incompatibilité de leurs prétentions, sur l'impossibilité logique d'une paix religieuse, sur la nécessité de prolonger la lutte jusqu'à la suppression définitive du papisme, sur le devoir qui s'imposait à l'État de faire une guerre d'extermination. A la fin de 1875, il ajoutait à l'un de ses articles un

(1) Voyez la *Revue* des 1er octobre et 1er novembre 1910 et des 1er janvier et 15 mars 1911.

post-scriptum joyeux, c'étaient des félicitations à la Prusse; il lui semblait que l'État triomphait. Et pour consommer la victoire, Hartmann indiquait à l'opinion publique deux nouveaux détails, sur lesquels sans retard on devait légiférer; il demandait que les évêques fussent désormais élus par le peuple et investis par l'Empereur, et que l'État supprimât le célibat des prêtres et réservât aux curés mariés la jouissance des bonnes prébendes et le droit de confesser les femmes.

« On a eu tort de se brouiller avec tous les évêques, disait au contraire Doellinger; peut-être un jour, pour faire la paix avec eux, l'État pourrait-il admettre la présence de commissaires épiscopaux dans les jurys chargés d'examiner les prêtres; » et Doellinger, qui n'était, lui, ni content ni rassuré, commençait à dire qu'on faisait fausse route à Berlin et que le gouvernement prussien ressemblait à un homme qui s'aventure dans un fleuve sans en connaître la profondeur et qui rencontre, à chaque moment, des gouffres imprévus.

Hartmann demeurait une exception, et beaucoup d'Allemands inclinaient à penser comme Doellinger.

Des voix s'élevaient pour se plaindre que les prisons, devenues l'asile adoptif des prêtres, eussent perdu leur caractère infamant, que dans les esprits la notion de délit fût désormais brouillée; que dans les consciences le sentiment du droit s'oblitérât. D'autres voix accusaient Bismarck de travailler contre la royauté en tuant dans le peuple le respect du clergé : le reproche s'étalait dans un roman de Spielhagen : *Le cyclone (Sturmfluth)*, publié en 1876. « Aujourd'hui ce sont les catholiques que Bismarck persécute, demain ce seront les protestans, lisait-on dans ce livre. Or, sans les prêtres, pas de Dieu, pas de royauté par la grâce de Dieu. »

Pour l'amour du droit, pour l'amour du Roi, on commençait de maudire le *Culturkampf*. D'autres observateurs, plus terre à terre, faisaient des calculs et dressaient des bilans; ils évaluaient le tort que faisait à une ville le départ de ses religieux, ou bien le poids qu'ajoutaient au budget les offices nouveaux créés pour l'application des lois du *Culturkampf*. Ils parlaient en esprits pratiques, et leur parole était un murmure. Tout de suite le gémissement des âmes charitables leur faisait écho, âmes nobles et naïves, peu curieuses de chiffres, et qui considèrent comme la plus belle attribution de l'État la lutte contre

la souffrance humaine; elles voyaient avec une impression de deuil la fermeture des orphelinats où des congréganistes avaient longtemps abrité l'enfance malheureuse. « Nous sommes descendus au rang des États d'esclaves de l'Amérique, » s'écriait Schorlemer-Alst. Des prophètes de malheur surgissaient, reprochant au *Culturkampf* de mettre en péril l'esprit national. Dans certains coins de Bavière où, trois ans plus tôt, « le buste de Bismarck était honoré comme un Dieu lare, » on affectait, désormais, de ne plus fêter Sedan; et la résistance croissante qu'opposaient un certain nombre de catholiques à la célébration de cet anniversaire apparaissait comme un symptôme qui ne devait pas être négligé, non plus d'ailleurs qu'il n'en fallait exagérer la portée. Mais il était grave de recueillir, sous la plume de l'historien national-libéral Treischke, l'aveu que, parmi les anciens fanatiques de l'unité allemande, certains étaient devenus tièdes et presque traîtres, par dégoût du *Culturkampf*, ou par crainte des forces antireligieuses que le *Culturkampf* déchaînait. Mallinckrodt, dès le mois de février 1874, avait pronostiqué ces remous d'opinion; et Mallinckrodt n'avait pas été cru.

I

C'est vers Guillaume Ier que faisaient ascension toutes ces rumeurs; et Guillaume Ier souffrait. Non pas qu'il songeât un seul instant à faire retraite devant Rome, cela lui eût fait l'effet d'une impiété envers l'État. « Comment peut-on se faire catholique ? disait-il un jour à Gontaut ; il est devenu clair que le catholicisme n'a qu'un but : envahir les droits civils. » Mais lorsque Charles-Antoine de Hohenzollern, mais lorsque le bourgmestre Contzen, d'Aix-la-Chapelle, mettaient sous ses yeux les détails d'application des lois, le souverain les trouvait fâcheux, et sans les juger encore mauvais, il était tout près de les réputer maladroits. Et puis, surtout, sa conscience était très tourmentée; il sentait qu'en face de l'Église insoumise, qui faisait bon usage de ses souffrances mêmes, l'autre Église prussienne, — la sienne, l'Église évangélique, l'Église de l'État, — ne laissait pas, elle aussi, d'éprouver un malaise. La loi sur l'inspection scolaire, les premières lois de Mai l'avaient gênée; elle avait vu diminuer, dans ses facultés de théologie, le nombre

des étudians ; la loi sur l'état civil lui avait réservé des humiliations douloureuses. La comparution devant les nouveaux officiers d'état civil, que les catholiques privés de prêtres se refusaient à considérer comme l'équivalent d'un sacrement, avait tout de suite paru suffisante à beaucoup de protestans, qui pourtant avaient toujours leurs pasteurs comme voisins ; et c'est pour l'Église évangélique que les premiers effets du mariage civil se révélaient comme néfastes. A Berlin, du jour au lendemain, les trois quarts des fiancés d'origine protestante négligeaient de faire bénir leur union ; partout croissait le nombre des enfans non baptisés. Du jour où les pasteurs avaient perdu la direction de l'état civil, la désertion de leurs fidèles avait commencé : on allait à eux lorsqu'ils fonctionnaient en officiers de l'État ; mais désormais, il ne restait plus en eux que les officiers de Dieu, et on les oubliait. La loi qui les avait destitués de leurs fonctions bureaucratiques avait ainsi décimé leur clientèle religieuse : faite contre les curés catholiques, c'est à la pratique religieuse dans l'Église évangélique que cette loi portait un coup terrible. D'étranges contrastes frappaient les regards : les diocésains de Fulda ou de l'Eichsfeld, impatiens de se faire confirmer, s'en allaient au nombre de 2 500 ou de 6 000, jusqu'en Hesse ou jusqu'en Hanovre, pour recevoir le sacrement des mains de Ketteler ou des mains de l'évêque d'Hildesheim, et les ouailles de la Réforme, ayant leur pasteur à leur porte, se désintéressaient des sacremens qu'il avait à leur offrir. Les organes du clergé protestant s'épanchaient en lamentations amères, mais inutiles ; ils constataient que, parmi les électeurs appelés à voter pour le renouvellement des conseils presbytéraux, un quart à peine se dérangeaient.

Cet État prussien que Bismarck, en 1875 même, affichait comme un État évangélique, affaiblissait, chez beaucoup de ses sujets protestans, l'habitude de prendre contact avec leur Église dans les grandes circonstances de leur vie ; il favorisait ainsi les progrès de l'indifférence religieuse, et bientôt l'on allait constater, par des statistiques de librairie, que la Bible se lisait moins en Prusse. La conférence évangélique-luthérienne de Berlin se plaignait que les partisans du *Culturkampf* combattissent contre « tout ce qui est Église, » et même contre « les vérités chrétiennes communes aux deux confessions. »

L'esprit qu'apportait Falk dans la gérance de l'établissement

évangélique apparaissait comme un autre péril. A la grande douleur du protestant croyant Kleist Retzow, il essayait « sur le *corpus vile* de cette Église tous les couteaux anatomiques » et la traitait comme « une matière brute, qu'on mettait sous le pilon. » En vertu des mêmes principes qui le poussaient à s'acharner sur la confession romaine et à la faire serve, la dictature que de siècle en siècle l'État s'était arrogée sur la confession protestante, devenait chaque jour plus impérieuse, plus pointilleuse; s'interposant entre le Roi, chef de l'Église, et le corps même de l'Église, le ministère revendiquait le droit d'arrêter au passage les propositions que le synode général présentait à la ratification du souverain; ainsi s'installait, dans la vie de l'Église évangélique, une hégémonie nouvelle, celle d'un ministère dans lequel pouvaient, un jour ou l'autre, siéger des Israélites; et cette perspective attristait d'autant plus profondément Kleist Retzow, que ces ministres, qui s'érigeaient en conducteurs de l'établissement protestant, tranchaient entre les partis théologiques, et soutenaient dans l'Église une nuance contre une autre, la nuance du libéralisme contre celle de l'orthodoxie. Mieux vaudrait assurément la victoire des Romains, murmurait, sur son banc du Centre, le chrétien ferme et rigide qu'était Louis de Gerlach.

Ainsi, tandis que les mesures législatives commençaient d'isoler l'Église évangélique de la vie de l'État, les mesures administratives achevaient de livrer à l'État la vie de cette Église. Les premières semblaient ébaucher le premier acte d'une séparation; les secondes aggravaient et scellaient une servitude. « L'ultramontanisme est debout, lisait-on dès le début de 1875, dans la *Nouvelle gazette de l'Église évangélique :* le voilà resserré, fortifié comme il ne le fut jamais; le protestantisme est à terre, affaibli, taillé en pièces, comme il ne le fut jamais... L'Église territoriale prussienne apparaît désorganisée, l'Église populaire est pour toujours détruite; il n'y a que l'établissement ecclésiastique d'État, cette impassible ruine, qui se tient encore debout, par-dessus les orages, par la force de son propre poids. Le ministre avait cette belle tâche, de frapper à mort l'ultramontanisme, et de rendre le protestantisme vivant : notre Église est mourante (*todesmatt*), la romaine est d'une vivante énergie. » De toutes parts, disait Windthorst à la tribune le 15 mai 1876, on entend dire que les effets du *Culturkampf* sont

plus dévastateurs dans l'Église évangélique que parmi les catholiques. »

« En quoi le *Culturkampf* a-t-il nui à l'Église de Rome? reprenait un autre organe du protestantisme orthodoxe, le *Reichsbote*. Rome est plus forte que jamais, et nous sur le Rhin, qui, sans lunette progressiste, éprouvons et voyons tous les jours sa puissance et son éclat, nous secouons la tête aux discours (*Kulturreden*) de nos aveugles agitateurs. Le seul appui de l'État serait une forte Église évangélique, et cette Église est toujours sur la pente de la décadence, elle devient toujours plus petite, plus misérable, vis-à-vis de cette Rome. »

Il se trouvait des pasteurs, assurément, pour commenter à Guillaume ces réflexions moroses; il avait grandi la Prusse, fortifié l'État, mis sur sa tête une seconde couronne, tout cela « par la grâce de Dieu ; » mais dans son Église, la foi au Christ s'éclipsait; dans son royaume, des lois par lui signées, comme celle sur le mariage civil, vidaient les temples du Christ. Tel était le résultat du *Culturkampf*, de cette partie politique dans laquelle Bismarck s'était allié, et parfois enchaîné, à une majorité parlementaire toujours détestée de l'Empereur.

Mais depuis qu'en 1875 Maltzahn et quelques conservateurs, dans un accès de colère contre Rome, étaient entrés dans cette majorité, il y avait, dans l'équilibre parlementaire, quelque chose de changé. Ce Maltzahn, le jour même où il avait apporté au chancelier l'hommage de sa résipiscence, avait sévèrement critiqué la façon dont Falk gérait l'Église évangélique. Il était intervenu tardivement aux côtés de Bismarck, pour l'un des épisodes de la bataille contre l'Église; il avait paru, lui conservateur, faire, avec quelques amis, amende honorable au chancelier. Les conservateurs, cependant, une fois réintégrés dans la majorité, n'essaieraient-ils pas d'imprimer à la politique quotidienne une impulsion singulièrement différente de celle qu'avait fait prévaloir le parti national libéral, le parti fanatique du *Culturkampf?* Précisément, en juillet 1876, ils esquissaient un programme de gouvernement; ils y déclaraient que le maintien et le raffermissement des institutions chrétiennes et ecclésiastiques leur apparaissaient comme nécessaires, en présence de la sauvagerie croissante des masses et de la dissolution progressive de tous les liens sociaux. Le *Culturkampf*, continuaient-ils, est exploité par le libéralisme comme une lutte contre le chris-

tianisme; ils y voyaient un malheur pour l'Empire, un malheur pour le peuple, et se montraient tout prêts à collaborer à l'apaisement. Ils voulaient une revision des lois : d'une part, ils reconnaissaient à l'État le droit de régler, en vertu de sa souveraineté, ses rapports avec l'Église, et promettaient de le soutenir contre les prétentions de la Curie; d'autre part, ils n'admettaient pas la contrainte sur les consciences et l'immixtion de l'État législateur dans le domaine intérieur de la vie ecclésiastique.

Ainsi des parlementaires conservateurs qu'on ne pouvait plus accuser d'une hostilité systématique contre Bismarck réclamaient nettement, au nom même de leurs inquiétudes religieuses, de leurs inquiétudes pour l' « ordre moral, » qui leur étaient communes avec l'empereur Guillaume, un remaniement de cette législation belliqueuse à laquelle le nom du chancelier, quoi qu'il voulût et quoi qu'il en dît, demeurerait à jamais attaché.

II

Il songeait à la paix, lui aussi; mais il y songeait à ses heures, quand il le voulait, devant ceux avec qui il lui plaisait d'y songer. Il était sincère lorsqu'il en parlait, sincère aussi lorsqu'il se laissait entraîner à des provocations nouvelles. Plus ses dispositions étaient complexes, nuancées, à demi repentantes peut-être, plus il affectait, parfois, une brutalité belliqueuse. On faisait, au sujet de sa politique prochaine, les prévisions les plus contradictoires: cela lui agréait; de tout son mépris et de tout son vouloir il planerait souverainement sur la cohue des prophètes, qui presque tous, ou tous, seraient démentis et dépités, et qui se tairaient.

L'évocation d'une paix future, par laquelle se terminaient ses discours de 1875, était autre chose qu'un artifice. Nullement philosophe, il ne voulait pas la mort d'une idée adverse, d'une Église adverse; mais il voulait, à cette Église, infliger une défaite qui, pour un nombre inconnu d'années, ferait pencher en faveur de l'État l'équilibre des deux pouvoirs, toujours instable depuis les plus lointains débuts de l'histoire humaine. Il lui fallait donc une paix qu'il dictât, non point une paix qu'il subît; mais les férocités mêmes de la guerre étaient, dans sa pensée,

des étapes vers la paix, vers la paix faite par lui, vers sa paix.

Il avait le sentiment du ridicule, qui manquait à Falk; il riait le premier, non sans amertume, des moqueries auxquelles s'exposait l'État, de ces piteux gendarmes qui couraient après les curés, ne les attrapaient point et recevaient des quolibets ou des pierres. Causant en août 1875 avec le ministre wurtembergeois Mittnacht, il avouait qu'à certains égards on s'était fourvoyé, et protestait d'ailleurs qu'il n'avait pas été mêlé à la préparation des premières lois de Mai. Dès octobre, des bruits de cour circulaient; on disait qu'il s'inquiétait, lui aussi, de l'opposition très vive qu'il pressentait de la part des protestans orthodoxes, et qu'il irait, peut-être, jusqu'à sacrifier Falk. Hohenlohe, tout de suite, se mettait aux aguets, regardait du côté de Windthorst. Il lui semblait que Windthorst s'agitait, cherchait à tirer parti de la situation politique; Hohenlohe recommençait à n'être pas très sûr de Bismarck. Que ferait le chancelier si d'aventure Windthorst lui amenait les voix du Centre et lui promettait qu'elles voteraient dans un sens conservateur? Le national-libéral Bennigsen était plus rassuré : les bruits que faisaient courir le Centre et les conservateurs sur une évolution de Bismarck lui paraissaient des bravades; il croyait savoir que ce n'était point Bismarck qui cherchait à se rapprocher du Centre, mais le Centre, plutôt, qui avait envoyé un émissaire à Varzin en vue d'un compromis.

Bismarck s'effaçait lorsqu'en février 1876, le député national libéral Vœlk réclamait du *Reichstag* des pénalités contre les prêtres qui répandraient des écrits perturbateurs de la paix publique; une très faible majorité finissait par les voter, et certains notables du nationalisme libéral, comme Forckenbeck, s'y montraient nettement hostiles. « Le *Reichstag*, disait un diplomate à Gontaut-Biron, est fatigué de toutes ces lois d'exception; » et Gontaut notait l'acrimonie avec laquelle des interlocuteurs protestans, parlant de certains ministres, les traitaient de francs-maçons. Toutes ces marques de lassitude ne pouvaient échapper à Bismarck.

Les heures où la politique tâtonne et s'empêtre sont propices aux nouvellistes : ils observent, épient, interprètent, inventent: ils raisonnent, ils concluent par des hypothèses, et ces hypothèses s'enrichissent d'imaginations; et sur le canevas confus qu'ils ont devant eux, leur logique et leur fantaisie brodent à l'envi.

En ces mêmes mois de février et de mars 1876, deux rumeurs successives se propageaient au sujet du cardinal Hohenlohe : on prétendait d'abord qu'il allait se faire protestant, et qu'ainsi s'expliquait son long séjour en Allemagne, qui durait depuis six ans, et puis on ébruitait, au contraire, son départ pour Rome. La seconde nouvelle était la vraie. On parlait d'une mission confiée par Bismarck au cardinal. Il n'en est rien, disait au baron Baude notre ministre à Bruxelles, le futur cardinal Serafino Vannutelli ; mais ce qui était sûr, c'est que Hohenlohe étudiait le terrain. Le subtil chancelier ne détestait pas de laisser croire, de temps à autre, à quelque bonne volonté de l'Allemagne pour le Saint-Siège, et se réservait toujours de faire représenter ensuite à l'opinion allemande que, par la faute du Saint-Siège, tout échouait : le voyage du cardinal Hohenlohe pouvait prêter à l'un ou à l'autre de ces commentaires, et même aux deux ; et Bismarck ainsi pouvait en tirer parti sans en être compromis. Hohenlohe, là-bas, se tint aux écoutes : Ledochowski exilé, qui avait échangé l'hospitalité des prisons prussiennes contre celle du Vatican, estimait qu'à Berlin on n'irait pas plus loin contre l'Église, et que Bismarck ferait la paix, sinon tout de suite, au moins plus tard. Hohenlohe rêvait un instant d'une surprise diplomatique qui consisterait à faire envoyer comme légat de Pie IX à Berlin ce prélat contumace ; mais un haut personnage de la Curie lui disait que ce serait prématuré. Ce personnage ajoutait qu'à Rome on était d'ailleurs mieux disposé, et qu'on cesserait d'invectiver contre la Prusse. Rome ne pouvait-elle pas donner des instructions aux évêques d'Allemagne? suggérait Hohenlohe. La suggestion n'était pas relevée, et le dévoué cardinal écrivait à Bismarck, avec une ponctualité hâtive, tous les détails de ces entretiens. Ils étaient peu concluans : l'horizon ne s'illuminait guère sur les Sept Collines. En octobre 1876, un prélat d'origine autrichienne, Montel, essayait d'accréditer auprès d'Antonelli l'agent d'un petit prince allemand. « Je suis malade, répondait le secrétaire d'État de Pie IX : la Prusse a élevé elle-même une muraille de Chine entre elle et le Vatican ; qu'elle la démolisse. »

Si Bismarck espérait recevoir de Rome certaines avances de paix, Bismarck désormais était détrompé. Qu'attendait donc pour changer de méthode la Prusse d'ores et déjà vaincue? Après avoir vainement tenté d'intimider un Pape, se flattait-elle d'in-

timider un jour les électeurs du Sacré-Collège et de surprendre leurs votes, par exemple, en faveur du cardinal de Hohenlohe? Des théoriciens comme Bluntschli pouvaient, du fond de leur cabinet, expliquer dans quelques prétentieuses consultations que les États, à l'issue du prochain conclave, ne devaient reconnaître le Pape qu'après lui avoir imposé une capitulation, par laquelle il se soumettrait à leurs désirs, pareille à celle qu'autrefois les électeurs du Saint-Empire faisaient signer à l'Empereur. Mais Doellinger souriait d'une telle idée : les catholiques, disait-il, « appuieront toujours le nouveau pape; et le temps est loin où les gouvernemens pouvaient s'unir pour coiffer de la tiare un Clément XIV. » De ce côté-là, encore, Bismarck, ce Bismarck qu'avait si longtemps courtisé la victoire, devait laisser toute espérance.

III

Alors il tendait l'oreille, épiant avec quelque impatience les manifestations des membres du Centre ou des « chapelains boutefeux, » pour y saisir quelque demande de trêve. Mais il écoutait en vain.

La plume pondérée de Pierre Reichensperger écrivait toute une brochure, en février 1876, pour dissiper les illusions étourdies qui escomptaient une capitulation. Deux opuscules de l'évêque Ketteler remettaient sous les yeux des catholiques la preuve que les lois de Mai étaient inacceptables, qu'elles visaient à la protestantisation de l'Église, qu'elles étaient mauvaises en leur essence : donc, pas de transactions! Le Vatican a perdu la partie, ricanait la *Gazette de Cologne*. Mais alors, du haut de la tribune, un jour de mai 1876, Schorlemer-Alst ripostait : « La partie a été engagée par M. de Bismarck. Oui, c'est bien une partie, où l'on a mis en jeu les plus hauts intérêts de mes coreligionnaires et la paix de mon pays; c'est une partie que je qualifie de coupable. » Quant au résultat, Schorlemer rappelait ces amusemens d'enfans, qui, pour se donner le plaisir de voir le monde à l'envers, se penchent et regardent à travers leurs jambes. « C'est en regardant à travers les jambes de M. de Bismarck, s'écriait-il, qu'on en vient à croire que la victoire est du côté du gouvernement. Vaincre, ce n'est pas terrasser par la violence brute ; vaincre, ce serait gagner à ses convictions la majorité

de ses ennemis. Quelques vieux-catholiques, quelques catholiques d'État, quelques prêtres tombés : voilà la victoire du gouvernement, » victoire si précaire, qu'on refusait aux provinces rhénanes leur autonomie par peur du parti ultramontain. « Nous leur avons détruit beaucoup de choses, » disait récemment au sujet de ces provinces un fonctionnaire qualifié, et pour lui, peut-être, c'était là une victoire. « Victoire de Vandales, » ripostait Schorlemer, et tout de suite se pressaient sur ses lèvres, avec un acharnement douloureux, les évocations de certains épisodes, révoltans ou puérils : officians arrêtés à l'autel, églises violées par les gendarmes ou violées par les mauvais « prêtres d'État, » couvens détruits, écoles normales vidées; magistrats en émoi devant la silhouette d'un pauvre prêtre qui venait de dispenser quelqu'un du jeûne et qui peut-être, ainsi, avait fait acte sacerdotal, évêques et prêtres frappés d'exil par le verdict de quelques gens de robe. L'antique Athènes exigeait, pour appliquer l'ostracisme, que 6000 citoyens en fussent d'accord. « Nous avons donc reculé au delà de la civilisation païenne, protestait Schorlemer; c'en est fait de toute logique, de tout sentiment du droit, de tout bon sens. » Mais à leur tour, les intérêts matériels souffraient; il se retournait vers ces libéraux qui soupçonnaient les catholiques d'être lassés du *Culturkampf*. « C'est vous-même, leur signifiait-il, qui devez commencer de songer à autre chose, aux douleurs qui s'accumulent sur le terrain social et économique. Entendez-vous ces pas lourds qui s'approchent, ce sont les souliers ferrés des agrariens ? Ils ont un drapeau; et sur ce drapeau il y a Bismarck. » Ainsi Schorlemer annonçait-il les dislocations futures, ainsi faisait-il prévoir le congé fatal que tôt ou tard Bismarck et le nationalisme libéral se signifieraient réciproquement. « Le temps viendra, terminait-il, où sur le trône, à la table des ministres, sur les bancs de cette Chambre, on se repentira amèrement d'avoir commencé le *Culturkampf*. Je veux seulement désirer que ce jour de remords ne vienne pas trop tard, mais je le crains! »

En ce qui regarde le conflit politico-religieux, écrivait peu après le député Virnich, on a, dans ces derniers temps, pour égarer le peuple catholique, prêté au Centre plusieurs idées de compromis. Mais son attitude a toujours prouvé et continuera de prouver que ces espérances des adversaires sont bâties sur le sable. Il saluera avec joie un traité de paix

entre les organes compétens, favorable et honorable pour les deux parties; mais le fondement de cette paix ne peut être que celui-ci : que non seulement soit rétabli l'état de choses antérieur au *Culturkampf*, et que la parité, qui jusqu'ici n'existe que sur le papier, devienne enfin une vérité, mais qu'avant tout, une pleine sécurité soit offerte que la situation qui se prolonge depuis cinq ans ne se renouvellera pas.

Schorlemer-Alst parlait de remords, Virnich de garanties; Schorlemer demandait que l'État se frappât la poitrine pour le passé; Virnich, que l'État se liât les mains pour l'avenir. C'est à cette double invitation qu'aboutissaient, après cinq ans, les hostilités bismarckiennes.

Bismarck, aux heures où il projetait un début de résipiscence, aurait voulu qu'un geste de Rome, qu'un geste du Centre, gestes largement esquissés, bruyamment accomplis, lui permissent de déguiser sa propre volte-face : cette satisfaction lui était refusée. Au cours de la guerre, il avait sans cesse dit au Centre : « C'est vous qui avez commencé; » mais s'il se sentait acculé à des négociations, on ne lui laisserait pas le privilège de dire au Centre : « C'est vous qui les avez entamées. »

IV

Il fallait donc qu'il avouât une erreur; qu'il rebroussât chemin, sans que, sur la pente qu'il remonterait, personne vînt au-devant de lui. Mais cela, ce ne serait pas seulement une victoire pour le Centre; ce serait une victoire pour tous les ennemis personnels du chancelier; ils seraient là, aux écoutes, scandant les étapes de son recul, toisant sa posture de vaincu. « C'est un démon, criait déjà le comte d'Arnim; il perd l'Allemagne par ses persécutions. Il fallait parler à Rome très haut, être très raide avec elle, mais traiter à merveille les évêques, et surtout ne restreindre à aucun degré les libertés catholiques; la conduite du gouvernement est la conduite de sauvages. » Arnim, à vrai dire, n'était plus qu'une épave, mais l'impératrice Augusta pensait comme lui. Sa nature n'était pas celle d'une femme de lutte, mais Falk l'avait rendue telle; discrète et tenace, elle luttait pour la tolérance contre l'intolérance de Falk. Bismarck sentait que, dans l'entourage même du souverain, le *Culturkampf* était exploité contre lui, et que les voix de paix qui se

faisaient entendre avec le plus d'importunité étaient celles de ses détracteurs.

Quelqu'un existait, à qui Bismarck reconnaissait le droit de critiquer la politique religieuse : ce quelqu'un, c'était Bismarck lui-même. Mais si le canoniste Geffcken prenait une telle licence dans son gros livre : *Église et État*, le chancelier s'irritait; et le prince impérial Frédéric, qui recommandait Geffcken au chancelier, recevait une lettre presque impertinente, où Bismarck traitait Geffcken de « protestant de droite affilié au Centre et aux Jésuites et hostile à l'empire allemand. » Pour être réputé bon Allemand, le plus sûr était, toujours, de faire devant Bismarck l'éloge de Falk et des lois Falk.

Non seulement l'État n'a rien obtenu, disait cet audacieux Geffcken, mais il a fait le contraire de ce qu'on voulait faire. Il a fourni aux évêques prussiens l'occasion de prouver que leurs intérêts temporels n'avaient été pour rien dans leur soumission aux décisions du Concile, dans ce *Sacrificio dell' intelletto* qu'on leur reprochait et qui avait endommagé leur crédit. Il espérait détacher le clergé inférieur de l'épiscopat; le clergé est demeuré fidèle. Il voulait émanciper les laïques, les laïques forment aujourd'hui une phalange serrée, commandée par ces chefs contre lesquels on se proposait de les insurger. Il est impossible que le gouvernement reste longtemps en guerre avec le tiers de la population, et l'on ne voit aucun moyen de briser une résistance passive organisée par le fanatisme. Quand une loi serait juste, qu'est-ce donc, pour un homme d'État, qu'une loi qu'il ne peut faire exécuter?

Bismarck trouvait une insupportable insolence dans cette façon qu'avait Geffcken de constater la réalité des faits. Au reste, de plus en plus, il en voulait à tous, à ceux qui l'avaient poussé dans cette guerre comme à ceux qui avaient refusé de l'y suivre. Il se plaignait de la conservatrice *Gazette de la Croix*, où un certain capitaine Perrot l'attaquait avec violence; il songeait, même, à des poursuites judiciaires. Il se plaignait au national-libéral Benda de quelques nationaux-libéraux comme Miquel, qu'il avait trouvés tièdes dans la lutte contre l'Église. Et puis, parlant à son familier Tiedemann, il murmurait contre le gros du parti national-libéral; de jour en jour, lui disait-il, cette fraction perd la capacité d'énoncer clairement une pensée politique. Il se déchaînait surtout contre Lasker, contre ce Lasker qui, dès le début pourtant, avait combattu le Centre; cet homme-là, disait-il, c'est la maladie de l'État; il le mettait encore au-dessous de Windthorst. Et une autre fois, faisant

anagramme avec le nom de Lasker, Bismarck le traitait de *kerl* (vaurien).

Il n'y avait plus personne qui trouvât grâce devant cette mauvaise humeur du chancelier; mais elle faisait une grande victime, c'était lui-même. Tout-puissant, il l'était toujours, mais il n'en avait plus la joie. Il était désormais troublé par une lutte intérieure, lutte qui s'exaspérait, au fond de lui-même, entre l'orgueil et le bon sens : le bon sens, le sens politique, condamnait les excès du *Culturkampf*, mais l'orgueil les prolongeait, ne fût-ce qu'en guise de représailles contre cette façon de pacifisme qui, dans certains cercles de l'État, concevait la paix religieuse comme une défaite bismarckienne.

V

Lorsqu'un gouvernement doute de son œuvre, lorsqu'il songe à s'amender et puis qu'il n'ose, lorsqu'il fait expirer en soupirs de regret certaines déclarations de fermeté, il advient en général que les fonctionnaires, par une sorte de vitesse acquise, prolongent, avec une impétuosité toujours pareille, le branle qui jadis leur avait été donné, et que, par de nouveaux péchés commis au nom du ministre, ils multiplient pour le ministre lui-même de nouvelles raisons d'être contrit, — platoniquement contrit. Il faut une vraie révolution dans la conscience d'un ministre, pour que le pays s'aperçoive enfin qu'au point de vue de la politique religieuse quelque chose est changé; et de telles révolutions sont très rares. « Les adoucissemens de température » qui surviennent dans les hautes sphères n'ont qu'une répercussion bien lente dans les régions plus basses où vit et meurt le commun des citoyens. Deçà et delà, des épisodes incroyables se succédaient, que la presse du Centre nommait « les scandales du *Culturkampf*, » excès de zèle ou maladresses. Bismarck lui-même n'y était pour rien; mais sa mémoire allait à jamais en supporter le poids. Pour toute l'Allemagne catholique, Bismarck était responsable, si des policiers violaient le secret d'un tabernacle, ou si des magistrats s'ingéraient dans le secret de la confession.

L'archiprêtre de la bourgade silésienne d'Ohlau s'en était allé dans la commune voisine de Zollwitz, dont le curé légitime venait d'être jeté en prison, et il avait emporté les hosties con-

sacrées, pour les déposer dans le tabernacle d'Ohlau. En son absence, le secrétaire du commissaire et un gendarme firent descente dans sa cure, puis à l'église; ils se firent tout ouvrir par le sacristain docile. Dans le tabernacle, deux hosties furent prises par le gendarme : il les porta chez le *Landrat* pour les mettre sous les yeux d'un autre prêtre de Zollwitz, que l'évêque avait frappé de suspension, et pour qu'elles fussent dûment reconnues comme provenant de Zollwitz; et puis, après ce bel exploit qui, dans la pensée du gendarme, n'était sans doute rien de plus qu'un raffinement de procédure, un policier reprit les hosties, les reporta à l'église, les réintégra dans le tabernacle. Interpellé, le ministre Eulenburg répondit que de tels incidens avaient évidemment quelque chose de troublant, mais il refusa formellement de blâmer ces entreprenans perquisiteurs.

En son for intime, Eulenburg, qui n'éprouva jamais un grand enthousiasme pour les pratiques du *Culturkampf*, devait évidemment trouver malséant que la maréchaussée se fût servie du corps du Christ comme d'une pièce à conviction : mais le gouvernement, captif de la raison d'État, n'osait pas blâmer les actes de déraison qui se réclamaient d'elle, lors même qu'ils la rendaient odieuse. C'était une autre absurdité de considérer comme délinquans les prêtres qui refusaient l'absolution à certains pénitens; un tel refus n'avait rien de public, et ne tombait même pas, en réalité, sous le coup de la loi de 1873, qui prohibait la publicité des censures ecclésiastiques. Mais les plus hautes juridictions prussiennes, à tous les degrés, crurent devoir condamner, au nom de cette loi, cinq ecclésiastiques qui n'avaient fait qu'user de leur droit de confesseurs; et lorsque, en 1877, le Centre se plaignit, le commissaire du gouvernement, Lucanus, approuva publiquement cette jurisprudence.

Voilà ce que fait Bismarck, disait toute l'Allemagne catholique, et l'on s'en prenait à lui, si un commissaire chargé d'administrer les biens de l'archevêché de Cologne s'immisçait, par un étrange abus de pouvoir, dans l'administration des paroisses; à lui, encore, si des magistrats inhabiles poursuivaient l'évêque de Münster et condamnaient son vicaire général Giese sous l'inculpation de détournemens, c'est-à-dire d'un crime de droit commun; à lui, enfin, si d'innombrables poursuites judiciaires inquiétaient une foule de braves gens qui d'eux-mêmes, sans consulter la prudence de l'Église, s'en allaient en pèlerinage au

village de Marpingen, témoin, disait-on, d'apparitions miraculeuses.

Tout près de Bismarck, à Berlin même, immédiatement au-dessous de lui, la grande épopée du *Culturkampf* passionnait toujours l'humeur généralement placide des chefs de bureaux et des scribes : le futur ministre Bosse, qui entrait, à la fin de 1876, dans la chancellerie de Falk, constatait que beaucoup d'entre eux demeuraient de chauds partisans des lois de Mai. Falk était lui-même inflexible, systématiquement content de toutes les applications de la loi, quelque inélégantes ou quelque odieuses qu'elles fussent. Il refusait aux congrégations les délais mêmes que la loi lui permettait d'accorder. Il avait le goût d'épuiser son droit. Homme politique, il ne l'avait jamais été; son esprit de juriste, sans cesse contrarié, excité, déconcerté, par les obstacles et les attaques, avait perdu tout calme et toute sérénité; ce ministre n'était plus qu'un chicanier, et ses démarches à l'endroit de l'Église avaient l'âpreté d'un procès.

Un nouveau litige, que Falk laissait ou faisait surgir, devait provoquer sur le terrain scolaire des mêlées ardentes, interminables. Falk se considérait comme préposé par son souverain à l'instruction religieuse des petits Allemands; en 1874, on l'avait vu, quinze jours de suite, quitter son ministère à l'aurore pour assister aux leçons de religion qui se donnaient dans les écoles de Berlin. L'État prussien persistait à charger ses instituteurs d'enseigner la religion; mais de quel droit l'enseignaient-ils? En vertu de mon ordre, déclarait l'État; — de par la mission canonique que je leur donne, répondait l'Église.

Les présidens supérieurs et les évêques commençaient à en discuter, et le dialogue devenait soudainement une polémique. On échangeait, sur un ton de défi, certaines demandes d'explications. S'expliquer n'est pas toujours une garantie de paix; c'est parfois un acte de guerre : entre un État belliqueux et une Église légitimement défiante, l'explication dégénérait en un échange de définitions anguleuses qui ne pouvaient s'harmoniser. Falk avait près de lui, pour s'occuper des questions scolaires, un ancien théologien protestant, Karl Schneider, qui regardait comme un péril pour la vie allemande la prépondérance du clergé romain dans les écoles où les petits catholiques se préparaient à devenir des hommes. Vingt ans durant, à la faveur d'une harmonie spontanée entre les deux pouvoirs, harmonie

silencieuse, faite de mutuelle confiance, un admirable enseignement religieux avait été distribué aux petits écoliers catholiques de l'Allemagne; sans que leurs droits respectifs fussent bien clairement formulés, le maître et le curé s'étaient entendus pour une œuvre féconde. Aujourd'hui, l'on discutait les conditions de l'entente; et l'on discutait en cessant même de s'écouter. Au contact de deux âmes vivantes, d'une âme de prêtre et d'une âme d'instituteur croyant, s'associant pour élever d'autres âmes, succédait le heurt entre deux thèses qui n'étaient susceptibles d'aucune conciliation.

Dans le diocèse de Trèves, l'Église considérait les instituteurs comme investis de la mission canonique par le seul fait qu'un commissaire épiscopal assistait à leur examen; dans le diocèse de Paderborn, elle les obligeait à réciter le *Credo* de Trente. Une telle variété de procédure permettait à l'État d'opposer à la pratique d'un diocèse celle du diocèse voisin. L'Église à son tour observait que, dans certains districts, les prêtres étaient contraints d'assister, en témoins silencieux, à l'enseignement religieux; qu'ailleurs même, en raison des bagarres du *Culturkampf*, l'accès de l'édifice scolaire leur était refusé. La difficulté devenait plus complexe encore, et la solution plus incertaine, lorsque le prêtre prétendait, dans la classe même, compléter l'enseignement religieux donné par l'instituteur. Falk ne voulait pas que, sans le consentement de l'État, l'Église introduisît dans l'école un livre d'enseignement religieux; il affirmait son pouvoir en excluant certains catéchismes qui depuis longtemps y régnaient. Et puis, le 18 février 1876, il lançait une despotique circulaire, d'après laquelle l'instruction religieuse, matière obligatoire du programme, ne pouvait être donnée à l'école que par les fonctionnaires de l'État et sous les auspices de l'État: le prêtre admis à la direction de cet enseignement pouvait être évincé dès qu'il serait suspect à l'État; et tel fut le cas, de 1873 à 1877, pour 2768 prêtres; dans les différends qui s'élèveraient entre le prêtre et l'instituteur, le pouvoir civil serait le juge; et l'école, enfin, pourrait, suivant les circonstances, être ouverte ou fermée aux leçons supplémentaires de religion par lesquelles les prêtres préparaient les enfans à la première communion. Il n'était question, dans la circulaire, d'aucune mission canonique donnée par l'Église aux maîtres: la prérogative traditionnelle de l'Église était lésée. Aussitôt, dans toutes les provinces, les pères de famille

se soulevèrent. L'État leur imposait, en chaque village, un maître de catéchisme dont l'Église n'avait pas vérifié les aptitudes et dont elle n'aurait plus le droit, en cas d'insuffisance ou d'incartade, de faire cesser les leçons : ils n'acceptaient pas cette nouveauté. Les catholiques vaincront, s'écriait le *Mercure de Westphalie*, et le prix de la victoire, ce sera l'école. Oui, ripostait Reichensperger au *Landtag*, nous bataillons pour emporter ce prix. Dans le diocèse de Paderborn, les prêtres d'un doyenné se concertaient pour exiger des instituteurs la mission canonique : ils recevaient de Falk l'avis que l'école leur devenait fermée, et de Pie IX une bénédiction.

Ces incidens apparaissaient, avec une netteté chaque jour plus alarmante, comme les épisodes d'un plan d'ensemble qui aboutirait à la sécularisation complète de l'école. Déjà l'idée confessionnelle se voilait ou disparaissait dans les « livres de lecture » que les autorités scolaires mettaient entre les mains des enfans. On voulait qu'à l'avenir ces ouvrages eussent un caractère exclusivement national; et, tandis que les livres destinés aux écoles évangéliques avaient licence d'attaquer l'Église romaine, d'autres recueils, composés dans un esprit catholique pour les petits catholiques, semblaient sans cesse à la veille d'une disgrâce.

Discrètement, mais sûrement, progressait l'institution des écoles simultanées où les enfans des deux religions trouvaient accueil : on n'en créait pas, ou presque pas, dans le pays de Trèves; car la minorité, très restreinte, des petits protestans y aurait été comme enveloppée d'une atmosphère catholique; mais, ailleurs, là où la Réforme était prépondérante, l'intégrité d'âme des petits catholiques n'inspirait pas à l'État les mêmes scrupules, et une lettre officielle de Falk, du 16 juin 1876, prévoyait avec complaisance que l'ouverture d'écoles simultanées pouvait résulter, soit de nécessités pédagogiques, soit du désir des pouvoirs communaux, soit de l'assentiment des diverses autorités religieuses. Discrètement aussi, mais non moins sûrement, Falk visait à effacer le caractère confessionnel des écoles normales : c'était sa tactique, dénoncée dès 1874 par Mallinckrodt, de créer tout doucement des faits acquis, contre lesquels ensuite ne prévalait plus aucune plainte, aucune objection.

Le vieux maître d'école, brave homme simple, heureux de son sort, était en voie de disparition : un nouveau personnel

scolaire se multipliait, soucieux d'occuper une place d'avant-garde dans la lutte « intellectuelle, » jaloux de se mêler aux agitations politiques, et tout prêt à exiger beaucoup des pouvoirs publics en échange des services émancipateurs qu'il rendait à l'humanité. Des pédagogues experts se plaignaient que la formation morale des enfans et les besognes véritablement professionnelles fussent trop aisément négligées par ces prétentieux novateurs. La presse pédagogique catholique aurait volontiers pris quelque action sur ces récentes recrues; mais l'État la disgraciait. L'inspection scolaire avait, à peu près partout, cessé d'appartenir aux prêtres catholiques : dans le diocèse de Cologne, tous étaient exclus; dans la Haute-Silésie, par exemple, sur 800 inspecteurs scolaires, il n'y avait plus, en juin 1875, que 28 prêtres. Cinq ans plus tôt, les services d'inspection scolaire coûtaient 60 000 marks; désormais, les mains laïques auxquelles elle était remise prenaient au budget public 1 170 000 marks. Certains choix provoquaient des plaintes amères : dans le district d'Oppeln, sur 100 inspecteurs des écoles catholiques, 40 étaient vieux-catholiques; dans le district de Thorn, ce soin était confié à un prêtre marié. Windthorst pressentait l'heure prochaine où il ne resterait plus qu'à organiser, à côté des écoles d'État, des écoles d'Église; non sans regret, on céderait à cette nécessité.

Mais tandis qu'en d'autres pays, le premier effet de la séparation entre l'Église et l'école officielle était de soustraire à l'instituteur l'enseignement religieux, les circulaires prussiennes, au contraire, lui conféraient une sorte d'autorité à demi spirituelle en vertu de laquelle il pouvait distribuer cet enseignement sans en demander licence à l'Église. « C'est à vous, parens, s'écriait dès 1874 l'évêque Ketteler, de devenir les maîtres de religion de vos enfans; vous n'avez pas besoin, vous, pour remplir ce rôle, que l'État vous y confirme. » « Aucune mère pieuse, déclarait à son tour Windthorst, ne laissera son enfant rentrer de l'école sans répéter avec lui le catéchisme, pour constater si l'explication donnée est bien conforme à la vieille doctrine... » Alors, du même élan dont ouvriers et paysans se levaient pour défendre leurs prêtres, ils se levaient pour défendre leurs enfans, — leurs enfans qu'ils sauraient bien catéchiser eux-mêmes; et c'était, dans la vie prussienne, une agitation de plus; c'était un affront de plus à ces aspirations

pacifiques qui sans cesse obsédaient l'âme de Guillaume et que Bismarck à son tour, à des heures trop brèves, trop capricieuses et trop rares, ne se défendait pas de caresser lui-même.

VI

L'Allemagne était lasse du *Culturkampf :* en Bade, le ministère Jolly était renvoyé par le grand-duc ; en Hesse, la consigne était d'appliquer le plus doucement possible les lois contre l'Église. L'archevêque Melchers, du fond de son exil, s'intéressait au futur renouvellement du *Reichstag :* l'Allemagne y proclamerait-elle sa lassitude ? Il écrivait à l'évêque Martin, le 30 juin 1876 : « Si les prochaines élections répondent aux désirs du gouvernement, il n'y a pas de changement à attendre dans le *Culturkampf*. Si les résultats sont tels que le parti du gouvernement ne garde pas une prépondérance solide, alors on peut s'attendre à ce que le gouvernement fasse tout pour rallier le Centre. »

En janvier 1877, le peuple allemand vota. Les protestans orthodoxes eurent à se féliciter d'un renouveau du parti conservateur : de 21, le chiffre de ses membres remontait à 40. A la joie des catholiques, le Centre, qui, dans le précédent *Reichstag*, disposait de 91 voix, gagnait deux sièges encore.

Les nationaux-libéraux en perdaient 25 ; ils descendaient de 152 à 127. Une pareille disgrâce frappait les progressistes : ils étaient sortis 49, ils rentraient 35 ; on les sentait désunis, sans boussole. L'ascension lente, mais régulière des socialistes continuait : de 9, ils devenaient 12, et dans l'ensemble de l'Empire avaient obtenu 493 441 voix, — 141 770 de plus qu'en 1874. On se consolait, dans les cercles officiels, en constatant que leur parti n'était pas encore assez nombreux pour avoir le droit de déposer des motions ; mais les observateurs qui voyaient clair sentaient que la consolation n'était qu'éphémère. Ce progrès du socialisme apparaissait aux conservateurs et à l'Empereur comme la justification de leurs alarmes : gare à l'État, pensaient-ils, si la religion achevait de décliner !

Les conservateurs et le Centre, qui, par des voies différentes, voulaient la paix religieuse, montaient à la façon d'un flux ; les nationaux-libéraux, amoindris, commençaient de refluer. On put croire un instant qu'entre le Centre et les conservateurs allaient

s'échanger des coquetteries. Quelques mois auparavant, des caricaturistes s'étaient amusés à portraiturer les chefs du Centre, se postant, les pieds dans la neige, aux portes de Canossa, pour épier l'arrivée des prochains pénitens. Les conservateurs allaient-ils, peut-être, faire acte de pénitens? Mais l'habitude était prise de considérer les membres du Centre comme les ennemis de l'Empire; comme plus traîtres que les partisans des Stuarts qui ne voulaient, eux, qu'un changement de dynastie; comme un péril que tout homme à demi intelligent devait prier Dieu l'épargner à l'Allemagne; et, pour tout dire en un mot, comme un cancer. L'Allemagne officielle devait sourire au Vatican lui-même avant de sourire à de pareilles gens.

VII

On s'attardait en manèges parlementaires; on mesurait les courtoisies que le Centre méritait; on était fatigué de brandir des armes et, devant le Centre, on ne voulait pas les déposer; on passait le temps à songer à l'Église, et à ne pas vouloir paraître y songer, à chercher des solutions qui ne paraîtraient pas des résipiscences et qui pourtant seraient des remèdes. Le Centre alors intervenait, et suppliait le nouveau *Reichstag* de penser au peuple, enfin, et d'y penser longuement. A l'encontre de Sybel et de certains nationaux-libéraux qui, soucieux uniquement de combattre une confession religieuse, avaient prétendu entraver, en vue même de ce combat, l'ascension politique des masses, le Centre continuait de réclamer pour ces masses une autre émancipation, l'émancipation économique. Qu'il y eût une question sociale et même qu'elle fût urgente, Bismarck le savait bien, son familier Wagener lui en rebattait les oreilles : « L'Empire allemand, lui criait-il, s'est laissé dépasser, au point de vue social, par l'Angleterre, par le Danemark, par l'Autriche, par la Suisse. » Et Bismarck faisait élaborer certains projets de réforme, pour une longue échéance; et puis il les trouvait trop graves, il différait. Il avait à s'occuper du *Culturkampf*, des moyens de le poursuivre, ou bien de l'abréger. Il semblait que ce malencontreux *Culturkampf* fût plus absorbant pour Bismarck, qui incarnait la puissance, que pour Windthorst, qui représentait les victimes; Windthorst et les victimes prenaient le temps d'étudier, parallèlement à la question religieuse, les questions

sociales. Le Congrès de Munich, en 1876, entendait un discours du prêtre Ratzinger sur le mammonisme et le *Culturkampf*, deux frères jumeaux : Ratzinger développait les principes d'une économie politique qui revendiquait contre les prétentions de l'or, — de l'or international, — les droits du travailleur ; l'idéal social qu'il dessinait trouvait des points d'attache dans le vieux passé chrétien de l'Allemagne, dont en ce moment même l'historien Janssen, un autre prêtre, esquissait le glorieux tableau.

Et voici qu'à peine rassemblé, le nouveau *Reichstag* de 1877 entendait un membre du Centre, le comte Ferdinand de Galen, apporter à la tribune ce qu'aucun parti n'avait encore apporté, un projet complet de législation sociale. Galen accomplissait ce geste comme un acte de dévotion : il choisissait, pour risquer cet éclat, le jour du 19 mars ; ce jour-là, sur les autels, un travailleur de Palestine, Joseph, est honoré comme saint, et même comme patron de l'Église universelle. Galen convia le *Reichstag* à s'occuper enfin de la triste situation économique des travailleurs. Il demanda qu'un certain nombre d'entre eux, librement élus par leurs camarades, fussent consultés par le gouvernement sur le remède. Il souhaita des lois sociales sur le repos du dimanche, sur la réglementation de l'apprentissage, sur la protection des ouvriers de fabrique, sur la limitation des heures de travail pour les femmes et les enfans, sur l'institution de tribunaux d'arbitrage pour le règlement des conflits entre le capital et le travail. Les nationaux-libéraux furent ébahis. « Ce sont des folies, » criait Lasker. — « On croirait entendre des morceaux de chronique du moyen âge, » s'exclamait Wehrenpfennig. Le ministre Hofmann trouvait ce programme très somptueux, mais ajoutait qu'avec la meilleure volonté du monde, il n'y avait rien à en faire. Et M. Bebel, le tribun socialiste, demandait, sur un ton de persiflage, si tant de belles idées remontaient à l'époque théocratique de Grégoire VII, ou bien à l'ère communiste du christianisme primitif. Windthorst répliqua doucement, sans polémique, sans provocation : qu'on fît une enquête parmi les ouvriers, il ne demandait rien de plus. L'adroit stratège les convoquait derrière lui, avec lui, pour interpeller cette Allemagne qu'un tout récent orgueil industriel, succédant à l'orgueil militaire, risquait d'aveugler sur l'existence de beaucoup de détresses. La superbe morgue de l'Allemagne bismarckienne devait entendre la voix des humbles : le

Centre le voulait. M. Bebel était fort gêné ; il tenait, lui aussi, ne fût-ce que pour ses électeurs, à déposer quelque motion sociale ; mais en groupant tous ses coreligionnaires politiques, il n'arrivait pas au chiffre de signatures imposé par le règlement du *Reichstag*. Alors, coquettement, Windthorst vint à lui, et quelques signatures du Centre s'alignèrent sous le texte rédigé par M. Bebel. La Commission du *Reichstag* renvoya au gouvernement, pour plus ample examen, la motion de M. Bebel, et négligea celle du Centre; mais peu importait à Windthorst. On pouvait ensevelir la motion Galen dans les cartons du Parlement, on ne pouvait plus l'effacer de la mémoire du peuple allemand. Elle avait pris place, solennellement, dans le programme catholique : elle avait définitivement consacré la compétence du Centre en matière sociale. L'évêque Ketteler, à la veille d'être surpris par la mort, griffonnait un brouillon sur l'attitude des catholiques à l'endroit des associations socialistes; le chanoine Moufang sollicitait les congressistes catholiques de Wurzbourg de déclarer la guerre à l'usure, de la combattre par la création de certaines caisses, par la mise en vigueur de certaines lois, par la construction de maisons ouvrières que leurs locataires pussent aisément acquérir. Ainsi la hantise du problème social survivait à l'assaut même des persécutions. Elle suscitait aussi dans l'âme d'un vicaire de Mayence, Frédéric Elz, la pensée de fonder pour les employés de magasins des groupemens semblables à ceux qui existaient depuis longtemps pour les compagnons et pour les paysans; et dès 1877, ces associations nouvelles sortaient de terre, arbrisseaux aventureux, qui, pour naître et grandir, choisissaient fièrement l'heure des bourrasques.

L'État faisait peser sur les catholiques un ostracisme raffiné, que ne tempérait aucune pitié; mais les catholiques savaient faire bon usage de cet ostracisme même. Les gestes perpétuels de protestation, les traînées infinies de récriminations, accentuent, plutôt qu'ils ne la réparent, la faiblesse des partis qui s'y abandonnent; ce n'est pas en s'emprisonnant dans sa mauvaise humeur qu'on parvient à la victoire. Les catholiques d'Allemagne évitèrent ce péril; ils eurent à porter beaucoup de deuils, mais leur deuil ne les isola pas de la vie. A leur actif travail pour le relèvement populaire, ils joignaient un autre rêve, qui, lui aussi, brava les rafales, avec audace et succès; ils

voulaient ordonner l'effort de leurs savans. En face de ce libéralisme qui sur les lèvres d'un Sybel s'affichait comme réactionnaire, il leur plut de fêter le centenaire de Goerres, l'avocat des peuples, de Goerres, l'avocat de Dieu ; ils le fêtèrent en fondant une société de savans, dont le baron de Hertling, M. Cardauns, M. Julius Bachem, dressèrent le programme, et qui devait aider de jeunes chercheurs catholiques à se faire un nom dans la science. D'étranges disgrâces frappaient, dans l'enseignement supérieur, les catholiques notoires : il devenait fort malaisé pour eux d'obtenir des chaires importantes. L'Académie de Münster, où n'enseignaient naguère que des catholiques, avait été elle-même ouverte, en 1874, à des professeurs de toutes confessions : un tel prestige s'attache, là-bas, à la toque des professeurs, qu'il déplaisait à l'État prussien d'en coiffer des têtes d'ultramontains. Mais sous les auspices de la Société de Goerres, les catholiques feraient œuvre de science, sans attendre pour cela le bon plaisir de l'État. Et parmi les projets qu'ils développaient, figurait celui d'un *Dictionnaire d'État* qui devait, en face des contradictions où se débattaient leurs ennemis nationaux-libéraux, exposer à l'opinion allemande les principes catholiques sur l'organisation des sociétés humaines. C'est d'une certaine conception de l'État qu'étaient partis les juristes du *Culturkampf :* M. Julius Bachem estimait que les catholiques, pour vaincre, devaient se rendre compte à eux-mêmes, d'une façon sereine et scientifique, de leurs propres idées sur le droit public et sur la souveraineté de l'État. En face de livres comme le dictionnaire de Bluntschli et Brater, allait se préparer, lentement, une encylopédie politique, sans cesse remaniée, sans cesse rajeunie, dans laquelle l'État n'apparaîtrait pas comme une fin en soi, absolue, détachée de Dieu, mais comme un facteur nécessaire dans le grand plan divin. L'heure où Sybel, absorbé par les bagarres de la politique quotidienne, visait à contenir et à limiter les libertés populaires de crainte qu'elles n'étayassent la liberté de l'Église, était celle-là même où l'élite catholique, s'évadant de ces bagarres, planant au-dessus des polémiques, allait évoquer et maitriser, dans un long et pacifique répertoire, tous les problèmes politiques, économiques et sociaux. Il semblait que la Prusse et les nationaux-libéraux, désormais dénués de tout principe stable, multipliassent les expédiens de guerre, pour retenir le présent qui leur échappait ;

l'Église et le Centre s'approvisionnaient de science politique, afin de s'assurer l'avenir.

VIII

Les laïques se montraient audacieux pour entreprendre; les prêtres, audacieux pour souffrir; ils avaient, les uns et les autres, une volonté de courage, qui donnait l'impression de l'inflexibilité. L'État, de toute évidence, s'était mis dans une impasse. L'idée d'en finir avec cette lutte religieuse gagnait chaque jour quelques adhérens. Au *Landtag*, le 21 février 1877, Dauzenberg, député du Centre, constatait cet esprit nouveau : il citait le national-libéral Miquel, comme partisan d'une application aussi restreinte que possible des lois de Mai ; il prenait acte, se réjouissait, n'esquissait lui-même aucune concession. Ses collègues, au cours de la discussion budgétaire, énuméraient les ruines accumulées par le *Culturkampf*, protestaient une fois encore, et se taisaient, jusqu'à ce qu'une occasion nouvelle leur fût donnée de refaire, pour l'Allemagne et pour l'Empereur, leur irréfutable réquisitoire. Le besoin de paix suscitait des bruits de paix : Ratibor, l'ancien « catholique d'État, » parlait à Gontaut d'une entente prochaine; on recontait que Schorlemer-Alst y travaillait. A croire toutes les rumeurs qui circulaient, on eût dit que des intentions conciliantes, écloses un peu partout, se tâtaient entre elles, s'éprouvaient mutuellement, avançaient de toutes parts, et puis reculaient un peu, pour avancer encore.

Subitement, à la chancellerie, les portes claquèrent : Bismarck voulait s'en aller. Il était en conflit avec Stosch, chef de l'amirauté: l'Empereur avait refusé la démission de Stosch. Bismarck expédiait la sienne. Il sentait qu'à la Cour, on travaillait de plus en plus activement pour la paix, et cela lui déplaisait. Toute l'Allemagne, voire toute l'Europe, entendaient, aux mois de mars et d'avril, le bruit fait par ce ministre qui voulait partir. Il professait, lui aussi, que le *Culturkampf* ne durerait pas toujours. Les Polonais, le Pape, avaient rendu la guerre inévitable, mais il espérait et voulait, lui aussi, la terminer un jour. Il en donnait l'assurance, très sincèrement, à Udo de Stolberg; mais, encore une fois, l'heure où l'État ferait la paix, les conditions que l'État y mettrait, devaient être fixées

souverainement par Bismarck lui-même et par Bismarck tout seul. Il ne reconnaissait qu'à lui seul, dans l'État, le droit de parler de paix, parce que ce serait à lui de la fixer, à lui de l'imposer; parce que ce serait à lui de clore, au jour qu'il voudrait, l'épisode actuel de la querelle séculaire entre le sacerdoce et le pouvoir civil. L'opinion publique, les conservateurs, la Cour, semblaient dès maintenant avoir choisi le jour, un jour assez proche. Halte-là : Bismarck n'était pas prêt; l'on prendrait son jour, à lui.

D'urgence il mandait Busch; il le chargeait de certains réquisitoires insolens, impitoyables, qui sans retard devaient paraître dans les *Grenzboten*. Toute une histoire de complot s'y déroulait. Augusta, reine de Prusse, impératrice d'Allemagne, était la principale inculpée; le palais des Radziwill était l'endroit suspect où tous les complices se groupaient. Et Busch, commandé par Bismarck, répandait dans la presse toutes sortes de cancans sur les pourparlers de la souveraine avec Dupanloup, avec Mermillod, avec les Ursulines, avec les cercles catholiques du Rhin; sur les dispositions ultramontaines de son entourage, sur les amitiés ultramontaines qu'elle avait nouées avec les Radziwill, et avec Gontaut-Biron. Sa fille, la grande-duchesse de Bade, était à son tour visée : on incriminait ses rapports avec la « prêtraille » d'Alsace, avec certains représentans de l'orthodoxie protestante, experts en l'art de parvenir, comme le canoniste Geffcken. Le grand-duc lui-même, coupable d'avoir disgracié son ministre Jolly, n'était pas épargné : à Rome, où il avait séjourné, il était tombé sous l'influence des cardinaux... On parlait de la femme de Guillaume, et de sa fille, et de son gendre, comme on parlait de certains fonctionnaires dont on demandait la tête : la famille impériale tout entière était accusée de cléricalisme. On enveloppait dans la même suspicion les protestans croyans de la Cour, toute cette « clique » qui déposait son poison dans la *Gazette de la Croix;* on livrait à la risée du peuple allemand ce qu'on appelait la « bonbonnière, » toute pleine de « produits Gazette de la Croix » et de « confiture des Jésuites. » Tous ces faiseurs de complots, qu'ils relevassent du Pape ou qu'ils relevassent de Luther, voulaient aller à Canossa : c'était l'un de leurs crimes. Bismarck, lui, n'irait pas; il trouvait tout de suite une occasion pour le redire à l'Allemagne, avec fracas, et, plutôt que d'aller un jour

à Canossa, il courait à Varzin finir sa vie. Guillaume le rattrapait. Bismarck consentait à rester en fonctions; mais, le 16 avril 1877, il partait pour un « long voyage. »

Il regarderait, de loin, traîner la lutte religieuse, et les désirs de paix s'agiter dans le vague; et rien de neuf ne se produirait, rien de décisif, parce qu'il ne serait pas là. Il laissait Falk derrière lui; aucune concession à l'Église n'était à craindre. Chaque fois qu'on se plaignait d'un abus ou d'un excès, Falk répondait: C'est la faute aux évêques; ou bien: C'est la faute aux catholiques. C'était leur faute, d'après lui, si le patron d'une paroisse catholique commettait l'étrangeté d'y installer comme curé un ecclésiastique vieux-catholique; leur faute, encore, si certains fonctionnaires se laissaient aller à des intempérances d'arbitraire, dont Virchow lui-même s'alarmait. Ne léser les lois pour l'amour de personne, et moins encore pour l'amour du Centre : tel était le programme de Falk. Sa logique se faisait toujours plus courte, sa poigne toujours plus rude. On revisera les lois, disait-il, lorsque les catholiques s'y seront soumis. D'adoucissement, même, il ne voulait pas entendre parler : « Pour que le gouvernement entre dans cette voie, signifiait-il à Schorlemer, donnez-lui la preuve que la suppression de certaines duretés et de certaines misères pourrait mettre fin à toute la lutte. » Il ajournait toute revision, il ajournait tout tempérament, et ne démentait pas, du reste, ceux qui critiquaient la dureté des lois. Il n'était plus personne, ou presque personne, qui en fît l'éloge : certaines feuilles écoutées, comme la *Gazette de Silésie*, surprises et presque émues par la fidélité du clergé à la hiérarchie, assuraient de leur pleine estime, avec quelques circonlocutions, ces prêtres que Falk qualifiait de rebelles; dans les propos mêmes de Falk, Ketteler notait le sentiment que « par les voies présentement suivies, l'État n'arriverait pas au but; » l'État commençait de reconnaître médiocres les lois que l'Église continuait d'affirmer mauvaises.

Mais l'État n'obéissait-il pas, dès lors, à une poussée d'amour-propre, plutôt qu'au souci du bien public, en continuant de faire souffrir le peuple et l'Église, au nom de ces lois? Pourquoi demandait-il à l'Église de s'incliner aujourd'hui devant une législation réputée défectueuse, et que demain il consentirait à modifier? Les catholiques répondaient par une autre formule, qui semblait faire pendant et faire échec aux

exigences de Falk : ce qu'il nous faut, disaient-ils, ce n'est pas la revision des lois, c'est leur suppression. Les curiosités s'éveillaient, à la fin d'avril, en apprenant que deux personnages de la cour de Munich, Pfistermeister et Bomhardt, étaient à Rome, envoyés par la reine mère, ou même par le roi Louis II, et que peut-être ils y négociaient; on chuchotait beaucoup, et puis on les oubliait : ils n'avaient sans doute rien demandé pour le roi de Prusse, et certainement n'avaient rien obtenu pour lui. Les polémiques de tribune et de presse n'avaient d'autre effet que d'opposer l'une à l'autre deux intransigeances, qui l'une et l'autre se voulaient invincibles.

Le 14 mai, dans sa retraite, Bismarck sautait sur sa plume pour féliciter quelques bourgeois inoccupés qui, dans la petite ville de Hartzburg, immortalisaient par un monument expiatoire le cuisant souvenir de Canossa. Il leur criait merci, « merci pour cette marque d'entente et d'encouragement dans la lutte contre les empiétemens dont, aujourd'hui encore, la vie allemande était menacée par la suprématie romaine. » Un poète local, tout de suite, se sentait inspiré : « Sur toute la terre d'Allemagne, chantait-il, la bande noire criait : Nous voulons la liberté, nous voulons le droit, pour la race humaine, les femmes surtout. Mais les vents de Berlin soufflent dans les frocs, sur les corbeaux tombe le faucon, et sur le fripon, aussi, sur le fripon par excellence, qui, dans l'armée des prêtres, sert depuis longtemps comme volontaire. » Le faucon, c'était Falk, et le fripon, c'était Windthorst.

Mais là-bas à Rome, en ce même été, survenaient pour le jubilé de Pie IX, pour fêter le Pape qu'on réputait hostile à l'Empire, tous les évêques proscrits, Melchers, Brinkmann, Martin; ils y retrouvaient Ledochowski : ils y rencontraient Ketteler; à l'ombre du Vatican, ils tenaient, tous ensemble, une façon de petit concile, pour expédier des ordres à l'Église d'Allemagne. En jetant hors de l'Empire plusieurs d'entre eux, on avait décimé leurs réunions annuelles de Fulda; elles avaient émigré du tombeau de saint Boniface, le Germain, vers le tombeau de saint Pierre, le Romain : c'était là le succès du *Culturkampf*. De Rome, ils invitaient ceux de leurs prêtres qui recevaient encore quelque traitement de l'État, soit à refuser ces sommes, soit à déclarer en chaire et puis à faire savoir au pouvoir civil, qu'ils n'acceptaient pas les lois de Mai.

De Rome, aussi, ils envoyaient certaines décisions très formelles, d'après lesquelles les instituteurs qui se passeraient de la mission canonique ou donneraient un enseignement hostile à la foi, pourraient être exclus des sacremens. De Rome, enfin, ils démentaient les bruits d'après lesquels Pie IX se pliait à une conciliation. Pie IX y coupait court en personne, par l'originale allocution dans laquelle il parlait du nouvel Attila et montrait l'heureuse influence de cet autre fléau de Dieu sur le réveil de l'énergie catholique. Alors la municipalité de Munich interdisait les processions auxquelles donnait lieu le jubilé du Pontife. La *Gazette Nationale* accusait le Vatican d'abrutir l'humanité et proclamait que le catholicisme était inférieur au fétichisme des sauvages d'Afrique; la *Gazette de Magdebourg* interpellait la Bavière, encore rattachée par des liens diplomatiques avec le chef de l'Église. Après les journaux, les juridictions les plus hautes de la Prusse ripostaient à leur tour : le tribunal suprême lui-même, à Berlin, rendait un arrêt pour redire que les instituteurs donnaient au nom de l'État toutes leurs leçons, même celles de religion, et qu'ils n'avaient besoin d'aucune estampille d'Église. La colère des journaux, la ténacité des tribunaux, ne troublaient d'aucun nuage l'allégresse audacieuse, altière qu'inspiraient à Pie IX les catholiques d'Allemagne.

Le Vatican, l'épiscopat, le Centre ne feraient aucune concession pour cesser de souffrir. On ne tenait pas compte, à Berlin, des pétitions catholiques au sujet de l'école; on semblait y balayer, sans un regard, les 100 000 signatures recueillies dans les diocèses westphaliens et rhénans, les 158 000 signatures que Ballestrem rapportait de Silésie, et qui toutes réclamaient que pour l'enseignement du catéchisme l'instituteur tînt du curé sa mission. Alors s'inaugurait, pour les catholiques de Prusse, l'ère des grands meetings; ils en tinrent à Paderborn, à Cologne, en août et octobre 1877. C'étaient d'immenses mobilisations du peuple croyant. Windthorst les organisait et les soutenait; un prêtre qui devait être bientôt l'un des historiens du *Culturkampf*, François-Xavier Schulte, maintenait l'opinion en haleine, lorsque Windthorst s'était éloigné.

IX

Guillaume était atrocement soucieux. Il souffrait, comme roi, de cet affront permanent qu'infligeaient, à la législation de Mai, l'Église de Rome et une partie du peuple prussien. Mais d'autre part il gémissait, comme chrétien, sur la prépondérance qu'avaient prise, dans l'autre Église, dans l'Église évangélique de Prusse, les courans nationaux-libéraux. L'élection du prédicateur Hossbach par une paroisse protestante de Berlin soulevait en son âme une sorte d'angoisse : ce prédicateur était connu pour son hostilité à l'orthodoxie. Guillaume souffrait d'un tel choix comme d'un scandale, il écrivait à Roon, à Bismarck, des messages alarmés; qu'allait devenir son peuple? qu'allait devenir la foi? qu'allait devenir son Dieu? de la négation du Christ, n'arriverait-on pas un jour, demandait-il, « à la suppression de Dieu, comme en France? » Chacun savait, à la Cour et dans les bureaux, que lorsqu'on voulait émouvoir l'Empereur en faveur des « ultramontains, » on n'avait qu'à lui parler de certains courans libéraux qui se déchaînaient dans l'Église protestante : l'été de 1877, durant lequel Bismarck acclamait encore le *Culturkampf*, aggravait, dans la conscience de Guillaume, la satiété que le *Culturkampf* lui inspirait. « Personne n'a été content du *Culturkampf*, déclarait la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, et si le désir souvent exprimé de le voir finir a pris une insistance particulière, c'est à cause des élémens discutables qui s'y mêlèrent, et qui apportèrent dans cette lutte des tendances discutables. » L'empereur Guillaume ne voulait pas capituler devant Rome; mais de ces « élémens discutables, » il commençait à en avoir assez. Dans les groupemens d'action qu'avaient organisés sur le Rhin certains nationaux-libéraux pour la surveillance des fonctionnaires catholiques, un certain Konitzer s'était longtemps distingué comme un délateur passionné. Sa réputation succombait en août 1877 dans un procès infamant. Guillaume pardonnait malaisément au parti national-libéral de pareilles aventures.

« On a trop libéralisé, » disait-il en octobre au prince de Hohenlohe : et Hohenlohe, toujours halluciné par le fantôme des Jésuites, les soupçonnait de pousser l'Empereur dans une voie réactionnaire. L'*Association protestante allemande*, dans

un congrès que, ce même mois, elle tenait à Berlin, lançait, au nom des protestans libéraux, un nouvel appel contre l'ultramontanisme; mais l'Empereur la détestait; c'est elle qui dans son Église détruisait la foi; elle, encore, qui découronnait le Christ de sa dignité de Dieu; ce n'est pas chez elle que Guillaume irait prendre ses conseils.

Le *Landtag* reprenait séance en novembre: de nouveau, les orateurs du Centre, Heereman et Dauzenberg, Windthorst et Pierre Reichensperger défilaient à la tribune, dressant le bilan de cette guerre que les protestans libéraux rêvaient de continuer. Et Reichensperger concluait: « S'il est trop pénible pour M. Falk de rebrousser chemin, il peut encore, pour écarter les rigueurs et les maux insoupçonnés et superflus qu'il a provoqués, rendre un service à l'État prussien: qu'il prie Sa Majesté de lui donner un successeur. » Le Centre considérait, — et c'est de quoi bientôt Bismarck se souviendra, — que déjà la seule retraite de Falk serait un prélude d'accalmie.

Ce mot de Reichensperger dessinait l'histoire future; il n'eût pas tenu à Guillaume qu'il ne se réalisât immédiatement. La *Gazette de la Croix*, journal de ces pieux protestans que l'Empereur n'avait jamais cessé d'aimer, accusait la Prusse, ou peu s'en fallait, d'avoir commis le péché d'orgueil: « Les lois de Mai, y lisait-on, vinrent à une époque où l'État prussien, exalté par ses glorieuses victoires, eut le tort pardonnable de trop présumer de son omnipotence, et crut pouvoir jeter dans la mer de la grande politique, comme un lest inutile, les considérations de prudence. Cependant un grand vaisseau doit aussi compter avec le lest, sinon il deviendrait le jouet des vagues. »

Les mois succédaient aux mois, les discours aux discours, les articles aux articles; le travail s'opérait au fond des âmes; mais à la surface du royaume, le *Culturkampf* sévissait toujours. Le pilote du « grand vaisseau » prolongeait son congé; on l'attendait. Les bruits les plus variés couraient à son sujet. Certains craignaient une crise, une retraite définitive. D'autres prétendaient qu'il allait se rapprocher des conservateurs. Kleist Retzow demeurait sceptique, et il avait raison. Bismarck laissait dire, parlait peu, écrivait moins encore, et cherchait les moyens de redevenir le maître, le vrai maître, d'être l'homme qui déciderait, tout seul, si sa politique des précédentes années devait être continuée, ou bien changée, si la législation des

précédentes années devait être maintenue, ou bien amendée, ou même détruite. Car détruire son œuvre, soi-même, parce qu'on le veut, n'est-ce pas encore commander à son œuvre, n'est-ce pas encore être le maître? Il songea que Bennigsen, l'un des chefs du parti national-libéral, l'avait à plusieurs reprises soutenu, avec zèle; il prit la décision d'appeler Bennigsen au pouvoir, à ses côtés. L'Empereur trouvait qu'on avait trop libéralisé; le chancelier, lui, voulait libéraliser plus encore. L'orientation théologique de l'Église protestante était, pour lui, le moindre des soucis. Il considérait Bennigsen comme un collaborateur capable d'être un serviteur: cela lui suffisait. Il renouait avec cet homme politique, à la fin de décembre, des pourparlers très sérieux ; il ne s'agissait de rien de moins que de chasser Eulenburg et d'appeler au ministère même de l'Intérieur Bennigsen en personne, ce Bennigsen qui plus tard, lorsque la Prusse reviendra sur les lois de Mai, sera leur dernier défenseur. On dirait, peut-être, que ce serait une bravade contre le peuple qui avait, au renouvellement du *Reichstag*, marchandé sa confiance aux nationaux-libéraux; une bravade contre le souverain, qui était d'humeur à leur refuser la sienne; mais qu'importait à Bismarck?

Bennigsen alléché posait des conditions; il exigeait que deux au moins de ses amis politiques entrassent dans le ministère. Mais pendant l'une des interruptions que subissaient les pourparlers, un message de Guillaume parvint à Bismarck: en raison de « l'allure tranquille et conservatrice » qu'il souhaitait à son gouvernement, l'Empereur, le 30 décembre 1877, opposait aux projets bismarckiens son *veto*.

Bennigsen représentait la majorité parlementaire qui avait dirigé le *Culturkampf :* Bennigsen prenant le pouvoir à côté de Bismarck, c'eût été le raffermissement de cette coalition entre le chancelier et les nationaux-libéraux, d'où le *Culturkampf* était sorti; c'eût été, aux dépens de l'Église et contre l'Église, le raffermissement de l'alliance entre la raison d'État et les « élémens discutables » du *Culturkampf*. La raison d'État, représentée par Bismarck, devait un jour mettre un terme à cette lutte même qu'elle avait commandée; les « élémens discutables, » eux, n'y concevaient d'autre terme que la mort même de l'Église ennemie. De la définition même de ces deux forces alliées, il résultait qu'un jour, elles se sépareraient, que l'une

voudrait continuer de lutter, que l'autre voudrait cesser. L'appel de Bennigsen au pouvoir aurait, pour un temps, renouvelé l'alliance, mais elle était tout près d'être dénoncée; le geste de Guillaume, et bientôt les nécessités économiques de l'Empire orienteraient Bismarck vers d'autres combinaisons; l'offensive du *Culturkampf* allait perdre son unité.

X

Mais dans ces années 1876 et 1877 où les adversaires du *Culturkampf* national commençaient à reprendre confiance dans l'avenir, un fait s'était produit, que Bismarck considérait comme un succès pour les partisans d'un *Culturkampf* européen: les élections, en France, avaient amené la Gauche au pouvoir. Depuis plusieurs années, les journaux allemands se plaignaient que la France, en demeurant en dehors du *Culturkampf*, violât « un intérêt supérieur d'ordre international; » ils s'apprêtaient désormais à un autre langage.

« Ce qui les frappe, écrivait Gontaut à Decazes au lendemain des premières élections républicaines de 1876, c'est la défaite du cléricalisme, de ce spectre noir qu'ils ont toujours devant les yeux et que les hommes d'État allemands s'efforcent de représenter comme un objet d'épouvante, aussi bien pour les pays étrangers que dans leur patrie. » La *Post* du 9 avril 1876 écrivait: « Le peuple français, en se décidant pour la République, n'a que deux choix à faire: accepter la théocratie papale ou délivrer la nation des chaînes dans lesquelles l'a tenue le clergé. On paraît être entré dans la seconde voie. Cela prépare une communauté d'idées avec l'Allemagne, qui peut devenir une paix inébranlable pour la France. » Quelques jours après, Thiers, causant avec Hohenlohe, émettait l'idée, — presque dans les mêmes termes, — que la communauté d'intérêts dans la lutte contre l'ultramontanisme offrait une garantie pour la durée des bons rapports entre l'Allemagne et la France.

Cette communauté d'intérêts qu'affirmait Thiers, et que pressentait aussi Gambetta, se traduisit, tout de suite, par certaines similitudes de langage, très continues, très frappantes, entre la presse bismarckienne et les journaux français qui luttèrent en 1877 contre le 16 Mai. Gambetta qui, en 1874, dans une lettre à Mme Edmond Adam, soupçonnait Bismarck d'entretenir de ses

subsides et de ses conseils perfides le cléricalisme français, était désormais rassuré. Ce n'était pas seulement la gauche française, c'était l'Allemagne bismarckienne qui accusait, en 1877, le ministère du 16 Mai de trop s'intéresser au Pape et d'exposer la France à des périls de guerre. « Les journaux bismarckiens envoient sur Paris, lisait-on dans la *Nouvelle Presse libre*, de Vienne, ce que le prince de Bismarck appelle des jets d'eau froide, et cet appui ne manquera pas de servir aux députés de la Gauche de recommandation auprès de leurs électeurs. » Recommandation, c'était trop dire et beaucoup trop; mais du moins les députés de la Gauche trouvaient-ils dans ces journaux certains textes dont ils pouvaient conclure que les cléricaux, c'était la guerre, et que la République, c'était la paix. Les polémiques de presse étaient très friandes de ces textes. La politique extérieure « ultramontaine, » telle que la concevaient les Droites, perdrait la France; Gambetta le disait, Bismarck aussi. Et puis, de l'hostilité contre une telle politique, on passait, tout de suite, à l'idée d'une lutte contre Rome: « Cette idée-là, disait Thiers à ses amis en octobre 1876, vous est inspirée par Bismarck, qui veut broyer la Papauté, le seul pouvoir qu'il n'a pas réussi à avoir en main en Europe. »

Le parallélisme d'action entre la presse gambettiste et la presse bismarckienne n'échappait pas à Windthorst : d'après ce qu'il faisait dire à Gontaut, le 30 juin, le chef du Centre savait « sûrement » que M. Gambetta était en communication avec la chancellerie allemande. Lord Odo Russell et les autres diplomates accrédités à Berlin pensaient de même (1). Ce n'étaient là que des hypothèses, qu'il serait peut-être périlleux de considérer dès maintenant comme acquises à l'histoire. Mais entre le chancelier de l'Empire et le tribun de la République un intermédiaire survint, Crispi.

En août 1877, il fit un séjour à Paris, vit Gambetta (2) et puis, gagnant Berlin, y demeura près de Bismarck jusqu'à l'ouverture de la période électorale française, période décisive, à

(1) Gambetta fréquente trop les agens de Bismarck, notait au même moment Mme Edmond Adam (*Après l'abandon de la revanche*, p. 15). Comparer, même ouvrage, p. 56, les curieux propos de Girardin à Mme Adam.

(2) D'après le récit que Gambetta fit à Mme Edmond Adam de son entretien avec Crispi, celui-ci souleva la question du désarmement général. Bismarck seul, répondait Gambetta, peut imposer ce désarmement (Mme Edmond Adam, *op. cit.*, p. 29-31).

laquelle l'Allemagne, ainsi que le disait à Lefebvre de Béhaine un homme d'État bavarois, s'intéressait beaucoup plus qu'à la question d'Orient.

L'Empereur s'effrayait d'une victoire possible de Gambetta : pour lui, c'était le radicalisme, et puis la revanche. « Rassurez-vous, lui disait plus tard Hohenlohe; Gambetta, obligé d'engager la lutte contre les cléricaux, provoquerait un conflit autrement considérable que notre *Culturkampf*, il serait donc trop occupé à l'intérieur pour songer à nous faire la guerre. » Bismarck et Crispi, d'ailleurs, ne demandaient pas à l'Empereur son avis pour travailler aux destinées françaises. « On affectait, écrit M. Hanotaux, d'établir entre les libéraux de tous pays, y compris les républicains de France, une entente pour la lutte contre Rome. Bismarck était le chef imprévu de cette combinaison, et Crispi son principal lieutenant. » Et Bismarck et Crispi, regardant au loin la France, causaient longuement. Du fond même de la Scandinavie s'élevait une voix qui sommait Bismarck de parler net à la France : c'était celle de Biörnstjerne Biörnson :

Il y a deux camps en Europe, écrivait-il. L'un a son quartier général au Vatican, l'autre à Berlin. L'un envoie sans cesse des messages et des proclamations, l'autre se tait. Mais ce silence est regrettable. Précisément avant les élections françaises, il faudrait que le prince de Bismarck eût dit formellement et publiquement, devant toute l'Europe, ce que seuls l'Empereur allemand et son chancelier ont l'autorité pour dire : « La victoire des partis appelés conservateurs, en France, est une victoire ultramontaine et c'est, tôt ou tard, une lutte avec l'Allemagne, qui, ici, a une mission européenne. » Je sais très bien qu'on pourrait qualifier un tel langage d'immixtion dans les affaires d'un pays voisin. Mais je sais aussi que cette lutte est menée pour des idées, et les idées ne connaissent pas de frontières. Que sans une telle parole Mac-Mahon perde la partie, c'est possible. Mais il doit la perdre de telle façon que ni lui ni d'autres n'aient envie de recommencer.

Biörnstjerne Biörnson voulait ainsi qu'au nom des « idées » Berlin signifiât un ordre à la France votante; peu s'en fallait qu'il n'accusât Bismarck de manquer de brutalité. La distance, ou les brouillards du Nord, cachaient à cet impérieux agité l'action réelle du chancelier. Decazes, lui, qui voyait et qui savait, laissait échapper ce mot douloureux : « M. de Bismarck se mêle trop de nos affaires. »

A Paris, en effet, les polémiques de certains journaux de gauche inquiétaient savamment la France au sujet de ce qui se

disait à Berlin, au sujet de ce qui s'y dirait si demain les « ultramontains » de France, soupçonnés de vouloir rétablir le pouvoir temporel, sortaient vainqueurs de la crise. A Berlin, les banquets où paradait Crispi, les discours où Bennigsen affirmait la solidarité de l'Allemagne et de l'Italie, semblaient braver la France « ultramontaine, » dans laquelle l'Italie voyait toujours un péril. Manteuffel, l'historien Ranke, envoyaient à Thiers des télégrammes pour lui souhaiter le succès. Le 6 septembre, Bismarck, donnant ses instructions à Hohenlohe, qui s'en retournait à Paris, lui disait qu'avant les élections, il serait encore nécessaire que l'Allemagne se montrât un peu menaçante. Voyant un certain nombre de nos journaux reproduire ses menaces et les transformer en argumens électoraux, notre vainqueur de 1871 se flattait de peser sur nos suffrages. « Lisez l'histoire et ses tristes leçons, s'écriait avec une grave et pessimiste éloquence le duc de Broglie. N'est-ce pas sur l'Agora d'Athènes mourante qu'on évoquait le fantôme de Philippe de Macédoine? N'est-ce pas dans les Diètes de Pologne qu'on se retournait avant de voter, pour savoir ce que pensaient et ce que voulaient les ambassadeurs de Catherine? »

On sait la suite des faits, comment Gambetta devint le maître, comment le cléricalisme devint l'ennemi, comment une « erreur funeste, pour reprendre les expressions de Gabriel Charmes, nous entraîna à rompre avec l'allié naturel qu'était pour la France le catholicisme, à traiter en ennemi le culte qui avait été le drapeau de la protestation de l'Alsace-Lorraine contre la conquête, et qui restait l'âme des particularismes allemands. » Le prince de Hohenlohe, ambassadeur de Bismarck, et Henckel de Donnersmarck, qui renseignait activement le chancelier sur les événemens de Paris, applaudissaient à ce tardif succès du *Culturkampf* international. Spuller, lui, sentait au contraire une impression de cauchemar. « Ah! ma chère amie, disait-il à Mme Edmond Adam, combien de fois vous ai-je dit et répété de ne pas applaudir dans les discours de Gambetta ses sorties anticléricales! Vous le voyez aujourd'hui : l'anticléricalisme le conduisait à Bismarck et Bismarck à lui. L'anticléricalisme, prenez-y garde, il est prussien! »

C'en était donc fait de ce régime clérical sous lequel l'armée française, au dire de Henckel, n'était pas autre chose que l'armée des soldats du Pape, qui, sur un ordre, iraient où les

Jésuites les voudraient mener, c'est-à-dire, peut-être, à une croisade contre l'Allemagne (1). Henckel bientôt parla d'une visite que le chef des Gauches pourrait rendre au chancelier de l'Empire; il disait à Gambetta : « Ce n'est que dans une conversation que vous pourrez asseoir solidement les conditions du rétablissement d'un régime de confiance entre nos deux pays sur la base d'une politique commune de l'Allemagne et de la France contre la Papauté; » et puis, se retournant vers Bismarck, il lui faisait observer, le 23 décembre 1877, que le nouveau gouvernement de la France, en choisissant un protestant pour le ministère des Affaires étrangères et en remplaçant Gontaut, montrait à l'Allemagne son désir d'entrer en bons rapports. Gontaut démissionnait, en effet, à la veille d'être rappelé : Bismarck l'accusait, avec ténacité, d'avoir donné son aide aux influences de cour qui visaient à ralentir la persécution religieuse et d'avoir, avec l'appui des ultramontains, accrédité l'idée que l'Allemagne souhaitait la guerre. Bismarck depuis deux ans voulait qu'on le débarrassât de ce « contre-ministère » que formaient, d'après lui, l'Impératrice et Gontaut; il était enfin satisfait. Henckel concluait que Gambetta « apporterait, dans leur extension la plus large, l'empressement et le concours de la France pour une politique commune de l'Allemagne et de la France contre Rome. » Le *Culturkampf*, expliquait de son côté Gambetta à Mme Edmond Adam, « a changé les principes des luttes anticléricales; il en a fait une question de politique européenne. » Sur les lèvres de Gambetta, de celui-là même qui devait bientôt s'honorer en déclarant que l'anticléricalisme n'est pas un article d'exportation, semblaient ainsi voltiger, en une fugitive minute, des propos singulièrement pareils à ceux que tenait Bismarck, depuis quatre années, sur le caractère international du *Culturkampf*.

Mais si l'idée même d'une action commune de l'Allemagne et de la France contre Rome avait, en 1877, la saveur d'une nouveauté, très peu de mois suffiraient pour qu'elle eût la saveur d'un archaïsme. Le futur cardinal Vannutelli, causant à

(1) Il est intéressant de remarquer que, dès 1872, une brochure signée L. G., imprimée à Mâcon et intitulée *La Revanche*, brochure « distribuée dans les cénacles démocratiques et les loges maçonniques, » combattait l'idée de revanche comme étant « mise en avant » par les militaires de profession et par les « cléricaux, » surtout par les Pères Jésuites. (Henri Galli, *Gambetta et l'Alsace-Lorraine*, p. 36, Paris, Plon, 1911).

Bruxelles, en 1876, avec son collègue le baron Baude, lui avait dit : « Si la France se laissait entraîner à l'imitation de la politique religieuse appliquée depuis cinq ans en Allemagne, on verrait M. de Bismarck en profiter, avec son habileté ordinaire, pour accélérer son évolution, se dégager des embarras que votre pays commettrait l'erreur d'assumer à sa place, et rechercher, à des conditions rendues plus accessibles pour lui par l'état de la France, une réconciliation avec le Saint-Siège. » Il advint, en Allemagne, après 1877, ce qu'avait ainsi prévu Mgr Vannutelli, ce que pronostiquait, dès 1875, le prince de Hohenlohe lui-même, lorsqu'il disait à Blowitz : « Pour aller à Canossa, Bismarck n'attend que l'anticléricalisme français. »

En janvier 1878, Victor-Emmanuel mourait; le futur Frédéric III, qui s'en allait à Rome pour lui rendre les derniers devoirs, résistait aux instances de l'impératrice Augusta, et s'abstenait d'aller voir le Pape : l'Allemagne continuait de ne plus connaître Pie IX. Mais, un mois plus tard, Pie IX disparaissait à son tour; l'Allemagne allait recommencer de connaître la Papauté; et tandis que la presse bismarckienne célébrait en France Floquet et M. Lockroy, comme des héros du *Culturkampf*, l'imagination de Bismarck, cédant au rêve qu'elle n'avait jamais complètement abandonné, recommençait d'aspirer à causer avec Rome, par-dessus les évêques, par-dessus le Centre. Se passer du Centre pour faire la paix, ne serait-ce pas encore avoir vaincu le Centre? Bismarck palliera sa défaite par cette illusion de victoire; Léon XIII sera le véritable vainqueur.

XI

Les luttes avec Pie IX avaient été pour Bismarck une école; il avait appris, à cette école même, ce qu'était l'Église. En se heurtant à ce faible vieillard, à cette tête découronnée, il avait reconnu que cette puissance spirituelle, à laquelle il prêtait des airs d'insurgée parce qu'elle avait refusé de se confondre avec l'État, n'était pas décidément une puissance du même ordre que celles avec lesquelles il avait coutume de se mesurer; même frappée, elle gardait encore je ne sais quoi d'invincible; même incarcérée, elle gardait encore quelque chose d'inviolable; elle articulait des refus d'obéissance qui démentaient les erreurs bismarckiennes sur la valeur de la loi; elle commettait et

ordonnait des récidives qui déroutaient les illusions bismarckiennes sur la vertu de la force.

Voyageant à Rome en 1876, le vieux maréchal de Moltke écrivait avec quelque tristesse : « La Papauté a pour elle les femmes de tous les pays catholiques et quelquefois même celles des pays protestans. Le sentiment, l'imagination, la faiblesse d'esprit, ce sont là de bien puissans auxiliaires; nulle force extérieure n'est capable de détruire la Papauté; elle a déjà surmonté des crises plus terribles que celle-ci. » Moltke, pour la première fois dans sa vie, désespérait que l'Allemagne fût victorieuse; mais pourquoi la victoire se refusait-elle ainsi à l'Allemagne? C'est ce qu'il ne comprenait pas encore. Dédaigneux non moins qu'amer, on eût dit, à l'entendre, que l'Allemagne de Bismarck et de Moltke était battue par les femmes. Ce croyant de la force cherchait pour les déconvenues de la force une explication, et l'explication se dérobait. Il fallait que le fier « germanisme » reconnût et acceptât comme un fait l'existence d'un pouvoir spirituel susceptible d'édifier, dans la conscience de chaque citoyen catholique, des retranchemens imprévus, derrière lesquels elle déjouait Bismarck.

Pie IX, naguère souverain d'un État, n'était plus que le propriétaire d'une enclave; mais par le fait même de ses malheurs politiques, il était devenu absolument intangible pour les vengeances terrestres; et cette inaccessibilité même du Pontife, bravant en Bismarck l'homme fort et le héraut des droits de la force, devenait comme le symbole d'une autre inaccessibilité, celle du monde des âmes; elle parachevait encore, dans ce personnage historique qu'est le Pape, ces traits singuliers et grandioses qui font de lui, si l'on ose ainsi dire, un homme représentatif par excellence, l'homme représentatif d'un certain monde moral existant hors de portée de l'État, au delà et audessus de l'État, monde moral où s'évade et s'épanouit l'autonomie des consciences fières et où les pénalités frappant les corps n'ont aucune répercussion consentie ni durable. La force matérielle, triomphante et grisée, oublie volontiers l'existence de cet autre univers, dans lequel voisinent, jusqu'à s'y confondre, le for intime de l'homme et la volonté de Dieu : volontiers ne reconnaîtrait-elle comme réel que ce qu'elle peut toucher, culbuter et broyer.

Cette même revue : les *Grenzboten*, qui sonnait autrefois les

fanfares du *Culturkampf*, publiait, il y a quelque temps, les *Mémoires* d'un ancien ministre prussien de l'Instruction publique, Bosse. Il parlait du chancelier : « Bismarck et Falk, expliquait-il, avaient tenu trop peu de compte de l'immense puissance que possède l'Église catholique sur les cœurs des hommes ; et vis-à-vis de ces impondérables, ils avaient attribué à l'omnipotence brutale de l'État une supériorité victorieuse, qu'elle n'avait pas et ne pouvait pas avoir. Les forces profondes, réelles, religieuses, qui agissent dans le cœur humain, furent mésestimées et mises de côté avec un aveuglement qui aujourd'hui même, pour un politicien libéral, paraît à peine compréhensible. »

On ne saurait mieux dire. Il était réservé au Pape, ce roi déchu, de décontenancer Bismarck, Moltke et Roon, ces trois familiers de la victoire. Bismarck apprit, au jour le jour du *Culturkampf*, que sa propre puissance, quelque tremblement qu'elle imprimât à l'Europe, s'émoussait contre certaines bornes ; qu'elle n'avait pas de prise sur les mystérieuses décisions des consciences, non moins importantes dans la destinée des peuples que la décision des armes ; et que Pie IX, qui les dictait, était en quelque façon plus fort que lui.

C'est dans son contact hostile avec l'Église de l'Infaillibilisme, avec l'Église qu'il disait serve, que s'étaient révélées à ce fils de la Réforme, à ce confesseur de l' « évangélisme » prussien, deux forces mystérieusement vivaces et qu'il ignorait jusque-là : la souveraineté spirituelle, toute-puissante sous les dehors de la faiblesse, et la liberté de l'homme intérieur, s'affirmant avec éclat par l'obéissance volontaire à cette débile souveraineté.

GEORGES GOYAU.

LEILA

DERNIÈRE PARTIE (1)

XIII

NUITS ET FLAMMES

II

A six heures, elle fit sa toilette. Puis elle sonna la servante, et, avec une hypocrisie presque inconsciente, elle lui demanda si Puria était loin. Elle savait par la lettre de Massimo que, de Puria à Dasio, il y avait seulement vingt minutes de chemin. La servante répondit qu'on pouvait aller à Puria en moins d'une heure, et, sur le désir exprimé par Lelia, elle lui promit de trouver un jeune garçon qui la conduirait.

— A quelle heure Mademoiselle se propose-t-elle de partir?

— A sept heures.

Le guide fut un enfant de douze ans, aux yeux vifs et aux lèvres obstinément muettes. Lelia ne réussit à lui arracher que des monosyllabes. D'ailleurs il suffisait que cet enfant connût le chemin de Puria et celui de Dasio. Tandis qu'ils montaient vers Loggio, elle ne regardait ni à droite ni à gauche. Son cœur palpitait, un peu par la fatigue de l'ascension, beaucoup parce que son courage commençait à faiblir. Elle s'arrêta une pre-

(1) Voyez la *Revue* du 15 février, des 1er et 15 mars, des 1er et 15 avril.

mière fois à l'endroit où le sentier fait un lacet, au-dessus de l'oratoire de San Carlo; et elle s'arrêta une seconde fois, lorsqu'elle eut atteint le haut de la montée, à l'endroit où le sentier oblique à gauche pour descendre dans la conque du Campo. De là se découvre soudain à l'excursionniste toute la haute Valsolda : Loggio baigné dans la verdure, la courte raie blanche que Drano forme au-dessus de Loggio, Puria accroché au flanc de sa montagne, Castello qui couronne un éperon de roches taillées à pic et rongées dans le bas par le torrent, et, au centre du paysage, beaucoup plus élevé que les autres, émergeant à peine, avec son clocher et ses quelques toits, d'un nid de verdure qu'abrite l'énorme bastion de dolomite, le village de Dasio. Lelia se fit nommer tous ces lieux; puis elle s'assit dans l'herbe et contempla le petit clocher jaunâtre qui se dresse là-haut, sous l'escarpement des roches. Ensuite son regard se porta du clocher vers les crêtes qui le dominent, y chercha cette pointe de dolomite qui ressemble un peu à celle du Summano, contemplée par Massimo du salon de la Montanina, pendant qu'elle jouait l'*Aveu*. Elle crut l'apercevoir entre les nuages, au milieu de la croupe qui, du sommet principal, décline vers l'est. Et son cœur se gonfla de la divine musique et du cri d'amour :

Or sappi che brucio, che moro di te!

Elle réprima son émotion et se remit en route. Au bas de la dernière montée, sur le pont près duquel se trouve une petite chapelle, elle dut s'appuyer un instant au parapet, épuisée, tremblante, ne sachant si elle pourrait continuer. En passant, elle regarda à l'intérieur de la chapelle, y vit des statues peintes, une scène de la Passion, le Crucifix, la Madeleine; et il lui sembla que, s'il n'y avait eu là que le Crucifix, elle se serait agenouillée avec ferveur et aurait prié.

Arrivée au détour où vient aboutir le sentier de Drano, à deux minutes au-dessous de Dasio, elle s'assit sur le premier degré de ce sentier et elle ordonna à son jeune guide de monter jusqu'à l'hôtel dont le nom était écrit dans son cœur. L'enfant devait simplement demander si M. le docteur Alberti était chez lui, et rapporter la réponse. Cette réponse, attendue avec une fébrile vibration de tous les membres, fut que M. le docteur

n'était pas chez lui. Alors Lelia se couvrit la face avec les deux mains et s'abîma dans ses réflexions.

Elle réfléchit longuement, angoissée de se sentir seule, seule, seule! Puis, découvrant son visage, elle envoya de nouveau le jeune garçon, pour demander que quelqu'un de l'hôtel voulût bien descendre. C'était pour elle un supplice de s'informer de M. Alberti; mais, puisqu'il était inévitable de le faire, elle aimait mieux que ce fût dans cet endroit solitaire plutôt qu'à l'hôtel, où peut-être elle serait obligée de parler en présence de nombreuses personnes.

Une jeune fille vint, habillée à la mode de la ville, polie et affable. Lelia sut d'elle que M. le docteur était parti deux heures auparavant à Muzzaglio, pour voir un malade. Il avait dit qu'il serait de retour à dix heures. Or neuf heures sonneraient bientôt. Si l'étrangère désirait aller à sa rencontre, elle ne pouvait pas se tromper. Elle devait prendre par le Pian di Nava et par San Rocco.

— Mademoiselle pourra, s'il lui plaît, s'arrêter au Pian di Nava, qui n'est pas même à un quart d'heure d'ici. M. Alberti doit nécessairement y passer.

Et la jeune fille essaya d'enseigner le chemin au petit guide qui ne le connaissait pas. Mais, comme celui-ci avait peine à comprendre, elle s'offrit à guider elle-même l'étrangère, la conduisit à travers le pauvre village jusqu'au lavoir public, la mit sur le sentier.

— Dans cinq minutes, ajouta-t-elle, vous serez au Pian di Nava.

Lelia paya l'enfant, le renvoya et poursuivit sa route. A l'endroit où le sentier, après qu'on a dépassé le cimetière et le vallon de la Terra Morta, grimpe dans la prairie creuse que de grands châtaigniers ombragent sur la lisière méridionale, elle quitta le chemin frayé, s'écarta vers la gauche, dans l'herbe, jusqu'à l'un des premiers arbres. De là, elle apercevait toute la courbe du sentier qui, après avoir traversé la prairie, va se perdre dans un bois. Elle s'assit par terre et attendit, les yeux fixés sur le bois.

III

Ce matin-là, Massimo s'était levé au petit jour. Il n'avait presque pas dormi. La veille, il était allé à Lugano pour y louer

le bateau à vapeur qui transporterait de Porto Ceresio à Oria la dépouille mortelle de Benedetto. Depuis que cette démarche était accomplie, l'approche de la cérémonie funèbre, à laquelle il devait prendre part, lui causait d'indicibles angoisses. La mémoire de Benedetto lui restait chère et sacrée, et il aurait été heureux de rendre un hommage privé à l'ami, au maître; mais l'hommage public signifiait une adhésion à des croyances, à des idées qui n'étaient plus les siennes. Refuser cet hommage serait presque une injure; le rendre serait presque une hypocrisie. Benedetto personnifiait le *Credo* catholique intégral, la foi inébranlable en l'Église, l'obéissance douce et humble à l'Autorité. Et Massimo, lui, ne croyait plus.

Il avait commencé par se détacher mentalement de Rome, par se persuader que le catholicisme romain était condamné à mourir. Puis, très vite, il s'était détaché aussi du Christ divin et ressuscité. La rapidité de cette défection n'était d'ailleurs qu'apparente. Depuis longtemps, le seul ascendant des obligations religieuses imposées par l'Église maintenait debout dans son âme les croyances chrétiennes traditionnelles, minées toutefois à la base par l'action d'une critique dont l'imprégnaient continuellement ses conversations et ses lectures. Une fois rejetée l'autorité de l'Église, les effets de cette action dissolvante se révélaient subitement. Pour lui, désormais, le Christ n'était plus ni divin ni ressuscité; demain, le Dieu personnel s'écroulerait à son tour. Le premier pas dans cette voie, c'est-à-dire l'affranchissement vis-à-vis de Rome, lui aurait été doux, si cette rupture n'avait pas eu pour conséquence de l'obliger à rompre en outre avec son propre passé de notoire défenseur de la foi catholique. Mais ce qui l'épouvantait, c'était de s'abîmer ensuite dans l'agnosticisme, et il en éprouvait un tel désespoir que, parfois, il était assailli de violens et fugitifs accès de réaction.

Pour se soustraire à ces idées obsédantes et aussi à son lâche amour, il s'efforçait de ne penser qu'à ses malades, étudiait avec une intense application, dans ses livres de médecine, le cas de chacun d'eux. Le montagnard de Muzzaglio, qu'il était allé voir ce matin-là, était un malheureux qui, par suite de la mauvaise conduite de sa femme, s'était mis à boire, et qui vivait dans une étable avec quatre chèvres et avec une brebis, à demi abruti et dégoûtant de saleté. Cet homme ne descendait à Castello et à

Puria que pour y échanger son lait contre de l'alcool. Au pays, on l'appelait « le sauvage. » Il était convalescent d'une pneumonie, et Massimo s'efforçait par tous les moyens de le tirer de son abjection. Aidé par deux charitables femmes de Dasio, il l'avait nettoyé de la tête aux pieds, l'avait transporté dans une étable vide, — car, à Muzzaglio, il n'y a que des étables, — et l'avait installé sur une couche humaine. Chaque matin, il lui apportait lui-même des œufs, du bouillon et le peu de vin dont il était impossible de le priver. Il se proposait d'aller voir la femme de ce malheureux et de la persuader de reprendre son mari, qu'elle avait chassé de la maison à cause de ses habitudes crapuleuses.

Sorti de l'hôtel dès avant sept heures, il trouva levé son convalescent de Muzzaglio, écouta patiemment les interminables bavardages de la petite vieille qui le gardait; puis il visita un enfant menacé de l'appendicite; et enfin il reprit le chemin de Dasio. Il s'arrêta aux pâturages de San Rocco, dernière verdure qui vient mourir contre les murailles de roche. Un troupeau y paissait, et le continuel tintement des sonnailles cliquetait sur le grondement sourd de la rivière profonde. Il s'assit sur l'herbe, écoutant ce grondement qui lui rappelait la voix du Posina, lorsque, par les fenêtres ouvertes, à la Montanina, cette voix emplissait sa chambre. Le temps était gris; le grondement était mélancolique, et mélancolique aussi le tintement des sonnailles agitées par les vaches paissantes. Ce grondement lui faisait mal; mais c'était un mal suave auquel il s'abandonnait avec complaisance, l'esprit vide de pensée. Quand il se remit en marche, quelques souvenirs précis de Lelia se représentèrent à sa mémoire. Alors il fit halte, regarda fixement, dans le bois, une touffe de cyclamens fleuris sur le bord du sentier; et il les regarda jusqu'à ce que les dangereuses images eussent repassé le seuil de la mémoire consciente. Puis, à pas lents, il sortit du bois de châtaigniers et entra dans le Pian di Nava.

Il aperçut tout de suite, à deux cents pas devant lui, une dame vêtue d'une robe claire, qui était assise hors du sentier, sur le côté le plus élevé de la prairie. Il ne fit pas attention à elle. Presque tous les jours, des excursionnistes de Loggio et de San Mamette montaient jusqu'à Dasio. Lorsqu'il fut arrivé en face de la dame, elle se mit debout. Les yeux du jeune homme, attirés

par le mouvement, se portèrent vers elle ; mais il ne la reconnut pas, détourna la tête, continua de marcher. Elle fit un pas vers lui, s'arrêta. Il s'arrêta aussi, la regarda de nouveau. Elle était si pâle, si bouleversée qu'il ne l'aurait pas reconnue encore, si les regards de cette personne ne se fussent attachés à lui avec une fixité étrange. Il eut un soupçon, tressaillit, resta pétrifié. Elle courba la tête, chancela, chercha un appui, recula d'un pas vers l'arbre au pied duquel elle s'était assise, s'embarrassa dans sa robe, porta brusquement la main en arrière, contre le tronc de l'arbre ; et elle demeura debout, tête basse. Massimo s'élança pour la soutenir, puis s'arrêta. Il voyait bien que c'était elle ; mais il ne pouvait en croire ses yeux. Il ôta sottement son chapeau, sans savoir ce qu'il faisait. Elle tourna vers lui son visage blême, inondé de larmes, et, la poitrine haletante, elle le regarda encore. Ses yeux parlaient, exprimaient tant d'amour, tant de douleur ! Il voyait, et il ne pouvait croire. Elle avança un peu la tête, et ses lèvres se contractèrent convulsivement, pour dire des mots qui ne furent pas prononcés. Il fit un effort sur lui-même afin de se persuader qu'elle avait besoin de quelque secours ou de quelque renseignement, comme un voyageur quelconque, et qu'elle avait honte d'être obligée de s'adresser précisément à lui. Mais en même temps, une autre explication lui traversa l'esprit, et il ne douta pas une seconde que cette explication fût la bonne.

— Vous êtes ici avec Donna Fedele ? demanda-t-il.

Et il se mit aussitôt sur la défensive. C'était sûrement Donna Fedele qui avait fait cela, qui avait convaincu la jeune fille, qui s'était imposée à elle. Il ne remarqua pas l'absurdité d'une telle hypothèse, et il s'attacha à cette apparence de vérité, seul moyen qui lui permît de comprendre pourquoi M[lle] de Camin était là. Mais Lelia, courbant la tête, lui fit signe que non.

— Avec votre père, alors ? insista le jeune homme de plus en plus stupéfait, et ayant conscience de supposer une chose impossible.

Lelia, le visage toujours penché, les yeux fichés en terre, fit de nouveau signe que non.

Enfin, à l'attitude humble et honteuse de la jeune fille, il entrevit la véritable raison de ce mystère, commença à comprendre les élans réprimés qui semblaient la porter vers lui. Mais il n'osa pas dire un mot, faire un geste qui se rapportassent

à la vérité délicieuse. Incliné vers elle, presque aveuglé par l'émotion, il murmura :

— Seule ?

Elle ne répondit pas, se couvrit la face avec ses paumes. Il lui saisit les poignets, la sentit céder, céder, avec une fluidité d'abandon qu'aucune parole n'aurait pu rendre. Tout à coup, les poignets résistèrent. Il ne comprit pas pourquoi, tressaillit de terreur. Lelia, en se dégageant, jeta un regard vers le sentier par où deux douaniers arrivaient, et une légère ombre de crainte effleura son visage. Alors il comprit, articula quelques phrases incohérentes, auxquelles il s'efforça de donner le ton de l'indifférence; mais, malgré lui, sa voix tremblait, parce que, si les mains de Lelia ne signifiaient plus l'amour, ses yeux le signifiaient encore, fixes, graves, assombris par la passion. Les douaniers passés, une lueur de sourire éclaira le visage de la jeune fille, et ses mains eurent un mouvement lent pour s'offrir. Massimo ressaisit les mains glacées. Elles cédaient toujours, mais avec plus de réserve que la première fois, et les yeux consciens du péril, continuaient à observer le sentier. Il murmura d'autres paroles incohérentes, lui offrit le bras; mais il n'osa plus prendre la main, parce que des gens pouvaient passer encore. Et il serra le bras qu'elle lui accorda tout de suite, le serra si tendrement qu'elle en rougit.

Heureuse d'une joie ardente, elle était redevenue maîtresse d'elle-même, tandis que le jeune homme, pris de vertige, ne savait plus ce qu'il faisait. Il tourna vers Dasio. Elle ne dit rien; mais, doucement, délicieusement, son bras prisonnier poussa Massimo dans la direction contraire, vers le bois. Puis, sans que ses yeux cessassent de dire : « Je t'aime ! je t'aime ! » elle se dégagea peu à peu de l'étreinte, se mit à marcher dans l'étroit sentier devant lui. Tous les trois ou quatre pas, elle tournait la tête et elle le regardait, longuement, silencieusement. Parfois la douceur de son regard, d'abord à demi voilé, s'enflammait brusquement d'un feu sombre; et alors ses yeux se reportaient sur le sentier, comme si son âme eût été incapable d'endurer un feu si violent.

Dans le bois, ils marchèrent l'un à côté de l'autre. Il lui passa un bras à la ceinture. Elle le regarda, le regarda; elle inclina son visage vers lui, qui inclina le sien vers elle. Les lèvres muettes s'offrirent. Le baiser fut léger, parce qu'ils avaient tous

deux le sentiment confus de quelque chose d'auguste qui s'accomplissait en ce moment-là, de quelque chose d'éternel qui venait de commencer avec le baiser d'amour.

— Pour jamais, n'est-ce pas? dit-il, éperdu, reniant par ce mot toutes les pensées amères qu'il avait eues sur elle.

Elle ne répondit qu'en appuyant passionnément son front sur la poitrine de l'aimé.

Quand ils repassèrent près des cyclamens qu'il avait longuement contemplés tout à l'heure, il en cueillit deux pour elle et il les lui offrit avec un sourire. Elle baisa la main qui lui présentait les fleurs, et elle prononça enfin ses premières paroles :

— Pourquoi riez-vous?

La voix chère lui retentit dans l'âme. Plus que jamais, à l'entendre, il fut certain de ne pas rêver, et plus que jamais la réalité lui sembla être un rêve. Il ne connaissait de cette voix que la froideur, l'ironie, la colère. Les trois paroles, en soi insignifiantes, étaient la note à peine touchée de la quatrième corde, la note douce et grave d'une corde nouvelle pour lui, et qui transformait la sonorité de l'instrument : la corde de l'amour. Massimo, vaincu par cette douceur, fut d'abord incapable de répondre et dut attendre quelques minutes pour dire comment le bruit du torrent avait rappelé à sa mémoire la Montanina, comment il s'était obstiné à regarder les cyclamens afin de s'empêcher de revoir mentalement l'image qui lui brûlait le cœur. Ce récit, qui évoquait la souffrance passée, ralluma dans les yeux de Lelia la flamme intérieure, obscure de cette divine obscurité qui dépasse la lumière. Cette flamme s'éteignit tandis qu'elle disait :

— Conduisez-moi au lieu où vous avez commencé de penser à moi.

Il lui suggéra de le tutoyer, la pria de dire : « Conduis-moi. » Avant de répondre, elle le regarda longuement; puis :

— Je ne peux pas encore, murmura-t-elle.

Il comprit pourquoi elle ne pouvait pas, en lut la raison dans ces yeux parlans. Elle avait le souvenir trop vif de sa cruelle injustice.

— C'est moi, reprit-il, ayant soif d'oublier le triste Passé pour le Présent délicieux, c'est moi qui dois te demander pardon.

Et il allait expliquer ces étranges paroles, dire tout le

remords qu'il éprouvait de l'avoir jugée indigne. Mais le Passé ressuscita si rudement dans les âmes de l'un et de l'autre que ni Lelia ni Massimo ne purent ouvrir la bouche, l'un pour protester, l'autre pour s'expliquer. Ils cheminèrent en silence, n'échangèrent pas même un regard, jusqu'aux larges prairies de San Rocco, jusqu'au grondement de la rivière profonde.

— C'est ici, dit Massimo.

Lelia ferma les yeux : le paysage trop différent l'empêchait de retrouver dans cette voix profonde les souvenirs du Posina. Dès qu'elle ne vit plus le paysage, elle eut la sensation de l'altitude et du désert, dans cet air que parfumaient les maigres et pierreux pâturages, que vivifiaient les tintemens dispersés des sonnailles. Ce qui lui revint à l'esprit, ce fut, non la Montanina, mais cette côte sauvage des rhododendrons où elle avait été vaincue.

Épuisée par l'émotion et par la fatigue, elle pâlit soudain, fit signe qu'elle désirait se reposer. Massimo, anxieux, presque affolé de terreur, l'installa sur l'herbe, lui prit les mains, les lui caressa. Et elle, secouée de frissons, le visage altéré par des mouvemens convulsifs, la tête penchée comme si elle allait défaillir, le regardait, le regardait. Dans ses yeux se succédaient de douces clartés et des flammes sombres. Le jeune homme lui offrit de descendre au torrent pour y puiser un peu d'eau dans un gobelet de métal; et déjà il faisait un geste pour se lever, lorsqu'elle lui saisit le bras à deux mains et le retint presque violemment. Quelques instans après, son visage et sa personne se recomposèrent. Elle arrangea ses cheveux; puis, ayant pris la main de Massimo, elle dit, en considérant la paume de cette main comme si elle voulait l'étudier :

— Comment avez-vous fait pour me pardonner si vite?

— Oh! moi...

Et la demande que le jeune homme avait conçue et tue depuis le moment où elle lui avait avoué qu'elle était seule, s'échappa enfin de ses lèvres :

— Mais toi?

Elle comprit, sans autre explication. Elle lui dit qu'elle n'était pas en état de parler, mais que, s'il voulait, elle lui écrirait. En réponse à une question de lui, elle ajouta qu'elle était arrivée la veille au soir et qu'elle avait pris une chambre à San Mamette. La seule chose que le jeune homme osa lui demander encore,

ce fut si son père savait. Elle répondit qu'il n'y avait que Donna Fedele qui sût, et qu'elle avait su seulement après la fuite. A cette déclaration succéda un silence que troublaient dans le cœur de Massimo diverses incertitudes, et dans le cœur de Lelia le chagrin de les comprendre et de ne pas connaître le moyen de l'en débarrasser tout de suite. Finalement Massimo proposa de retourner à Dasio, où elle pourrait se reposer, se restaurer. Elle se mit en chemin comme si son rôle était, non de consentir, mais d'obéir, et que dorénavant elle fût une chose à lui.

Ils marchèrent lentement, elle appuyée à son bras, sans prononcer un mot. Il commençait à se préoccuper des commentaires que l'on ferait à l'hôtel. Désormais, c'était chose réglée par le Destin : il donnerait à Lelia son nom, son honneur, sa vie; mais, quand même cela n'eût pas été, il aurait fait tout le possible, afin que la moindre parole malveillante ne pût effleurer celle qui, dans un élan de passion et de remords, était venue se jeter entre ses bras. A un certain moment, il crut voir dans les yeux de la jeune fille qu'elle était affligée de ce silence. Ils se trouvaient alors au milieu du bois. Il dégagea son bras de celui de Lelia, attira la fine taille, amoureusement. Elle demanda, inquiète :

— Ai-je mal fait?

Massimo l'étreignit plus fort :

— Ma chère épouse !

Elle inclina sa tempe sur l'épaule du jeune homme et chuchota :

— Je vous ai toujours aimé, toujours, toujours!

Il dit à Lelia qu'il la présenterait à l'hôtel comme sa fiancée.

— Oui, répondit-elle, mais à cause de vous, non à cause de moi. Tout à l'heure, c'est pour vous que j'ai eu peur.

Elle voulait dire que ce qui la rendait prudente dans ses démonstrations d'amour, c'était le souci de la réputation de Massimo, non de la sienne. Dans le besoin qu'elle avait de s'humilier, elle s'obstinait à lui dire « vous, » et Massimo dut s'y résigner. Elle lui demanda, avide d'être contredite, si, plus tard, il ne se repentirait pas de l'avoir présentée ainsi. Cependant ils arrivaient au petit vallon qui descend du Pian di Nava vers la Terra Morta et vers l'étroit cimetière. En apercevant l'église et les maisonnettes de Dasio, blotties dans la verdure sous les

colossales falaises de dolomite qui, l'une tournée au midi, l'autre au couchant, se rejoignent en formant un angle à la brèche du Passo Stretto, inondée de lumière, Lelia s'arrêta.

— Pas encore! dit-elle.

Mais aussitôt elle se repentit de cette parole comme d'une désobéissance, voulut continuer, malgré l'aversion que lui inspirait l'hôtel, malgré son désir de prolonger le plus possible une heure si douce. Massimo lui accorda une halte de quelques minutes : pas plus de quelques minutes, parce qu'elle était très pâle. Le ciel était encore couvert, et des nuages s'attardaient sur les crêtes grises. La verdure uniforme, que ne diversifiait aucune ombre, les tons cendrés du paysage étaient comme un silence discret de la nature autour de ces deux âmes si pleines l'une de l'autre. Lelia, assise dans l'herbe, contempla un moment la beauté voilée des choses qui se recueillaient dans ce silence.

Quelques gouttes d'eau commencèrent à tomber, et Massimo en profita pour inviter la jeune fille à se remettre en route. Le bruissement presque imperceptible d'une pluie fine les accompagna jusqu'à Dasio. Lorsqu'ils furent entrés dans le village, elle devint, pour lui, plus prudente que lui, ne le regarda plus jusqu'au seuil de l'hôtel; mais, dans le vestibule un peu sombre, elle ne put empêcher ses yeux de lui jeter un éclair chargé de désirs. Massimo, logé dans le vieux bâtiment, pria l'hôtelière de conduire cette demoiselle dans une chambre de l'aile neuve : elle ne resterait à Dasio que quelques heures, et il fallait prendre ses ordres pour le déjeuner qu'on lui servirait dans sa chambre.

Tandis qu'il parlait, le facteur du télégraphe se présenta avec une dépêche arrivée par le bureau de San Mamette. Cette dépêche était le télégramme par lequel Donna Fedele rappelait à Massimo son devoir d'être chrétien et honnête homme. Après l'avoir lue, il la mit dans sa poche, sans rien dire, et il quitta la jeune fille, alléguant l'obligation d'aller à Puria voir quelques malades. Mais, avant de partir, il monta dans sa chambre et y écrivit ce billet, qu'emporta le facteur :

« Chère amie maternelle,

« Lelia est ici. Peut-être ne méritais-je pas l'admonestation de me conduire en honnête homme. Veuillez, je vous prie, demander pour moi à monsieur de Camin la main de sa fille.

« Votre MASSIMO. »

IV

Massimo revint de Puria deux heures après. Pour y aller, il avait presque couru. Pour en revenir, il avait cheminé lentement, et il n'avait pas même songé à regarder la pointe de dolomite. Il lui semblait que sa tête s'égarait, tant y était confus le tumulte des sentimens et des pensées. Il avait demandé la main d'une riche héritière sans prendre garde à cette richesse. On pouvait le soupçonner d'avoir attiré la jeune fille à Valsolda dans le dessein de s'imposer ensuite comme mari. Cela lui causait une telle répugnance que, pour ne pas être exposé à un soupçon si injurieux, il était tenté de renoncer à son bonheur. Tantôt il se proposait de parler à Lelia de ce scrupule, et tantôt il se disait avec épouvante que Lelia, dans l'ardeur de sa passion, ne saurait pas le comprendre, qu'elle lui reprocherait d'aimer peu, de n'avoir pas le courage d'affronter le mépris du monde comme elle-même l'avait affronté. Et il se tordait les mains, en proie à cette terreur; mais ensuite il se disait que c'était une terreur vaine, que cet horrible soupçon ne viendrait à personne, et que, si le soupçon venait, Lelia saurait bien le dissiper.

Il arriva à l'hôtel tout moite de sueur, et cependant pâle comme un cadavre. On lui dit que Lelia était au fond du jardin et qu'elle avait demandé s'il était revenu. Alors il oublia ses pensées troubles, rejoignit la jeune fille qui était assise sous un sapin, près d'un bassin où gazouillait un jet d'eau. Cet endroit du jardin formait une sorte de terrasse d'où l'on apercevait le village avec ses maisonnettes enguirlandées de vignes, et, dominant les maisonnettes, plutôt protectrice que menaçante, une roche colossale. Un peu en contre-bas s'étendait le parvis de l'église, laquelle, du côté du Midi, masquait un coin de la vue, entre la vallée qui descend, à l'Ouest, vers le glauque miroir du lac, et les pentes qui, à l'Est, sont escaladées par les châtaigneraies de Drano et par les pâturages de Ranco, jusqu'aux tragiques escarpemens dont la rencontre avec ceux de Dasio fait angle au Passo Stretto.

Dès qu'elle aperçut Massimo, elle se leva. Elle tenait une lettre à la main. Elle lui dit qu'après avoir déjeuné dans sa chambre elle avait écrit cette lettre. Il fit un geste pour la prendre, croyant

que c'était celle où elle devait lui dire ce qu'elle n'avait pu lui expliquer de vive voix : le changement advenu dans son âme, le pourquoi et le comment de sa résolution. Mais, avant de lui donner la lettre, elle lui en fit lire l'adresse :

Monsieur Girolamo de Camin,
à Velo d'Astico, par Vicence.

Il retira vite la main.

— Non, non, dit-elle. Il faut que vous la lisiez. Je vous prie seulement de ne pas la lire en ma présence. Vous n'avez pas déjeuné encore? Eh bien! lisez-la en déjeunant. Moi, je vais me reposer un peu dans ma chambre.

Au lieu d'aller déjeuner, il monta chez lui, s'enferma et lut :

« Mon père,

« Ce que j'ai fait et ce que j'entends faire te paraîtra sans doute fort étrange. Toutefois, je ne doute pas d'obtenir ton entière approbation. Je te demande dès maintenant la liberté à laquelle j'aurai droit dans peu de mois. Je ne puis te dire encore l'usage que j'en ferai; mais ce que je puis te dire et ce que je te dis tout de suite, c'est que, sur mes revenus, je ne te demanderai que le strict nécessaire pour vivre ici, seule et modestement. Au surplus, tu n'auras aucun compte à me rendre. Pour le moment, je n'ai besoin de rien. Je t'écrirai de nouveau, quand il y aura lieu. Je te salue.

« LELIA. »

« *P.-S.* — Si, le cas échéant, je me trouvais obligée de revenir pour quelques jours, j'accepterais l'hospitalité de M[me] Vayla de Brea. »

Un flot de joie et d'amour gonfla la poitrine du jeune homme. Il poussa un long soupir de soulagement, de bonheur. « Non, non, pensa-t-il, elle ne doit rien recevoir de son père! » Comme il sentait qu'elle était à lui, maintenant que la richesse ne s'interposait plus entre eux! Comme il était impatient de l'étreindre sur son cœur! Mais il faudrait qu'elle écrivît sans

retard une autre lettre, pour déclarer qu'elle n'accepterait rien, pas un centime.

Ne pouvant résister au désir de lui exprimer à l'instant sa joie et sa volonté, il se précipita dans l'escalier pour courir chez elle. Mais, avant d'être descendu, il réfléchit. Entrer dans la chambre de la jeune fille eût été une inconvenance. Il irait donc l'attendre au jardin. La petite pluie fine avait recommencé. Il n'y fit pas attention, s'assit sur le parapet, à l'endroit où elle s'était assise. Quelques minutes après, elle se montra à une fenêtre, l'aperçut, se hâta de descendre. Il ne put s'empêcher d'aller à sa rencontre jusqu'au bas de l'escalier. Il savait que dans l'aile neuve de l'hôtel il n'y avait pas âme vivante en ce moment-là : car les seuls voyageurs qui y fussent logés, — une famille milanaise, — étaient partis dès l'aube pour une ascension.

— Comme je suis heureux! dit-il.

Elle s'abandonna sur la poitrine du jeune homme, lui enlaça ses mains derrière le cou, murmura :

— C'est bien ce qu'il fallait écrire?

Ils allèrent s'asseoir à l'abri du sapin, et, tandis qu'il lui parlait à voix basse, mais avec véhémence, elle se taisait, buvait les paroles ardentes de l'aimé. Enfin elle dit qu'elle eût préféré ne pas lui être à charge, mais qu'elle se soumettait de bon cœur à son désir et qu'elle écrirait une autre lettre par laquelle elle renoncerait à recevoir une pension quelconque.

Ensuite, quand il l'eut informée de ce qu'il avait demandé à Donna Fedele de faire pour lui, elle lui apprit que Donna Fedele devait partir d'un moment à l'autre pour Turin. Ce fut alors seulement que Massimo connut une partie de la vérité douloureuse. Il en fut si étonné, si affligé, qu'il exprima le regret de n'avoir pas connu à temps la gravité de la situation, parce qu'il aurait offert à la malade de l'accompagner dans ce voyage. Lelia le regarda. Elle n'osa pas traduire sa pensée par des paroles qui auraient offensé la pudeur de l'égoïsme; mais ses yeux dirent clairement : « Oublies-tu que nous ne serions pas ici? » Il comprit, sourit, renia aussi des yeux le regret généreux qu'il venait d'exprimer. Puis ils eurent conscience d'avoir cédé l'un et l'autre à un mouvement de l'âme qui les abaissait, et ils s'abstinrent de reprendre ce discours.

Il fallait maintenant qu'elle écrivît bien vite l'autre lettre,

qu'elle y mît la date et qu'elle ajoutât un mot pour inviter son père à répondre. Elle remonta donc dans sa chambre, et Massimo alla déjeuner.

Pendant qu'il déjeunait, la famille milanaise rentra, essoufflée, fourbue, suante, avec une charge de fleurs alpestres, de cyclamens, d'aconits, de fougères, de champignons, de fraises, de fromages de chèvre et de bouteilles vides. Il n'y avait plus à espérer ni tranquillité, ni liberté pour causer dans le jardin. Lorsque Lelia revint avec la lettre, Massimo lui proposa de partir. Elle, qu'ennuyaient déjà ces gêneurs, se hâta d'accepter. Avant de mettre son chapeau, elle demanda étourdiment :

— Nous reviendrons, n'est-ce pas?

Il la regarda. Elle vit qu'il rougissait, et elle rougit aussi. Non, elle n'avait pas eu l'intention de rester à Dasio ce soir-là; mais elle avait cru que le jeune homme lui proposait une courte promenade pour échapper à cette société turbulente, et qu'ils redescendraient plus tard à San Mamette. Massimo regarda sa montre. Il était trois heures.

— Nous prendrons quatre heures pour descendre, dit-il.

Contente, elle le remercia des yeux. Ils partirent dans le soleil et dans le vent. Une brise gaillarde s'était levée, qui transformait la face du ciel et de la terre. De toutes parts le bleu perçait les nuages. Les pâturages de Ranco, les châtaigneraies de Drano, les crêtes nues et tranchantes resplendissaient; le feuillage humide s'agitait et luisait autour d'eux. Le couple, abandonnant le chemin de Puria, s'était engagé sur l'étroit sentier, noyé dans la verdure, qui, de plateau en plateau, à travers des roches et des marais, entre de petits champs et des côtes herbeuses, serpente et s'égare au sein riant du vallon où chantent et obliquent vers le Midi les eaux venues du Passo Stretto. Là, le sentier, obliquant avec elles, grimpe au petit pont de pierre qui, jeté de bas en haut, les enjambe. Ce petit pont d'aspect rustique, embrassé par les ronces et par les arbustes qui croissent sur l'une et l'autre rive, paraît être une œuvre de la nature plutôt qu'une œuvre de l'homme. Avant d'y arriver, le sentier rase un creux de rocher assez grand pour contenir deux ou trois personnes qui voudraient s'y abriter contre la pluie. Ce creux, tourné vers le Nord, regarde les hauteurs de Dasio, le val du Passo Stretto, l'amphithéâtre de roches qui domine

le paysage. Massimo et Lelia s'y installèrent pour se reposer.

— Et la pointe de dolomite, où est-elle? demanda la jeune fille.

Massimo la considéra, stupéfait. Que savait-elle de cette pointe de dolomite? Elle baissa la tête et se tut. Il lui prit une main, répéta sa question avec une insistance presque anxieuse. Oui, que savait-elle?

— Je voudrais vous répondre par la musique de Schumann, prononça-t-elle tout bas, sans relever le front, et y mettre toute mon âme.

Il comprit que Donna Fedele avait parlé, serra en silence la main docile. Puis il lui montra, en face d'eux, sur la crête de la montagne, la petite dent inclinée qui mordait le ciel.

— Je pensais bien que c'était celle-là, dit-elle ; mais l'aspect n'est plus le même quand la roche se détache sur un étroit champ de ciel, comme on la voit du salon de la Montanina.

— Tu l'as donc cherchée? demanda Massimo, pour jouir de la réponse attendue.

Mais il se punit de cette joie indiscrète en n'attendant pas la réponse, et il posa une autre question. De quelle manière Donna Fedele avait-elle rapporté à la jeune fille les paroles relatives à la roche? Lelia baissa de nouveau la tête.

— J'ai tout lu, murmura-t-elle.

— Toutes mes lettres?

— Oui, toutes, je crois.

Elle connaissait donc le jugement sévère qu'il avait porté sur elle? Cette idée rendit d'abord le jeune homme muet; puis il demanda :

— Et tu es venue?

— Si je n'avais pas lu, je ne serais pas venue.

Il tenait encore la petite main si douce. Il la caressa, la caressa silencieusement, comme pour effacer de cette douce main une offense.

— La dernière, reprit-elle, je l'ai lue au milieu des rhododendrons de la Priaforà. C'est alors que j'ai pris ma résolution et dressé mon plan.

Elle sourit en pensant à Mme Bettina. Massimo n'eut pas grand'peine à lui arracher le récit de la fuite. Moitié riant, moitié frissonnant, elle raconta les machinations des prêtres de Velo et de la veuve Fantuzzo, avoua ses propres hypocrisies, fit rire

Massimo par la description de son voyage entre Arsiero et Vicence. Elle ne prononça pas une seule fois le nom de son père.

Tandis qu'elle parlait, Massimo fit glisser l'anneau de la main prisonnière, afin de le regarder. D'abord le doigt résista, se plia pour défendre l'anneau; et le jeune homme renonça à le prendre. Alors elle regretta d'avoir résisté, retira elle-même l'anneau de son doigt et l'offrit. Massimo y lut : « A Leila. » Il pâlit, se rappelant que son pauvre ami Andrea lui avait raconté la petite querelle qu'il avait eue avec sa fiancée pour ce nom de *Leila* et le cadeau qui en avait été la conséquence. Il rendit l'anneau à la jeune fille, sans rien dire, et, sans rien dire, il lui laissa la main libre.

— Moi, j'étais méchante, confessa-t-elle à voix basse; mais lui, il était si bon !

Dans le silence qui suivit, le grondement sourd du torrent était comme une lamentation sur la mort de ce jeune homme si beau, si noble de cœur. Massimo reprit la main de Lelia.

— Son père, dit-il, a souhaité, un peu avant de mourir, que je prisse la place de celui qui s'en est allé. C'est un souhait que le fils lui-même a sans doute mis dans le cœur paternel. Nous ne l'oublierons jamais, n'est-ce pas, ma chérie ? jamais, jamais, jusqu'à la mort. Veux-tu que je t'appelle *Leila*, en mémoire de lui ?

— Oui, répondit-elle, émue.

Et ils baisèrent l'anneau, l'un après l'autre.

— Vous savez, ajouta la jeune fille; il me parlait souvent de vous.

Il ne répondit point. Ils se levèrent ensemble, d'un tacite accord; ils franchirent le pont, suivirent le sentier qui continue à monter, tantôt s'allongeant sur la côte sinueuse au bas de laquelle résonne le torrent profond, tantôt s'écartant dans de petits vallons ombreux où courent des ruisseaux. Lelia fut la première à parler. Tandis qu'ils traversaient la haute prairie où est construite une chapelle et d'où la vue s'étend librement sur les montagnes, sur les vallées et sur le lac :

— Je crains, dit-elle, d'être trop méchante et trop étrange pour vous.

— Lelia l'était peut-être, répondit-il en souriant ; mais *Leila* ne l'est plus.

Elle lui prit une main et lui dit à voix basse :

— Non. Je serai toujours *Leila*, toujours *Leila*. Comment voulez-vous que soit *Leila* ?

— Je veux qu'elle soit meilleure que moi, répondit-il, et que sa seule étrangeté soit d'aimer un modeste petit médecin, qui ne peut lui offrir qu'une vie pauvre et obscure.

Elle s'attacha passionnément à son bras et elle lui reprocha ce qu'il venait de dire :

— Vous devriez laisser aux autres ces propos vulgaires !

Mais à peine eut-elle proféré ces paroles hardies qu'elle s'empourpra, demanda pardon.

— Nous habiterons ici, n'est-il pas vrai ?

Massimo lui expliqua que ce n'était pas encore certain. Il était venu à Valsolda avec l'idée de concourir pour le poste de médecin municipal ; mais, si ce n'était pas lui que l'on choisissait, il ne pourrait s'établir dans le pays et il devrait chercher un poste ailleurs.

— Demain, ajouta-t-il, j'irai visiter les maires des villages.

— Demain ? s'écria-t-elle. Alors, demain, je ne vous verrai pas ?

— Peut-être oui, peut-être non. Mais *Leila* doit comprendre que, jusqu'à ce que les réponses soient venues de Velo d'Astico, nous ne pourrons plus rester ensemble comme nous avons fait aujourd'hui.

Elle s'attrista, murmura qu'elle avait peur de n'être pas encore tout à fait *Leila*.

Elle aurait voulu prendre tous les sentiers qui montaient, n'arriver jamais à San Mamette. En débouchant, près du lavoir de Drano, sur le chemin empierré qui mène aux pâturages de Ranco, elle remarqua qu'un peu plus loin ce chemin pénétrait dans un bois, et elle voulut l'explorer. Tout, dans le bois, lui était prétexte à s'attarder : une de ces énormes roches qui émergaient de l'ombre ; un groupe de sveltes acacias perdus au milieu des châtaigniers et des noyers ; un vieil arbre monstrueux, patriarche de la forêt ; un coin bleuâtre du lac lointain, aperçu entre les branches et inondé de soleil ; puis, à l'endroit où le chemin monte à découvert, les majestueuses parois de roche nue qui surplombent Dasio, et la petite pointe de dolomite inclinée dans le ciel. Visiblement lasse, elle aurait voulu monter encore. Massimo ne le lui permit point.

— *Leila* est obéissante, dit-elle en s'arrêtant.

Elle était toujours prête à gravir les raidillons qui s'en allaient vers la montagne, et, aux descentes, elle avait besoin de se reposer à chaque pas. Ils en riaient l'un et l'autre. Près de l'église de Loggio, ils prirent le sentier de Puria, s'engagèren dans le vallon, parvinrent à une gorge pleine d'ombre, que resserrent deux escarpemens boisés et que barre, dans le fond, une paroi de roche. Là, ils s'assirent sur l'herbe d'une petite éminence, près d'une cascade, et ils y passèrent la dernière heure de cette inoubliable journée.

— Il me vient une idée, dit Lelia. Je voudrais un miroir d'eau pour rajuster mes cheveux.

Ils descendirent au bord de la rivière, cherchèrent et trouvèrent un endroit où l'eau s'étalait, paisible. Lelia, souriante, pria Massimo de s'éloigner un peu. Il résista un moment, puis se soumit, fit quelques pas sur le sentier. Bientôt un rire argentin le rappela. Assise sur la rive, elle avait complètement dénoué ses magnifiques cheveux blonds, où se jouaient le soleil et l'ombre. Elle avait perdu le petit ruban qui servait à les attacher, ne savait plus comment faire, s'amusait de sa propre étourderie et de son propre embarras. Elle avait sur les genoux ses peignes d'écaille, et elle s'efforçait de tordre avec ses deux mains, sur sa nuque, le flot lourd de sa chevelure. Dans cette attitude, elle paraissait plus belle encore, semblait être la nymphe de la cascade. Comme Massimo la contemplait, en extase, elle lui dit de regarder ailleurs : tant qu'il la regarderait, elle ne pourrait venir à bout de rien. Mais il ne pouvait détacher ses prunelles des ondes soyeuses qui coulaient sur le front, voilaient un peu les yeux brillans d'amour, ruisselaient sur les épaules jusqu'au sein. Oui, elle était vraiment la nymphe de la cascade, la blonde reine de ce petit royaume de roches, d'eaux et de forêts.

— Demeurez ainsi ! s'écria-t-il, avec une admiration qui lui fit oublier de la tutoyer.

— Oui-da? répondit-elle en riant. Et que dirait-on de vous, si l'on vous voyait avec une échevelée de cette sorte?

Elle prit le parti de se faire deux tresses et de les laisser pendre sur ses épaules.

— Me trouvez-vous bien ainsi? demanda-t-elle à Massimo, les yeux rieurs.

— Tu es une pure poésie ! répondit-il, enivré. Mais ne te décideras-tu pas à abandonner ce *vous* cérémonieux ?

Elle avoua qu'il lui plaisait beaucoup de dire *vous* et de faire... Elle s'interrompit, regarda aux environs, n'y aperçut personne, lui tendit les lèvres et murmura :

— ... comme ceci !

Il était temps de se mettre tout de bon en route pour San Mamette. Ils descendirent à pas lents, parlant peu, gardant une attitude prudente. Arrivés à l'église paroissiale qui, blottie sous une roche, semble couver les toits du village, ils pénétrèrent dans l'enclos consacré. Massimo avait résolu de la quitter en cet endroit, pour remonter ensuite à Muzzaglio et visiter son convalescent. Accoudés au petit mur d'enceinte, ils prirent les derniers arrangemens pour le lendemain. Il ne viendrait pas à San Mamette, ne lui donnerait aucun rendez-vous ; mais, après avoir parlé aux maires des villages, il lui écrirait dans la soirée.

— Une longue lettre, je vous en prie ! dit-elle.

Et à son tour elle lui promit d'en écrire une, qu'elle remettrait au messager du jeune homme. Puis elle détacha un des deux cyclamens qu'elle avait épinglés sur son sein, y posa ses lèvres et l'offrit à Massimo.

Des gens arrivaient par l'escalier qui relie l'église au village. Massimo cueillit le baiser sur la fleur et s'éloigna par le chemin montant.

XIV

LA BLANCHE DAME DES ROSES

I

Le lendemain matin, Lelia, levée avant l'aube, s'assit à son bureau, sans prendre même le temps de s'habiller, et elle écrivit :

« La nuit est encore profonde ; je suis très lasse ; et pourtant il ne m'a pas été possible de rester au lit. Je croyais sentir

que vous vous éloigniez de moi. J'ai besoin d'être avec vous, de vous parler.

« Hier soir, entre neuf et dix heures, je suis retournée dans l'enclos de l'église, juste à la place où nous nous sommes quittés. Il pleuvait ; mais je n'ai pas fait attention à la pluie : je n'avais dans l'esprit que vous. J'ai refait par la pensée toutes les promenades que nous avons faites ensemble, surtout celle du bois, aussitôt après notre rencontre. C'est là que je voudrais remonter maintenant, si je le pouvais. Je crois que je retrouverais exactement la place, l'arbre auprès duquel nous avons passé. En repassant, j'ai cueilli une feuille de cet arbre. Vous ne vous en êtes pas aperçu. Cette feuille, je la couvre de baisers. Ah ! je suis encore Lelia ! Mais je serai *Leila*, je vous le promets !

« Aimez aussi Lelia. Je vous écris ce que jamais je n'aurais su vous dire. Peut-être me méprisez-vous déjà, au fond de votre cœur, parce que je suis venue à vous comme une folle enfant. Vous me mépriserez davantage encore, quand vous saurez que, si je suis venue, ce n'est pas pour demander quelque chose : car je ne me sens le droit de rien demander. Tout ce que vous ferez pour moi, pour mon honneur, pour mon amour, pour ma vie, je le recevrai comme un don gratuit. Mais n'allez pas croire que j'aie cédé à un entraînement soudain, à un brusque transport de passion. Même avant votre arrivée à la Montanina, je vous aimais sans vous connaître. Le soir où vous êtes arrivé, je palpitais en écoutant le bruit du train qui vous amenait. Et je me suis défendue contre cet amour. Pourquoi ? Par orgueil. Plus je vous ai aimé, plus j'ai été mauvaise, hautaine et coupable envers vous. Telle est la vérité. Tout le mal que vous avez pensé de moi, je le méritais. C'est pour vous dire cela que je suis venue, et aussi pour vous dire que je vous aime et que je me remets entre vos mains.

« Je croyais que vous me repousseriez comme indigne. En ce cas, je me serais dit : « Cela est juste. » Et je ne me serais pas tuée : car j'ai donné ma parole de ne pas me tuer. Je n'aurais pas pris le voile : car je n'ai plus la foi. Mais vous avez été bon, généreux. Vous avez eu pitié de cette méchante, de cette orgueilleuse. Vos lèvres m'ont absous de mon péché. Vous avez dit : « Pour toujours ! » Vous avez dit : « Mon épouse ! » Ce souvenir sera pour moi une éternelle ivresse. Et cependant votre

pitié me fait peur : je tremble de vous rendre malheureux, de ne pas savoir tenir ce que je promets, de ne pas savoir devenir vraiment *Leila*. Je tremble, parce qu'il y a en moi un sang mauvais. Si je n'avais pas de sang mauvais dans les veines, je n'aurais pas eu l'adresse de tromper mon père, de tromper ma dévouée femme de chambre, de tromper cette pauvre Mme Bettina qui m'accompagnait à Vicence. Et je les ai trompés tous, jouant la comédie avec un naturel parfait, et sans remords. Mais, malgré tout, quand j'imagine que vous me faites vôtre à jamais, je me persuade que nul croyant n'adore et ne sert son Dieu comme je saurais vous adorer et vous servir.

« Je ne suis plus une croyante, moi. Je suis une créature de passion, non de raisonnement. Il m'est impossible de vous faire une analyse de mes sentimens religieux. J'ai été attachée de toutes mes forces à la religion du couvent, quoiqu'elle ne me fût pas sympathique ; mais j'avais peur du vide. Peut-être vous souvient-il de mon antipathie contre les nouveautés religieuses, contre les idées qui me semblaient bonnes pour démolir, mais non pour édifier. Tant que je l'ai pu, j'ai été pour la religion de l'archiprêtre et du chapelain de Velo. Celle même de M. Marcello et de Donna Fedele ne me semblait pas assez pure. Ils parlaient trop de l'Évangile, comme s'ils avaient eu le droit de l'interpréter eux-mêmes, et je savais bien que les laïcs n'ont pas ce droit. Je me disais : « Tout ou Rien ! » Aussi longtemps que je l'ai pu, j'ai accepté Tout. Puis, quand j'ai connu de près et vu à l'œuvre certaines personnes qui incarnent ce Tout, l'archiprêtre, le chapelain, la belle-sœur de Dom Tita, mon père, Molesin, ami de mon père, je n'ai plus résisté et je me suis dit : Rien !

« Pourtant le Rien ne me satisfait guère ; et, heureuse que vous vous soyez délivré de vos anciennes croyances, de vos idées de rénovation catholique, c'est à vous que je demande une foi. Je vous demande un Dieu que je puisse adorer dans les bois de Dasio, dans le ravin de la cascade, sur les eaux du lac, dans une chambre nuptiale ; un Dieu qui ne m'impose pas de médiateurs officiels, qui m'ordonne seulement d'aimer, qui me défende seulement de haïr ; un Dieu qui ne me torture pas l'esprit avec des dogmes incompréhensibles, qui ne m'ennuie pas avec des pratiques fastidieuses, qui ne prétende ni m'allécher par des paradis, ni m'épouvanter par des enfers.

« Demain, vous verrai-je? Si ma chambre avait une fenêtre sur la place, je crois que j'y passerais toute la journée à vous espérer. Mais ma chambre donne sur la cour. Ferai-je mal, si, dans l'après-midi, je pars de San Mamette et viens m'asseoir sur l'herbe, en face de la cascade ? Ferai-je mal, si je m'arrête auprès d'une chapelle à demi ruinée, là où, du sentier qui commence à descendre, on découvre soudain la vallée entière, avec les roches de Dasio et la pointe de dolomite? Et vous sera-t-il incommode de passer par là, quand vous irez faire visite à vos maires?

« Peut-être *Leila* ne devrait-elle pas écrire de pareilles choses.

« PAUVRE LEILA ! »

Puis elle se remit au lit et dormit d'un profond sommeil, du sommeil de la fatigue et de la jeunesse. Réveillée lorsque le soleil était déjà haut, elle n'eut pas la patience d'attendre le messager du jeune homme, et elle fit porter sa lettre à Dasio par le gamin qui, la veille, lui avait servi de guide.

Elle ne sortit plus de sa chambre jusqu'à deux heures. Elle passa le temps à regarder les montagnes, le lac, les nuages, les alternances de la lumière et de l'ombre, à rêver, à écrire. Elle écrivit à Donna Fedele pour lui dire sa joie d'être pardonnée et aimée, pour s'excuser encore une fois d'être partie sans l'avertir, pour l'informer de ce qu'elle avait signifié à son père, pour la prier de donner des nouvelles de sa santé. Elle adressa cette lettre au Mauriziano de Turin, parce qu'elle craignait que la destinataire fût déjà partie d'Arsiero. A deux heures, comme elle sortait pour acheter des timbres-poste, elle rencontra sur le seuil de l'hôtel le messager qui lui apportait la lettre de Massimo. Elle la cacha dans son sein et alla chercher les timbres, heureuse de ce contact mystérieux, désireuse d'en jouir longtemps avant de lire la lettre. Un quart d'heure après, rentrée dans sa chambre, elle porta l'enveloppe à ses lèvres, l'ouvrit d'une main tremblante. Massimo écrivait :

« Pour moi, ô Leila, la journée d'hier a été un tel rêve que votre lettre d'aujourd'hui, infiniment douce, me comblerait d'allégresse par cela seulement qu'elle me prouve la réalité de ces heures divines. Et c'est sous forme réelle aussi qu'hier soir, en allant à Muzzaglio, j'ai revu le petit bois où une minute a

suffi pour anéantir toutes les amertumes, toutes les douleurs du passé.

« En cette minute délicieuse, vous étiez encore pour moi Lelia. N'offensez plus, je vous prie, par des accusations la mémoire de Lelia; vous m'offenseriez moi même. Ne parlez plus de ma bonté, moins encore de ma générosité; n'appelez plus pitié le sentiment que vous m'avez inspiré, la première fois que je vous ai vue, sentiment que j'ai d'abord combattu, moi aussi. Ne dites plus cette chose horrible, qui ne m'est jamais venue à l'esprit : à savoir que je pourrais mépriser la femme capable d'un tel miracle d'amour et d'humilité. Et moi, à mon tour, je ne vous dirai pas mes fautes, le jugement égoïste et présomptueux que j'ai porté sur vous. Je vous dirai seulement que mon amour m'emplit et m'émeut l'âme, non plus comme faisait la musique de l'*Aveu*, mais comme une grande voix d'orgue, comme une musique sublime qui ferait trembler, qui ferait pleurer, qui ferait rêver à des choses éternelles.

« Une foi, ma chérie, nous la chercherons ensemble. Je me rappelle votre antipathie pour mes maîtres et pour mes idées. J'ai cru alors qu'elle n'était qu'une forme indirecte de l antipathie que vous éprouviez pour ma personne : car je doutais que vous connussiez mes maîtres et mes idées. Aujourd'hui, je comprends les raisons de votre sentiment ; mais, pardonnez-moi, ce doute me reste. Les idées qui me furent si chères, pour lesquelles j'ai combattu et pâti, me permettraient d'adorer Dieu dans les bois de Dasio et dans le ravin de la cascade, en face de la pointe de dolomite et dans une chambre nuptiale. Elles me feraient accepter sans torture des dogmes incompréhensibles, observer sans ennui des pratiques imposées. Vous avez su par mes lettres quel est le présent état de mon âme relativement à ces idées. Si elles se sont détruites en moi, cela n'a pas été sans un déchirement de cœur. Hier seulement, pendant le paradis que fut pour moi la journée d'hier, j'ai cessé d'y penser. Et je n'y aurais pas pensé non plus aujourd'hui, je n'y penserais pas demain, peut-être me suffirait-il pendant longtemps de vivre et d'aimer dans cette poétique solitude et d'envelopper dans le pardon d'un silencieux mépris tous ces hommes et toutes ces femmes dont les petitesses m'ont soulevé le cœur, s'il n'allait se produire un événement auquel il m'est impossible de faire allusion sans une sorte d'émoi terrible et sacré.

« Un Mort est sorti de sa tombe, et ce Mort vient ici, et il me cherche pour me demander compte de ma foi. C'est mon maître, l'Homme que j'ai le plus aimé au monde, l'Homme qui a cru, adoré, obéi, l'Homme qui a pardonné à tous et qui n'a méprisé personne. Il est sorti de sa tombe du Campo Verano. Il arrive. Il sera ici après-demain soir. J'en suis averti par un télégramme reçu ce matin. Il faut que j'aille à sa rencontre. Ah ! ma Leila chérie, une foi, nous la chercherons ensemble; mais ce que j'éprouve quand je pense à cette prochaine rencontre, ni la parole ni le silence ne sauraient l'exprimer : car je ne sais pas me le définir à moi-même.

« Il me sera impossible de vous voir à l'endroit que vous me dites. A deux heures et demie, je dois être à Cima pour parler au maire. Partez à cette même heure et faites-vous conduire au Sanctuaire de la Caravina. Quand vous aurez traversé Cressogno, congédiez votre guide. Vous ne pourrez plus vous tromper. Le Sanctuaire est une église isolée. C'est là que nous nous rencontrerons. Ensuite nous irons ensemble à Cima, où vous pourrez prendre le bateau pour retourner à San Mamette. Moi, je remonterai à Dasio. Ma chère, chère, chère Leila !

« M. »

A l'heure dite, Lelia se fit conduire à Cressogno, puis continua seule vers la Caravina, par le joli chemin qui, entre les oliviers et les vignes, dévale doucement au flanc de la côte riante. Elle marchait avec lenteur et relisait pour la vingtième fois la lettre de Massimo. A cent pas des cyprès qui font face au Sanctuaire, elle leva les yeux et son visage s'éclaira : elle venait d'apercevoir le jeune homme. Elle eut à peine le temps de déganter la main qu'elle tendit aux mains impatientes de celui-ci. Puis elle lui montra la lettre, et, très bas avec les lèvres, mais très haut avec les yeux et avec toute sa personne frémissante, elle lui dit :

— Merci !

Pendant quelques minutes, ils restèrent muets, non seulement de tendre émotion, mais encore pour une cause différente. Chacun d'eux sentait que l'autre avait dans l'esprit l'ombre du même cadavre; chacun d'eux sentait que l'autre ne savait s'il devait en parler, ni comment il devrait en parler. Ce mutuel embarras fit qu'ils se remirent vite en route. Ils cheminaient

l'un à côté de l'autre vers le Sanctuaire. Puisque Massimo continuait à ne rien dire, Lelia comprit que c'était à elle de parler.

— Vous êtes triste, commença-t-elle doucement. Puis-je faire quelque chose pour que vous ne le soyez plus?

— O ma chérie, s'écria-t-il impétueusement, comme s'il n'avait attendu qu'une parole d'elle pour ouvrir son cœur, il y a dans ma lettre des expressions qui répondent mal à ma pensée. Je l'ai déjà senti un peu au moment où j'écrivais; mais je l'ai senti bien davantage quand ma lettre a été partie. Si je possède votre amour, si je possède votre âme, je ne pourrai avoir de mépris pour personne. Tout ce que je pourrai avoir, ce sera de la pitié pour ceux qui n'ont pas le bonheur de posséder une telle âme, un tel amour. Il y aura en moi un flot de pardon, mais pas une goutte de mépris.

Sans prononcer un mot, elle le regarda avec des yeux voilés de tendresse, où bientôt s'alluma le feu sombre. Et alors elle cessa de le regarder, parce que la vue d'un être si cher la troublait trop profondément. Puis elle s'informa de ce mort qui venait de Rome. Il la mit au courant de tout; mais il ne lui parla pas de son propre trouble. Ce fut elle qui fit une discrète allusion à ce qu'il avait dit dans sa lettre :

— Puis-je faire quelque chose, reprit-elle, pour que cela ne vous rende plus si triste?

Comme il ne répondait rien, elle dit encore :

— Je vois que vous aimez toujours votre maître.

— Oui, déclara-t-il, je l'aime toujours.

Il avait parlé avec une agitation qui semblait annoncer d'autres paroles. Mais, en ce moment, un nuage rapide couvrit d'ombre les vignes, les oliviers, le sentier et, sur le bord du rivage, une large bande verte du lac endormi. Massimo s'arrêta. Lelia crut qu'il voulait dire quelque chose, et il le voulait en effet. Il s'efforça d'en trouver le moyen, parmi le tumulte des pensées et des sentimens qui se heurtaient dans son âme. On voyait en quelque sorte les paroles monter de son cœur et y redescendre. Il avait une si claire conscience de ce mouvement visible qu'il fut bien sûr d'être compris lorsque, au bout d'une ou deux minutes, il prononça douloureusement :

— Je ne peux pas.

Du côté de Lugano, le ciel était menaçant; Caprino et le

San Salvatore se voilaient. Massimo invita la jeune fille à se remettre en route. Elle obéit, chagrine. Elle s'affligeait de ce qu'il n'avait pas soulagé son cœur, s'affligeait aussi d'avoir constaté confusément sa propre impuissance. Il sentit qu'il l'avait fait souffrir, lui prit le bras, lui caressa tendrement la main gauche. Avide de ces témoignages d'amour, elle offrit aussi sa main droite aux caresses. Ils ne parlèrent plus jusqu'à Cima.

Lorsqu'un bruit de roues lointaines les eut avertis que le bateau, après avoir quitté Porlezza, venait vers Cima, il s'éleva entre eux une petite contestation. Massimo, moitié sérieusement, moitié par plaisanterie, proposait qu'ils ne se vissent pas le lendemain. Le surlendemain, c'est-à-dire le lundi, une réponse arriverait sans doute, soit du père de Lelia, soit de Donna Fedele. Mais elle protestait, disait que la réponse, quel qu'en pût être le sens, ne changerait rien à la situation. Au surplus, le lundi, Massimo devrait s'absenter presque toute la journée pour les funérailles de Benedetto. Bref, la conclusion de ce débat fut que, le lendemain, de bonne heure, il lui ferait connaître par un billet le programme de la journée.

Montée sur le bateau, elle s'en fut à l'arrière, y resta debout à regarder Massimo arrêté sur le quai, tant qu'elle put le voir. Ensuite elle s'assit pour réfléchir à son amour et à son aventure, les yeux fixés sur l'écume de l'eau fuyante qui devenait alternativement claire et sombre selon les vicissitudes des nuages.

II

Elle dîna à six heures, dans sa chambre. Ensuite elle commença une lettre pour Massimo. Vers sept heures, elle entendit le sifflet du bateau qui venait d'Oria, se mit à la fenêtre pour le regarder passer. Puis elle revint à son bureau, reprit la plume. Un peu plus tard, on frappa à sa porte. La servante entra, dit que deux dames, arrivées par le bateau, demandaient Mademoiselle. Comment s'appelaient ces dames? La servante ne le savait pas. Quel aspect avaient-elles? C'étaient des dames assez âgées, l'une petite, l'autre grande; et cette dernière, qui avait les cheveux tout blancs, paraissait très malade.

Eh quoi! Donna Fedele? Serait-il possible? Lelia se leva brusquement, s'élança vers la porte, descendit l'escalier quatre

à quatre. Parvenue au vestibule, elle y vit Donna Fedele assise, et, debout à côté d'elle, la cousine Eufemia parlant à l'hôtelier.

— Vous ici! s'écria la jeune fille.

Et elle se serait précipitée dans les bras de son amie, si Eufemia ne l'avait pas retenue.

— La pauvre dame! fit l'hôtelier qui apportait un petit verre de marsala. Elle est bien lasse!

Donna Fedele, dont la face était aussi blanche que les cheveux, sourit de son doux sourire et dit de sa douce voix, non sans effort :

— Quelle surprise, n'est-il pas vrai? Tu vas bien? Tu as fait bon voyage?

Lelia ne répondit que par une crise de sanglots et de larmes.

— Mais qu'est-ce qui te passe par la tête, de pleurer ainsi? Tu n'es donc pas contente de me voir?

— C'est de plaisir et d'étonnement qu'elle pleure, la pauvre demoiselle, expliqua l'hôtelier qui flairait une odeur de mystère, mais qui n'en devinait pas la nature.

Cependant la cousine insistait pour que Donna Fedele bût le marsala. Lorsque celle-ci était arrivée à l'hôtel, elle était presque évanouie. On s'était empressé de l'asseoir sur une chaise, et c'était seulement au bout de quelques minutes qu'elle avait retrouvé assez de force pour demander Lelia.

Après avoir bu, Donna Fedele se sentit mieux et voulut se mettre au lit. Soutenue par Lelia et par la servante, s'arrêtant toutes les deux marches, elle réussit à monter l'escalier et à se traîner dans la chambre préparée pour elle. Lelia et Eufemia l'aidèrent à se déshabiller, à se coucher. Quand Donna Fedele eut congédié la cousine, Lelia se jeta à genoux, saisit la main pendante de la malade et la couvrit de baisers.

— Qu'as-tu fait, ma petite? demanda Donna Fedele, d'une voix sévère qui pourtant gardait de la douceur.

Lelia ne répondit que par des larmes plus abondantes, et Donna Fedele se trompa sur la signification de ces larmes.

— Mon Dieu! fit-elle à voix basse.

Elle n'avait pas compris que la jeune fille pleurait d'émotion à cause d'elle, à cause de la femme simple et sublime envers qui elle s'était mal conduite et qui n'en était pas moins

venue, si malade, si défaite, comme serait venue la plus tendre des mères, tandis qu'elle-même, absorbée dans son amour, s'était à peine souvenue de cette pauvre malade et de ses mortelles souffrances. Elle se hâta de lui dire, parmi les sanglots :

— Je suis heureuse, vous savez, très heureuse ! J'ai mal fait de ne pas m'ouvrir à vous ; mais j'ai bien fait de venir.

— Tu as bien fait?

— Oui ! Il m'aime, il m'épouse ! Il est si bon, si noble ! Nous vous avons écrit...

— Ah ! *il m'épouse....* Je voudrais bien voir le contraire, après une pareille escapade ! s'écria Donna Fedele.

Lelia, toujours agenouillée, leva le visage vers elle et déclara :

— Pourquoi? Il n'a aucun devoir.

Donna Fedele se tut, dégagea sa main de celles qui l'étreignaient, la posa sur la tête de la jeune fille et murmura :

— Qui sait quelle idée du devoir il y a dans cette petite tête?

Déjà il faisait nuit dans la chambre, et Donna Fedele ne put voir les flammes qui montèrent au visage de Lelia; mais elle les devina au ton de la réplique et aux paroles ardentes :

— Quel devoir aurait-il? C'est moi qui suis venue le chercher. Il m'aime, et en même temps il est pour moi comme un frère qui me protégerait contre moi-même, s'il en était besoin.

Donna Fedele sourit, lui caressa légèrement les cheveux.

— Il en est besoin, il en est besoin...

Lelia saisit la main caressante, y appuya son visage, et, d'une voix qui ne fut qu'un souffle :

— Peut-être, avoua-t-elle.

— Quelle honte ! quelle honte ! marmotta Donna Fedele en dégageant sa main et en donnant de petites tapes sur la tête de l'agenouillée.

Ensuite la jeune fille fit à Donna Fedele le récit détaillé de sa vie pendant les trois derniers jours, et elle lui demanda la permission d'avertir tout de suite Massimo. Donna Fedele désirait elle-même qu'on avertît le jeune homme; mais elle ne voulait pas le recevoir avant le lendemain matin. Lelia écrivit à la hâte un billet que l'hôtelier envoya le soir même à Dasio.

La cousine Eufemia, bien résolue, malgré la fatigue, à ne pas se coucher avant d'avoir préparé elle-même tout ce qu'il

fallait pour la nuit, prit à part Lelia et lui recommanda, les larmes aux yeux, de faire en sorte que, si cela était nécessaire, on pût avoir promptement un médecin.

— Il y a longtemps, ajouta-t-elle, que Donna Fedele prévoit sa fin prochaine. Elle s'est confessée, elle a communié avant-hier, et, hier matin, elle a voulu que son confesseur vînt encore au cottage pour lui donner la bénédiction. Ah! puisse-t-elle au moins partir demain pour Turin! Elle devrait y être arrivée, à cette heure.

Lelia, effrayée, tourmentée, sut par l'hôtelier que le médecin provisoire habitait Cadate, qui n'est qu'à dix minutes de San Mamette. Elle voulait absolument veiller la malade, sinon toute la nuit, du moins une partie de la nuit, pour qu'Eufemia pût prendre un peu de repos. Mais la pauvre vieille serait morte plutôt que d'y consentir.

— Je m'installe sur une chaise, dit-elle, parce que, si je me couche, je m'endors comme un sabot. Je prends mon rosaire, je pense à Notre-Dame de la Consolation, et je me trouve mieux que si j'étais dans mon lit.

Lelia ne doutait pas que, aussitôt le billet reçu, Massimo se mît en route. Effectivement le jeune homme arriva vers onze heures et demie du soir. Mais, sur le conseil de Lelia descendue au vestibule de l'hôtel pour lui parler, il renonça à voir tout de suite la malade, donna des instructions, afin que le médecin de Cadate fût appelé le lendemain, dès la première heure, recommanda qu'on l'appelât lui-même pendant la nuit, s'il survenait quelque accident; et il se retira dans une chambre où le conduisit l'hôtelier.

Lelia, remontée dans la sienne, ne voulut ni se déshabiller, ni même se jeter sur le lit. Pour être prête en cas d'alerte, elle s'allongea simplement dans un fauteuil et se livra à de tristes réflexions. C'était pour elle, pour elle seule, que Donna Fedele était ici à souffrir, peut-être à mourir; c'était à cause d'elle, à cause de son égoïste amour! Il lui sembla presque qu'elle en aimait moins Massimo. Une voix secrète lui chuchotait bien que Donna Fedele aurait pu se dispenser de venir, que sa présence était inutile, qu'en allant à Turin, elle aurait agi plus raisonnablement. Ah! oui, si l'amie maternelle était venue en bonne santé et avec des reproches à la bouche, Lelia aurait donné mille fois raison à cette voix critique. Mais dans quel état la

pauvre femme était venue, et avec quelle bonté, et avec quelle douceur de paroles et de visage! Et puis, à qui Lelia devait-elle son bonheur, sinon à cette amie qui lui en avait montré le chemin?

Vers deux heures du matin, elle craignit de s'endormir et elle alla s'accouder à la fenêtre, pour chasser le sommeil par la fraîcheur de l'air. Elle vit qu'une autre fenêtre de l'hôtel, grande ouverte, était éclairée. Là peut-être veillait aussi Massimo. Elle se recula, revint à son fauteuil. En ce moment, elle n'aurait voulu ni le voir, ni être vue par lui, ni avoir avec lui aucune sorte de communication amoureuse. Elle écouta les murmures de la nuit, le faible clapotis du lac tranquille, un poisson qui sautait, le chuintement d'un hibou lointain; et elle sentit que, au contact de la réalité douloureuse, son amour se transformait, prenait un caractère de profondeur et de gravité nouvelles.

III

A six heures et demie, la cousine Eufemia qui, à six heures, était sortie tout doucement de la chambre où elle avait laissé Donna Fedele sommeillante, entr'ouvrit la porte, vit que la malade avait les yeux ouverts, et lui annonça :

— M. Alberti est là.

— Faites-le entrer, répondit Donna Fedele en se tournant péniblement vers la porte.

Massimo s'avança.

— Quel plaisir de vous revoir! dit-il, un peu par habitude machinale, un peu par simulation, quoiqu'il comprît que ces paroles n'étaient guère appropriées à la circonstance.

Donna Fedele sourit.

— Croyez-vous que ce soit un si grand plaisir? fit-elle.

Et elle lui tendit une main qu'il baisa.

— Mais pourquoi avez-vous fait un voyage si fatigant? reprit Massimo. C'était inutile, vous pouvez en être certaine...

Donna Fedele le regarda sans répondre, avec des yeux pénétrans qui le firent rougir.

— Il dépend de vous et de Lelia, déclara-t-elle, que j'aie fait la plus belle action de ma vie.

Le jeune homme se tut. Il ne comprenait pas. Enfin, pour sortir de ce pénible silence :

— Et maintenant, dit-il, permettez-moi de jouer mon rôle de médecin.

La malade, par un mouvement lent de l'index, lui fit signe que non. Massimo demanda pourquoi. Elle répondit qu'elle n'avait pas besoin de médecin, que la fonction de médecin, c'était elle, au contraire, qui devait la remplir avec lui et avec Lelia. Elle la remplirait tout à l'heure. Pour le moment, elle désirait connaître leurs intentions. Quand elle sut que Lelia avait écrit à M. de Camin et qu'elle attendait la réponse, elle fit observer que, sans aucun doute, cette réponse serait négative, et qu'en tout cas, la jeune fille ne pourrait demeurer à San Mamette. Elle ajouta :

— Dieu me donnera la force de la reconduire, soit chez elle, soit, du moins pour quelques jours, au cottage.

Alors Massimo lui rapporta la teneur de la lettre écrite à M. de Camin, lettre à laquelle celui-ci n'opposerait probablement pas un refus. Donna Fedele admit l'hypothèse d'une réponse favorable ; mais il n'en serait pas moins nécessaire que Lelia partît avec elle.

— Veuillez l'appeler, dit la malade.

Lelia vint, et, quand elle sut ce dont il s'agissait, elle blêmit :

— Non, non ! s'écria-t-elle, sur le ton de la prière plutôt que de la protestation.

Mais Donna Fedele lui dit qu'elle n'était qu'une enfant, qu'au surplus la chose avait été décidée avec Massimo, et que les événemens suivraient leur cours. Comment la jeune fille ne comprenait-elle pas l'inconvenance, l'impossibilité pour elle de rester à Valsolda ? Lelia expliqua sa pensée. Elle espérait que Donna Fedele voudrait bien demeurer près d'elle à Valsolda pendant quelques jours, que ce repos et cette paix seraient salutaires à la malade, et qu'ensuite elle accompagnerait celle-ci à Turin. Si elle regrettait de quitter la Valsolda, elle avait surtout horreur de retourner à Velo. Et puis, pour être majeure, il ne lui manquait plus que trois ou quatre mois !

Bref, au lieu de prendre une résolution définitive, on convint d'attendre la réponse de M. de Camin. Et, comme cette longue conversation avait épuisé les forces de Donna Fedele, la pauvre femme demanda qu'on la laissât seule une heure ou deux. Mais elle pria Massimo de retourner à Dasio et de n'en

revenir que le soir : il aurait alors, en sa présence, une entrevue d'une heure avec Lelia. Elle avait le sentiment très fort de sa propre responsabilité dans la folle escapade de la jeune fille, et elle se croyait obligée d'être plus sévère que ne l'aurait été peut-être une mère véritable. Lelia eut un mouvement de révolte.

— *Leila!* ma chère *Leila!* dit Massimo avec un sourire.

La révoltée s'apaisa comme par enchantement. Puisqu'il le voulait ainsi, cela suffisait. Donna Fedele ouvrit de grands yeux.

— Eh quoi? tu as donc changé de nom ? interrogea-t-elle.

— Pour lui seul, répondit la jeune fille en rougissant.

— Expliquez-moi ce mystère.

Lelia fit signe à Massimo de retenir les paroles qu'il allait prononcer ; et, s'adressant avec un doux sourire à Donna Fedele :

— C'est un secret, dit-elle. Mais, à vous aussi, je permets de m'appeler *Leila*.

IV

Le dimanche matin, Donna Fedele voulut absolument que Lelia et la cousine Eufemia, au lieu de lui tenir compagnie, allassent entendre la messe. Pourtant la malade souffrait beaucoup. Déjà, la veille, pendant la conversation qu'elle avait eue avec Massimo, des douleurs lancinantes avaient commencé à la torturer. Ces douleurs la torturaient encore. Ce n'étaient pas des souffrances nouvelles ; depuis quelque temps, elle ne les connaissait que trop ; mais, cette fois, elle connut en outre la défaillance de toutes les énergies, l'impuissance à résister. Elle prit sur la table de nuit son paroissien, essaya d'y lire l'office. Mais elle n'en eut pas la force, et elle abandonna sur les couvertures ses mains ouvertes, de sorte que le livre glissa par terre. Une sueur abondante mouillait son front et ses joues divines. Elle ne laissa pas échapper un gémissement. Quelques minutes avant le retour de Lelia et d'Eufemia, les douleurs se calmèrent. Toutefois elle dit à haute voix, en se parlant à elle-même :

— Ma pauvre Fedele, tu ne t'en iras plus d'ici.

Lorsque Lelia et la cousine rentrèrent, elle n'en trouva pas

moins la force de les accueillir avec sérénité. Elle répondit à leurs questions qu'elle avait un peu souffert, mais qu'elle se sentait mieux. Sa voix, trahissait son extrême faiblesse. Lelia lui proposa de faire venir le médecin, et elle y consentit. La cousine en eut un tremblement au cœur. « Si Donna Fedele, pensa-t-elle, consent à ce qu'on fasse venir le médecin, c'est qu'elle a conscience d'être au plus mal. »

Selon le désir de la malade, ce fut Eufemia qui sortit pour donner ordre d'aller chercher le médecin de Cadate; et, en l'absence de la cousine, Donna Fedele se fit lire par Lelia ce passage de saint Augustin :

« Il est temps, ô mon Dieu, que je vienne à Toi pour toujours. Ouvre-moi Ton seuil et enseigne-moi le chemin par où l'on y arrive. Si c'est par la foi que Te trouvent ceux dont Tu es le refuge, donne-moi la foi. S'ils y réussissent par la vertu, s'ils T'obtiennent par la science, fais-moi présent de la science. Accrois en moi la foi, l'espérance et la charité... »

Au début de cette lecture, Lelia frémit. Était-ce une façon indirecte de la prévenir que la fin ne tarderait guère?

— Merci, lui dit Donna Fedele, sérieuse et douce. Je voudrais, quand j'aurai passé ce seuil-là, que quelquefois tu priasses ainsi en mémoire de ta vieille amie.

Quand le médecin fut arrivé, Donna Fedele lui parla de l'opération, lui dit qu'elle comptait se mettre en route pour Turin le lendemain matin, s'il la jugeait en état d'entreprendre le voyage; et elle le pria de revenir de bonne heure, pour prononcer son arrêt. En partant, le médecin avertit Lelia que la malade avait le cœur très faible et qu'il craignait une issue fatale.

Massimo vint à six heures. La malade ne souffrait plus; mais elle parlait peu, avait perdu son sourire habituel.

A sept heures, elle pria Eufemia de sortir et elle invita les jeunes gens à s'approcher de son lit. Elle leur demanda s'ils avaient reçu la lettre attendue de Velo. Ils répondirent que non, et que, d'ailleurs, cela n'était pas possible. On voyait bien qu'elle avait encore autre chose à leur dire, et qu'elle ne savait comment entrer en matière. Enfin elle se décida :

— Puisque Lelia a renoncé à jouir de son bien, dit-elle, il est inutile d'en parler davantage. Mais elle est jeune. Un jour viendra où la Montanina sera à votre disposition. Je vous prie de

ne pas l'abandonner... Et, si je ne craignais d'être indiscrète, je vous demanderais en outre de faire célébrer une messe pour moi, chaque année, à Santa-Maria-dei-Monti, et...

Elle s'interrompit, offrit aux jeunes gens ses mains décharnées, et, retrouvant son doux sourire, elle acheva la phrase :

— ... de vouloir bien y assister.

Les mains décharnées furent étreintes en silence. Les beaux yeux bruns s'illuminèrent. La malade parut recouvrer quelque force et pria Massimo de lui écrire sur un morceau de papier l'itinéraire qu'elle aurait à suivre le lendemain, si elle était capable de partir. Ce qu'il y aurait de plus commode pour elle, c'était de prendre le bateau de dix heures du matin : de cette façon, elle pourrait être à Turin vers sept heures et demie du soir. Massimo lui dit qu'il l'accompagnerait jusqu'à Porto Ceresio. Lelia demanda, timide :

— Pourquoi pas jusqu'à Milan?

Il expliqua à demi-voix que cela ne lui serait pas possible : car le Voyageur parti de Rome devait être vers midi à Porto Ceresio, et le bateau spécial l'emporterait tout de suite à Oria.

— N'aurait-on pas mieux fait de laisser en paix ces pauvres ossemens? murmura Donna Fedele.

Lelia regarda Massimo, qui ne répondit rien.

V

Dans la nuit du dimanche au lundi, la malade eut encore un accès de douleurs très aiguës, qui s'apaisèrent à l'aube. Mais le médecin de Cadate, venu à six heures du matin, trouva de la fièvre et déclara le voyage impossible.

Massimo partit à dix heures pour Porto Ceresio, en promettant qu'il serait de retour à Oria vers deux heures, par le bateau spécial. Du cimetière d'Albogasio, où devait être inhumée la dépouille mortelle de Benedetto, jusqu'à San Mamette, il n'y a guère qu'un quart d'heure de marche.

Debout à la sortie de la gare de Porto Ceresio, pâle et anxieux, Massimo regardait les personnes qui descendaient du train; mais il n'apercevait aucun visage connu, ni celui de Dom Aurelio, ni celui de ses amis de Rome qui devaient accompagner le cercueil. Pourquoi n'étaient-ils pas là? Le chef

de gare, qui ne savait rien, télégraphia à Milan pour demander des renseignemens. En attendant la réponse, le jeune homme alla s'asseoir sur l'esplanade qui fait face au lac.

Là, devant l'eau tranquille, parmi les images vertes des montagnes reflétées, sa pensée immobile reflétait de même trois figures : celle, ardente, de la jeune fille aimée ; celle de la femme si délicatement bonne qui, pour la jeune fille et pour lui, était venue mourir peut-être dans un hôtel, mue par un amour d'une autre nature, supérieur en noblesse et en sérénité ; celle enfin de Benedetto, plus distante, chérie et redoutée tout ensemble. Soudain la dernière de ces images se rapprocha, se raviva. Il sentit sur sa tête la main du maître mourant, il sentit autour de son cou le bras qui n'avait plus la force d'étreindre, il entendit la voix faible : « Soyez saints. » Et il entendit aussi l'admonition : « Que chacun de vous accomplisse les devoirs du culte ainsi que l'Église l'ordonne, selon une étroite justice et avec une parfaite obéissance. » Il songea que, la veille, — qui était un dimanche, — il avait négligé d'aller à la messe. Jamais encore cela ne lui était arrivé. Rompre avec l'Église par la pensée lui avait été plus facile que de briser des habitudes anciennes et d'offenser ainsi la mémoire de ses morts.

Il sortit de cette rêverie pour chercher des yeux sur les eaux lointaines, vers la pointe de Mélide, le bateau spécial qui déjà aurait dû être à Porto Ceresio. Mais le lac était désert. On n'y voyait que deux petites barques, entre Morcote et Brusino Arsizio. Cet autre retard ne s'expliquait pas non plus. Enfin il distingua la proue blanche du bateau, qui tenait le milieu du lac. Une brise légère soufflait par instans, de sorte que, tour à tour, les vertes images des montagnes s'effaçaient sous les rides glauques de l'eau, puis reparaissaient lorsque l'eau cessait de se rider.

Le vapeur accosta, et Massimo eut la surprise de voir qu'il était plein de monde. Il en eut tout de suite l'explication. Les habitans d'Albogasio, qui considéraient Piero Maironi comme leur bienfaiteur, avaient demandé que le bateau vînt jusqu'à Oria, et plus de cent personnes s'y étaient embarquées avec le curé, pour aller au-devant de la dépouille mortelle et pour rendre ainsi un plus respectueux hommage au fils de Franco et de Luisa.

Peu après, le chef de gare avisa Massimo que, d'après la

réponse reçue de Milan, le cercueil n'arriverait à Porto Ceresio que par le train de huit heures du soir. Il y avait donc encore de longues heures à attendre, et, pour tuer le temps, le jeune homme se promena de long en large sur le bord du lac jusqu'au crépuscule.

Quand le train entra en gare, l'obscurité était complète : car des nuées d'orage encombraient le ciel sans lune. Les gens d'Albogasio, précédés par le curé qui portait le surplis et l'étole, envahirent le quai de la voie, tenant des torches et des cierges allumés. Dom Aurelio descendit; les amis romains de Massimo descendirent. Ils étaient graves et taciturnes. Massimo tremblait d'un tremblement nerveux et se mordait les lèvres pour ne pas éclater en sanglots. Les saluts échangés furent brefs et discrets, comme il convenait à la solennité de l'heure. Quelques hommes du peuple pleuraient. Des employés, portant des lanternes à la main, ouvrirent le fourgon où était le corps. Massimo et les jeunes gens venus de Rome s'avancèrent, prirent le cercueil sur leurs épaules. Les rares voyageurs venus par le train étaient déjà sortis. Seule une dame en deuil, accompagnée d'une femme de chambre, suivit le cortège funèbre jusqu'au bateau. Personne ne la connaissait, personne ne put voir son visage caché sous un épais voile noir.

Le cercueil fut placé à l'avant du bateau et recouvert d'un drap noir à franges d'argent. Ceux qui tenaient les torches et les cierges se rangèrent sur le pont, à droite et à gauche, le long des bordages. Le prêtre, en surplis et en étole, s'adossa à la cabine du pilote, en face du cercueil. Derrière lui se massa le reste des assistans, si bien qu'un espace demeura libre entre le cercueil et les porteurs de torches. Dom Aurelio, Massimo et les jeunes gens venus de Rome se groupèrent à côté du prêtre. Sans qu'on entendît un seul commandement, les passerelles furent retirées sur la berge, les hommes du bord écartèrent le bateau du ponton, le capitaine se pencha vers le porte-voix, les pistons battirent, les roues frappèrent l'eau, pesantes et lentes. Quand le bateau, après avoir viré d'un quart de cercle, mit le cap vers le large, le curé d'Albogasio entonna le rosaire. La foule répondit. Ce chœur monotone avait pour multiple accompagnement le fracas rythmique des pistons, des roues, de l'eau fendue par l'étrave. Ainsi s'avançait le vaisseau fantôme, rom-

pant les silences du lac immobile et des rives endormies, déchirant les ténèbres par la funèbre lueur des cierges allumés sur une double file.

Massimo tenait ses yeux fixés sur le drap noir à franges d'argent. La tendresse de celui qui avait palpité dans cette mortelle dépouille; les calomnies, les injures, les offenses de toute sorte auxquelles avaient été en butte ce pauvre corps et l'esprit qui l'animait; la conscience de sa propre désertion, maintenant à peu près accomplie, tandis que d'autres, par exemple ces jeunes gens venus de Rome, étaient demeurés fidèles à la chère mémoire en dépit du mépris, des dérisions, des haines du monde; tout cela souleva dans son âme une telle tempête d'amour, de douleur et de remords que, n'y pouvant plus résister, il se retira furtivement, descendit sous le pont, répandit des larmes amères, confondit son gémissement avec le fracas rythmique de la machine, des roues, des écumes fuyantes. « Non, non, cher maître, je ne t'abandonne pas! Je reviens à toi, je reviens à toi de toute mon âme! »

Quand les pleurs l'eurent soulagé, il regagna sa place. Le curé avait fini de réciter le rosaire; tout le monde se taisait; on n'entendait plus que le bruit des machines en mouvement; les ténèbres, dissipées à la proue du vaisseau fantôme par la double file des cierges, s'épaississaient de plus en plus à la poupe.

Après qu'on eut dépassé l'appontement de Melide, une voix prononça derrière le curé :

— *De profundis!*

Et cent voix entonnèrent le *De profundis.* Au milieu du psaume, tandis que le bateau, rasant la côte, virait pour doubler la pointe de Caprino, il y eut un brusque arrêt. Les voix s'interrompirent. Une grande ombre noire, piquée de points lumineux, passa à cinquante mètres, coupant la route du bateau. Peu de personnes prirent garde à cette ombre et surent qu'il y avait eu danger de rencontre entre le navire de la Mort et l'autre. Puis le battement des pistons recommença, et le psaume aussi.

Dans le large bassin qui s'étend entre Campione et Lugano, la nuit parut moins profonde autour de la clarté funèbre. De toutes parts se dressait, noire sur le ciel, la majesté de hauts profils. Les lumières de Lugano dessinaient la courbe du golfe. A mesure que le bateau avançait vers Caprino, on voyait suc-

cessivement apparaître, en face de la proue, les lumières de Castagnola, les lumières de Gandria, puis les crêtes formidables, les parages lointains de la Valsolda, les éclairs dardés par le torpilleur. Massimo prit le bras de Dom Aurelio.

— Vous parlerez? demanda-t-il.

Dom Aurelio répondit affirmativement; et, comme le jeune homme le tirait par le bras, il comprit que celui-ci avait encore quelque chose à lui dire.

— Je suis revenu au Christ et à l'Église, annonça Massimo, tout tremblant. J'y suis revenu à l'instant même.

Dom Aurelio l'étreignit sur son cœur et, d'une voix joyeuse, lui dit à l'oreille :

— Cher, cher ami, remercions Dieu! Tu m'ôtes un grand poids de la poitrine.

Cependant le bateau avait dépassé Gandria. L'œil éblouissant du torpilleur projeta sa fulguration sur Massimo et sur Dom Aurelio qui retournaient à la proue. Cette fulguration sautait d'un bout à l'autre du bateau, qu'elle suivait dans sa course. A la crête noire de Bisgnago, tout près du ciel, les phares électriques brillaient comme les flammes d'un autel sublime où l'on aurait prié pour les vallées inférieures. Sur la rive d'Oria se pressaient des gens qui, venus de Castello et de San Mamette, attendaient le corps. A voir de là le lent agrandissement du point lumineux qui s'avançait de l'occident sur les eaux noires, et les sauts que le rayon d'argent faisait autour de lui comme pour veiller sur sa route, et les flammes qui resplendissaient au sommet de la montagne, et l'attente muette de la foule anxieuse, on avait le sentiment d'une mystérieuse solennité à laquelle prenaient part le Ciel et la Terre. Sur le bateau lui-même, au moment d'aborder, les gens, sans trop savoir pourquoi, palpitaient d'émotion.

Le curé donna des ordres. Le drap noir fut ôté de dessus le cercueil. Les jeunes disciples de Benedetto s'avancèrent avec Massimo, prêts à enlever la dépouille du maître. Dès que le bateau eut accosté, on jeta les passerelles. Six jeunes gens, parmi lesquels était encore Massimo, prirent le cercueil. On entendit quelques commandemens, quelques avertissemens, quelques reproches. Puis tout fut silence. Le curé débarqua le premier. Après le curé, ce fut le cercueil. Ensuite, ce furent les porteurs de cierges. Derrière eux, lentement et en bon ordre,

tous les autres sortirent. Les deux femmes furent les dernières à descendre du bateau.

Le muet cortège, s'acheminant par un portique, par une petite place, par un premier passage ténébreux, par un second passage ménagé sous la maison qui avait été celle du mort, gagna l'église, cette même église où, quelques années auparavant, Dom Giuseppe Flores avait appris la fuite de celui qui maintenant y revenait vers un humble catafalque pour la célébration de ses obsèques. Déjà les cierges du maître-autel brûlaient. En un instant, l'église fut remplie de personnes qui tenaient des cierges allumés. La dame voilée n'aurait pas pu y entrer si, par déférence instinctive, la foule ne s'était ouverte devant elle et sa suivante. Elles prirent place dans le dernier banc, près du bénitier. On les regardait beaucoup; mais personne ne savait qui elles étaient. Les seuls qui soupçonnèrent le nom de cette dame furent Massimo et Dom Aurelio; mais, saisis de respect, ils ne se parlèrent pas, ne se communiquèrent par leur secrète pensée.

Le service funèbre commença. La grande voix du peuple répondait à celle du prêtre. Pendant tout le temps, Massimo, à genoux, pria, la face cachée dans les mains. Tout le temps aussi, la dame voilée pria de la même manière. Puis Massimo et ses cinq compagnons enlevèrent de nouveau le cercueil, sortirent derrière le prêtre. L'église se vida rapidement. La dernière qui se leva et qui sortit fut la dame voilée; mais, à la vue du chemin étroit, des cierges déjà lointains et de la grande foule, elle rentra dans l'église. La suivante se mit en quête d'un batelier, qu'elle trouva parmi les dernières personnes du cortège, et elle s'entendit avec cet homme pour que, un peu plus tard, la dame et elle-même fussent reconduites en barque jusqu'à Lugano.

Durant le court trajet de l'église au cimetière, les éclairs commencèrent à déchirer les amas de nuages, et un brusque coup de vent éteignit presque tous les cierges. Le cercueil fut déposé au haut de l'escalier qui monte à la grille du cimetière. Les porteurs des quelques cierges encore allumés firent la haie sur les marches. Un autre coup de vent siffla dans les oliviers qui se penchent vers le lac, éteignit les derniers cierges. Dom Aurelio, resté en arrière, s'ouvrit un passage et gravit l'escalier. La nuit était si sombre que, à l'exception des plus

proches voisins, les assistans ne le voyaient pas; mais tous entendirent sa voix vibrante, qui dominait les hurlemens du vent et le fracas des flots brisés contre les murs de la rive. Le prêtre dit :

« Il est arrivé, le Voyageur, après de longues tribulations, il est arrivé à la terre de son dernier repos, secouru par de nouvelles prières de la Sainte Église qui, lorsqu'il mourut dans ses bras maternels, l'a recommandé à la miséricorde divine. Ce ne sont ni ses amis, ni ses disciples, ce sont des âmes candides, croyantes et imaginatives qui l'appelèrent saint, malgré lui et à sa grande douleur. L'Église, quand elle prie pour un mort, ne connaît de lui ni sainteté, ni vertu. Dans sa sévère sagesse, elle ne connaît que l'universelle fragilité humaine, les universelles misères du péché, occultes ou visibles, en face de l'insondable mystère où s'enferme le jugement divin. Toutefois, l'Église, se souvenant des pleurs de Jésus près du sépulcre de Lazare, concède aux pauvres cœurs humains, sur les tombes, la parole de l'amour et de la douleur, et elle concède aussi la louange exprimée seulement par les larmes. Amour, douleur et louange se pressent sur mes lèvres, et pourtant, je ne saurais trouver les mots qui les traduisent. Je sens en moi comme un obstacle secret qui me les cache; je crois sentir en moi un commandement contraire qui me vient de ce mort; je suis sûr qu'il ne veut ni douleur, ni louange; et il me semble que je devine les paroles qu'il attend de moi. »

Ici l'orateur s'arrêta, la gorge serrée. Un frémissement d'émotion courut parmi la foule qui se pressait sur les marches. Quelques voix dirent tout bas :

— Oui, oui, oui.

Dom Aurelio reprit :

« Paix à toi, paix à toi, ô esprit de Piero Maironi, ô esprit de Benedetto! Je ne dirai pas mes propres paroles, les paroles de l'amour, de la douleur et de la louange. Je dirai celles que tu attends de moi. Que le vent de ta montagne souffle, non pour les disperser, mais pour les porter au loin, dans tous les lieux où l'on a prononcé ton nom, soit avec amour et avec respect, soit avec colère et avec injure.

« Écoutez! Cet homme a beaucoup parlé de religion, de foi et d'œuvres. Il n'était ni un Pontife qui dogmatise du haut de la chaire, ni un prophète; et il a pu, ayant beaucoup parlé, se

tromper beaucoup ; il a pu énoncer des propositions et des idées que l'autorité de l'Église avait raison de repousser. Le vrai caractère de son action n'a pas été de discuter des questions théologiques, où il a pu mettre le pied à faux ; ç'a été de rappeler à l'esprit de l'Évangile les croyans de tout ordre et de tout état, ç'a été de déterminer la valeur religieuse de cet esprit incarné dans la vie, dans les sentimens et dans les œuvres des hommes. Toujours il a proclamé sa fidèle obéissance à l'autorité de l'Église et au Saint-Siège du Pontife romain. Vivant, il se glorifierait d'en offrir la preuve et l'exemple au monde. C'est en son nom que je l'affirme ! Il savait que le monde méprise l'obéissance religieuse comme une lâcheté. Et lui, à son tour, il a fièrement méprisé les mépris de ce monde, qui ne laisse pas de glorifier l'obéissance militaire et les sacrifices qu'elle impose, quoique l'autorité militaire recoure aux prisons et aux menottes, à la poudre et au plomb, tandis que l'autorité religieuse ne recourt à quoi que ce soit de tel.

« Il n'a rien aimé sur la terre autant que l'Église. Quand il pensait à l'Église, il se comparait à la moindre des pierres du plus vaste temple, pierre qui, si elle avait une âme, se glorifierait de s'identifier avec le colossal édifice, de se perdre en lui, d'être comprimée par lui dans tous les sens. Oui, il a cru connaître les esprits malins que l'Enfer déchaîne au sein de l'Église et qui, nous le savons par la divine promesse, ne prévaudront jamais contre elle, mais qui peuvent lui infliger de cruelles blessures en conjurant avec d'autres esprits malins qui font rage dans le monde. Il a cru les connaître ; et ce fut une passion de filial amour, de filiale douleur, qui l'amena suppliant aux pieds du Souverain Pontife, du Père vénéré des fidèles.

« Il veut que je pardonne en son nom à tous ceux qui, sans avoir dans l'Église une autorité de juges, l'ont condamné comme théosophe, comme panthéiste, comme éloigné de la fréquentation des sacremens ; mais il veut aussi qu'en même temps je proclame à voix haute, pour abolir le scandale de ces accusations, combien il a détesté toutes ces erreurs, et comment, depuis le jour où, malheureux pécheur, il s'est tourné du monde vers Dieu, comment, dis-je, toujours et en toutes choses, il s'est conformé aux croyances et aux pratiques de l'Église catholique jusqu'à l'heure de sa mort.

« Il est mort avec le ferme espoir qu'un temps viendra où seront repoussés dans les portes de l'Enfer les esprits malins qui travaillent l'Église, et qu'alors tous les hommes qui ont reçu le baptême et qui invoquent le nom du Christ s'uniront en un seul peuple religieux autour du Saint-Siège du Pontife romain. Il demande à ses amis de prier pour la réalisation de ce grand objet.

« Amis et frères qui vous êtes indignés des fausses accusations lancées contre cet homme par de simples particuliers, par des journalistes et par des pamphlétaires catholiques, pardonnons-leur comme lui. Pardonnons aussi à ceux qui l'ont raillé, qui l'ont outragé à cause de sa foi. *Nesciebant*. Nous sommes nous-mêmes trop ignorans pour qu'il nous soit permis de juger les ignorances d'autrui. Voyageurs de la nuit, interrogeons les étoiles ; appelons-nous les uns les autres dans les ténèbres avec des voix d'interrogation, de conseil, de secours ; annonçons la bonne voie, quand nous l'avons trouvée, pour que d'autres entendent et viennent ; mais ne jugeons pas celui qui ne vient pas : car nous ne savons pas si, entre lui et nous, il n'y a pas des obstacles qui dépassent ses forces. Prions pour tous et avançons dans l'obscurité, en attendant l'aurore du jour de Dieu.

« Dépouille qui nous fus si chère, repose en paix jusqu'à ce jour-là ! »

Le cercueil descendit à côté de celui d'Élisa Maironi ; les dernières prières furent dites ; la fosse fut comblée. Le curé était retourné à l'église pour se dévêtir, et les assistans s'étaient dispersés ; Massimo, Dom Aurelio, les jeunes Romains, après s'être attardés un peu auprès de la tombe, sortaient du cimetière. Le sacristain allait fermer la grille, quand la femme qui paraissait être une suivante vint le prier de laisser encore cette grille ouverte pendant quelques instans. Comme le sacristain hésitait, Massimo et Dom Aurelio intervinrent ensemble, dirent à cet homme de consentir. La suivante rejoignit la dame voilée qui attendait sur le chemin, à l'angle occidental du cimetière. La dame s'approcha, entra au cimetière, tandis que la suivante restait dehors avec le sacristain. La haute et mince personne s'agenouilla quelques minutes sur la terre remuée, puis se releva, s'appuya au bras de la suivante, descendit les marches et reprit le chemin d'Oria, sans rien dire. Elles rencontrèrent bientôt le batelier, qui venait les avertir que le lac était mauvais

et qu'il fallait deux rameurs. Sur un signe que la dame fit silencieusement, la suivante ordonna de prendre un second rameur. Et elles continuèrent leur chemin vers Oria.

Cependant un homme qui, pendant la cérémonie, s'était chargé de remettre à Massimo un billet apporté de San Mamette par un enfant, et qui n'avait plus songé à le faire, se souvint de la commission et présenta le billet au jeune homme. Celui-ci, entre deux coups de vent, put lire, en s'éclairant avec des allumettes :

« Notre amie est fort mal. Venez le plus tôt que vous pourrez.

« LEILA. »

Massimo communiqua aussitôt la fâcheuse nouvelle à Dom Aurelio, qu'il supplia de venir avec lui près de la malade. Dom Aurelio aurait dû repartir tout de suite pour Milan ; mais, vu la circonstance, il y renonça. Les deux amis prirent congé des jeunes Romains si précipitamment que ceux-ci s'étonnèrent de ce brusque départ.

Le bateau n'était pas reparti encore, lorsque, à la clarté de deux lanternes, la dame voilée et sa compagne montèrent dans une barque que les eaux ballottaient. La barque, vigoureusement poussée par quatre rames, passa presque au ras du bateau, dans la lumière qui venait du salon de première classe. Sur le pont, les jeunes gens regardaient avec curiosité. La dame, qui avait ôté son voile, était jeune et belle. Un des jeunes gens s'écria :

— Je sais qui ! C'est la dame à cause de laquelle Benedetto a fui le monde !

— Qui est cette dame ? demanda un autre.

Ils connaissaient tous le fait vaguement; mais aucun d'eux ne savait le nom de la dame. Ils coururent de la poupe à la proue avec une curiosité ravivée, tâchant d'apercevoir encore l'esquif que l'on entendait lutter contre les flots; mais l'esquif n'était plus visible. Quand le vapeur fut en marche, ils le réaperçurent pendant une seconde, dans le rayon électrique du torpilleur. Puis Jeanne disparut dans la nuit, pour toujours.

VI

Tout à coup, depuis midi, l'état de Donna Fedele s'était aggravé. Elle ne souffrait pas; mais la fièvre, devenue très ardente, indiqua au médecin le commencement de l'infection générale. Il n'y avait plus rien à tenter; la condamnation était irrévocable : ce pauvre corps avait perdu toute force de résistance. La malade, en pleine possession de ses facultés, comprit la situation, demanda un prêtre et le viatique. On appela le curé de San Mamette. A cinq heures, tout avait été fait. Le curé, édifié par la foi, par la piété, par la résignation de cette malheureuse dame, lui avait administré l'huile sainte.

Après avoir reçu les secours religieux, la grande préoccupation de la mourante fut le retour du jeune homme. A chaque instant elle s'informait de lui, si bien qu'elle finit par s'en excuser à Lelia :

— Je suis une sotte, dit-elle en prenant la main de la jeune fille. S'il n'est pas revenu encore, c'est qu'une circonstance fortuite l'a retardé. Mais je voudrais lui dire quelque chose et je redoute qu'il n'arrive trop tard.

La jeune fille essaya de la rassurer, sans y réussir. Les pleurs arrêtés dans sa gorge l'empêchaient de parler. Elle portait envie à la cousine Eufemia. Celle-ci était sereine, et, quoique son dévouement pour Donna Fedele touchât à l'adoration, la crainte de ne savoir pas accepter humblement la volonté de Dieu lui tenait plus encore au cœur. Elle donnait sans relâche ses soins à la malade, allait et venait, grave, tranquille, sans larmes.

Vers six heures, quand le curé se fut retiré en promettant de revenir à sept heures, Donna Fedele pria le médecin et la cousine de sortir; puis elle appela Lelia près de son lit, fit signe à la jeune fille de s'agenouiller, pour pouvoir lui passer le bras autour du cou.

— Ma chérie, prononça-t-elle, dis à Massimo que, pensant à lui et à sa pauvre mère, je suis morte avec une douleur et avec une espérance. Le lui diras-tu?

Déchirée par un combat intérieur, parce qu'elle croyait deviner quelle était cette douleur et quelle était cette espérance, parce qu'elle ne pouvait les faire siennes, et parce qu'au surplus

l'idée d'exercer par mandat une pression sur l'esprit de Massimo l'épouvantait, mais que, d'autre part, il eût été horrible de se refuser à satisfaire ce désir, Lelia répondit un « oui » qui ne trompa point la mourante. Celle-ci retira son bras du cou de la jeune fille en soupirant, murmura qu'elle aurait eu beaucoup d'autres choses à dire, mais qu'elle n'en avait pas la force. Elle demanda qu'on lui mît un crucifix entre les mains, et elle ne parla plus jusqu'à neuf heures.

A neuf heures, elle demanda encore si Massimo était revenu ; et, quand elle sut qu'il n'était pas là, elle entra de nouveau dans un état d'inquiétude. Lelia, pour essayer de la tranquilliser, fit porter à Oria, par un enfant, le billet qui ne fut remis au jeune homme qu'avec beaucoup de retard. Ensuite la malade sembla perdre la notion du temps et de l'espace ; de minute en minute, elle demandait si Massimo était rentré. A onze heures, Lelia commença aussi à être inquiète : car on n'avait pas de nouvelles de l'enfant qui avait porté le billet, et elle ne comprenait pas que Massimo, après avoir reçu ce billet, ne fût pas accouru tout de suite.

A onze heures et quart, l'hôtelier, qui avait envoyé quelqu'un à Albogasio pour prendre des renseignemens, monta l'escalier quatre à quatre et annonça :

— Il vient ! Il vient !

Lelia descendit, rencontra le jeune homme et le prêtre dans le vestibule de l'hôtel. Elle ne s'attendait pas à voir Dom Aurelio, qui comprit son embarras, la laissa donner à Massimo de rapides informations et monta tout d'une traite l'escalier. L'hôtelier le conduisit à la porte de la chambre occupée par Donna Fedele. Cette voix connue, ce visage qui respirait la bonté souriante, ranimèrent la malade.

— Ah ! c'est vous, Dom Aurelio ! fit-elle. Et Massimo ?

Penché à l'oreille de la mourante, tandis que le curé de San Mamette, le médecin et la cousine Eufemia se tenaient à l'écart, Dom Aurelio lui dit quelque chose, d'une voix si basse que les autres n'entendirent pas même qu'il parlait. Mais ils entendirent que Donna Fedele, d'une voix faible, répondait quelques paroles dites avec un inexprimable accent de surprise et de joie.

— Le voici, ajouta Dom Aurelio en se redressant, tandis que Massimo entrait.

Subitement Donna Fedele se transforma. Il sembla que la

chambre de la mort devenait la chambre de la convalescence, à tel point que, pendant un instant, les personnes présentes crurent à une mystérieuse et bienfaisante crise. Le premier indice en fut que la malade demanda à Massimo s'il connaissait la lettre du sieur Momi; et, sur la réponse négative du jeune homme, elle fit signe à Lelia de la lui montrer. Pour lui être agréable, Massimo tint une minute devant ses yeux, sans lire, la feuille de papier à lettre où le sieur Momi accordait son consentement, protestait qu'il voulait demeurer simple administrateur de la fortune de sa fille, et déclarait son intention de quitter bientôt la Montanina, parce que l'air de ce pays ne convenait pas à sa santé. Il envoyait aussi ses complimens à Massimo, qu'il priait en outre de vouloir bien lui écrire deux lignes pour approuver les dispositions prises par Lelia touchant la reddition des comptes.

Ensuite Donna Fedele invita les deux jeunes gens et Dom Aurelio à s'approcher.

— J'ai été malveillante pour l'archiprêtre et pour le chapelain de Velo, dit-elle. Faites-leur savoir que je le regrette.

— Oui, oui, je me charge de le leur faire savoir, répondit Dom Aurelio.

Elle l'en remercia par un long regard d'une signification ineffable. Et elle donna à entendre qu'elle aurait voulu lui baiser la main.

Vers trois heures du matin, on comprit, à l'agitation de ses mains et à l'inquiétude de ses lèvres, qu'elle désirait quelque chose et qu'elle ne pouvait dire quoi. Elle indiquait du regard un vase de cristal où languissaient les roses du cottage. La cousine Eufemia mit son oreille à la bouche de la mourante, n'y perçut que le souffle d'une parole inarticulée, demanda :

— Les roses?

Donna Fedele fit un signe affirmatif, et ses mains tâtonnèrent sur les couvertures. La cousine supposa qu'elle voulait avoir les roses sur son lit et s'éloigna pour les retirer du vase. Mais, avec les yeux, la malade dit : « Non, non. » La pauvre Eufemia se désolait de ne pas comprendre. Massimo et Lelia avaient bien compris, mais ils n'osaient parler. Celui qui osa, ce fut Dom Aurelio, plus familier avec la mort.

— Vous désirez qu'*après* on les sème sur votre lit? demanda-t-il.

Donna Fedele le remercia des yeux.

Enfin ces beaux et grands yeux bruns qui, durant cinquante-deux ans, avaient répandu tant de lumière spirituelle, tant de douceur exprimée par de bons sourires, se fermèrent. Les mains se tranquillisèrent sur le crucifix. Dom Aurelio se pencha vers le visage immobile. Comme il voyait les cils se mouvoir légèrement, il n'était pas persuadé que ce fût encore la fin.

— Chère amie, dit-il d'une voix forte, recommandez-nous au Seigneur. Est-ce que vous souffrez?

Les yeux ne s'ouvrirent pas; mais les lèvres, blanches comme la cire, s'agitèrent; et Dom Aurelio crut entendre qu'elles disaient :

— Je suis heureuse.

Il répéta :

— Elle a dit : « Je suis heureuse. »

Et, sans la quitter des yeux, il fit signe aux assistans de se mettre à genoux. Il y eut quelques minutes de silence.

— Oui, elle est heureuse! reprit-il à haute voix, solennel. Réjouissons-nous et adorons.

Le soleil se levait, et Donna Fedele Vayla de Brea gisait, vêtue de noir, le crucifix entre les mains, sur le lit où, mêlées aux roses fanées du cottage, rougeoyaient les roses fraîches de la Valsolda. La mort lui avait rendu son doux sourire. Ce sourire, lueur secrète d'une vision bienheureuse, transparaissait sous les paupières closes, fleurissait imperceptiblement sur les lèvres de cire. Nulle beauté jeune et vivante ne l'aurait emporté sur cette beauté d'ivoire qui souriait, dans l'épaisse chevelure de neige. Ainsi, après avoir accompli sa bienfaisante journée selon la foi de ses pères et selon l'esprit de l'Évangile, après avoir tenu la promesse faite lorsqu'elle priait au lit mortuaire de M. Marcello, après avoir atteint le but de sa suprême offrande, la blanche Dame des Roses reposait dans la première clarté de la mystique aurore.

ANTONIO FOGAZZARO.

LE RÔLE D'UNE MARINE

EN CAS DE GUERRE

I

Quelques jours avant la crise ministérielle qui devait porter M. Delcassé à la Marine, paraissait une interview de lui destinée à calmer les inquiétudes publiques au sujet de notre situation navale. Pourvu que fût voté le programme de l'amiral de Lapeyrère, M. Delcassé envisageait avec optimisme l'état de nos forces maritimes. Qu'est-il besoin de leur demander? Dans la Manche, la mer du Nord, l'Atlantique, la flotte anglaise couvre notre littoral et protège notre commerce contre les entreprises allemandes; en Méditerranée, le programme Lapeyrère nous maintiendra plus forts que l'Autriche et l'Italie unies. Il suffit donc de conserver notre système d'alliances et d'ententes, — et M. Delcassé ne doute pas que le gouvernement ne s'en fasse une loi, — pour que notre marine reste à la hauteur de sa tâche protectrice. L'interview portait ce titre en gros caractères: *La marine française au 4e rang. Qu'importe!*

Ainsi, nous sommes invités à nous assurer sur la protection d'autrui! En face de l'ennemi le plus probable et le plus redoutable, sur le théâtre principal des opérations, nous nous abstiendrons d'intervenir! Telle est la condition de la confiance à laquelle on nous engage. Et notre marine doit paraître suffisante, dès qu'elle répond à un seul cas, celui d'une guerre entre la Triple Entente et la Triple Alliance.

Quelques jours plus tard, M. Delcassé, devenu ministre, tenait à répéter, dans la discussion de son budget, la même note optimiste. Mais désireux d'échapper à la critique, il l'appuyait, cette fois, d'une comparaison avec l'Allemagne. La situation navale, somme toute, est rassurante, disait-il en substance, puisque le programme prévu nous donne, en 1920, vingt-deux *dreadnoughts*, autant que les Allemands.

Malheureusement, la réalité, sans justifier les alarmes excessives contre lesquelles M. Delcassé entendait protester et qui risqueraient de mener au découragement, ne permet pas d'admettre sans correctifs l'idée d'une véritable égalité de forces, qui semblerait résulter de cette constatation. C'est en 1920 que doit s'achever notre programme; en 1919, l'Allemagne aura rempli le sien, si elle ne l'a dépassé. Elle s'est réservé toutes facilités pour l'accroître de deux grosses unités par an à partir de 1913. Ne le fît-elle pas, que les chiffres à considérer pour définir la situation militaire différeraient de ceux qui ont été présentés à la tribune par M. Delcassé. Ce sont, à vrai dire, vingt-huit *dreadnoughts* allemands qui s'opposeraient aux vingt-deux nôtres; sans compter, contre nos sept vieux ou médiocres croiseurs cuirassés, quinze cuirassés rapides, dénommés croiseurs eux aussi, mais égaux en puissance à des cuirassés véritables, bien que secondaires. Au total, notre programme prévoit, en 1920, vingt-huit unités de ligne; le programme allemand en produit, en 1919, cinquante-huit au moins. Et si la seule comparaison de ces chiffres, trop sommaire à bien des égards, peut paraître plus menaçante que de raison, elle s'éloigne moins sans doute de la réalité que le calcul optimiste de tout à l'heure.

Dès lors, une question se pose: Quel danger offre une semblable disproportion? L'autorité personnelle et ministérielle de M. Delcassé, son ardent patriotisme, le retentissement de sa double affirmation de confiance en soulignent l'intérêt. Rappelons-nous que le programme naval va être discuté par les Chambres. C'est le moment d'y porter attention.

Laissons donc de côté tout ce qu'on pourrait dire par ailleurs sur nos raisons de désirer une marine de premier ordre. Oublions notre empire colonial, le second du monde; négligeons l'importance de nos placemens à l'étranger, le souci de notre commerce et de notre influence, nos traditions, le prix même que la force mouvante de nos flottes peut donner à notre

amitié. Ne pensons plus qu'au péril grandissant sur notre frontière de l'Est, à cet État militaire dont la population s'accumule, dont les besoins d'expansion augmentent, dont la pression pèse chaque jour plus lourdement sur nous Les alliances! on sait quelles vicissitudes peuvent les traverser, quels empêchemens momentanés les paralyser, quelles crises imprévues les rendre parfois inefficaces. On sait aussi le travail obscur du temps qui mine sans repos les combinaisons les plus stables en apparence. Personne n'a vu cheminer la lézarde, et le moment venu, quelques mois, sinon quelques semaines font apparaître une situation nouvelle. Ainsi l'Angleterre, il y a peu d'années notre rivale partout, devient tout à coup notre appui; l'Autriche, qu'on s'accordait à considérer comme le grand facteur de paix en Europe, y apporte brusquement une cause d'agitation. Qui nous garantira contre les surprises de l'échiquier diplomatique? Allons-nous donc régler nos forces sur une seule hypothèse, la plus favorable, et proportionner à des perspectives extérieures, qui peuvent changer, en peu de jours, une situation navale qu'il faut tant d'années pour rétablir?

Si cette question mérite d'être examinée, ce n'est pas seulement à cause des paroles prononcées à la tribune par M. Delcassé, c'est aussi et surtout parce qu'elle se pose dans l'esprit public; ou plutôt, parce qu'elle y reçoit le plus souvent une réponse instinctive, irréfléchie; parce qu'il existe à ce sujet un vaste malentendu entre le pays et le gouvernement responsable de notre organisation maritime; parce qu'il règne en France de singulières illusions et de dangereuses ignorances. Combien d'hommes éclairés ne voient dans la marine qu'un accessoire, glorieux, mais nullement indispensable, de la grandeur et de la prospérité française; disons le mot, un luxe, à réserver pour les époques de richesse surabondante! Si l'on part de ces prémisses, c'est avec raison qu'on voudra la subordonner aux intérêts de premier plan de notre pays. Reste à savoir si l'on en peut partir.

Devant notre si grave infériorité maritime à l'égard de l'Allemagne, nous devons envisager tous les cas et peser toutes les conséquences. Quels que soient les autres élémens d'une guerre générale où nous soyons engagés dans un parti et l'Allemagne dans le parti adverse, c'est contre nous que celle-ci tournera son premier et son principal effort. Aucun système d'alliance ne peut jusqu'ici nous préserver de ce choc initial.

Sous la menace d'une invasion, l'Angleterre, en particulier, n'aurait-elle pas trop à couvrir ses propres ports et à conserver coûte que coûte la maitrise de la mer du Nord, pour s'engager à fond dans la protection de nos côtes, sur l'Atlantique par exemple?

Les alliances actuelles nous garantissent d'un péril immédiat : il n'est pas dit qu'elles rendent impossible, à la faveur de circonstances qu'on ne saurait ni prévoir ni prévenir, le combat singulier des deux nations voisines, sous les regards de l'Europe prête à mobiliser. Comment donc affirmer que la France ne se trouvera pas un jour à supporter seule, fût-ce passagèrement, la pression des forces allemandes? Il y a là une hypothèse que la disproportion des puissances navales nous oblige à envisager, un péril fondamental et permanent contre lequel la prudence la plus élémentaire doit nous tenir armés.

Dans ce duel, que perdrions-nous en perdant la maîtrise de la mer? Tel est le point qu'il faut élucider pour savoir si la puissance sur mer constitue pour nous une nécessité vitale, à quel degré et pourquoi?

II

Ce qui détermine là-dessus l'opinion commune, c'est d'abord et instinctivement la comparaison avec l'armée de terre, c'est ensuite le souvenir de 1870, c'est enfin l'idée courante qu'on se fait d'une guerre future. Regardons en face ces trois objections. Sans aucun doute notre premier besoin vital est celui d'une puissante armée de terre, proportionnée à celles qui nous menacent et aux convoitises que nous pouvons éveiller. A cet égard, le raisonnement instinctif de la foule a raison; et s'il fallait choisir entre l'armée et la marine, si tout ce que nous donnons à la mer venait réellement en diminution de notre puissance terrestre, il serait criminel de réclamer une marine. Mais pourquoi raisonner sur des suppositions notoirement contraires à la réalité? En fait, il n'y a pas à choisir : bien loin de se nuire, les deux espèces de force militaire, à condition d'être équilibrées, se servent mutuellement. Sans qu'il soit besoin de le démontrer par le détail, il est facile de faire comprendre que l'effectif de l'armée de terre a ses limites, dépendant non pas seulement du nombre d'hommes valides

fournis par la nation, mais aussi des masses qu'on peut utilement mettre en œuvre (1). Au delà des proportions correspondantes, qu'il soit question de l'armement, de l'instruction ou de l'approvisionnement, les dépenses deviendraient gaspillage. On n'en tirerait qu'un faible rendement, très inférieur à celui qu'il faut attendre des forces maritimes.

Avant d'achever la comparaison des armées de terre et de mer, éclairons-la par un exemple qui répond aux deux autres objections.

Ce qu'il y a au fond des idées courantes, c'est ceci : la marine n'est pas un organe essentiel dont les services influent sur la guerre terrestre, puisqu'en 1870 notre supériorité maritime ne nous a servi de rien. Ce qui équivaut à admettre :

1° Qu'en 1870 la supériorité maritime ne nous a servi de rien. 2° Que la situation réciproque des deux pays étant la même aujourd'hui, amènerait par conséquent les mêmes résultats.

Or ces deux affirmations, portant l'une sur la guerre passée, l'autre sur la guerre future, sont également erronées. En 1870, nous possédions une incontestable supériorité navale; nous n'en avons pas tiré tout le parti qu'on espérait. L'insuffisante netteté des plans d'offensive maritime et l'écrasement immédiat de nos armées de terre rendirent inutiles les préparatifs d'un débarquement, qui pouvait porter le trouble dans la mobilisation ou tout au moins dans la concentration ennemie. N'avons-nous pas cependant recueilli le bénéfice de notre force navale? C'est ici la question la plus controversée.

Pour apprécier l'utilité d'une marine, il faut peser séparément les avantages que, dans le fait, la nôtre nous a procurés, et les résultats que nous en aurions pu faire sortir. Tranquilles du côté de la mer, nous avons pu consacrer tous nos efforts à la lutte terrestre. La liberté des communications avec l'extérieur nous a permis de renouveler nos armes, nos munitions, nos approvisionnemens, de prolonger la guerre de plusieurs mois. Mais qui sait s'il n'eût pas été possible de la prolonger encore, qui sait si le résultat ne se fût pas trouvé quelque peu

(1) La France peut mobiliser près de 4 millions de soldats instruits, l'Allemagne 6 millions, mais chacune environ 1 million seulement de troupes à mettre en ligne efficacement, si même on arrive à trouver l'emploi de semblables effectifs.

différent et la paix moins onéreuse, au cas où, après les erreurs et les défaillances accumulées au début des hostilités, on eût évité les fautes militaires, du caractère parfois le plus grave, qui ont été commises par la suite? La liberté des mers nous permettait de jouer nos dernières cartes favorables. Toutefois laissons là les hypothèses. Dans les événemens, tels qu'ils se sont accomplis, notre supériorité maritime a eu sa part bienfaisante. Ne comptons pas, si l'on veut, l'honneur sauf : le relèvement du pays, si rapide au cours des années suivantes, sera bien tenu du moins pour un profit positif. Il ne fut possible que par la survie de nos industries, alimentées grâce à la mer durant tout le conflit. Maintenant au dehors leurs ventes, leurs débouchés, leur clientèle, elles ne cessèrent de fournir au pays l'argent, nerf de la guerre, condition des réarmemens qui devaient assurer l'indépendance future. Dans l'année 1870, nous jetâmes sur les marchés étrangers des soieries pour 485 millions, contre 447 seulement en 1869. L'exportation des articles de Paris se monta encore à 314 millions. Et la balance commerciale put se solder, comme l'année précédente, par un simple bénéfice de 67 millions au profit de l'étranger, ce qui permit à la Banque de France de maintenir le taux de son escompte à 6 pour 100, alors qu'il avait atteint 7 et 8 en pleine paix vers 1864.

A ces avantages matériels, dus en grande partie à la maîtrise de la mer, joignons l'avantage moral de la résistance elle-même. Ce prolongement de la guerre eût-il été sans espoir, qu'en dépit de ses tristesses, il se fût montré utile, parce qu'il réveillait l'âme de la France. C'est à ce bel élan, aux sentimens qu'il fit vibrer dans tous les cœurs, que nous devons et la reprise si rapide de notre vigueur et la place que nous avons su retrouver presque aussitôt en Europe.

III

Voilà pour la guerre passée, mais la guerre future? Ici encore l'instinct populaire juge trop vite et s'égare. La guerre future aurait à faire état de la marine d'abord pour les mêmes raisons qui, nous venons de le voir, nous la devaient rendre précieuse en 1870, ensuite en vertu des changemens accomplis depuis lors.

Prenons la situation militaire en elle-même. On nous dit :

« Qu'importent les victoires navales si nous perdons la bataille sur la Moselle! Après cette unique bataille, dont le succès emportera tout, le sort de la guerre sera instantanément, irrévocablement fixé. » On ajoute encore : « Et les pertes que sur mer nous ferions subir à l'ennemi ne serviraient qu'à grossir, à la conclusion de la paix, la note des frais réclamés par le vainqueur. »

Le capitaine de vaisseau Amet, professeur à l'École supérieure de marine, a, dans une conférence à la *Ligue maritime française*, fait justice de ce double sophisme. Pour ne pas enfler la « note à payer » d'un vainqueur éventuel, pourquoi ne pas économiser, à terre aussi, le sang de ses fantassins? Parce que la violence, qui risque d'accroître le poids de la défaite, peut seule d'autre part la détourner de nous, la rejeter sur les épaules de notre agresseur. En est-il donc autrement de la violence exercée sur mer? Nullement.

Notons, d'abord, qu'en aucun cas la modération du vainqueur n'est probable. La guerre devient surtout un moyen employé par les peuples pour s'enrichir : elle travaille pour l'avenir; elle ira juqu'au bout des intérêts. Nous vaincus, on exigerait tout ce que notre situation ou l'intervention des neutres permettrait d'exiger ; il s'agirait d'empêcher à jamais que nous nous relevions comme après 1870. Ce serait la saignée à blanc. Que la victime ait ou non résisté, que ses escadres aient ou n'aient point fait des dégâts, il n'importe. La guerre à laquelle il faut nous attendre, c'est la loi du plus fort, sans plus.

La vraie méthode consiste à riposter assez vigoureusement, assez tôt pour mettre l'ennemi hors d'état de dicter ses lois. Mais si *la* bataille est perdue! s'écrie-t-on, tout autre effort devient alors inutile. Illusion, découragement préalable que rien n'excuserait. Une guerre ne consiste pas en une bataille unique, *la* bataille, pas plus aujourd'hui qu'autrefois. En 1870 même, il en fallut plusieurs pour nous paralyser. L'exemple de la dernière lutte armée, celle de Mandchourie, nous montre au contraire la possibilité de chocs successifs à six semaines et plus (1) d'intervalle, entre les mêmes forces et avant que soit terminé un seul acte du grand drame militaire : et il est de sa nature un drame en plusieurs actes. Écoutons encore le commandant

(1) Kaïping, *14 juin* 1904; Liao-Yang, 25 août; le Cha-ho, 14 octobre; Keigantaï, 26 janvier 1905; Moukden du 19 février au *15 mars* 1905.

Amet : « Il n'y a pas, dit-il, de traité ou de cours de stratégie où je n'aie trouvé la démonstration que la guerre ne consiste pas en une chose unique et sans durée; où je n'aie vu prouver que le développement nécessaire de la victoire, c'est-à-dire les poursuites du vaincu jusqu'à son écrasement complet, ne peut être longtemps ni continuellement soutenu; qu'il atteint bientôt un point limite au delà duquel l'équilibre des forces étant rétabli entre les deux adversaires, la lutte se présente à chances égales entre eux; et que par conséquent, à moins d'avoir affaire à un adversaire sans patriotisme, sans souci de son indépendance, le règlement d'un conflit exige une série de victoires et non pas une seule. »

Plus s'allonge en effet la ligne de communications d'un envahisseur, plus il perd de sa puissance à se maintenir sur un sol ennemi, loin de sa base nationale d'où il doit tirer la plupart de ses ressources. L'histoire est pleine de ces revanches des vaincus d'un jour reconquérant leur patrie. Si nous doutons facilement de notre propre ressort, le cas échéant, supposons à l'inverse une victoire initiale de nos armées : aurons-nous rompu tous les obstacles? cela suffira-t-il pour abattre notre adversaire et parcourrons-nous sans nouvel assaut les 700 kilomètres qui séparent la Moselle de Berlin? Personne ne le croira.

L'intérêt de la question, indiscutable dans le cas même d'un duel franco-allemand, paraîtra bien plus évident encore la France ayant la Russie pour alliée. Alors tout dépendra de la durée de notre résistance au premier choc. Si nous ne sommes pas réduits à l'impuissance avant que l'immense empire moscovite ait pu terminer sa mobilisation, nous aurons le nombre pour nous et nos chances de succès seront doublées.

Mais quand le temps intervient de la sorte, bien d'autres élémens, qui ne sont plus purement militaires, prennent de l'importance, et vont mériter attention. Les peuples modernes sont de formidables transformateurs industriels, de gigantesques consommateurs. Ils ont besoin de puiser sans cesse au dehors des alimens et des matières premières, en masses considérables, et d'y verser continuellement les produits transformés par leur travail.

Leur activité économique est une force toujours en mouvement, qui a besoin de trouver issue : on peut les comparer à des chaudières énormes toujours prêtes à faire explosion, si

un accident vient interrompre le courant qui alimente leurs foyers industriels surchauffés. Ou encore, ils subissent la loi commune à tous les êtres, loi qui fait d'échanges perpétuels avec leur milieu la première condition de leur vie. Il n'y a plus dans notre Europe occidentale de population qui puisse vivre enfermée sur elle-même; toutes ont besoin de respirer, de s'alimenter à travers leurs frontières. On sait que l'homme recouvert en totalité ou sur une large surface par un enduit isolant qui rend sa peau imperméable, périt en quelques heures : en quelques semaines, plus ou moins rapidement, suivant l'intensité de sa vie industrielle, périrait une nation qui se verrait fermer tous ses échanges à l'extérieur.

Il faut se figurer le trouble apporté par l'état de guerre dans les populations condensées de nos pays. La seule mobilisation suffirait à créer une situation déjà grave, en désorganisant nombre d'ateliers de travail et en accaparant les transports. A ce trouble, plus marqué chez nous qui devrions appeler sous les armes une plus forte part de notre population, mais que l'Allemagne ne laisserait pas de ressentir, viendrait s'ajouter un trouble plus redoutable encore parce qu'il irait croissant à mesure que durerait la guerre : à ces populations tassées que nourrissent les grands pays de l'Europe moderne, il faudrait fournir du pain et du travail.

Du pain : car les contrées agricoles d'autrefois se sont métamorphosées. L'Allemagne, en 1870, comptait 75 cultivateurs pour 100 habitans : elle n'en a plus que 33. Elle est loin de produire sur son territoire tous les vivres nécessaires, comme il est bien prouvé par l'excès de ses importations alimentaires sur les exportations de même nature. Encore ces dernières consistent-elles surtout en bière et en sucre qui ne sauraient faire le fond de l'alimentation. Chez nous-mêmes, importations et exportations se balancent; néanmoins, l'inégale répartition et composition des récoltes nationales, le départ des cultivateurs pour l'armée, les ravages locaux de la guerre, les besoins surabondans des troupes, la difficulté des transports intérieurs amèneraient inévitablement la famine en quelque endroit, à moins de convois reçus de l'étranger.

Il ne faut pas seulement des vivres, il faut du travail. Il est de toute nécessité que, la plupart des industries continuant à fonctionner pendant la guerre, elles reçoivent leurs matières

premières. Il faut aussi qu'elles ne cessent pas d'écouler vers leurs débouchés habituels la plus grande partie de leurs produits, car, à défaut de ventes, l'entreprise serait incapable de payer ses ouvriers. La mobilisation n'enlèvera à leurs foyers qu'un homme sur 9 habitans en France, un sur 12 en Allemagne. Il restera donc sur place la très grande majorité de la population laborieuse, hommes âgés, femmes, adolescens, réformés, etc. Ces gens, il faudra les faire vivre, c'est-à-dire leur verser des salaires. Il faudra d'ailleurs les occuper. Imagine-t-on quelle crise effroyable soulèverait dans un pays d'industrie toute une population énervée par la guerre et chômant, désœuvrée, affamée!... Le gouvernement qui s'exposerait à laisser déchaîner sur son territoire de pareilles forces sociales, ne serait bientôt plus maître de conduire, suivant les intérêts de la guerre, les mouvemens mêmes de ses armées.

Eh quoi! dira-t-on, à défaut de la mer ouverte, les frontières de terre ne suppléeraient-elles pas aux transports maritimes abolis? On en va mesurer la difficulté. En France, le commerce de mer, égal, pour les exportations, à celui qui traverse les frontières terrestres, l'emporte sur lui de moitié pour les importations.

Il tient une place plus grande encore en Allemagne, puisque, en lui fermant, outre notre frontière, les chemins seulement de l'Angleterre, de l'Amérique et des Indes britanniques, nous aurions déjà coupé les voies où passe actuellement la moitié de son commerce total.

Pour répondre à des besoins nouveaux d'une pareille importance, il faudrait aux chemins de fer une élasticité qu'ils sont loin de posséder. A eux seuls la mobilisation et le service des troupes en campagne absorberaient tous leurs moyens. On s'en convaincra sans peine, comme le fait remarquer le commandant Amet, si l'on se rappelle le désarroi des Compagnies en des circonstances moins imprévues, lorsque Paris se vide ou se remplit aux vacances, ou lors des récoltes abondantes : pommes en Normandie, betteraves dans le Nord, etc. Le matériel de traction et d'exploitation, le personnel, les voies de garage ont été constitués pour le trafic normal : on ne peut les augmenter brusquement au delà de certaines limites.

La neutralité de la Belgique, ne l'oublions pas, risque fort d'être violée par l'offensive allemande. Voit-on, tout au travers

de la France, l'alimentation de nos régions du Nord et de l'Ouest, les usines de Lille ou de Nantes et jusqu'au fond de la Bretagne, assurées, à défaut de la mer, par voie ferrée, depuis la frontière d'Italie ou d'Espagne? Sur ces lignes transversales, si rares, accoutumées à un faible transit, il faudrait lancer des trains aussi rapprochés que ceux de notre banlieue parisienne. Tout manquerait pour cela. Et le trouvât-on, que le moindre accident jetterait le désordre dans cette organisation improvisée et surchargée.

Par ailleurs, le parfait fonctionnement des chemins de fer serait lui-même insuffisant à conjurer la crise. Ce n'est pas tout en effet pour l'industrie que de se procurer au-dehors ses matières premières et d'y faire parvenir ses produits. Il faut que, vis-à-vis de la concurrence, sa production reste, à prix égaux, rémunératrice. Elle ne peut donc consentir à une notable élévation des frais de transport. Ce serait pourtant le résultat du voyage nouveau imposé aux marchandises, pour aller chercher par un plus long chemin, au travers d'un pays voisin, l'aboutissement de lignes ferrées, qui ne transportent qu'à des prix bien supérieurs à ceux du fret maritime. Et encore ne serait-ce pas en quelques semaines, comme il le faudrait, surtout en quelques semaines de guerre, qu'on pourrait détourner des courans commerciaux aussi considérables. Chaque région agricole ou industrielle a sa clientèle qu'elle ne peut ni sacrifier tout à coup, ni trop indisposer, pour répondre brusquement aux offres d'un client d'occasion. Les livraisons et les achats sont souvent même soumis à des contrats à long terme qui s'opposeraient à tout changement immédiat. Quant à nos fournisseurs habituels dans les pays neutres nos voisins, il leur serait difficile de nous fournir beaucoup plus qu'à l'ordinaire.

IV

Nous n'avons examiné que le rôle de la mer comme intermédiaire de transport pour les matières indispensables à la vie générale de la nation. Il peut s'y faire des transports de guerre aussi, dont, en certains cas, nous aurions à tenir grand compte. Il s'agirait ici non plus seulement de conserver le libre passage sur la mer, mais d'y interdire les entreprises militaires ennemies. Car si nous n'en sommes pas maîtres, c'est qu'elle appartient à

l'adversaire. Quelle peut être l'action directe de sa flotte? Ceux qui font tout reposer sur la première bataille en Lorraine, doivent pourtant considérer qu'une escadre allemande maîtresse de la mer serait à même d'intercepter à l'heure opportune le rapatriement de nos troupes d'Afrique. D'ailleurs, notre état politique ne nous permettra sans doute pas de tirer l'épée les premiers. Notre République répugne à toute idée d'agression. Notre constitution nous oblige à ne déclarer la guerre qu'après un vote du Parlement, c'est-à-dire avec des délais et une publicité qui nous empêcheront de prendre les devans. Il faut donc envisager le cas où, avant toute bataille navale, une escadre allemande, ayant d'avance franchi nos défenses du Pas-de-Calais, et supérieure à nos forces méditerranéennes, viendrait croiser sur la route des convois destinés, dans les premiers jours de la mobilisation, à ramener en France les contingens du 19ᵉ corps, les troupes algériennes ou même noires stationnant en Afrique, et tous les effectifs que longtemps encore peut-être nous entretiendrons au Maroc. Si nous avions commis la faute de ne pas grouper à temps nos forces navales de première ligne, soit actives, soit de réserve, l'amiral allemand, maître de s'interposer entre leurs fractions, jouirait, momentanément tout au moins, d'un important avantage de position.

A moins d'une grande supériorité maritime, une pareille opération peut sembler aventureuse; elle le serait déjà moins, si l'escadre allemande avait accès dans les ports d'un allié méditerranéen. Mais l'Allemagne aurait autre chose à tenter, moins loin de sa base. De cette autre entreprise la crainte est si peu chimérique que notre dernier ministre de la Marine, l'amiral de Lapeyrère, n'a pas hésité à en évoquer la possibilité à la tribune du Sénat dans les termes suivans : « M. d'Estournelles ne croit pas au danger des débarquemens. Je ne partage pas son avis. Un débarquement est une entreprise difficile, soit; surtout si on ne l'a pas suffisamment préparé. Mais j'affirme qu'un débarquement sur les côtes de France est possible, et qu'en vingt-quatre heures on pourrait mettre une division à terre. Il faut, bien entendu, choisir convenablement l'heure et le lieu. Mais, sous cette réserve, le péril est certain. Et bien malavisé serait celui qui compterait sur des moyens militaires exclusivement terrestres pour y faire échec. »

Il s'agit, on le voit, d'un débarquement en force sur nos

côtes métropolitaines : tentative toute pareille à celle que nous avions amorcée en 1870 contre la Prusse, tentative qui figure assurément dans les plans de guerre du grand état-major allemand. Elle conviendrait d'autant mieux à notre ennemi qu'il dispose à la mobilisation de troupes beaucoup plus nombreuses que les nôtres.

Les armées actuelles sont si considérables qu'à partir d'un certain nombre, leur immensité même peut devenir une gêne. Il est donc indubitable que le général en chef allemand perdra moins que nous à distraire un corps de troupes pour une opération excentrique, d'autant plus gênante pour nous que, tombant par exemple sur nos côtes picardes ou normandes, elle y troublerait ou notre propre mobilisation ou du moins la concentration et l'approvisionnement des armées.

N'oublions pas, enfin, que le duel avec l'Allemagne isolée n'est pas la seule éventualité, ni même la plus probable qu'enveloppe le péril allemand. En cas d'une guerre entre la Duplice et la Triplice, une flotte austro-italienne menacerait nos communications avec l'Algérie et la Corse et pourrait aussi jeter des troupes sur nos côtes méditerranéennes. Contre l'Italie ou l'Autriche nos débarquemens seraient la riposte naturelle, celle qui paralyserait aux moindres frais la mobilisation contre nous.

Les débarquemens ne sont pas chose négligeable. Dans toute la partie de notre histoire qui va de Charlemagne à Louis XI, c'est de la mer que, Normands ou Anglais, vinrent nos plus redoutables ennemis. Plus tard, le progrès des armes et des transports terrestres rendit plus efficace la défense contre les faibles effectifs embarquables à bord des flottes à voiles. Et comme le développement économique n'exigeait pas, autant qu'aujourd'hui, un immense ensemble de communications au delà des frontières, les pays assaillis par mer réussirent à vivre sur eux-mêmes sans trop grand dommage. C'est ainsi qu'au XVIII[e] siècle les insultes des escadres anglaises, si douloureuses fussent-elles, ne menacèrent jamais profondément la sécurité de la France continentale.

Depuis lors le problème a changé une seconde fois par l'emploi de la marine à vapeur et le développement extraordinaire des armemens maritimes. La puissance de transport de la marine et sa puissance d'attaque contre les côtes croissent

plus vite que les moyens de défense terrestre. Cette disproportion, qui semble devoir s'accuser encore, tend à rétablir l'équilibre, des deux côtés de la frontière maritime, entre les forces d'invasion transportables par mer et les forces locales qu'on peut leur opposer dans la plupart des cas. Quand bien même cet équilibre ne serait pas encore atteint, c'est assez qu'on s'en rapproche pour que le caractère des guerres navales et aussi terrestres s'en trouve modifié. Mais peut-on compter que la supériorité de la défense terrestre sur l'agression maritime soit partout assurée !

Que voyons-nous dans le dernier demi-siècle qui vient de finir? L'importance croissante des opérations dites combinées, où la flotte et l'armée collaborent. C'est un débarquement qui amène la bataille navale de Lissa, un autre le massacre de l'escadre Cervera à Santiago; c'est pour soutenir des débarquemens que les escadres japonaises livrent aux Chinois leur combat du Yalou; pour en permettre d'autres qu'ils bloquent à Port-Arthur les navires russes et se jettent à Tsoushima sur Rodjetsventsky.

Il est vrai qu'en ces diverses circonstances, comme en celles que nous avons omis de rappeler, les débarquemens n'ont pris pied qu'en pays vacant ou sur des côtes mal défendues. L'expérience des Américains à Porto-Rico, celle des Japonais à Port-Arthur prouvent qu'actuellement les escadres semblent impuissantes contre les batteries de côtes bien armées et placées sur les hauteurs. Il y a donc des points invulnérables sur le littoral des grands pays comme la France où l'organisation défensive est complète. Mais ces points ne sauraient couvrir tout le front de mer, d'abord, à cause de la dépense excessive que nécessiterait la construction de forts aussi rapprochés; ensuite, parce que les positions favorables ne se trouvent pas partout. Sur d'immenses étendues, les hauteurs font défaut; et les batteries basses seront le plus souvent, quoi qu'on fasse, à la merci d'une attaque méthodiquement conduite par une escadre suffisante. Bien des plages en réalité ne sont commandées par aucun dispositif fixe de défense, comportant de la grosse artillerie.

En face de cet inévitable dénuement placez une escadre moderne avec la soudaineté de son approche, avec la puissance formidable de ses canons. En quelques heures, — et même, peut-on dire, en quelques instans, si elle apparaît au lever du jour, —

elle peut se trouver là, devant la défense surprise, et concentrer sur une zone qu'elle choisit le feu d'une armée entière. Elle a cet avantage de rassembler dans un espace exigu, sous la protection de cuirasses presque impénétrables, — tout à fait impénétrables à l'artillerie de campagne, — un nombre énorme de pièces des plus gros calibres, des modèles les plus perfectionnés, fournissant le tir le plus rapide et aux mains des canonniers les mieux exercés. Tel cuirassé porte à lui seul, sans compter les petits canons utilisables contre les torpilleurs, 44 bouches à feu. L'escadre enfin est mobile ; elle forme un but incertain qui se déplace et se déforme devant son objectif immobile, tandis qu'elle en connaît exactement la distance, qu'elle en peut parcourir le front et gagner en un moment les ailes. La vitesse, la concentration, l'initiative, la supériorité d'armement, que d'atouts dans son jeu !

Bien des gens croient nos côtes entièrement protégées par nos défenses mobiles, contre une pareille attaque brusquée. Nous avons des torpilleurs, des sous-marins, des torpilles ou mines sous-marines : n'est-ce point assez pour transformer en désastre un essai de débarquement? Non certes. D'abord, nous n'en avons pas partout en nombre. Ensuite, ce n'est qu'un risque ajouté aux autres risques de l'expédition : rien de plus. L'assaillant, choisissant et son heure et son point d'attaque, saura réduire au minimum les dangers qu'il court. Les torpilleurs, nous ne l'ignorons pas, restent inefficaces contre une flotte munie d'éclaireurs et de destroyers. Par ses propres bâtimens de flottille, celle-ci fera draguer les passes pour les débarrasser des mines flottantes. Elle-même se couvrira par des torpilles de blocus, par des estacades. Sa vitesse constituera l'une de ses meilleures garanties contre le tir des sous-marins; mais elle en trouvera une autre dans l'emploi des filets protecteurs, des filets Bullivant, qui lui permettront de séjourner sans trop grand péril dans un espace restreint. Que l'un de ses cuirassés soit atteint par une torpille, même par deux torpilles, les avaries n'en seront généralement pas mortelles. Et dût-elle perdre une ou deux de ses plus fortes unités, qu'elle n'aurait point à s'arrêter devant cette perspective, si le succès d'un grand débarquement devait être le prix de leur sacrifice. S'emparer d'un point stratégique, d'une île, d'une presqu'île, d'une baie proche de quelque port mal défendu, vaut bien un millier de vies

humaines et l'anéantissement d'un certain matériel. Tout se paye à la guerre. Mais peu importe, si, l'accès une fois assuré, l'envahisseur peut y faire, librement désormais, aboutir des convois, débarquer des troupes; s'il peut se fixer sur une position qui lui servira de base et d'où les plus grands efforts réussiront seuls à le déloger. Contre cette menace, nous ne saurions compter infailliblement sur la défensive spéciale ni des flottilles en mer, ni des forts à terre.

Il reste donc des plages où les débarquemens de vive force demeureront possibles, et ne trouveront obstacle que dans les forces mobiles de la défense terrestre. Or la puissance de l'artillerie navale est telle que, dans le cercle où elle peut faire converger ses feux, elle doit balayer le terrain et faire place nette pour les premiers effectifs mis à terre. Une armée navale de demain sera capable de présenter inopinément devant une plage 300 à 400 gros canons, accompagnés d'un millier de moyens et de petits. A terre, un corps d'armée ne possède que de 90 à 120 bouches à feu : on ne groupe un millier de canons de campagne, qui sont de la petite artillerie, que lorsqu'on réunit quelque 400 000 hommes. Dans l'arrière-pays, les assaillans se heurteront, il est vrai, aux troupes de l'adversaire, accrues d'heure en heure et de jour en jour par l'apport des voies ferrées de l'intérieur. Il est essentiel, pour réussir, que les envahisseurs demeurent assurés de leurs communications permanentes par mer avec leurs bases nationales; et il faut qu'à eux aussi arrivent constamment des renforts équivalens à ceux de l'ennemi.

Le problème de l'invasion par mer dépend ainsi des capacités de transport des marines nationales. L'exemple le plus instructif à cet égard serait celui de la guerre de Mandchourie. Les détails n'en ont pas encore été publiés. Nous en connaissons néanmoins les grands traits.

D'après l'expérience antérieure de l'expédition sud-africaine, les navires de commerce, qui sont les instrumens nécessaires de tout débarquement important, peuvent recevoir, pour un long voyage, en moyenne environ 200 hommes par 1000 tonneaux.

Le Japon, au commencement de 1904, avait rappelé toute sa marine marchande et supprimé tous les services réguliers de paquebots. Il disposait de 870 long-courriers représentant un

total de 533 000 tonneaux, dont un tiers environ convenait au transport des troupes à quelque distance. Il aurait donc embarqué à la fois 36 000 hommes. Pour atteindre les côtes les plus proches de Corée et jusqu'à Chemulpo, il fallait un jour de voyage. En comptant un jour pour l'embarquement, un pour le débarquement et un autre pour le retour, on aurait réalisé un débit quotidien de 9 000 hommes. Mais, en réalité, les départs furent beaucoup plus espacés, puisque, entre le 8 février et la fin de juillet 1904, on ne compte que 288 720 hommes de transportés, ce qui ne donne que 1 600 par jour. Cela tient aux craintes encore inspirées à l'état-major nippon par la flotte de Port-Arthur. On attendait pour se mettre en route qu'une nouvelle attaque de Togo immobilisât momentanément les bateaux ennemis.

D'autre part, le règlement japonais sur le service en campagne fixe comme suit les effectifs embarquables pour plus de quarante-huit heures : un bataillon (environ 2 000 hommes), prend 1 800 tonneaux de déplacement, un escadron de cavalerie 1 000 tonneaux, une batterie de campagne 900, une compagnie du génie 550. Pour moins de quarante-huit heures, on peut réduire de moitié les tonnages.

Ouvrons maintenant l'Annuaire du bureau Véritas ; nous y trouverons pour les seuls vapeurs de commerce allemands, et parmi ceux-là pour ceux qui dépassent 100 tonnes de jauge nette, 1 356 bâtimens, faisant ensemble 3 763 871 tonneaux.

En admettant donc que les plus petits bateaux ne soient pas utilisés, nous constatons chez nos voisins une capacité théorique de transport très considérable (le chiffre anglais des capacités de transport ci-dessus correspondrait ici à plus de 750 000 hommes et les chiffres japonais à beaucoup davantage). En supposant qu'une part seulement puisse être employée, il resterait de quoi porter à la fois, au même point, des centaines de mille hommes.

L'avenir est certainement destiné à multiplier les bateaux de commerce. Déjà la marine anglaise, dans la catégorie des vapeurs jaugeant net plus de 100 tonnes, compte, avec 6 411 unités, 17 189 989 tonneaux, c'est-à-dire plus de quatre fois et demie autant que l'allemande. On voit que ce n'est pas l'instrument maritime qui fera défaut. On voit aussi quelles masses pourraient être mises en jeu.

Les difficultés, il est vrai, viennent de la mer elle-même, de

la houle ou du clapotis qui empêchent le débarquement rapide d'une troupe nombreuse, et surtout son rembarquement précipité après un échec. Le passage d'un élément sur l'autre, par mauvais temps, crée un obstacle, un retard en un point des communications. C'est l'infériorité des troupes assaillantes sur celles qu'elles assaillent. On peut l'atténuer. Les marins savent, en répandant de l'huile, apaiser le clapotis. Le plus vraisemblable est qu'on viendra s'emparer d'un petit port, dont les quais seront d'un puissant secours. Chacun des transports japonais avait d'autre part été muni d'un certain nombre de sampans (bateaux plats) de débarquement, contenant 60 à 80 hommes, ou 6 chevaux et 14 hommes. Les mêmes sampans constituaient ensuite des môles de circonstance pour recevoir l'artillerie. A cet effet, ils étaient reliés entre eux et couverts de planchers improvisés.

Il reste dans cette voie des progrès à réaliser pour aménager les transports éventuels et préparer un matériel de plage, mais il suffit de vouloir et d'en faire les frais. Comptons que les Allemands en particulier y appliqueront leur esprit de méthode.

Les manœuvres navales de cette année donneront une preuve de l'attention qu'on apporte, chez nos voisins de l'Est, à cette question des opérations combinées. Elles assureront, suivant un plan très vaste, la coopération de la flotte et de l'armée de terre. L'étude des conditions et des méthodes de débarquement y jouera, paraît-il, le rôle principal; et l'Empereur suivra en personne l'exécution de cette partie du programme.

Les remarques précédentes mettent en évidence les chances de succès d'une tentative contre nos provinces de l'Ouest, quand bien même notre ennemi, venant de la mer, devrait prendre pied de vive force sur le littoral.

Une autre hypothèse s'offre à l'esprit : la violation éventuelle de la neutralité belge par une armée allemande, tentant sur le flanc gauche de nos troupes de l'Est un mouvement excentrique. Songe-t-on à la rapidité avec laquelle un corps d'avant-garde, débouchant ainsi de Mons ou de Charleroi, atteindrait nos ports du Nord, du Pas de Calais, de la Somme : Dunkerque, Calais, Boulogne, Étaples, Abbeville, entièrement désarmés contre une attaque de revers? L'escadre allemande, si nous lui laissions la maîtrise de la mer, n'aurait plus qu'à

choisir le lieu d'accès où un convoi pourrait en quelques jours débarquer une véritable armée d'invasion.

La capacité de transport des flottes commerciales est devenue tellement énorme que, dans ces conditions, le port occupé par l'ennemi formerait pour lui comme un point de son territoire national, une base sans cesse approvisionnée de matériel, de vivres, de munitions. Base beaucoup plus assurée, beaucoup mieux pourvue, que ne saurait l'être la tête de ligne d'un chemin de fer traversant les Vosges ou l'Argonne. Les troupes qui en feraient leur point de départ, adossées en quelque sorte à des forces maritimes dont nous avons vu la formidable puissance sur la région littorale, ne seraient-elles pas en mesure de créer une diversion redoutable, et de jouer un rôle de premier plan dans les opérations militaires ayant Paris pour objectif? Leur présence n'influerait-elle pas sur le sort même de la bataille décisive livrée près de la Moselle? Supposons-nous enfin vainqueurs dans cette bataille, mais Boulogne, Dieppe ou le Havre au pouvoir de l'ennemi; nous trouverions-nous en état de profiter pleinement de notre victoire?

V

Nous pouvons maintenant répondre à la première des trois objections formées dans l'esprit public; nous pouvons écarter cette opposition irraisonnée qu'il croit apercevoir entre la puissance navale et la puissance militaire. Ce qui précède montre en effet qu'on aurait tort de négliger l'action que les forces flottantes sont à même d'exercer sur la terre. Bien que les difficultés en soient parfois grandes, les moyens de les vaincre par un choix judicieux du lieu et du moment, et par une sage préparation de l'opération elle-même, sont aux mains des grandes puissances maritimes. Par là la marine peut atteindre à la fin de toute guerre, qui est la coercition matérielle s'étendant au besoin jusqu'aux biens et à la vie de la population ennemie dans sa masse.

Il en résulte aussi que le matériel naval, pour avoir toute son efficacité et remplir tout son rôle, doit comprendre une artillerie capable de vaincre les résistances côtières. Il faut donc de grands bâtimens. Il en faut certes déjà pour attaquer l'ennemi flottant, mais c'est un chapitre où l'on peut discuter : à la rigueur,

ce combat purement maritime, de flotte à flotte, se concevrait encore réduit au seul emploi de la torpille, et par conséquent livré par des flottilles : solution tentante pour ceux qui voient, dans la destruction des forces flottantes, l'unique but de l'action maritime. Nous venons de constater qu'ils oublient une part, la plus essentielle peut-être, de cette action, à savoir le combat amphibie de la mer au rivage et les opérations combinées. L'aide qu'une flotte peut prêter à des opérations de ce genre est en réalité sa raison profonde et primitive d'exister.

C'est qu'il n'y a pas deux espèces, entièrement différentes, de lutte armée; il y a le règne de la force, qui s'exerce par tous les moyens, à la fois sur terre et sur mer : et c'est la *guerre*. Pour y servir, il y a dans chaque nation l'ensemble des moyens spécialisés : l'Armée. Cette armée comprend des armes diverses : infanterie, artillerie, cavalerie, marine de haute mer ou flottilles; mais elle forme comme un organisme dont chacune des armes est un organe. Qui atteint l'organe blesse, diminue, parfois tue l'organisme, car celui-ci est un tout qui vit en chacune de ses parties. Ainsi de l'armée : en même temps qu'une proportion, il y a une solidarité entre ses armes diverses, et sa marine, en dépit des apparences, lui est indispensable au même titre que sa cavalerie.

La dualité apparente tient à la différence irréductible des deux élémens sur lesquels se meuvent les fractions terrestres et les fractions maritimes de l'armée, mais non à une opposition des intérêts ou des rôles militaires, pas même à une entière indépendance réciproque. Si cette dualité des domaines principaux rend nécessaire le plus souvent un dédoublement de l'action et des objectifs secondaires, l'union profonde reste vraie, et l'unité du plan d'ensemble s'impose toujours. C'est ce qu'avait bien compris Napoléon. Ce fut la pratique de tous les chefs de guerre dignes de ce nom. Dans son ouvrage classique sur l'influence de la puissance maritime dans l'histoire, le commandant Mahan a établi par quelques exemples la liaison indispensable des opérations maritimes et terrestres, par cela seul qu'il établit le retentissement fatal des premières sur les secondes.

Quelle preuve plus éclatante que le duel entre Rome et Carthage! Impuissante tant que l'empire de la mer lui échappe, Rome ne réussit à prendre vraiment pied en Sicile qu'après la victoire navale de Duilius à Myles en 260. Pour qu'elle reste

maîtresse de la grande île en dépit d'Hamilcar, il lui faut une première fois anéantir la flotte carthaginoise en 256 à Ecnome, la plus grande bataille navale qu'eût encore vue la Méditerranée, puis achever son triomphe aux îles Ægates en 241. A dater de ce jour, le sort de Carthage est fixé. Privé de la mer, Annibal doit user ses troupes aux longs circuits par l'Espagne et la Gaule, les épuiser en Italie sans espoir de renforts. Pendant ce temps Scipion avait tout loisir de jeter du premier bond une armée aux portes de Carthage. Il apparaît ici que le rôle de la marine, s'il est un rôle auxiliaire, est loin d'être un rôle subordonné.

On le verrait ailleurs : en Grèce, où la puissance du grand roi ne vint se briser qu'à Salamine et où la supériorité navale fit changer avec elle le destin de la guerre du Péloponèse; en Orient, où Actium, Lépante et Navarin marquent de grandes dates décisives; dans notre histoire, dont la guerre de Cent ans et les expéditions d'Italie ne se comprennent qu'à la lumière des faits maritimes; à l'origine des États-Unis et dans leur guerre de Sécession, etc.

Mais où pourrions-nous le lire plus clairement que dans ce grand drame napoléonien dont nous connaissons tous les traits? S'épuisant à frapper des coups inutiles puisqu'ils n'atteignaient pas l'Angleterre, Napoléon était condamné depuis Trafalgar. Le dénouement, qui s'achève à Waterloo, avait commencé en Espagne. Et c'est là, où la prise de la mer sur la terre se montre sous sa forme caractéristique, qu'il faut chercher la raison des événemens ultérieurs. L'Espagne, le Portugal, ne sont à vrai dire qu'un champ clos. Les deux forces qui s'y affrontent viennent du dehors : l'une de France, force uniquement terrestre, c'est-à-dire incomplète; l'autre d'Angleterre, force complète, comprenant une marine et assurée par elle de ses communications. La première fait reculer la seconde jusqu'au rivage ou peu s'en faut; mais en touchant la mer, comme autrefois Antée en touchant le sol, la puissance anglaise à chaque fois reprend sa force et son élan. Dans ces lignes de Torrès Vedras où la mer seule l'approvisionne et l'adosse, Wellington brave tous les généraux français, et c'est là que le nouvel Empire est frappé à mort.

Après cet exemple, après celui tout récent de Tsoushima, nous serions aveugles de ne pas voir la liaison des armes en dépit des élémens divers. A titre d'indication, permettant de

matérialiser cette liaison, bientôt, dans un nouvel élément, l'atmosphère, va entrer en jeu l'aéroplane. Les escadres qui déjà, même hors de vue, et grâce à la télégraphie sans fil, ne sont plus isolées du pays, se trouveront sans doute amenées à opérer avec l'aide des flottes aériennes. Par ces deux intermédiaires commodes pour porter l'un la pensée, l'autre un appui et des communications plus matérielles, le concours des bateaux et des régimens deviendra plus étroit. Une stratégie pourra se développer, organisant au mieux la convergence des armes dans une tactique appropriée. Elle aura l'avantage de toutes les concentrations.

On peut dire qu'alors l'armée complète ne se constituera avec ses trois ailes terrestre, maritime et aérienne, c'est-à-dire dans toute sa puissance unie, qu'auprès des côtes. C'est là, sous la double protection des formidables canons marins et de l'éclairage volant, que les troupes chemineront le plus sûrement; là qu'elles pourront exercer tout leur effort. Les côtes ne dessineraient-elles pas ainsi les lignes d'invasion et de défense, les *lignes de force* militaires de l'avenir, comme elles se montrent déjà les *lignes de force* commerciales, les surfaces de transit du présent? Au travers d'elles passent le flux de l'importation et le reflux de l'exportation ; au long d'elles circule le cabotage. De même, traversées déjà par le flux militaire des débarquemens, ou le départ des expéditions essaimantes, elles seraient encore longées, balayées par ces marées d'hommes que mettront en branle les futurs conflits européens. Elles formeraient le théâtre commun à la marine et à l'armée, rapprochées pour une coopération permanente. Personne alors ne niera qu'une flotte soit indispensable à la défense de notre sol.

VI

C'est une vérité que nous devrions admettre d'autant plus aisément qu'elle est à notre avantage. La marine représente, par excellence, l'arme des peuples pauvres en hommes et riches en capitaux. Tous les progrès de la mécanique et de l'organisation industrielles ont pour effet, ont pour but même d'augmenter le rendement individuel de l'homme en faisant, entre ses mains et à son œuvre, collaborer sans cesse plus largement les forces naturelles. La double condition de cet asservissement de la

nature, qui multiplie la puissance de l'unité humaine par rapport aux choses et par rapport aux autres hommes moins bien armés, c'est l'accumulation sur un même point, sous le contrôle d'un même individu, des valeurs et des poids. Le matériel est un capital fixe dont le prix va croissant avec son efficacité. Cela s'applique aux armées comme aux industries. Mais le même matériel se complique à mesure qu'il se perfectionne, et sa perfection consiste à étendre le nombre, la puissance, la masse des organes soumis à la main d'un seul homme et gouvernables par lui.

Or la mobilité des troupes à terre se trouve incompatible avec le développement des machines pesantes. Il faut passer à travers champs, franchir les ruisseaux et les fondrières, ménager les routes. Les poids sont limités. La mer, au contraire, porte tout aisément. Mieux encore : l'énormité des bateaux, donc des machines, des organes, des canons y est favorable à la production économique des constructions navales, à leur rendement militaire, à la mobilité des escadres par tous les temps, à leur emploi et à leur sécurité. Rien qui ne pousse dans la voie de la concentration mécanique, rien qui ne favorise l'évolution industrielle. Et là, sur l'Océan vide, point d'avantage de terrain qui puisse compenser une infériorité de mécanisme. La marine de guerre est le triomphe de l'industrie scientifique.

Il y a peu de jours que les journaux ont publié le récit d'expériences sensationnelles poursuivies depuis quelque temps par l'amirauté anglaise. Il s'agit de donner au commandant d'un cuirassé le pouvoir vraiment merveilleux de pointer et de tirer lui-même, du haut de sa passerelle, tous les canons enfermés dans les tourelles du navire. Les expériences ont réussi. La généralisation de ce rêve extraordinaire, qui semble inspiré par quelque Jules Verne, n'est plus qu'une affaire de mois. Voilà où en est le mécanisme naval.

Il ne saurait que progresser. Plus nous irons, plus l'utilisation des forces physiques et intellectuelles du marin, dans ce règne de la force meurtrière, l'emportera sur celle du soldat terrestre.

Dans la discussion du dernier budget anglais, M. Mac Kenna relevait ainsi le progrès accompli, en passant du type *King-Edward* au type *Dreadnought :* le poids de projectiles envoyé par minute, divisé par l'effectif de l'équipage, donne en moyenne,

pour chaque homme, 7 liv. 5 seulement dans le premier cas, 10,7 dans le second.

Prenons encore trois bâtimens italiens, le cuirassé *Regina-Elena*, le croiseur-cuirassé *Varese*, le croiseur-torpilleur *Agordat*. L'un, qui porte surtout des gros canons, a, par 1000 tonnes de déplacement, 3 bouches à feu (sans compter les petits 47 millimètres); l'autre, armé surtout de moyens canons, en a 3,6; et le troisième, avec des 75 millimètres seulement, c'est-à-dire le calibre de nos batteries de campagne, en porte 9,3, toujours par 1000 tonnes. Les équipages sont tels que chaque canon correspond comme nombre d'hommes à 18,6, à 18 et à 14,5.

Le dernier cas est le plus comparable à celui de l'armée de terre, en vertu de l'égalité des calibres. Or à terre, un corps d'armée de 41200 hommes et officiers est pourvu de 92 pièces, soit 446 hommes par pièce.

Il est vrai que le soldat possède d'autres armes, mais le marin aussi a d'autres moyens de guerre que le canon, quand ce ne serait que ses armes défensives, la cuirasse de son bateau, et la vitesse, et les approvisionnemens. Il n'en demeure pas moins que le canon est le plus redoutable multiplicateur de la force humaine, et que là où l'on en fait plus d'emploi, le rendement moyen de l'individu est supérieur.

Le chiffre de 14 à 15 hommes par pièce, que nous trouvons ainsi sur des navires de faible tonnage tels que l'*Agordat*, forme comme un coefficient d'utilisation de l'homme par la marine, dans un cas où la comparaison peut s'établir avec l'armée de terre. On voit à quelle disproportion aboutit cette comparaison. Mais on sait que les petits navires sont loin de répondre à la meilleure utilisation navale. La statistique de M. Mac Kenna nous en donnait tout à l'heure une preuve, en rapprochant les résultats obtenus par des types de cuirassés dont le tonnage va croissant. Avec cet accroissement augmentent, en effet, les poids d'artillerie que le bateau est susceptible de porter pour chaque mille tonneaux de déplacement, en même temps que diminue le nombre d'hommes nécessaire par mille tonneaux : double bénéfice.

Du premier phénomène nous avons, dans un précédent article, exposé les causes et donné des exemples probans; pour le second, nos trois bâtimens italiens nous offriront les élémens d'un calcul immédiat. L'*Agordat*, qui déplace 1300 tonnes,

nécessite, par mille tonnes, 134 hommes; au *Varese*, de 7500 tonnes, il n'en faut déjà que 73; la *Regina-Elena* enfin n'en prend que 56 : son déplacement atteint 12600 tonnes. Et les grands *super-Dreadnoughts*, aujourd'hui en construction, ne réclameront que 40 hommes par mille tonneaux. La progression ne se dément pas.

On en trouverait une semblable liée au perfectionnement constant des organes et de leur agencement, des méthodes et des dispositions ou matérielles ou tactiques. L'usine navale prête à des possibilités indéfinies qui accentueront toujours l'importance du matelot par rapport au soldat.

Aussi la marine se contente-t-elle, pour mettre en œuvre des flottes considérables, de peu de personnel. Toute la marine anglaise ne rassemble encore que 131600 hommes. Quand on reproche à la nôtre les quelque 50000 qu'elle enlève à nos régimens, fait-on le compte des troupes d'Afrique, atteignant à un chiffre double si l'on voulait, que la maîtrise de la mer nous permettrait de ramener en France?

Reste la question d'argent. Peut-être nous ferait-elle moins hésiter si l'on se rappelait que la mer rend avec un large intérêt les capitaux qu'on lui confie. Les dépenses navales constituent un bon placement. D'abord, la presque totalité en rentre directement dans des mains françaises; elles font, à elles seules, vivre sur notre territoire d'innombrables industries. Mais la prospérité de celles-ci attire encore les commandes de l'étranger. Une escadre à la hauteur des derniers progrès promène en tous lieux la preuve d'une supériorité industrielle : c'est la meilleure des réclames pour le travail national.

On n'ignore pas non plus que c'est la meilleure des réclames pour le commerce national, et l'un des élémens qui favorisent le plus efficacement la prospérité d'une marine marchande. Par mille liens, par mille influences réciproques, marine de guerre et marine de commerce dépendent l'une de l'autre.

Enfin, le domaine colonial d'un pays comme le nôtre, ses richesses et ses promesses d'avenir, objet d'envie universelle dans le monde, ne nous appartiennent et ne restent à nous que par l'effet de notre puissance maritime.

Il y aurait là de quoi justifier la mise de fonds nécessaire, si la sécurité même de nos frontières métropolitaines ne rendait déjà indispensable, nous l'avons vu, une forte marine.

Si ces raisonnemens sont trompeurs, si l'Océan engloutit vraiment en pure perte les millions qu'on y jette et les existences qu'on lui consacre, il faut donc que l'univers entier se trompe. Point de nation qui ne se précipite vers la mer libre; point d'État maritime qui ne veuille des bateaux de guerre, les plus gros, les plus nombreux possible. Serions-nous les seuls à ne pouvoir soutenir la concurrence, nous les banquiers du monde, nous dont les réserves financières alimentent tous les emprunts internationaux! Serions-nous les seuls à méconnaître l'intérêt de la grandeur navale, nous dont la marine a si souvent commandé les destins! Enfin, dans le pressant danger d'un voisinage comme celui de l'Allemagne conquérante, de l'Allemagne surpeuplée, lui laisserons-nous encore l'avantage d'une arme qui peut aller jusqu'à centupler le rendement militaire du soldat?

Telle est la question que posent l'optimisme officiel, l'indifférence publique, le découragement maritime. A cette question, le programme naval, dans quelques semaines peut-être, va répondre. Il faut que les Chambres et le pays en aient bien pesé les conséquences.

GEORGES BLANCHON.

LA
VRAIE MARGUERITE DE FAUST

FRÉDÉRIQUE BRION
DANS LA LÉGENDE ET DANS LA RÉALITÉ

L'amour de Gœthe pour Frédérique Brion est un des épisodes les plus connus dans la vie sentimentale du grand homme. Épris à son aurore d'une gracieuse et simple Alsacienne, il lui donna l'immortalité au cours de ses *Mémoires*, et ses confidences au public laissèrent soupçonner que Frédérique pouvait bien être l'original de la coupable autant que touchante Marguerite de *Faust*. Dès lors, l'imagination des commentateurs se donnant carrière sur un thème aussi séduisant, la vertu de la jeune fille fut plus d'une fois mise en doute, en sorte que le récit, pourtant si bienveillant, du poète eut pour résultat d'attirer le soupçon sur la gentille amie de ses vingt ans. Nous résumerons brièvement, afin de les éclairer ensuite à la lumière de quelques documens nouveaux, les péripéties et les conséquences de cet amour illustre, car la légende à laquelle il a donné naissance nous paraît riche d'enseignemens psychologiques et capable de nous mieux éclairer sur ces obscurs conflits de traditions antagonistes qui préparent trop souvent l'incertain jugement de l'histoire (1).

(1) M. P. Decharme a écrit récemment une intéressante étude sur *Gœthe et Frédérique Brion* (Hachette, 1908) mais n'a pas abordé la question qui nous occupe.

I

Frédérique Brion était la fille du pasteur protestant de Sesenheim, village situé à une trentaine de kilomètres au Nord de Strasbourg sur la rive gauche du Rhin. Ce digne ecclésiastique avait épousé la fille d'un régisseur du baron de Duerckheim et donné le jour à dix enfans, dont cinq seulement atteignirent l'âge adulte : un fils du nom de Christian, le dernier né de la famille, et quatre filles, dont Frédérique était la troisième. Celle-ci naquit en 1751 ou 1752 à Niederroedern où le pasteur Brion exerça quelque temps son ministère avant d'être transféré à Sesenheim en 1760.

Le jeune Wolfgang Gœthe poursuivait en Alsace ses études de droit lorsqu'il fut présenté à ces braves gens par un camarade au mois d'octobre 1770. Le soir même du jour où il regagna Strasbourg après cette courte villégiature, le 14 octobre 1770, il écrivait à l'une de ses correspondantes : « J'ai passé quelques jours à la campagne, chez des gens bien agréables. La société des aimables filles de la maison, ce joli pays et ce ciel souriant ont remué dans mon cœur des sentimens trop longtemps assoupis, y réveillant le souvenir de tous ceux que j'aime. » Et à Frédérique Brion elle-même, il s'adressait le lendemain en ces termes : « Chère nouvelle amie, je n'hésite pas à vous donner dès à présent ce nom. Si en effet je me connais le moins du monde en fait de regards, j'ai trouvé dans le premier de ceux que nous avons échangés l'espoir de cette amitié que j'invoque à présent, et je jurerais que nos cœurs vont se comprendre. Comment donc, bonne et tendre ainsi que je vous connais, ne seriez-vous pas un peu favorable à qui vous aime autant que je le fais ?... Chère, chère amie, que j'aie en ce moment quelque chose à vous dire, cela n'est aucunement douteux en vérité, mais que je sache au juste pourquoi je vous écris dès à présent et ce que je voudrais vous écrire, c'est une autre affaire ! En tout cas, certaine agitation que je ressens me fait juger à quel point je voudrais me sentir encore près de vous. Un petit morceau de papier devient une consolation sans égale en pareil cas : il me fournit une sorte de cheval ailé qui me permet d'échapper à ce bruyant Strasbourg, comme vous le tenteriez vous-même dans votre calme retraite si seulement vous déploriez l'absence de vos amis... etc. »

L'épître est aimable autant que naturelle : il n'en est pas beaucoup de ce ton dans la correspondance de son auteur. Mais c'est malheureusement, à peu de chose près, tout ce que nous possédons d'authentique sur les relations des deux amoureux et nos sources directes s'arrêtent au prologue de leur aventure. Les étapes du roman ne sont plus marquées pour nous dès lors que par de petits poèmes gœthéens d'allure légère et probablement de forme exquise puisque les Allemands leur reconnaissent ce mérite, — et nous estimons qu'un étranger n'a jamais voix au chapitre en matière d'*expression* poétique, — mais de fond très banal à coup sûr, car il n'y est guère parlé que des fleurs et du zéphyr, de l'aurore et des roses nouvelles. Toutefois, l'un d'entre eux est porté d'un souffle plus puissant; c'est le célèbre morceau qui débute avec une décision passionnée : « Mon cœur a battu : vite en selle et en route, avec une ardeur farouche, comme un héros qui se précipite au combat, etc. »

Il nous faut donc aller quant à présent d'un seul trait jusqu'au dénouement de l'idylle. Présenté au presbytère de Sesenheim en octobre 1770, Gœthe lui fit ses adieux en août 1771 au bout de dix mois, et, pour nous éclairer sur le caractère de sa retraite, nous possédons encore un document contemporain des faits : ce sont quatre lettres adressées par le jeune homme à un de ses amis strasbourgeois, le greffier Salzmann, personnage de mérite et de poids, conseiller plein d'expérience et de sagesse. De ces pages gracieuses et mélancoliques il est permis de conclure que Wolfgang avait dû faire entrevoir à Frédérique la perspective dorée d'un mariage. Mais le fils du riche et oreilleux bourgeois de Francfort était déjà trop bourgeois lui-même sous les romantiques exaltations de sa jeunesse pour s'attacher bien longtemps à une si hasardeuse résolution. Il savait que son père n'accepterait pas de bonne grâce pour sa bru la fille d'un pasteur de village. Sans doute une grande et impérieuse passion lui eût suggéré de passer outre à l'interdiction paternelle, fallût-il vivre modestement de quelque profession libérale avec l'épouse de son choix jusqu'au jour où ses parens ouvriraient les bras au ménage, péripétie qui manque rarement de se produire en pareil cas, c'est-à-dire quand la jeune femme est irréprochable et que seule la question de convenance sociale a motivé le *veto* de la famille. Mais l'étudiant ne se sentait aucune vocation pour un si mesquin début dans le monde : il avait le pressentiment de ses

hautes destinées et se décida donc à faire, en assez bon ordre, il faut le dire, la retraite qui est la trop fréquente conclusion de semblables campagnes. Il prit le parti de s'éloigner, non sans laisser derrière lui quelque dommage : dommage de nature uniquement sentimentale toutefois, car nous pouvons anticiper dès à présent sur la discussion qui va suivre pour affirmer que Frédérique conserva près de lui son honneur intact. Mais qu'il ait été moralement coupable en cette circonstance, cela n'est nullement douteux par malheur, et il en a fait au surplus l'aveu très sincère non seulement à son ami Salzmann en lui dévoilant l'état de son cœur pendant l'été de 1771, mais encore au public dans ses *Mémoires*, quarante ans après l'événement.

Il ne s'enfuit pas à la dérobée cependant, et nous devons même reconnaître qu'il eut le courage de sa lâcheté, si l'on peut ainsi dire. Il exposa franchement ses scrupules à Frédérique ainsi qu'au pasteur Brion sans nul doute puisque, — la longanimité de ces braves gens venant en aide à l'embarras du déserteur, — on put se quitter de bonne amitié. En effet, quelques semaines après la séparation, nous voyons Gœthe adresser de Francfort à Frédérique deux cahiers d'estampes par l'intermédiaire du greffier Salzmann : mais il n'ajoute aucun tendre message à ce souvenir artistique. En 1773, il priera le même ami d'envoyer à *Mamsel Brion* (*sic*) un exemplaire de son drame retentissant, *Gœtz de Berlichingen*, car il a songé à elle, dit-il, en y traçant un gracieux personnage de femme. Il ajoute cette fois : « La pauvre Frédérique se trouvera consolée jusqu'à un certain point par cette circonstance que l'infidèle est empoisonné ! » Enfin, en 1775, il a l'occasion de passer quelques jours à Strasbourg, mais ne donne aucun signe de vie aux habitans de Sesenheim : il est vrai que son état d'âme est à ce moment fort agité, au lendemain de la rupture de ses quasi-fiançailles avec la piquante Lili Schœnemann.

Que devient cependant Frédérique après l'abandon de son ami ? Nous possédons encore quelques renseignemens précis sur cette période de son existence, parce qu'au lendemain du départ de son infidèle, elle fut remise en lumière par les attentions d'un écrivain moins célèbre que Gœthe à coup sûr, mais qui n'est pas sans conserver quelque notoriété chez nos voisins d'outre-Rhin. Gœthe avait en effet connu et fréquenté à Strasbourg le fils d'un pasteur livonien du nom de Lenz, personnage qui

devint par la suite l'un des chefs de ce mouvement littéraire que les Allemands appellent *Sturm und Drang*, ou encore la période des « génies » pour caractériser l'allure inspirée de ses champions. Ce Jacob Lenz fut un assez étrange original qui rappelle par certains traits notre Baudelaire; entraîné par son déséquilibre nerveux à jouer sans scrupule de vulgaires comédies de passion, en outre jaloux du précoce renom de son camarade Gœthe et capable de toutes les indélicatesses pour satisfaire ses ambitions impérieuses, il imagina de remplacer le fugitif à Sesenheim après son départ et de feindre à son tour une ardente inclination pour Frédérique.

Il fut assez bien accueilli tout d'abord; et qui ne l'était de la sorte chez l'excellent pasteur Brion? Mais lorsque Gœthe revit son ancienne amie en 1779, elle lui raconta que Lenz l'avait sans cesse interrogée sur les incidens de leur amour et qu'il avait enfin éveillé les soupçons de ses hôtes par son insistance pour connaître et même pour emporter avec lui les lettres de son prédécesseur. Néanmoins, cette nouvelle aventure sentimentale se traîna plus longuement que la précédente à travers des vicissitudes diverses et se termina de façon plus dramatique. A la fin de l'année 1777, Lenz, en proie aux accès intermittens d'une véritable aliénation mentale, se rendit une dernière fois à Sesenheim, parodia sous les yeux de Frédérique la scène violente du roi Lear avec sa fille Cordélia et termina ses extravagances par une brutale comédie de suicide qui jeta la pauvre enfant dans la plus extrême frayeur. Elle tomba sans connaissance aux pieds de l'insensé qui s'enfuit alors et qu'elle ne revit plus.

II

Ce fut peu après ce tragique épisode, en 1779, que Gœthe, dès lors établi en maître à la cour de Weimar, traversa Strasbourg en compagnie du duc Charles-Auguste son ami, et, cette fois, voulut revoir le théâtre du champêtre roman de sa vingtième année. Il a raconté sa visite à son Égérie de cette époque, Charlotte de Stein, dans une lettre célèbre qui décrit l'épisode en ces termes : « Le soir du 25 (septembre 1779), je m'écartai un peu de la route du Rhin pour aller à Sesenheim, tandis que mes compagnons continuaient directement leur voyage. Je trou-

vai dans ce village une famille telle que je l'y avais laissée, voici huit ans, et je fus accueilli avec beaucoup d'affection et de cordialité. Comme je suis à présent aussi pur et aussi paisible que l'air, le voisinage de gens paisibles et bons m'est une impression très agréable. La seconde (1) fille de la maison m'avait autrefois aimé beaucoup mieux que je ne le méritais et davantage assurément que ne l'ont fait d'autres à qui j'ai prodigué tant de soins fidèles. Je dus cependant l'abandonner en un temps où ce départ lui coûta presque la vie. Elle ne revint pas sur ces événemens dans sa conversation et m'apprit seulement, de façon incidente, que sa santé n'était pas entièrement remise d'une maladie faite à cette époque. Elle se comporta pour le surplus de la façon la plus exquise et avec tant de chaleureuse amitié que j'en fus tout ragaillardi. Nous nous étions pourtant trouvés inopinément face à face sur le seuil au point d'avoir presque donné du nez l'un contre l'autre. Je dois vous dire encore qu'elle n'essaya nullement de réveiller, même par la plus légère allusion, un sentiment effacé de mon âme. Elle me conduisit visiter chaque bouquet d'arbres et je dus m'y asseoir auprès d'elle et elle fut ainsi satisfaite. Nous avions le plus beau clair de lune. Je m'informai de tout et de tous. Un voisin qui avait jadis partagé nos amusemens fut averti de ma présence : il certifia qu'il avait encore demandé de mes nouvelles huit jours auparavant! Le barbier dut venir aussi. Je trouvai de vieilles chansons que j'avais composées, un char à bancs que j'avais peint. Nous évoquâmes les farces de ce bon temps : en un mot, je sentis mon souvenir aussi vivant parmi ces bonnes gens que si je les avais quittés depuis six mois. Les parens furent affectueux : on déclara que j'avais plutôt rajeuni. Je passai la nuit sous leur toit et les quittai le matin au lever du soleil, en sorte que désormais je puis penser de nouveau avec satisfaction à ce petit coin du monde et vivre en paix dans ma mémoire avec le souvenir de ces réconciliés! » Cette journée a fait la célébrité de Frédérique en écartant du regard de Gœthe le voile de remords qui enveloppait jusque-là, dans son souvenir, les acteurs de son idylle adolescente et l'eût sans doute empêché de la conter plus tard à la postérité attentive. Ajoutons que sa lettre, évidemment

(1) Frédérique était la troisième fille des Brion comme nous l'avons dit, mais Gœthe n'avait pas connu l'aînée déjà mariée et éloignée lors de son séjour en Alsace.

fort sincère, le charge d'un côté pour le décharger de l'autre : on peut en effet en conclure qu'il avait quelque chose à se faire pardonner de ses hôtes, mais aussi que ce quelque chose n'était pas un irréparable dommage, car de tels souvenirs n'auraient jamais laissé place à un aussi cordial accueil de la part de ses victimes.

A peine réconcilié avec ces témoins de son riant passé, Gœthe s'empressa de les oublier. On trouve encore dans ses papiers une note qui se rapporte à son voyage de 1779 : « Je visitai en chemin F. B. : je la trouvai peu changée, tout aussi bonne, aimable et confiante que par le passé, mûrie et posée cependant. » Et puis c'est tout : nulle autre trace de Frédérique dans la vie du grand homme avant la tardive rédaction de ses *Mémoires* (sinon peut-être une autre ligne de son carnet de notes, six mois après sa visite à Sesenheim : « Reçu une bonne lettre de Rieckgen B. »). Achevons donc sans rien demander davantage à son illustre ami la biographie authentique de l'abandonnée qui devait survivre trente-quatre ans à leur brève et suprême entrevue. Sa destinée devient fort obscure après 1779. Ayant perdu son père et sa mère en 1787, à quelques semaines d'intervalle, elle essaye pour vivre d'un modeste commerce à Rothau en compagnie de sa sœur cadette, également restée fille ; mais toutes deux renoncent bientôt à cette entreprise pour vivre dans le voisinage et sans doute à la charge de quelques parens ou amis : tantôt près de leur jeune frère Christian, devenu pasteur à son tour, tantôt près de la baronne de Dietrich qui protégea généreusement les deux isolées.

On a supposé, sans preuves certaines, que Frédérique alla vivre à Versailles entre 1789 et 1793, c'est-à-dire en pleine crise révolutionnaire, auprès d'une amie de jeunesse mariée dans cette ville. On la retrouve peu après en Alsace. Partout où l'on a pu constater sa présence, on la voit exercer la charité de grand cœur et se faire aimer de son entourage. Nous possédons enfin quelques sentences écrites de sa main dans ses dernières années sur ces albums d'autographes qu'on présentait jadis à ses amis en leur demandant d'y consigner quelques lignes à titre de souvenir. Ces sentences expriment toutes de graves et discrets avis de morale.

III

En octobre 1812 (c'est-à-dire environ six mois avant la mort de Frédérique, qui survint en avril 1813) parurent, dans la seconde partie des *Mémoires* de Gœthe, les chapitres émus qui célébraient la douce amie de ses vingt ans. Rien n'indique qu'elle ait eu connaissance de cette tardive apothéose. Se serait-elle reconnue d'ailleurs, ou du moins aurait-elle reconnu l'image fidèle de son passé dans ces pages si paisiblement fantaisistes? La méticuleuse érudition gœthéenne a depuis longtemps établi en effet que la plupart des épisodes de l'idylle alsacienne sont dus à l'imagination de Gœthe romancier plutôt qu'à la mémoire de Gœthe historien de sa propre vie. Ils appartiennent à la « poésie » plus qu'à la « vérité » de sa célèbre autobiographie qu'il intitula *Vérité et Poésie*, comme on le sait. Voici les traits principaux de son récit.

Le narrateur explique tout d'abord que son ami Herder lui fit à Strasbourg une lecture à haute voix du roman bien connu de Goldsmith, le *Vicaire de Wakefield*, lecture dont il fut extrêmement frappé. Ce serait alors qu'un commensal lui aurait proposé de le mener non loin de la ville au sein d'une famille aussi doucement patriarcale que l'est celle du pasteur Primerose, dans le roman qui avait ému sa juvénile et déjà féconde imagination. En effet, pendant tout le cours de son récit, Gœthe conservera à Christian et à Sophie Brion, frère et sœur de Frédérique, les noms de Moïse et d'Olivia que portent les personnages de Goldsmith avec lesquels il identifie dans sa pensée ces honnêtes villageois. Ce rapprochement littéraire l'oblige d'ailleurs à faire de Christian Brion, qui avait sept ans en 1770, un jeune homme vigoureux et grave comme Moïse Primerose.

Mais il a cru devoir agrémenter de plus amples broderies le récit de son premier voyage à Sesenheim. Il prétend que la vocation dramatique dont il sentait en lui l'aiguillon depuis son enfance, lui avait donné le goût des travestissemens impromptus. Il jugea donc fort plaisant de s'introduire chez ses hôtes sous le costume et la figure d'un étudiant théologien sans fortune, c'est-à-dire dans un habit râpé, écourté, que complétait une perruque en broussaille. Singulière inspiration en vérité que ce préalable abus de confiance à l'égard d'honnêtes gens

dont on vient réclamer la gratuite hospitalité. Pourtant les parens Brion se montrent dès le premier jour si cordialement accueillans, Frédérique en particulier se fait si gentiment avenante à l'égard du piètre personnage dont Wolfgang a revêtu l'apparence, qu'il se livre le lendemain matin, lors de son réveil, à quelques pénibles réflexions sur sa légèreté. En outre, sa vanité de beau garçon, émue par le premier éveil d'un tendre sentiment dans son cœur, se révolte devant la perspective de s'offrir plus longtemps sous un aspect caricatural aux regards de son aimable hôtesse. Il s'enfuit donc à l'aurore, sans prendre congé de personne, ajoutant de la sorte une seconde inconvenance à la première.

Mais à peine a-t-il pris le chemin de Strasbourg qu'il commence à regretter la douce compagnie de Frédérique. L'inspiration lui vient alors de se faire pardonner sa première supercherie en la complétant par une seconde du même genre. Il emprunte, moyennant finances, les habits d'un garçon d'auberge du voisinage qui se disposait justement à porter un gâteau au presbytère de Sesenheim et il reparaît bientôt chez les Brion sous des vêtemens rustiques, mais seyans et qui, cette fois, mettent bien en valeur son agréable tournure. Le chapeau enfoncé sur les yeux, il n'est reconnu que lentement et successivement par tous les membres de la famille, chacun d'eux se faisant de bon cœur son complice pour l'aider à duper les autres. La sœur de Frédérique, Sophie, va même jusqu'à se rouler sur l'herbe en se tenant les côtes quand elle a découvert à son tour le secret du pseudo-paysan. Gaîtés franches et saines, bien qu'un peu lourdes peut-être dans leur expression comme dans leur source. Il faut l'avouer, tout ce début de l'idylle fameuse reste d'une digestion laborieuse pour nos estomacs français habitués à de moins compactes nourritures, et le Genevois Jean-Jacques avait lui-même le pas plus alerte près de mesdemoiselles de Graffenried et Galley. Au surplus, l'authenticité de l'anecdote est des plus suspectes, dit-on : mais on peut supposer que Gœthe a transporté au début de son aventure quelques facéties qu'il trouva l'occasion d'y intercaler en toute réalité par la suite lorsqu'elles eurent du moins l'excuse d'une intimité déjà solidement établie. La faute de goût est de n'avoir pas senti cette dissonance qui fait tort à l'agrément de son récit.

Ses *Mémoires* nous renseignent ensuite, avec moins de

détails toutefois, sur les développemens de son innocente passion. Ce sont des parties de plaisir en nombreuse compagnie, des excursions joyeuses dans les îles du Rhin, hantées de mouches tracassières, mais capables de fournir des fritures succulentes aux pêcheurs patiens de leurs berges. Frédérique embellit le moindre passe-temps de son attrait sans artifice, de sa sérénité prudente, de sa naïveté réfléchie, de sa spontanéité prévoyante, — toutes qualités à peine conciliables entre elles, remarque son amoureux qui les énumère avec complaisance, mais réunies néanmoins sans disparate et sans contrastes dans cette simple enfant de la Nature. Il paraît que l'allure de la course, qui lui était fort habituelle, prêtait à ses mouvemens la grâce la plus exquise. Gœthe, la comparant au chevreuil qui semble créé pour bondir à travers les taillis, assure qu'elle exprimait sa personnalité tout entière dans sa svelte silhouette lorsqu'on la voyait s'élancer pour retrouver quelque objet oublié derrière elle ou pour remettre dans la bonne voie quelque couple écarté de la compagnie. Il lui prête de plus un séjour chez des parens de Strasbourg qui paraît de son invention.

Le livre XIe de *Vérité et Poésie* raconte ensuite sans y insister longuement la séparation des amoureux, séparation que l'auteur n'essaie nullement de justifier au surplus. Il y mentionne en passant cette singulière hallucination visuelle dont il fut affecté lorsqu'il s'éloigna pour la dernière fois de Sesenheim. Dans le sentier qui le conduisait vers Drusenheim, il crut voir, non point par les yeux du corps, dit-il, mais plutôt par ceux de l'esprit un personnage identique à lui-même, son propre « double » qui revenait à cheval vers la demeure des Brion, portant un costume tel qu'il ne s'en connaissait aucun de semblable, un habit d'un gris bleuâtre rehaussé de riches broderies Or ce fut en effet sous un habit de cette apparence qu'il franchit de nouveau, huit années plus tard, en 1779, le seuil des braves gens qu'il avait abandonnés sur son chemin glorieux. « On pensera ce que l'on voudra de pareilles visions, ajoute-t-il prudemment en cet endroit, mais l'image fantomatique me rendit du moins un peu de mon calme ébranlé par la cruelle séparation. »

Ses *Mémoires* parlent enfin d'une lettre d'adieux adressée par lui à Frédérique, lettre à laquelle la jeune fille riposta par des pages déchirantes, en sorte que le souvenir de l'abandonné le hanta pour longtemps encore. Il avait connu jusque-là, dit-il,

trois précoces aventures de cœur : l'une s'était terminée par l'intervention de ses parens qui éloignèrent de lui l'objet de son amour; une autre amie l'avait délaissé sans qu'il eût rien fait pour mériter cette disgrâce; avec Frédérique, il se sentait pour la première fois personnellement coupable. Il traversa donc une période d'amertume qui lui rendit la vie presque insupportable. Toutefois, inaugurant dès lors une méthode thérapeutique qui devait si souvent le guérir, il fit de la littérature avec ses souvenirs et du drame avec ses remords; de son aveu même, les deux personnages féminins qui portent l'un comme l'autre le nom de Marie, dans *Gœtz de Berlichingen* et dans *Clavijo*, durent leur naissance à cette première tentative de guérison par la poésie. — Mais, en outre, le premier *Faust*, à peu près achevé dans ses grandes lignes vers 1775, bien qu'il n'ait vu le jour de la publicité qu'en 1790, dut-il aussi quelque chose aux souvenirs de Sesenheim, et dans quelle mesure Gretchen est-elle inspirée de Rickchen? C'est la question qu'il nous faut examiner désormais.

IV

Lorsque le secret de son idylle alsacienne fut livré par Gœthe en 1812 aux commentaires du public allemand, aucun de ses lecteurs ne doutait qu'il n'eût déjà mis beaucoup de sa propre vie dans les œuvres romanesques ou même dans les créations dramatiques de son fertile génie. *Werther*, *Tasse*, *Wilhelm Meister*, les *Affinités électives*, autant de chapitres successivement détachés du livre de son existence intime, autant d'épisodes romanesques, qui, façonnés par un art admirable, plongeaient néanmoins dans la réalité par de vigoureuses racines. Et son œuvre maîtresse, ce *Faust* qui, en compagnie de *Werther*, devait être le seul parmi ses écrits à devenir véritablement populaire en Europe, n'aurait pas eu, lui aussi, sa source dans quelque passion ardemment, douloureusement vécue? Cela parut impossible aux contemporains du poète.

Dès 1806, un certain Luden, récemment nommé professeur d'histoire à l'Université d'Iéna et doué de plus de franchise que de délicatesse à coup sûr, ne s'avisa-t-il pas d'interroger précisément sur ce point le grand homme auquel on venait de le présenter. Il lui demanda sans ambages si quelque souvenir

personnel ne lui avait pas inspiré les scènes du *Faust* où passe la touchante figure de Gretchen. L'aventure de Sesenheim étant encore ignorée de tous à cette époque, Gœthe put éluder sans difficulté cette lourde interrogation : il répondit par une plaisanterie sur l'incertitude qui s'attache à toutes les origines dans la science historique.

Mais quand les admirateurs ou commentateurs du grand écrivain purent goûter à l'automne de 1812 le récit de son roman alsacien, lorsqu'ils y lurent entre les lignes l'expression mal contenue de ses remords, beaucoup d'entre eux crurent enfin posséder le secret de *Faust*. C'est le célèbre critique Hermann Grimm qui a peut-être le mieux résumé plus tard cette unanime opinion de l'exégèse gœthéenne : « A la fin de son séjour en Alsace, écrit-il, à l'heure où mûrissait en lui la conception de son *Faust*, Gœthe portait tout le poids d'un douloureux remords. Il avait enseigné la passion à une créature innocente pour l'abandonner bientôt en dépit des plus formelles assurances. Sans aucun doute le personnage de Gretchen est né du souvenir de Frédérique Brion (1)... Gœthe s'était insinué dans le cœur d'une jeune fille naïve et lui avait donné l'illusion d'entamer avec elle une liaison amoureuse dont la durée devait être sans fin; puis, un beau jour, il lui avait dit : C'est assez maintenant. Adieu ! Vois à te tirer d'affaire à ta guise ! —Mais il en vint bientôt à grandir sa propre cruauté jusqu'aux proportions d'un symbole. Dans son imagination poétiquement créatrice, l'aventure se développa jusqu'aux conséquences les plus extrêmes qu'elle eût pu comporter dans la vie réelle, jusqu'au crime d'infanticide. Gœthe n'avait qu'à laisser à sa fantaisie la bride sur le cou pour que Marguerite se dégageât sans effort des traits délicats de Frédérique... Il voulut même affirmer cette ressemblance, puisque les attraits si connus de Gretchen, la mutinerie charmante dans les allures, la confiance naïve et sans bornes sont présentés dans *Vérité et Poésie* comme les attributs les plus caractéristiques de Frédérique. »

Cette opinion prit certainement naissance en 1812 et l'on chercha dès lors le prototype de Marguerite dans l'aimable fille du pasteur Brion. Or le texte des *Mémoires* de Gœthe ne parle

(1) Grimm a écrit Frédérique Brion, mais la critique allemande dit beaucoup plus volontiers « Frédérique de Sesenheim, » en raison de la consonance trop française à ses yeux du nom de famille que garda toute sa vie la jeune fille.

plus de Frédérique après 1771 ; il ne dit rien des relations amicales qui subsistèrent entre les deux jeunes gens après leur séparation et l'on ignora longtemps encore la lettre si décisive à Mme de Stein, dont nous avons traduit les principaux passages. On put donc facilement supposer, à cette heure, que Frédérique avait eu tout le sort de Gretchen (à l'infanticide près qui l'eût conduite sur l'échafaud comme l'héroïne du drame) et c'est dans cette opinion qu'il faut sans nul doute chercher la source principale des rumeurs malveillantes dont nous allons rencontrer désormais trop de traces.

V

Vers 1820, la renommée de Gœthe grandissant toujours avec les années jusqu'à poser de son vivant un nimbe d'apothéose autour de son front olympien, Sesenheim commença d'attirer quelques pieux pèlerins poétiques; on assure même que les Anglais, précurseurs-nés de tous les autres touristes, y firent leur apparition dès cette époque. Dans l'été de 1822, le modeste village reçut un visiteur de quelque distinction. C'était un professeur de philologie à l'Université de Bonn, du nom de Naeke, savant fort estimé de ses collègues et fanatique admirateur de Gœthe. Dans quelques pages qui ne furent publiées que vingt années plus tard, il consigna le récit de cette excursion alsacienne, dont il conçut le projet après avoir applaudi à Mannheim une représentation de *Faust :* « Ma visite à Sesenheim, écrit-il, avait une double raison d'être : je voulais relire sur place l'aventure de jeunesse que Gœthe vécut en ces lieux, et, d'autre part, je souhaitais de me renseigner autant que possible sur les destinées ultérieures de son amie. Quant à ce dernier point, et depuis quelque temps déjà, j'avais recueilli certaines rumeurs que je vais résumer en deux mots. A Strasbourg aussi bien qu'aux environs de cette ville, on s'accordait, semble-t-il, à fort mal parler de Gœthe, qui aurait abandonné non seulement l'aimable Frédérique, mais encore un fils qu'elle avait conçu de lui quelque temps avant son départ, en sorte que ce fils dut exercer pour vivre le métier le plus humble, celui de garçon *pâtissier*. » Le professeur ne manifeste d'ailleurs aucune surprise devant une si grave accusation, tant il y fut préparé par le spectacle de *Faust*.

Pour mener à bonne fin sa délicate enquête, Naeke s'adressa tout naturellement au successeur de Brion dans la charge pastorale de Sesenheim. Cet ecclésiastique se nommait Schweppenhæuser : son père et son frère l'ayant précédé dans le même ministère et dans la même paroisse, il semble que la chronique locale ne devait pas avoir pour lui de secrets (1). Interrogé par le professeur de Bonn, il se porta garant de l'innocence de Gœthe, mais non pas de la vertu de Frédérique, ainsi que nous allons le dire, et il offrit même à son hôte un aperçu tout nouveau quant à la conclusion de l'idylle fameuse. Il croyait pouvoir affirmer qu'en 1771 Gœthe avait promis de revenir à Sesenheim pour épouser Frédérique aussitôt que sa situation sociale et son indépendance seraient assurées pour l'avenir. Sa visite de 1779, dont les paroissiens du pasteur avaient gardé le souvenir, n'aurait donc eu d'autre objet que l'accomplissement de cette solennelle promesse. Par malheur, il serait survenu durant son absence un événement qu'il dissimula par délicatesse dans ses *Mémoires*, s'y donnant tous les torts d'un abandon gratuit et se chargeant fort généreusement d'une faute qui ne fut point la sienne en réalité. Voici en effet ce qui s'était passé à Sesenheim entre 1771 et 1779. Le village avait alors pour prêtre catholique un certain abbé Reimbold, homme agréable et insinuant, disciple de Rousseau d'ailleurs et admirateur de son *Vicaire savoyard*, en attendant qu'il devînt l'adhérent passionné de la Révolution à ses débuts. Or les deux presbytères se touchaient : Frédérique aurait été la victime de ce voisin parjure à son vœu sacerdotal.

Nous savons déjà par la lettre de Gœthe à Mme de Stein que cette seconde version est tout aussi peu soutenable que la première. Aussi Naeke, beaucoup mieux renseigné sur la vie du poète que son interlocuteur villageois, se garda-t-il bien d'ajouter foi à ces commérages. « Je ne voulus pas ébranler dans sa conviction l'honnête pasteur, écrit-il à ce propos, quoique personnellement assuré que les événemens réels avaient eu un

(1) Remarquons en passant que le petit presbytère délabré de Sesenheim semblait préparer des aventures exceptionnelles aux filles de ses habitans successifs. Celle du premier des Schweppenhæuser qui occupa cette demeure épousa un noble polonais, le comte Hauke, puis maria plus tard sa fille par une union morganatique au prince Alexandre de Hesse. Ce dernier ménage est devenu la souche des princes de Battenberg dont on connaît la surprenante fortune. En sorte que le rustique pasteur alsacien a la reine actuelle d'Espagne pour descendante directe à la cinquième génération.

tout autre cours. Je n'ignorais pas en effet que Gœthe renonça définitivement à ses vues sur Frédérique dès son départ de Strasbourg et qu'il ne revint au bout de huit ans que pour revoir en passant son amie, mais nullement pour lui offrir son nom. » Pourquoi Naeke ne se donna-t-il pas la peine de rectifier les convictions erronées de son interlocuteur, c'est ce qu'il n'explique pas davantage. Il demanda encore ce qu'était devenu l'enfant prétendu de Frédérique et du prêtre, mais ne put obtenir aucune indication sur ce point.

En dépit de cette déplaisante révélation, il se déclara d'ailleurs enchanté de sa visite : « Je ne puis même prétendre, écrit-il, que l'aventure attribuée à Frédérique ait en rien troublé mon ravissement pendant cette journée d'émotions délicieuses. J'avais été préparé, comme je l'ai dit, à trouver dans la vie de cette charmante fille quelque infortune secrète, et j'étais satisfait d'apprendre qu'on ne pouvait du moins rendre Gœthe responsable de son malheur. Ce fut donc partout la vraie, la poétique Rieckchen, celle qui, surabondamment parée de jeunesse et de beauté, d'innocence et de tendresse, n'avait encore versé de larmes que sur le prochain départ du bien-aimé, ou tout au plus sur quelque pressentiment de son triste avenir, ce fut celle-là seulement que mon cœur voulut évoquer devant ce riant paysage, tantôt dans une muette extase, tantôt dans un attendrissement délicieux! »

VI

Peu de temps après son retour à Bonn, Naeke eut une inspiration assez singulière. Il s'avisa de faire parvenir à Gœthe le récit de son pèlerinage à Sesenheim, hommage attendri, sorte de pieux *ex-voto* suspendu par sa main dans le temple idéal du poète divinisé. Il n'en effaça d'ailleurs ni l'histoire du jeune pâtissier de Strasbourg, ni les commérages de Schweppenhæuser au sujet du suborneur Reimbold. Ainsi avisé des imputations diverses qui pesaient sur la mémoire de Frédérique, ainsi mis en cause lui-même dans le plus souriant épisode de sa jeunesse, l'Olympien de Weimar ne parut pas s'émouvoir un instant. Il adressa bientôt à Bonn une réponse si caractéristique que nous croyons devoir la traduire ici tout entière, en dépit de sa forme abstraite et quelque peu pédante, en vérité.

« Voici, écrit-il, quelques lignes qui mettront bien en relief l'étrange symbolisme légendaire sous lequel nous nous voyons trop souvent submergés après toute une vie de patient labeur. Pour exprimer en peu de mots mes sentimens sur les échos venus jusqu'à moi de Sesenheim, je me servirai d'une comparaison tirée de la physique en général, et de l'Entoptique en particulier. (On sait que le poète s'occupa toute sa vie avec prédilection de la théorie optique des couleurs.) J'utiliserai pour me faire comprendre les réflexions réitérées d'un même rayon lumineux.

1. — Le reflet d'une jeune et bienheureuse vie de rêves délicieux s'imprime avec énergie dans l'Inconscient du jeune homme. (C'est ici une allusion aux souvenirs laissée par l'idylle alsacienne dans l'âme du poète.)

2. — L'image ainsi conservée par lui est rappelée de temps à autre dans sa mémoire et flotte çà et là pendant des années dans son for intérieur, toujours parée de charme et de tendresse.

3. — Ce trésor charmant du bonheur jadis obtenu, après avoir été longtemps renfermé de la sorte, se voit enfin exprimer vers le dehors sous la poussée d'un vivant souvenir, et par le fait de la rédaction écrite, subit comme une nouvelle réflexion lumineuse après celle de la simple mémoire. (Allusion à la rédaction de *Poésie et Vérité* et sans doute justification des licences que s'est octroyées le narrateur.)

4. — Ce reflet nouveau rayonne désormais de tous côtés par le monde et dès lors une belle sensibilité (celle de Naeke par exemple) pourra se réjouir à cette apparence comme si elle était réalité, de manière à en recevoir une profonde empreinte à son tour.

5. — Par là se développe en cette âme nouvelle une tendance à faire revivre pour son plaisir dans la réalité tout ce qui peut encore être sauvé de ce passé.

6. — Ce désir grandit et, pour le satisfaire, il devient indispensable de se transporter sur place, afin de goûter du moins par la vue le décor de l'image radieuse (c'est le voyage de Naeke).

7. — Là se produit cette heureuse circonstance que l'on retrouve au lieu vénéré un homme sympathique et *bien instruit* (!) en qui l'image s'est également imprimée. (Cette périphrase bienveillante désigne évidemment le trop bavard Schweppenhæuser !)

8. — De là naît, dans ce décor, qui jusque-là semblait vide

aux yeux du visiteur, la possibilité de restaurer par la pensée la réalité ancienne, de se créer à l'aide de reliques ou de traditions quelque chose comme une sensation présente adroitement restaurée, et d'aimer ainsi la Frédérique de jadis dans toute son amabilité accomplie.

9. — Par là, celle-ci peut désormais, — *tout incident humain survenu dans l'intervalle étant négligé d'ailleurs*, — se refléter encore une fois dans l'âme de son vieil amoureux et renouveler délicieusement au profit de ce dernier une douce, précieuse et vivifiante impression de bonheur présent.

Si l'on veut bien songer maintenant que ces sortes de réflexions lumineuses ainsi transposées dans l'ordre intellectuel non seulement conservent en vie le passé, mais l'élèvent même à une vie plus haute, on sera malgré soi reporté vers les images *entoptiques* qui, elles aussi, lorsqu'elles vont de miroir en miroir, sont bien loin de pâlir en chemin, mais au contraire puisent dans ces répercussions successives un plus vigoureux éclat. L'on aura donc choisi dans cette comparaison un heureux symbole des faits qui se sont produits souvent et se renouvellent encore chaque jour sous nos yeux dans l'histoire des arts, des sciences, de l'Église et même des événemens politiques. »

Telles sont les méditations sereines et détachées que suggèrent au vieillard illustre de Weimar les indiscrètes révélations de Naeke ! Ainsi l'ancien galant de Frédérique, qui la voit accuser à sa propre décharge d'une faute dégradante dont sa lettre à Mme de Stein, alors connue de lui seul, suffirait pour la disculper sans réserves ; ainsi cet ingrat séducteur n'a pas un cri involontaire, pas même un mot de colère ou de révolte devant une semblable profanation de ses plus chers souvenirs? Le pasteur actuel de Sesenheim reste à ses yeux un personnage « sympathique et bien instruit ! » Il entend pour sa part « négliger tout incident humain » survenu depuis le temps de ses amours !

Cette page singulière fut publiée peu après la mort de son auteur avec d'autres œuvres posthumes comme un fragment sur les *réflexions réitérées* adressé au professeur Naeke. Mais les éditeurs n'ayant ajouté aucune explication plus précise, personne n'en put alors comprendre le sens et la portée véritable. Toutefois lorsqu'en 1840, après la mort de Naeke, ses amis offrirent au public le récit de son pèlerinage de 1822 à Sesen-

heim, la relation entre les deux textes apparut à tous les yeux par leur date et aussi parce que Gœthe ne fait que paraphraser dans sa réponse un passage du texte de Naeke où ce dernier parle du rayon qui passa par réflexion de la jeune imagination du grand poète dans sa propre fantaisie respectueuse et dévotement réceptive. Éclairé de cette lumière nouvelle, le ton du morceau de Gœthe plongea dans la stupéfaction ses admirateurs, car ce nouveau témoignage d' « Olympisme » dépassait tous ceux qu'il avait fournis jusque-là aux pieux historiens de sa vieillesse. — L'un d'eux se vit réduit à proposer cette invraisemblable hypothèse : pressé par ses occupations de toutes sortes, Gœthe n'aurait lu que les premières lignes du manuscrit de Naeke et ignoré par conséquent la double accusation contre Frédérique qui s'étale dans ces pages naïves. Mais cette version nous paraît insoutenable après lecture attentive du texte de Gœthe dont nous avons souligné les allusions aux révélations de Naeke. Un critique d'opinion avancée, le professeur Teuffel de Tuebingen, hégélien d'extrême-gauche, se montra plus sévère : non seulement il stigmatisa l'égoïsme du grand homme rassemblant pour ainsi dire avec négligence les débris de la réputation anéantie de Frédérique pour réfléchir dans ce miroir rompu sa débordante personnalité littéraire, mais encore il proclama qu'à ses yeux, le silence du séducteur sur le point capital du document qu'on lui avait fourni était un aveu tacite de sa propre faute, de cette paternité coupable dont le pasteur de Sesenheim avait vainement tenté de le décharger !

Il n'est nullement besoin, pour expliquer l'attitude de Gœthe, de cette dernière hypothèse que nous avons déjà plusieurs fois réfutée par la lettre de 1779 à M[me] de Stein. Cette attitude n'a pas en effet de quoi surprendre grandement les lecteurs bien renseignés sur son compte, ceux qui connaissent l'incroyable épanouissement de sa personnalité vers la fin de son existence. Dans une correspondance récemment publiée en Allemagne (1), nous avons trouvé ces lignes significatives sous la plume de Charlotte de Stein elle-même, de Charlotte aigrie par l'âge, il est vrai, et longtemps irritée par l'abandon de son illustre ami avant de reprendre avec lui sur le tard des relations de simple convenance : « Il y a huit jours, écrit-elle dès 1806 à

(1) *Briefe an Fritz V. Stein.* — Rohmann. Leipzig, 1907, p. 117 et 250.

son fils Fritz (l'ancien pupille de Gœthe), sa belle-sœur est morte pendant que nous étions chez lui. Mais il se fait cacher tous les cas de mort dans sa maison et au dehors jusqu'à ce qu'il les découvre peu à peu, sans secousse. » Et encore, vingt années plus tard : « Sur le pont nous passâmes à côté d'une voiture dans laquelle le *Lama* de Weimar se prélassait près de sa belle-fille qui a fait récemment une terrible chute de cheval. Elle fut si contusionnée et défigurée que sa bouche dut être recousue plusieurs fois. Ses amis et relations ont veillé tour à tour près de son chevet ; mais le Lama, pour s'éviter toute impression désagréable, lui fit dire qu'il ne voulait la revoir qu'entièrement remise et qu'elle devrait porter ce jour-là la robe qu'elle avait la dernière fois qu'il la vit avant l'accident ! »

Eh bien ! si la plus proche alliée de Gœthe et le bâton de sa vieillesse, si la charmante Ottilie devait se résigner à subir un semblable traitement, quelles marques d'intérêt ou même d'attention pouvait espérer la pauvre Frédérique morte depuis dix ans en 1822 et, de plus, écartée depuis un demi-siècle du chemin glorieux du *Lama ?* — A notre avis, l'Olympien lut avec attention les propos de Naeke et du pasteur, mais il ne prit même pas le souci de les discuter dans son for intérieur. Que lui importait après tout le destin de la pauvre fille après leur séparation ? Il n'en voulut rien savoir. L'image sortie de son pinceau génial se reflète immortelle dans la pensée de ses fervens, et c'est là tout ce qui importe au vieillard gâté par les adulations d'un peuple tout entier. La page fameuse sur les *réflexions réitérées* ne prouve donc rien contre la mémoire de Frédérique. Elle établit seulement, avec beaucoup d'autres issues de la même source, l'extrême vulnérabilité nerveuse qui devait se cacher plus que jamais à la fin de sa vie sous les dehors majestueux de Werther guéri de son inquiétude maladive, mais encore obligé à tant de ménagemens mesquins pour sauvegarder son fragile équilibre affectif.

VII

La publication du récit de Naeke en 1840 suscita de vives polémiques dans les colonnes de la presse allemande. On prit dès lors position pour ou contre la culpabilité de Gœthe, pour ou contre la vertu de Frédérique. Mais le silence se fit bientôt

sur cet incident, puisque, dès 1859, quelques gœthéens enthousiastes songèrent à élever, dans le voisinage du presbytère de Sesenheim, un monument à Frédérique considérée comme l'héroïne de cette fidélité jalouse qui sied au souvenir d'un amour glorieux. Ce projet n'aboutit toutefois que vingt ans plus tard après l'annexion de l'Alsace à l'Empire allemand. Un médaillon commémoratif fut alors inauguré aux applaudissemens de l'Allemagne lettrée, non sans soulever çà et là quelques discrètes protestations. On assure qu'Edmond Scherer, le pénétrant critique des *Mélanges d'histoire religieuse*, appréciait à peu près en ces termes la manifestation dont nous venons de parler : « L'emballement des professeurs d'outre-Rhin nous amuse infiniment, nous autres Alsaciens, édifiés que nous sommes par toute une génération de témoins dignes de foi. L'enfant de Frédérique avec le prêtre a été inscrit à l'état civil de Strasbourg et bien connu de toute la ville. Peut-être retrouvera-t-on quelque jour aussi la trace du petit Gœthe. Beaucoup de gens se taisent là-dessus par patriotisme local : la famille nie tout pour ne pas se faire tort, mais mon collègue Nefftzer (l'ancien directeur du *Temps*) le savait aussi bien que moi ! Non, non, Frédérique ne fut jamais un dragon de vertu ! Tout cela ne manquera pas d'éclater enfin au grand jour et nous allons rire ! »

Douze années se passèrent toutefois avant que les détracteurs de Frédérique eussent en effet quelque sujet de rire, si tant est que ce litige prête à l'hilarité de la galerie. — En 1892, un professeur allemand du nom de Froitzheim, déjà connu par des travaux consciencieux sur quelques épisodes du séjour strasbourgeois de Gœthe, publia un petit volume (1), qui n'est qu'un violent réquisitoire contre le grand homme et son humble amie. Non seulement Froitzheim reproduisait, pour les commenter au détriment de ses victimes, les divers témoignages que nous avons signalés déjà, mais il prétendait apporter deux charges nouvelles contre la fille du pasteur Brion.

Et tout d'abord, il croyait avoir enfin retrouvé l'acte de naissance de ce fils de Frédérique, pâtissier de son état, dont Naeke et Scherer nous ont parlé tour à tour. En feuilletant patiemment les registres poudreux d'un orphelinat voisin de Strasbourg,

(1) *Friederike von Sesenheim*. Gotha, Perthes, 1892.

celui de Stephansfeld qui était désigné à ses investigations par certain propos attribué à un neveu de Frédérique, ce fureteur acharné découvrit la mention d'un enfant présenté à l'hospice en 1787 par M. l'abbé Reimbold, curé à Sesenheim et inscrit sous le nom de Jean Laurent, fils illégitime de Jean Frédéric Blumenhold natif de Pfaffenhofen et de Françoise Louise Wallner, originaire de Schweighausen. — Froitzheim retrouva de plus à la mairie de Strasbourg l'acte mortuaire de ce petit abandonné : mort à vingt ans de la fièvre scarlatine, il est donné pour *pâtissier* de son métier.

Voilà donc un enfant présenté par l'abbé Reimbold qui, paraît-il, n'en apporta jamais d'autre au même orphelinat, doté de parens dont les noms semblent, après examen, avoir été inventés de toutes pièces et mort pâtissier à Strasbourg. Froitzheim appuyé sur les divers élémens de la légende concluait que ce Blumenhold était le fils de Frédérique et de Reimbold, dont il faudrait seulement placer la naissance après la visite de Gœthe, une dizaine d'années après l'époque indiquée par Schweppenhæuser à Naeke ! Mais enfin, objecterons-nous ici, quand le curé de Sesenheim aurait fait autre chose qu'un acte d'intermédiaire charitable, autre chose qu'une œuvre pie en parfait accord avec son ministère lorsqu'il porta cet enfant sans parens à l'hospice, quand même il n'aurait pas été étranger à la naissance de son protégé, nul indice, pas même le plus fugitif, ne met Frédérique en cause dans le document d'archives qui nous est ici proposé. Pour y lire un vague soupçon, il faut le rapprocher d'une série d'affirmations confuses au plus haut degré et le plus souvent contradictoires entre elles, ainsi que nous l'avons fait remarquer. Il est donc inutile de nous y arrêter plus longtemps.

Froitzheim versait en revanche au procès une pièce authentique et d'un caractère fâcheux pour le bon renom de Frédérique, sinon pour sa vertu au sens strict de ce mot. Il citait en effet quelques passages des mémoires inédits d'un pasteur alsacien du nom de Gambs, — mémoires rédigés en 1820, il importe de le remarquer dès à présent, c'est-à-dire huit ans après ceux de Gœthe, et certainement influencés par le récit de ce dernier. — Gambs explique dans ces pages qu'en 1778, alors qu'il étudiait la théologie protestante à Strasbourg, il fut invité à Sesenheim pour s'essayer dans l'art de la prédication. En effet

le pasteur Brion poussait son obligeance proverbiale jusqu'à prêter volontiers sa chaire dominicale aux débutans désireux de parler en public devant un auditoire rustique et dénué de sévérité.

« Du roman de Frédérique avec Gœthe, écrit Gambs (1) après cette explication préalable, je ne savais absolument rien en ce temps. Depuis l'abandon dont elle avait été victime, le chagrin avait détruit sa santé : elle comptait vingt-sept ans révolus et la fleur de sa jeunesse était dès lors entièrement flétrie. » C'est ici se montrer bien sévère, notons-le, puisque Gœthe trouva son amie « peu changée » l'année suivante. « Pourtant, continue le pasteur, dès l'instant où je franchis le seuil du presbytère, je me sentis environné par un indicible sortilège d'amour et plongé dans une atmosphère éthérée. Pendant le souper, l'entretien fut à la fois si simple et si spirituel, Frédérique, à côté de qui j'étais placé, me témoigna tant d'intérêt et de bonté, la gaité, la fantaisie, la cordialité s'allièrent de façon si parfaite en ses manières que les idées se prirent à germer dans mon cerveau sans effort et que je me sentis grandement attiré vers cette charmante personne ! »

On voit qu'en cet endroit Gambs fait un peu de littérature et marche sur les brisées de Gœthe avec une visible complaisance. Cependant Frédérique n'assiste pas au sermon du candidat théologien, mais elle insiste en revanche pour qu'il le répète tout entier devant elle au logis et le comble aussitôt des louanges les plus délicates : « Avais-je fait vraiment quelque impression sur son âme, se demande le héros de cette aventure, ou donnait-elle tout simplement la chasse à un jeune homme inexpérimenté comme sa sœur Salomé l'essayait au même moment avec mon camarade Marx (2), je ne sais... Mais comme nous

(1) Gambs n'est pas sans avoir laissé quelque trace dans la chronique de son temps. Né en 1759, il se trouvait, à la veille de la Révolution, chargé du service religieux à l'ambassade suédoise de Paris, alors gérée par le baron de Staël, comme on le sait. Il se distingua par son courage, en s'acquittant scrupuleusement de son ministère pendant toute la durée de la Terreur et en sauvant la vie à quelques proscrits de marque. Plus tard, après diverses vicissitudes, il vint terminer ses jours dans sa province natale comme pasteur d'une des paroisses protestantes de Strasbourg — Au moment même où Froitzheim invoquait son témoignage contre Frédérique Brion, M. Lods lui consacrait à Paris un intéressant opuscule : *l'Église luthérienne de Paris pendant la Révolution et le chapelain Gambs*. Fischbacher, 1892.

(2) Ce Marx, candidat théologien comme Gambs, l'avait accompagné à

devions repartir le lendemain dès l'aurore, Marx et moi, nous résolûmes tous quatre de ne pas dormir et nous passâmes cette nuit d'été en promenades par les rues du village et jusque dans l'enceinte du cimetière, déclamant des vers pathétiques, célébrant la lune et les étoiles, nous exaltant sur l'omnipotence du sentiment, cet élan qui seul est capable de nous emporter vers les célestes régions. » Et tout cela est bien de l'époque en vérité. Les choses n'allèrent pas plus loin pour cette fois.

« Au mois de septembre (1778), reprend-il, je fis une seconde visite à Sesenheim. Les mêmes émotions, les mêmes exaltations, les assauts de bel esprit recommencèrent de plus belle. Frédérique était à ce moment pour moi plus qu'un être terrestre : il ne pouvait donc me venir à l'esprit de m'éprendre d'elle au sens propre de ce mot. Je sentais d'ailleurs sans m'en rendre bien compte la différence d'âge, l'*absence des charmes physiques :* tout ce que j'éprouvais à son égard était une vénération sans limites. Je le lui assurai cette fois une demi-heure avant de partir et j'exprimai mes regrets de la quitter. Là-dessus, elle me déclara, les yeux en pleurs, que son repos, le bonheur de sa vie s'éloignaient avec moi et, de ce moment, *je fus épris*. La conquête d'une personne déjà distinguée par Gœthe (j'avais été informé de cette circonstance depuis notre première entrevue) n'était pas sans flatter ma vanité juvénile. »

On voit que la jeune fille n'est pas trop maltraitée jusque-là par son ancien amoureux ; mais voici la page dont l'éditeur de Gambs, Froitzheim, entendait accabler la mémoire de Frédérique. « Je passerai rapidement, poursuit le pasteur, sur cette période de ma vie durant laquelle je me fais encore aujourd'hui l'effet d'un véritable sot. Mon ivresse dura deux ans et demi et peut-être aurait duré davantage, jusqu'à m'amener à un mariage inconsidéré, si Frédérique n'avait excité trop tôt ma sensualité et si, de plus, ma situation à Strasbourg n'avait changé dans l'intervalle. J'étais un jeune homme pur et sans malice : mon imagination la plus hardie n'allait pas au delà du baiser et l'année 1779 (celle de la visite de Gœthe, rappelons-le) se passa tout entière dans les délices d'un amour innocent. Était-ce là trop peu pour Frédérique? Quoi qu'il en soit, au cours de l'année 1780, elle se montra à mes yeux sous un aspect

Sesenheim dans la même intention, celle de prêcher devant un auditoire villageois. Il épousa en effet Salomé Brion par la suite.

nouveau qui m'inquiéta grandement dans ma pudeur jusqu'alors intacte et qui, tout en éveillant en moi l'appétit des sens, détruisit l'estime que j'avais accordée jusque-là à mon amie comme à un être d'exception. »

En 1780, Gambs accepte une situation de précepteur qui rend beaucoup plus rares ses visites à Sesenheim et l'image de Frédérique qui, dit-il, n'avait plus à ses yeux dès lors une auréole de pureté virginale, passe peu à peu à l'arrière-plan de sa pensée : « Oh ! certes, soupire-t-il alors, une jeune fille perd tout son charme quand elle pèche le moins du monde contre les convenances au regard de son amoureux. Elle croit par là le fixer plus sûrement peut-être, lui imposer la constance en faisant appel à ses appétits voluptueux. Elle n'obtient que l'effet contraire. — Tu n'es donc pas un être pur, songe alors le jeune homme désabusé? Qui sait ce que tu as déjà donné à d'autres avant moi? Eh bien! je profiterai de ce qui m'est offert, quand même je ne serais pas le premier à en bénéficier. Dans le cas où je viendrais ensuite à te perdre, bien d'autres seront capables de tenir près de moi ta place. »

La rupture ne pouvait se faire longtemps attendre après des malentendus de ce genre. Un magistrat municipal de Strasbourg auprès de qui Gambs remplissait les fonctions de secrétaire fit remarquer un jour en sa présence que les jeunes théologiens protestans tombaient le plus souvent dans les rets de quelque fille mûre qui, après avoir commenté de bonne heure l'*Art d'aimer* du poète Ovide avec des officiers, des médecins ou des juristes, essayait enfin ses derniers artifices sur un candidat pasteur. En effet, habitué par état à la retenue la plus sévère et néanmoins désireux de connaître les douceurs de l'amour, un tel blanc-blec se laisse duper sans peine à l'ordinaire et tient les avances de la délaissée pour les témoignages d'une irrésistible passion. « Oh! s'écrie Gambs après ce préambule, combien mon cœur s'enflammait de colère à chaque mot de ce discours qui ne s'adressait nullement à moi cependant! N'était-ce pas là toute mon aventure? N'avais-je pas été attiré, amorcé de la sorte? Rentrer dans ma chambre, m'asseoir devant ma table et écrire à Frédérique une lettre de congé dans toutes les formes, ce fut pour moi l'affaire d'un instant. Depuis cette époque, je ne me laissai jamais entraîner dans aucune amourette jusqu'au jour où je fus un homme mûr, pourvu d'une situation indé-

pendante. » Après ses tristes expériences préalables avec Gœthe et avec Lenz, Frédérique aurait donc connu pour la troisième fois l'amertume et la déception sentimentale.

VIII

Ces révélations du docteur Froitzheim provoquèrent un véritable orage dans les paisibles sphères de l'érudition gœthéenne, et de généreux champions s'élancèrent aussitôt dans la lice pour défendre la réputation encore une fois menacée de Frédérique. On rappela que son nom figurait très souvent à titre de marraine après 1787 dans les registres paroissiaux des différentes localités qu'elle habita : or cette qualité de mère spirituelle n'est jamais accordée en Alsace qu'à des femmes de réputation sans tache. On insista sur les amitiés honorables qu'elle sut mériter dans son âge mûr. On ne voulut voir dans les souvenirs de Gambs qu'une imitation à la fois médiocre et outrée des *Mémoires* de Gœthe. En un mot, l'on fit si bien pour effacer l'impression du livre de Froitzheim qu'un ouvrage encyclopédique fort estimé en Allemagne, le *Meyer's Conversationslexikon*, affirmait dans une toute récente édition que les tentatives plus d'une fois renouvelées pour ternir le renom de Frédérique pouvaient être considérées comme *ayant complètement échoué.*

Cette assertion, beaucoup trop péremptoire à son avis, engagea le professeur Froitzheim à la riposte. A cet effet, il prépara la publication *in extenso* des souvenirs de Gambs qu'il augmenta de nombreuses notes et additions justificatives. La mort le surprit avant la réalisation de son projet, mais sa veuve a fait imprimer, l'an dernier, son travail, dont la publication est pour nous la très bien venue parce qu'elle nous permet d'apprécier, en connaissance de cause, la valeur du témoignage de Gambs. Certes, le pasteur se révèle dans ces pages autobiographiques comme un homme excellent, de sens honnête et de volonté droite; mais en revanche, il s'y montre à peu près dépourvu de cet esprit de finesse que prônait notre grand Pascal, et fort peu capable au total d'un jugement éclairé sur les secrètes impulsions du cœur féminin.

Frédérique eut-elle vraiment sur l'étudiant les intentions qu'il lui prête? Né de parens nécessiteux et désunis par la débauche du père, Gambs était de petite taille, et la variole l'avait

marqué rudement dès l'enfance en détruisant l'un de ses yeux. Vers l'adolescence, un nouvel accident répara jusqu'à un certain point le premier parce qu'il permit au jeune homme d'insérer un œil de cristal entre ses paupières jusque-là fermées. « Je n'étais donc plus défiguré, » s'écrie triomphalement dans son récit le pauvre mutilé qui dut en effet à cette circonstance de pouvoir obéir à sa vocation sacerdotale ! Il l'était un peu moins à la vérité, mais comment concevoir pourtant que Frédérique ait pu jeter si avidement son dévolu sur ce garçon aussi dépourvu d'attraits que de ressources, sans grande valeur intellectuelle d'ailleurs, mais doué seulement d'un honnête caractère et d'une réelle énergie morale comme le démontra la suite de sa carrière. Une telle perspective matrimoniale n'avait rien de fort séduisant, il faut en convenir, et l'apparition de ce théologien, borgne et râpé, au presbytère de Sesenheim nous rappelle invinciblement celle que Gœthe y prétend avoir faite huit années plus tôt, dans ses *Mémoires :* avec cette différence toutefois que le déguisement grotesque bientôt abandonné par le premier visiteur était l'apparence réelle et authentique du second ! Au surplus, il suffit de parcourir les souvenirs de Gambs pour reconnaître en lui un parfait naïf, tandis que Frédérique était une fille déjà formée par la vie et habituée dès longtemps aux libres allures. Le nouveau venu prit sans doute pour des avances ou même pour des imprudences ce qui fut simple laisser aller de bonne grâce chez une hôtesse avenante dont le naturel et l'abandon gracieux avaient été de tout temps les qualités distinctives.

Non, le témoignage de Gambs ne nous paraît pas moins contestable que ceux dont nous avons parlé jusqu'ici. Et pourtant, l'opiniâtreté de l'accusation a fini par entamer le sang-froid de la défense dans l'affaire de Sesenheim. Hier, une revue critique fort estimée en Allemagne, le *Literarisches Centralblatt*, écrivait, à propos de l'autobiographie de Gambs, que les vraisemblances accumulées par l'auteur de cette publication pourraient bien avoir rendu finalement impossible l'entière justification de Frédérique !

Eh bien ! nous refuserons malgré tout notre adhésion à ses détracteurs, d'autant plus que l'opinion française nous paraît avoir désormais des motifs sérieux pour défendre la réputation de la pauvre fille. Accusé par les patriotes d'outre-Rhin d'avoir méchamment dénigré dans sa personne la vertu et la fidélité

germaniques dont elle passait pour le type accompli, son récent accusateur n'a pas hésité à contester son origine allemande. Il a répondu qu'après tout Frédérique avait par son père du sang normand dans les veines, car les Brion paraissent originaires de Rouen. En ce cas, la proverbiale « légèreté » française aurait assurément quelque part dans les irrégularités de sa conduite! — Nous nous empresserons de riposter que ces irrégularités n'étant établies par aucune preuve décisive, nous entendons la faire bénéficier de notre doute persistant à cet égard. Aussi bien n'a-t-on jamais nié qu'elle ne fût doucement aimable dans sa jeunesse et discrètement charitable en son âge mûr. Partout elle a laissé les plus sympathiques souvenirs. Qu'elle conserve donc à nos yeux l'auréole de grâce ingénue dont la couronna son immortel amoureux. Et puisque, Française assurément par la nationalité et par le nom, elle le fut aussi par le sang mi-alsacien et mi-normand que lui ont transmis ses ancêtres, réclamons pour notre part d'influence sur sa personnalité composite quelque chose de cette aisance du geste et de cette distinction innée de l'esprit qui rendirent sa brève apparition inoubliable dans la vie du plus expressif des grands esprits allemands.

ERNEST SEILLIÈRE.

FOYERS DE THÉATRE

I

LA COMÉDIE-FRANÇAISE

On a dit que l'Académie Française est le premier salon de France : rien de plus vrai; ce salon, aux avantages de l'esprit, du talent, et de l'éloquence, au prestige de la courtoisie, joint le privilège de l'ancienneté : lui seul existe depuis deux cent soixante-seize ans. Sous ce vocable de salons, je suis tenté de placer les foyers des artistes dans les théâtres. La société qu'on y rencontre semble plus mêlée sans doute, moins affinée que celle de l'Académie ou des salons proprement dits; leurs habitans ordinaires, comédiens, auteurs, vieux habitués, commettent parfois de lourdes fautes de goût. Mais ils possèdent une qualité précieuse entre toutes : la vie. Rien ne leur est étranger : ils agitent ou effleurent tous les problèmes, et l'écho des passions politiques elles-mêmes y répond aux pures vibrations de l'idéal. Amour, musique, drame, gloire et gloriole, vanités, jalousies, succès de la journée et de l'acte qu'on vient de jouer, passent, repassent dans la causerie. Là, tous les grands sujets ont été *causés*, peut-être avec plus de franchise qu'ailleurs, avec moins de souci d'offenser les rites et les étiquettes. Les indigens de la pensée y font des remontes d'idées, les millionnaires s'enrichissent par des visions soudaines qui découvrent la scène à faire, le dénouement du roman projeté; un mot, comme un

éclair, fait ruisseler une cascade de traits brillans. C'est là, sans doute, que les sots sont le mieux bafoués, que l'esprit est roi, que les prétentions ridicules se voient rabrouées sans pitié; là encore que le flirt, la coquetterie et leurs variétés s'épanouissent avec des séductions infinies, préparant les capitulations rapides où le victorieux est parfois le conquis; là enfin que beaucoup d'énigmes deviennent des secrets de Polichinelle, car on y habille et déshabille le prochain plus que la morale et la charité ne le permettent, en oubliant qu'on ne saurait trop s'occuper des choses et trop peu des personnes.

Il n'est donc pas inutile de butiner à travers les innombrables ouvrages où s'agitent les questions de théâtre, toujours à la mode en France. D'ailleurs, beaucoup de nos contemporains sont des dictionnaires vivans: ils ont fréquenté ces fameux foyers, ces coulisses et loges d'acteurs qui en forment le prolongement, et leur esprit fournit une ample moisson d'anecdotes qu'ils égrènent volontiers, quand on les interroge avec discrétion, et qu'on sait les écouter. Ainsi se dressent, dans ma mémoire, des histoires charmantes, des mots-médailles presque ignorés; ils ont cependant amusé une compagnie d'élite pendant quelques instans; et c'est beaucoup à Paris de plaire une heure, ou même cinq minutes. Que n'ai-je, chaque jour, depuis trente ans, noté les conversations ou plutôt les monologues de tant d'hommes célèbres rencontrés sur ma route! Mais, à Paris, le travail présent dévore les heures qu'il faudrait consacrer au travail de l'avenir; on se fie à sa mémoire, et, plus tard, hélas! on s'aperçoit qu'elle laisse passer, comme un crible, beaucoup de bon grain, une foule de détails qui s'embrument dans le passé, et qu'il devient impossible d'évoquer avec précision.

La plupart des théâtres un peu importans ont leurs foyers d'artistes: selon les temps, le succès, les hôtes et les visiteurs, ces foyers traversent des périodes d'engouement ou d'abandon. Le plus célèbre, assurément, est celui de cette Comédie-Française. Ce foyer est le plus ancien, le mieux habité, le seul qui reflète plusieurs siècles d'histoire théâtrale et artistique : il regorge de portraits, de bustes, d'autographes précieux, tant et si bien qu'on ne peut plus loger les nouvelles acquisitions, qu'on est obligé de les reléguer un peu partout, et qu'il faudra bientôt, si cela continue, créer un musée de la Comédie-Française. Encore, si les nouveaux venus trouvaient place au *Foyer de traves-*

tissement, maintenant réservé aux artistes femmes qui, là, changent de costume, pour ne point remonter dans leurs loges particulières : c'était autrefois la loge de Rachel que Gérôme nous montre drapée de vêtemens rouges; et le tableau a reçu, je ne sais pourquoi, le surnom de *parapluie*; on se donne rendez-vous, on cause sous le parapluie. Dans le grand foyer, voici Molière, Champmeslé, Adrienne Lecouvreur, Duclos, Baron, Jeanne Samary, Céline Montaland, Régnier, Lekain, Vestris, Molé, Baptiste, Delaunay, Georges, Clairon, Dangeville, Préville, Provost, Samson, les sociétaires de la Comédie en 1840 et en 1864, etc. Et voulez-vous savoir quels étaient leurs peintres, leurs sculpteurs? Mignard, Largillière, Le Noir, Edmond Geffroy, Drolling, Lagrenée fils, Le Moyne, Feuchère, Crauk, Carolus Duran, Boldini, Édouard Dubufe... Quant au foyer du public, il est assez connu, et je ne le nommerais même pas si je ne voulais citer ce trait conté par M. Jules Claretie. Houdon, auteur de la statue de Voltaire, vivait encore en 1823, et venait souvent voir son chef-d'œuvre. Certain soir, un nouveau contrôleur lui demande son nom, ajoutant : « Vous avez vos entrées? — Oui, répond Houdon, et désignant la statue : « Je suis le père de ce Voltaire. » Le contrôleur salue et dit : « Laissez passer M. Voltaire père! » Le mot eut grand succès au foyer.

De 1780 à 1792, sous le Directoire, le Consulat et le premier Empire, le foyer est fort brillant. Bouilly, qui le définit « une cour plénière d'urbanité, de grâce et de bon ton, » ajoute dans son style un peu emphatique, qu'il aurait besoin, pour le peindre, « d'emprunter les crayons de l'*Albane* et de *Callot*. On eût dit le greffe général de l'Empire d'Amour. Ce foyer formait un grand salon, parfaitement éclairé, pouvant contenir trente à quarante personnes, dont chacune trouvait un siège commode; sur chaque côté était un long canapé qu'on réservait ordinairement aux dames; c'était sur celui du fond, en face de la porte d'entrée, que venait s'asseoir Mlle Contat, après avoir joué *Célimène, Madame Evrard* ou *Madame Patin*. »

Point ou peu de contrainte: chacun a pleine licence, pourvu qu'il amuse et ne critique pas tout haut le pouvoir; dix tournois de causerie en même temps, tandis que passent et repassent, comme dans une redoute, les acteurs, costumés, grimés, prêts à entrer en scène, à recevoir les complimens de leurs amis. On commente gaiement le scandale d'hier, les

cancans de Coppet, la pièce de ce soir, les ridicules de celui-ci, l'infidélité de celle-là, les concours académiques, les excentricités verbales du cardinal Maury, les amours de M[lle] X..., les boutades de certains émigrés, le caprice de l'Empereur pour une belle tragédienne. Pauvre Georges! Après un entretien des plus tendres, elle a cru flatter César en lui demandant son portrait : il va vers un secrétaire, prend un double napoléon, et l'offre gravement à Georges : « Le voilà, dit-il, on prétend qu'il me ressemble. » Au contraire, Devienne n'a qu'à se louer du grand homme. On venait de jouer au château de Saint-Cloud, — le souper des comédiens se faisait attendre, elle s'en plaignait un peu, quand l'Empereur vint à passer. On crut qu'il n'avait rien entendu, mais cinq minutes après il reparut, et dit gracieusement à l'actrice : « Vous êtes servis. » Napoléon ne laissait pas de se complaire aux infiniment petits : peut-être lui parut-il piquant de témoigner des égards à la Comédie dans la personne de Devienne, bourgeoise ayant pignon sur rue; peut-être aussi ne faut-il pas chercher de grandes causes à de minimes actions. S'il rembarrait ses favorites, à plus forte raison Napoléon n'épargnait-il pas celles dont il croyait avoir à se plaindre, et l'on fit des gorges chaudes au sujet de cette jolie Bourgoin que le Tsar commençait à distinguer : l'Empereur le calma soudain en servant à son bon frère une médisance ou une calomnie. L'actrice se vengeait à son tour, en affichant, sous la Restauration, un royalisme fougueux : elle parut sur la scène avec des rubans blancs, des fleurs de lys, et captiva un instant le Duc de Berry : elle avait le goût des grandeurs.

Les groupes se joignent, se séparent, se reforment, gravitent d'instinct vers la beauté, vers les causeurs professionnels ; Louise Contat, Arnault, Lemercier, Gabriel Legouvé, Andrieux, Ségur *sans cérémonie*, Desfaucherets, Vigée, Ducis, Picard, Demoustier, Michot, etc. Plus d'un auditeur remportera demain un succès de salon avec les anecdotes qu'il aura récoltées la veille au foyer.

Quant à Raucourt, Legouvé racontait d'elle une exclamation qui fit les délices des habitués du foyer, égaya même les hôtes des Tuileries. Elle se déshabillait dans sa loge après avoir joué; il ne lui restait que sa chemise; quelqu'un frappe à la porte : « N'entrez pas! s'écrie-t-elle. — Pardon! fait le visiteur, dont

elle reconnaît la voix. — Oh ! c'est vous, Legouvé, entrez; j'ai cru que c'était une femme. » Et Vanhove, Simon, Mars, Desgarcins, Mézeray, de tendre l'oreille, de se détacher du groupe que forment Colin d'Harleville, Vigée, Ducis, Baour-Lormian, Hoffmann, André Murville, Alexandre Duval, autour du marquis de Ximenès. Aide de camp de Maurice de Saxe à Fontenoy, ancien ami de Voltaire et de Mme Denis, cette exubérante nièce du patriarche qui demandait aux hôtes de Ferney d'admirer le grand homme pendant le jour, et de l'aimer, elle, *le reste du temps*, — auteur de trois médiocres tragédies, *Epicharis*, *Don Carlos*, *Amalazonte*, Ximenès s'appela lui-même, pendant la Révolution, doyen des poètes sans culottes et poète des théophilanthropes. Ses manies, ses excentricités divertissaient le foyer, non moins que ses coups de langue et la désinvolture avec laquelle il rabrouait les acteurs. Ayant vu Lekain, Clairon, Préville, Dumesnil, il possédait à merveille les traditions théâtrales. Lafon, après avoir rempli le rôle d'Orosmane, s'approche du marquis dans l'espoir de recevoir un compliment: « Vous venez de jouer Orosmane comme Lekain ne l'a jamais joué. — Ah ! monsieur le marquis ! — Non, Lekain ne le jouait pas comme cela ; il s'en serait bien gardé. » Ximenès n'aimait pas les littérateurs nouveaux, ne leur épargnait ni sarcasmes, ni complimens ironiques. Après les premières représentations de l'*Abbé de l'Épée*, il dit à Bouilly: « Vous laissez derrière vous Diderot, Saurin et Mercier. — Tout ainsi, riposte Bouilly, que vous faites oublier Voltaire et Crébillon. » Ximenès ne fut pas tenté de recommencer l'épreuve. Sa malpropreté allait si loin, qu'un jour qu'il cherchait comment il ferait mourir un de ses héros tragiques, le comte de Thiard prophétisa: « Je sais bien, moi ; vous l'empoisonnerez. » Les comédiennes l'avaient ruiné, et il se vengeait des anciennes en satirisant parfois et poursuivant les jeunes de propos graveleux. Doué d'ailleurs d'une mémoire étonnante, récitant à ses auditeurs force versiculets de Dorat, Boufflers et consorts, on pouvait le consulter comme un dictionnaire du XVIIIe siècle, anacréontique et épigrammatique.

Pour avoir l'émotion facile, l'écriture peu artiste et abuser avec cela du pathos, Bouilly, qui fut le Berquin des gens du monde, et qu'on avait surnommé *Frère pleurnichard*, ou *Lacrymal*, ne manquait ni de finesse, ni d'observation, ni de gaieté :

Bon compagnon, franc rieur, il adorait les histoires salées; et puis il possédait, lui aussi, une excellente mémoire, qui lui permit de noter force traits. C'est dans ses *Récapitulations* que je relève le mot de Demoustier à la jolie Lange qui, décolletée, attendait le moment d'entrer en scène : « Dites-nous, Lange, qu'avez-vous fait de vos ailes? » Legouvé poussait si loin la crainte de la critique, qu'il comblait de bons procédés les moindres avortons de lettres; et comme Bouilly le lui reprochait doucement : « Que voulez-vous? répondit-il; il faut toujours traiter les sots comme un ennemi supérieur en nombre. » Mlle Bourgoin était l'enfant terrible du foyer, dont elle faisait les délices, parfois aux dépens de ceux qui excitaient sa verve. Un auteur tragique, qui comptait plus de chutes que de succès, marquait une prédilection singulière pour les femmes maigres et sèches : « C'est un malheureux naufragé, lança Bourgoin, qui se sauve de planche en planche. » Un comte D..., vieux et prétentieux, lui faisait une cour discrète, s'enivrant du bonheur de la contempler, essayant de frôler sa robe, d'obtenir un sourire. Agacée de ce manège, Bourgoin résolut d'y couper court; s'arrêtant devant l'amoureux transi, elle jeta une pièce de cinq francs dans son chapeau, et dit du ton recueilli d'une dame qui fait la charité : « Dieu vous assiste, mon pauvre homme! Voilà tout ce que je puis faire pour vous. » Le soupirant s'enfuit du foyer, et ne reparut plus.

Bouilly lui-même remarqua plaisamment, un jour qu'Arnault, avec sa grosse voix sépulcrale, récitait une de ses fables: « Lorsque Arnault lit ses poésies légères, il me semble voir un bœuf broutant des violettes. » La première représentation de *Pierre le Grand* venait d'avoir lieu : Mme Dugazon, qui avait grandement contribué au succès, rentre dans sa loge, toute haletante et couverte de sueur, permet à Bouilly de l'embrasser, mais elle veut s'essuyer d'abord : Bouilly ne lui en laisse pas le temps, se jette à son cou, l'embrasse à plusieurs reprises, et s'écrie : « Oh! que c'est bon la sueur de l'actrice à qui l'on doit un succès! — Allons, allons, dit Grétry, souriant; c'est un gourmet, cela promet pour l'avenir. » Bouilly épousa plus tard la fille de Grétry. Ses amis, Méhul, Legouvé, et le public, lui ayant fait sentir qu'il avait quelque talent, il devint à son tour un des conteurs du foyer; ses auditeurs applaudirent au récit d'une soirée chez Mme Récamier. Garat, l'*Orphée des*

salons, atteint d'une extinction de voix, fait annoncer qu'il ne pourra chanter dans l'oratorio d'Haydn. « Comment, s'étonne un grand seigneur de l'ancien régime, Garat ne chante pas ! Eh ! que vient-il donc faire ici ? — M'amuser des sots, monsieur le duc, » repart Garat furieux. M. le duc rapporte la réplique à la maîtresse de céans : « Avez-vous entendu comme, chez vous, le chanteur s'émancipe ! — Il est ici chez lui, » répond Mme Récamier. Un des principaux lieutenans de Napoléon, fils d'un aubergiste de village, mécontent, et de l'indifférence que lui témoignait Juliette, et des égards qu'elle accordait aux gens de lettres, s'exclama brutalement : « Si j'étais l'Empereur, je ne voudrais pas qu'un homme de lettres eût au delà de douze cents francs de rente, et demeurât plus bas que le quatrième. » Cette sortie étonne la compagnie, on se tait, on se regarde en silence; enfin un littérateur, célèbre et respecté de tous, prend la parole. « Vous ne voulez pas, général, que nous demeurions plus bas que le quatrième ? — Non. — Serait-ce pour nous tenir éloignés de l'écurie où vous avez fait vos premières armes ?... Quant aux douze cents livres de rente, nous n'y souscrirons, mes confrères et moi, qu'à la condition expresse qu'au champ d'honneur, les aides de camp de Napoléon n'auront que la paye de grenadier, et l'eau-de-vie à discrétion pour aller au feu. » Le général pâlit de colère, et d'un ton menaçant : « La paye de grenadier n'a rien d'humiliant ; mais *l'eau-de-vie à discrétion* est un peu dure à digérer. » Des amis s'interposent entre les deux champions, s'efforcent de les calmer ; l'homme de lettres, cependant, s'avance et, avec force : « Général, je n'ai rien pu trouver qui vous exprimât mieux mon juste ressentiment : je tâcherai de mettre, une autre fois, plus d'énergie à défendre mes camarades. » Surpris, touché de cette attitude, comprenant enfin qu'il n'avait pas le beau rôle, l'autre répondit : « Je ne crois pas être soupçonné de vouloir éviter une affaire d'honneur ; mais je suis forcé d'avouer que j'ai eu tort. — Tout est oublié, général ; et vous me forcez moi-même au repentir. — Touchez là, monsieur ; je suis enchanté de trouver en vous un brave. — Moi, général ! Je ne suis qu'un homme de lettres. »

Vivant dans l'intimité de Grétry, Bouilly savait par lui beaucoup de détails, et par exemple, l'amitié de son futur beau-père pour Sedaine dont l'élection à l'Académie française avait irrité les infatués de noblesse. Songez donc ! un homme qu'on

avait vu, dans Paris, taillant la pierre ! « C'est justement pour cela, repartait Grétry, qu'il est habile dans ses charpentes dramatiques. » Un jour même, il fit la leçon à plusieurs académiciens qui répétaient le même couplet : « Allons, allons, messieurs, un peu plus d'indulgence pour un auteur devenu le soutien de notre scène lyrique ! Eh bien ! quand, en passant, vous auriez admis parmi vous un homme de génie... cela ne saurait tirer à conséquence. »

Après un déjeuner aux Tuileries, sous le Consulat, Joséphine interroge Bouilly : « Eh bien ! que pensez-vous de Bonaparte ? — Je pense qu'il essaie la couronne de France avant de la poser sur sa tête et sur la vôtre. » Bouilly, plus tard, ne fut pas moins bien inspiré lorsqu'il fit à Louis XVIII, qui se plaignait de ses jambes, la réponse d'Ausone à l'empereur Valentinien : « *Non pedes, sed caput, faciunt regem.* Ce ne sont pas les pieds qui font un roi ; c'est la tête. » Et la conversation de Méhul avec l'Empereur ! Méhul remarquait avec peine que, dans les concerts du palais des Tuileries, Napoléon donnât le pas à la musique italienne sur la musique française ; il s'avisa de soutenir avec vivacité que celle-ci l'emportait sur les autres par la vérité du chant et l'expression dramatique. Le maître le rembarra durement : « C'est comme vous, Méhul, vous avez une haute réputation, mais votre musique m'ennuie. — Eh ! qu'est-ce que cela prouve ? » réplique Méhul. L'Empereur reste stupéfait ; Méhul s'enfuit, court tout ému chez Bouilly, lui dit sa crainte que cette riposte ne lui coûte sa place au Conservatoire. Bouilly le rassure : point de destitution ; seulement, le compositeur pendant plusieurs mois n'est pas invité aux concerts de la Cour. « On me boude, soupirait-il. — Mais on t'estime, affirmait Bouilly ; j'achèterais ta réplique d'une pinte de mon sang, si elle était à vendre. » Cependant les deux auteurs donnèrent *Une Folie* qui réussit brillamment ; l'Empereur voulut l'entendre avec l'Impératrice ; Méhul fut de nouveau invité aux Tuileries, puis décoré de la Légion d'honneur. Napoléon, en lui remettant la croix, dit avec beaucoup de grâce : « Enfin, Méhul, nous nous revoyons ! »

L'Empereur tolérait une certaine liberté dans les conversations du foyer, pourvu, bien entendu, qu'on ne critiquât point sa politique : de la sorte il donnait aux gens d'esprit l'illusion d'une indépendance relative, détournait leur attention de

l'examen des questions graves, et s'amusait lui-même au récit des historiettes qui partaient de là, que Georges et d'autres lui rapportaient fidèlement; car il était le plus grand questionneur du monde, et s'intéressait fort aux mille riens du monde théâtral, du monde sans épithète : du reste ces deux mondes se sont de tout temps coudoyés, pénétrés même, grâce à la causerie, à la comédie de société, à l'amour, et aux innombrables dérivés du sentiment.

L'académicien Arnault fut, avec Lemercier, un des oracles du foyer sous le Consulat et l'Empire. On a oublié ses tragédies, on se souvient encore de ses *Mémoires*, de quelques-unes de ses fables : les contemporains appréciaient, redoutaient même un peu sa parole; car il était irritable et sensible, très franc, incapable de retenir un bon mot, il avait au plus haut point la reconnaissance des *mauvais* et des bons procédés, la repartie rapide, acérée. Il excellait aussi à condenser une sentence dans une vive image. Arnault plut à Bonaparte, qui lui confia diverses missions, un poste important dans l'Université. Aussi l'aimait-il fort, tandis qu'il disait assez cavalièrement de Louis XVIII, son ancien maître, qui le bannit en 1815 : « Monsieur, à tout prendre, était un garçon d'esprit, mais il le prouvait, moins par des mots qui lui fussent propres, que par l'emploi qu'il faisait des mots d'autrui. » Et, réellement, le Comte de Provence se laissait attribuer une comédie d'Arnault, ainsi que le joli quatrain de Lemierre pour l'éventail d'une dame :

Dans le temps des chaleurs extrêmes,
Heureux d'amuser vos loisirs,
Je saurai près de vous amener les zéphyrs;
Les Amours y viendront d'eux-mêmes.

Au temps où il était royaliste (avant 1789), Arnault vint demander à David des dessins pour les décors d'une tragédie; et le peintre accueillit fort mal le poète, parce que son gilet et ses gants étaient semés de fleurs de lis : « Monsieur David, riposte Arnault, nous ne rougissons pas de ces marques-là dans notre parti; nous aimons même à les montrer, tandis que, dans le vôtre, les gens qui les portent, — et il y en a plus d'un, — se gardent bien de s'en vanter, et pour cause. » Pendant le Directoire, certains politiques ne sortaient pas sans avoir la perruque brune dans une poche, et la boîte à poudre dans l'autre, pour

pouvoir se coiffer, avant d'entrer, de l'opinion qui régnait dans la maison. De là ce quatrain, qui fit la joie du foyer :

Au gré de l'intérêt passant du blanc au noir,
Le matin royaliste, et jacobin le soir,
Ce qu'il blâmait hier, demain prêt à l'absoudre,
Il prit, quitta, reprit la perruque et la poudre.

Lorsque Lebrun mourut, contait encore Arnault, le secrétaire perpétuel de l'Académie demanda quels étaient ceux de ses confrères qui voulaient assister à ses obsèques. Silence universel d'abord ; puis, dans un élan de charité chrétienne, le cardinal Maury répond : « Moi, quoiqu'il ait fait des épigrammes contre moi. — Et moi aussi, malgré cela, dirent successivement plusieurs immortels. — Et moi aussi, *à cause* de cela, » conclut Arnault.

Quatrains, fables, chansons, épigrammes se succèdent dans cette causerie, très goûtés de tous et surtout des comédiennes, qui espèrent que du flot des souvenirs surgira quelque compliment à leur adresse.

Et d'applaudir aussi à cette épigramme d'Hoffmann :

J'aime l'esprit, j'aime les qualités,
Les grands talens, les vertus, la science,
Et les plaisirs, enfans de l'abondance ;
J'aime l'honneur, j'aime les dignités ;
J'aime un ami presque autant que moi-même,
J'aime une amante un siècle et par delà !
Mais, dites-moi, combien faut-il que j'aime
Ce maudit or qui donne tout cela ?

Ce même Hoffmann invita en ces termes un de ses amis pour la première représentation des *Rendez-vous bourgeois :* « Viens donc avec moi, ce soir, voir une pièce qui sera sifflée... trois cents fois de suite. »

Voici Mercier, qui s'appelait le *premier livrier de France*, un de ces talens incomplets, capables de larges conceptions, ivres de pensées et de projets qui s'entre-croisent, s'engendrent et se détruisent dans un tourbillon perpétuel, prenant pour des éclairs de génie les libertinages de leur imagination, gens rebelles à tout frein moral, à toute discipline littéraire, excentriques toujours, spirituels parfois, avec un coin d'aventurier et de bohème dans leur style ; au demeurant, des remueurs d'idées,

vaniteux jusqu'au délire, natures riches jusqu'à l'exubérance, mais mal équilibrées, auxquelles manquent le jugement, la patience et le bon goût : tels un Restif de la Bretonne, un Fourier, un comte de Saint-Simon. Sans parler d'une foule d'autres ouvrages, Mercier a écrit force pièces de théâtre : avant de publier ses idées, il aimait à les essayer sur ses auditeurs. C'est lui, par exemple, qui définit le monde : « un vaste théâtre dont les hommes sont les comédiens ; le hasard compose la pièce, la fortune distribue les rôles, les femmes accordent des rafraîchissemens aux acteurs, et les malheureux font rouler les décorations, portent et mouchent les chandelles ; » lui qui établit cette distinction plaisante : « L'honneur d'une fille est à elle, elle y regarde à deux fois ; l'honneur d'une femme est à son mari, elle y regarde moins. » De lui aussi ce vers qui dut charmer les belles actrices de la Comédie :

Le cœur qui n'aima point fut le premier athée !

Lebrun-Pindare excelle dans l'épigramme, mais il a rencontré un rival digne de lui. Ayant lancé à Baour-Lormian ce lardon :

Sottise entretient la santé :
Baour s'est toujours bien porté,

Ce dernier le fait quinaud avec cette riposte :

Lebrun de gloire se nourrit ;
Aussi voyez comme il maigrit !

Et, à la grande joie de la galerie, quatrains, sixains, tombent comme grêle sur Lebrun, lorsqu'il s'avise d'épouser sa servante, mettons sa gouvernante.

Qui pourrait s'empêcher de rire
En voyant de Lebrun le vol audacieux
Se précipiter vers les cieux,
Et tomber dans la poêle à frire ?

Encouragé par les bravos, Baour redouble et venge ceux que la verve satirique de Lebrun a flagellés :

Connaissez-vous ce vieux barbon,
Devant lui sans cesse en extase ?
Son goût est pur, son cœur est bon ;
Il a Marat pour Apollon,
La Montagne pour Hélicon,
Et sa servante pour Pégase.

Demoustier, lorsqu'il entre au foyer, est bientôt entouré par les jeunes artistes : il a toujours un compliment, une pétoffe, une saillie aimable à leur service; il rappelle Malézieu, l'organisateur des fêtes de la duchesse du Maine; il aurait pu servir de modèle à Musset lorsqu'il imagina le rôle de Minuccio dans *Carmosine*. Un soir Lange et Mézerai, ne pouvant s'entendre sur la fidélité, sur le mot et la chose, demandent une définition à Demoustier; elle ne tarda pas, mais on ne dit point si elle mit d'accord les disputeuses :

Elle dure si peu, qu'on n'a pas le temps même
De la nommer fidélité :
Si bien que c'est en vérité
Un enfant qui meurt sans baptême.

Une autre fois, c'est Lebrun-Pindare que ces dames interrogent sur les femmes qui se mêlent de versifier : il ne pouvait les sentir, elles lui semblaient des usurpatrices, et il l'expliqua assez joliment :

Sitôt que la beauté compose,
Vous voyez se ternir ses grâces, ses attraits :
Elle parle sans art une si douce prose!
L'encre sied mal aux doigts de rose :
L'amour n'y trempe point ses traits.

Nommons encore Népomucène Lemercier. Au plus fort de la Terreur, il suivait les séances de la Convention nationale, placé à côté des tricoteuses, et comme il ne disait jamais rien, elles l'avaient surnommé *l'Idiot*. Or, cet idiot, dès l'âge de quinze ans, étonnait les acteurs de la Comédie-Française, le public et la Cour par sa tragédie de *Méléagre*, et, faisant de l'opposition contre lui-même, retirait sa pièce après la première représentation, parce qu'il jugeait ce succès de mauvais aloi; *l'Idiot*, pendant la Révolution, donna *Clarisse Harlowe*, le *Lévite d'Éphraïm*, le *Tartuffe révolutionnaire*, *Pinto*, *Agamemnon; l'Idiot* avait la sympathie et l'estime du Premier Consul, de Talleyrand qui le proclama le causeur le plus brillant de Paris. Lemercier eut le génie de l'invention, il lui manqua le génie de la forme qui, seul, achève les grands écrivains et les recommande à l'avenir. La sobriété, le goût, la proportion, lui font défaut; son caractère, bien plus que son talent, le sauve de l'oubli. Admirez cependant les enthousiasmes des contem-

porains et les dédains de la postérité! *Agamemnon*, si oublié aujourd'hui, fut, en 1797, un triomphe; le public, et, ce qui est plus rare, tous les confrères de Lemercier le proclamèrent un maître. La même remarque peut s'appliquer à Ducis, à Gabriel Legouvé, à beaucoup d'autres qui, avec du talent, connurent les joies des succès, les enivremens et les illusions de la célébrité. L'histoire littéraire a ses cimetières comme l'histoire politique.

Au lendemain de la première d'*Agamemnon*, on contait au foyer la lecture de *Méléagre* devant le Comité, l'étonnement des membres en voyant entrer un jeune homme, presque un enfant, infirme d'un pied et d'une main, accompagné de son précepteur. E. Legouvé a recueilli l'anecdote, et je vais la résumer. Louise Contat, Molé, Préville, s'imaginent que c'est un fils de grande maison; le précepteur a fait la tragédie, l'élève en aura l'honneur; rien de plus vraisemblable, l'auteur étant fort recommandé par la Cour. Il lit, l'ouvrage plaît, il est reçu à l'unanimité. « Je vais bien en avoir le cœur net, dit Mlle Contat tout bas à Molé; et, s'adressant à l'auteur : « Monsieur, nous sommes tous charmés de ce que nous avons entendu. Pourtant, j'ai remarqué, au second acte, une scène où quelques changemens seraient nécessaires. — Lesquels, madame? Voulez-vous m'expliquer ce que vous désirez? » Mlle Contat les lui explique. « Vos critiques sont très justes, madame, répond l'enfant avec le même calme, et, dans deux ou trois jours, je vous rapporterai la scène corrigée. — Deux ou trois jours! répond Mlle Contat. C'est trop long pour notre impatience et pour votre talent, monsieur. Une ou deux heures vous suffiront, j'en suis sûre!... Et si vous vouliez exécuter ces légers changemens tout de suite... — Tout de suite, reprend vivement le précepteur; impossible! M. Lemercier est fatigué de la lecture. — Moi, répond l'enfant, je ne suis pas fatigué du tout. Madame, vous aurez la scène dès ce soir. — Pourquoi ce soir? reprit Mlle Contat. Pourquoi pas tout de suite? Je meurs d'envie de voir cette scène refaite. Notre régisseur sera très heureux de vous prêter son cabinet. Vous y serez très tranquille, tout seul; car nous gardons monsieur, ajouta-t-elle avec toutes sortes de grâces, en se tournant vers le précepteur... et dès que vous aurez fini... — Je ne demande pas mieux, madame, répondit l'enfant; qu'on me conduise dans le cabinet du régisseur. » Une heure après, il revenait avec la scène refaite et améliorée.

Pour le coup, il fallut bien se rendre. Un jour, au Théâtre-Français, un officier vient se planter devant Lemercier, qui le prie de se ranger. L'officier, un géant, toise le poète et ne bouge. « Monsieur, reprend Lemercier, je vous ai dit que vous m'empêchiez de voir, et je vous ordonne de vous retirer de devant moi. — Vous m'ordonnez! Savez-vous à qui vous parlez? A un homme qui a rapporté les drapeaux de l'armée d'Italie. — C'est possible : un âne a bien porté Jésus-Christ. » Un duel s'ensuivit, et l'officier eut le bras cassé. Voilà pour le courage; et, quant au sang-froid, il suffit de rappeler le mot à cet ami qui se fâchait parce qu'on sifflait une pièce de lui, Lemercier : « Calmez-vous; tout à l'heure vous en entendrez bien d'autres. » Il donnait à Talma des leçons de difformité, montrant, par son exemple, comment l'élégance et la grâce peuvent se combiner avec l'infirmité du corps. Le jour où il eut une attaque de paralysie, il lisait une de ses comédies dans une séance particulière de l'Académie française : « Excusez-moi, messieurs, dit-il tranquillement, je ne puis achever, je viens de perdre la vue. »

La physionomie du foyer ne se modifie pas sensiblement sous la Restauration et la monarchie de Juillet : acteurs et littérateurs en forment toujours le fonds habituel, agrémenté parfois de visites princières, politiques et autres. La liberté parlementaire, la liberté de la conversation et la liberté des salons ont pour le foyer un double effet contraire : d'une part, on peut dire ce qu'on veut, et, à certaines heures, la critique en tout genre s'épanouit avec une ampleur, une verve extraordinaires qu'aucune nécessité de prudence ne contient; d'autre part, les virtuoses de la causerie, n'ayant plus à redouter la prison ou l'exil, parlent partout, dans la rue, au café, au salon, à la tribune, les réunions se multiplient, enlèvent aux foyers une partie de leur brillante clientèle. Et puis, vers le milieu de la monarchie de Juillet, la mode s'accentue d'aller retrouver acteurs et actrices dans leurs loges; autant de petits salons nouveaux, de petits foyers d'esprit, sans parler des coulisses qui, de tout temps, ont abrité force commerces intellectuels... et autres. Qu'on ne s'étonne donc pas si le foyer des artistes a parfois ses crises ou plutôt ses soirées et ses périodes de langueur, suivies de brillans retours. C'est à celles-là que font allusion des écrivains qui sans doute y ont fréquenté d'une manière intermittente et accidentelle.

En 1843, Félix Pyat reconnaît que le foyer de la Comédie tient des siècles passés « je ne sais quel air de grand seigneur. » A l'entendre, on n'y voit cependant que trois ou quatre bons sociétaires qui se chauffent tranquillement les jambes en jouant aux dames. Plus tard, Théodore de Banville constate que les sociétaires Maubant, Provost, Delaunay, Barré y jouent aux échecs. Le bilboquet eut aussi ses beaux soirs au foyer de la Comédie: on y renonça, par respect pour Scribe qui, prétend Banville, croyait y voir une censure indirecte de ses procédés littéraires. Ces critiques, pour la plupart, me rappellent le mot d'un cadet de Gascogne qui, ayant perdu son argent au jeu de la Cour, s'écriait en se retirant: « Le diable emporte la fichue baraque! — Monsieur le garde, lui dit Louis XV qui l'entendit, comment sont donc faits les châteaux de votre pays? » Il y a mieux : Banville réfutant Banville. à propos de ce même foyer de la Comédie. « Les comédiennes, confesse-t-il, y sont des grandes dames de l'art, qui savent faire les honneurs d'un salon. Rien de pareil à ce qui a lieu à l'Odéon, où j'ai vu de mes yeux M[lle] B..., mariée depuis, manger du ragoût de mouton pendant la lecture d'une comédie (sous prétexte de déjeuner), et M[lle] X..., qui est un peu de la maison, raccommoder le soir, au foyer, ses torchons et ses bas. » C'est l'éternel raisonnement du penseur qui juge l'humanité d'après cent ou deux cents personnes qu'il croit connaître, et qu'il n'a étudiées que de guingois. J'ai entendu des conversations admirables au foyer de la Comédie, des conversations conduites par Alexandre Dumas, Pailleron, Labiche, Lavoix, auxquelles s'associaient le clairon de Coquelin aîné, Got, Féraudy, Truffier, M[mes] Bartet, Lecomte; même en l'absence des chefs d'emploi, les doubles exécutaient encore d'excellentes symphonies parlées. Il est permis de conclure que Félix Pyat et Banville n'étaient pas là aux heures fatidiques.

Voici par exemple un croquis du foyer en l'an de grâce 1824, par Laferrière, alors que, élève de Choron, il venait faire sa partie dans les chœurs d'*Athalie :* mais il convient de remarquer que, Roger et Got exceptés, les comédiens n'ont que la moindre part aux *Mémoires* publiés sous leur nom : presque toujours un homme de lettres fait la toilette du livre et le met au point, quand il ne le compose pas entièrement, d'après la correspondance ou des notes informes de l'artiste... « Toute personne étrangère au théâtre ne pouvait être présentée que par

un sociétaire ou par un des gentilshommes de la Chambre du Roi. Les artistes, soit qu'ils jouassent dans la soirée, soit qu'ils vinssent simplement passer un instant dans le foyer, soit qu'ils fussent en costume ou en habit de ville, étaient chez eux, et se saluaient avec une politesse et des formes dont l'élégance ne se démentait jamais... Ma grande préoccupation, durant ces soirées mémorables pour moi, était de parvenir, par toutes sortes de ruses, de marches et de contremarches, à jeter un coup d'œil furtif dans ce vaste salon qui représentait, à mes yeux, tout ce que l'esprit peut rêver de magnificence : les personnages assis là dedans, les uns causant, les autres jouant aux cartes, quelques femmes même brodant, me donnaient comme une vague idée de l'assemblée des dieux ; les costumes ajoutaient au prestige... »

Puis, le débutant s'extasie dans la contemplation des actrices « toutes baignées de parfums exquis, dont le sourire éclairait des visages maquillés et mouchetés avec un art qui eût désespéré Vanloo lui-même... Et puis, il y avait autour d'elles MM. les gentilshommes du Roi, en gilet blanc, avec des jabots de malines rousses, que fermaient des solitaires du plus grand prix ; il y avait tout l'esprit de Paris, représenté par l'aristocratie de la fortune, du nom ou des lettres : le duc de Duras, Briffaut, Andrieux, Bouilly, Delrieu, Viennet, Alfred de Vigny, Alexandre Duval, Pigault-Lebrun, Étienne, Jouy, Coupigny... Et puis, quoi ?... Il y avait aussi ma jeunesse... »

Qu'aurait-il dit, le néophyte, s'il avait alors assisté à quelque tournoi entre ces personnages célèbres alors, aujourd'hui presque inconnus, sauf Alfred de Vigny ? Quelle joie aussi d'entendre le duc de Duras évoquer ses prédécesseurs d'avant 1789, avec des historiettes comme celle-ci ! Les premiers gentilshommes de la Chambre gouvernaient *le tripot comique*, de même que les ministres le gouvernent aujourd'hui ; leur autocratie s'exerçait parfois d'une manière assez plaisante dans la forme, ainsi que l'atteste ce trait de Richelieu, reproduit plus tard par Mme de Bawr : « Le maréchal de Richelieu était devenu un peu sourd dans sa vieillesse, mais il exagérait cette infirmité bien au delà de ce qu'elle était chez lui, quand il lui plaisait de ne pas entendre. En sa qualité de premier gentilhomme de la Chambre, il avait sous sa dépendance les trois grands théâtres de Paris. Toutefois, comme il n'aimait pas qu'on pût dire qu'il

exerçait un despotisme nuisible aux intérêts des acteurs sociétaires, il prenait soin d'obtenir l'agrément des comédiens à ses volontés. Sachant que l'Opéra-Comique allait renvoyer une débutante qui n'annonçait aucun talent, mais à laquelle il s'intéressait, il manda les deux semainiers et fit prier Grétry de venir chez lui à la même heure. Tout le monde réuni, le maréchal prit la parole : « Je vous ai prié de venir, mon cher Grétry, dit-il, afin que vous énonciez à ces messieurs votre opinion sur la jeune débutante. — Je pense, monsieur le maréchal, qu'elle ne donne aucune espérance pour l'avenir, répondit Grétry. — Vous l'entendez, messieurs, elle donne des espérances pour l'avenir. — Ensuite, reprit plus haut Grétry, elle n'a pas la voix juste. — Vous voyez que M. Grétry lui trouve la voix juste. Ainsi, messieurs, vous la recevrez. »

Ces habitués du foyer avaient beaucoup d'esprit, plus d'un allait jusqu'au talent, et donnait libre carrière à ses goûts d'opposition, toutefois en les tempérant de courtoisie. L'un d'eux raconte la réponse d'un député de la majorité à un libéral qui veut l'empêcher de monter à la tribune pour soutenir le projet du ministère. « A quoi bon ? Vous avez une superbe sinécure, vos enfans, vos proches sont bien placés ! — Oui, mais ma femme est grosse. » Le trait n'a pas vieilli. Et j'imagine que les ministériels ne restaient nullement à court de malices sur l'opposition. Quant aux actrices, alors comme auparavant et comme plus tard, leur politique, c'est l'homme qui leur plaît, ou l'homme qui leur déplaît.

Quinze ou seize ans après, les gentilshommes de la Chambre ont été balayés par la Révolution de 1830, la mort a resserré les rangs, le talent a comblé les vides, les acteurs maîtres du foyer sont Mars, Firmin, Joanny, Geoffroy ; Samson, Bocage marchent sur leurs traces, Rachel pointe. Parmi les auteurs dramatiques, Victor Hugo ne va guère au foyer, Vigny n'y va plus, Scribe, qui bat son plein, y retrouve de vieux confrères, Bayard, Viennet, Ancelot (ces deux derniers se disputent toujours la palme de la vanité) ; et puis les jeunes, les nouveaux qui montent à l'assaut du succès, Ernest Legouvé, Mazères, bientôt Ponsard, Mallefille, Léon Laya. E. Scribe, naturellement, était le roi du foyer quand il daignait s'y montrer, et ceux qui, tout bas, critiquaient son mauvais style, l'absence de types, de caractères fortement dessinés dans son théâtre, admiraient comme il convient son inven-

tion, son imagination, sa prodigieuse habileté, cet art de jeter sur la scène tout le mouvement de la vie réelle, d'amuser et d'émouvoir le public, tous les publics, ceux de la Comédie et du Vaudeville, du Gymnase et de l'Opéra. On faisait cercle autour de lui, sa causerie apprenait toujours quelque chose aux commençans, même aux vieux routiers; savoir écouter ce grand charpentier dramatique, mettait sur le chemin des sujets de pièces, et, qui sait? pouvait conduire à une collaboration précieuse entre toutes. Quelle leçon de persévérance dans ce ressouvenir pénible des débuts! « Savez-vous par où j'ai commencé? Par quatorze chutes! Oui! quatorze! C'était bien mérité. Oh! mes amis! Quelles galettes! Pourtant je réclame pour une. Elle a été trop sifflée. Elle n'était pas si mauvaise que les autres. Vrai, c'était injuste. Vous riez, et moi aussi. Mais je ne riais pas dans ce temps-là. Après chaque chute, nous nous en allions, Germain et moi, tout le long du boulevard, désespérés, furieux, et je lui disais : Quel métier! C'est fini. J'y renonce. *Après les quatre ou cinq plans* que nous avons encore, je n'en fais plus! »

Et (j'anticipe un peu) la visite de Scribe à Claremont en 1850! Louis-Philippe goûtait son talent, et bien qu'il ait, dans un accès d'impartialité littéraire, nommé Victor Hugo pair de France, je gagerais qu'il dut sourire en apprenant qu'à la première représentation d'*Hernani*, Scribe osa rire aux éclats ouvertement. « Savez-vous, monsieur Scribe, dit le Roi, que j'ai l'honneur d'être votre confrère! — Vous, Sire? — Oui vraiment. Vous venez à Londres pour un opéra; eh bien, moi aussi, j'ai fait un opéra dans ma jeunesse, et je vous jure qu'il n'était pas mal. — Je le crois, Sire, vous avez fait des choses plus difficiles. — Plus difficiles pour vous peut-être, mais pour moi, non! J'avais pris pour sujet les *Cavaliers* et les *Têtes rondes*. — Beau sujet! — Voulez-vous que je vous le raconte? Le hasard m'a fait retrouver ces jours-ci mon manuscrit. Je serais curieux d'avoir votre sentiment. — Je suis à vos ordres, Sire. » Louis-Philippe explique son premier acte, l'auteur écoute d'abord en silence, mais, le naturel d'auteur dramatique reprenant le dessus, Scribe oublie la personne royale, fait des objections, taille, rogne, ajoute, si bien que les rôles sont intervertis, et les voilà tous deux qui reconstruisent la pièce. Cependant l'heure du départ sonne, on attend Scribe à Londres, le Roi lui fait promettre de revenir déjeuner le lendemain pour terminer; Scribe

revient le lendemain, les jours suivans, et la reine Marie-Amélie le remercie avec émotion d'avoir rendu le rire et l'appétit pendant toute une semaine à son mari.

Un instantané du foyer, le 12 juillet 1845, dans le *Journal* d'Edmond Got : « Là, tous les soirs, se réunissent, avec les personnages de la pièce qu'on joue, Harpagon, Dorine ou Scapin, quelques habitués qui fréquentent les coulisses, des amis ou des auteurs : Émile Augier, Decourcelle, Desnoyers, Latour... Quatre ou cinq sont dans un coin autour d'un jeu de trictrac. Les autres, çà et là, en costume de velours et de satin, causent avec de simples mortels crottés du Palais-Royal et de la rue Vivienne. On s'entretient de l'événement du jour, des chemins de fer ou des sources du Nil. L'Algérie, surtout, occupe dans le discours une place fort distinguée. — Ah ! vieux Molière, et vous, Préville, Molé, Fleury, si quelque jour vous descendiez de vos toiles dans ce foyer si bien doré, ne seriez-vous pas un peu surpris de ce que vos successeurs y font maintenant? Vous qui portiez l'épée et la boucle à l'œil, ne conserviez-vous pas parmi vous vos façons galantes et vos airs de gentilhomme?... Vous couchiez-vous donc aussi sur les banquettes, assis sur le dos et la jambe dans les mains ? Donniez-vous donc si haut et si ferme votre avis sur tout ? Parliez-vous aux femmes presque le chapeau sur la tête?... Dites, mes vieux maîtres, Voltaire et Marmontel sentaient-ils la pipe culottée, Carle Vernet était-il aussi sans gêne que M. Ravergie, et Lekain jurait-il des « nom de Dieu ? » Ce soir, à ce même foyer, on racontait avec stupéfaction la fuite de Mlle Plessy à Saint-Pétersbourg... »

Got était lettré, bon observateur, un peu paysan du Danube, d'une nature morale élevée, travailleur acharné, non moins consciencieux dans son répertoire que dans sa vie privée : aussi, après les années de noviciat, après avoir fait partie de ce qu'on appelait *la troupe de fer-blanc*, les doubles, parvint-il assez rapidement au sociétariat et au rang de chef d'emploi. On a dit que son art sobre, concentré, rappelle les maîtres flamands les plus parfaits, les maîtres français de l'école de Chardin, et c'est exact. Il eut pour amis Émile Augier, Léon Laya, Mallefille, E. Pailleron, Léon Gérôme, Edmond About. Son *Journal*, qui va de 1841 à 1893, abonde en détails sur le Conservatoire, la Comédie, les camarades, directeurs, auteurs, les coulisses et le public.

Il conte agréablement, et nous sert mainte anecdote : « Aux Français, une fois, au *Verre d'eau*, j'avais devant moi deux femmes que je ne connaissais point, et qui ne se connaissaient pas non plus. Après le troisième acte, l'une dit à l'autre : « Quelle belle pièce! — Oui, Mlle Plessy est joliment jolie, et celui qui fait le ministre est joliment bon! — Oui, Bolingbroke... Vous trouvez, n'est-ce pas? — Oh! oui, comme il envoie bien tout cela! — Oui. Eh bien! savez-vous ce qu'il a mangé à dîner?... Du veau aux petits pois... C'est moi qui suis sa cuisinière. »

Un autre écho du foyer. Agé de vingt ans à peine, et ayant déjà son franc parler, du moins dans son *Journal*, Got cite avec délices un jugement dédaigneux sur celui qu'il appelle : le bellâtre M. Brindeau. « Après avoir joué tellement quellement quatre ou cinq fois, il demande tout net une dernière épreuve, pour être sociétaire. Or c'est le *Chevalier à la mode* qu'il a choisi. Et à ce propos, un des vieux amateurs qui, comme le baron de Lamothe-Langon, assidus aux représentations, me témoignent personnellement une très aimable bienveillance, et me font volontiers asseoir à côté d'eux, M. le marquis de Sainte-Aulaire, l'académicien, l'ex-ambassadeur à Londres, me dit, après le troisième acte, du haut de sa tête, en levant le siège : « Ça, le *Chevalier à la mode!* Le bœuf à la mode! » On répète une pièce d'A. Dumas père, *la Fille du régent*, qui fut sifflée très bien. Après six semaines, l'auteur se décide enfin à assister à une répétition. « Et comme sa personnalité gouailleuse et crépue éclate dans notre pénombre à demi-officielle. « Diable! diable! Mon cher Fonta, s'écriait-il du fond de l'orchestre, en interrompant une scène; c'est froid comme glace. Je vous allumerai pour la première fois une veilleuse dans votre culotte. » Et, après la répétition, devant tout le monde, à Mme de Seigneville, complaisante ordinaire de Mmes X... et Z... : « Mille grâces pour vos conseils, ma chère, mais ne parlons pas théâtre. Si vous voulez, parlons... amour. » J'ai changé le dernier mot.

Avant 1848, Augustine Brohan donna des soirées de causerie dans sa loge qui se composait de deux pièces : un buffet de Cocagne ou de Gamache soutenait le corps, après que l'esprit avait festoyé. Et il y eut aussi des bals au foyer, un pianiste composant tout l'orchestre, portraits, statues, costumes, gestes et paroles faisant une précieuse harmonie. « On commençait

gaiement les quadrilles, conte Banville : quand le moment venait qu'un des danseurs entrât en scène, l'avertisseur lui faisait un signe; il partait sans rien dire et sans s'excuser, et, silencieusement aussi, sans transition, un des assistans prenait sa place. Délicieuse fantaisie à la Shakspeare! On voit, enflammés par les beaux discours de son prédécesseur, les yeux de la danseuse dont on tient la main, et tout de suite, de verve, on continue comme on peut le discours présumé. Souvent on bénéficie de l'effet produit par celui qui vient de partir, souvent aussi on lui prépare un triomphe pour le moment où il reviendra, l'âme encore tout exaltée par les admirables paroles qu'il vient de débiter sur la scène aux pieds de Silvia ou d'Agnès. Quel malheur que ces jolis bals soient tombés en désuétude! Comme ils étaient naturellement féconds en contrastes piquans et en antithèses amusantes! Scapin dansant avec Iphigénie, le farouche Hippolyte menant le cotillon avec Zerbinette, Tartuffe emportant doña Sol dans une valse enivrée, ce tohu-bohu de tous les masques poétiques, cette comédie dans la comédie, ces grands seigneurs de tous les temps se réjouissant dans le palais de la Muse, n'était-ce pas délirant et divin? »

1848. La crise politique se complique d'une crise financière et sociale; le plaisir théâtral, ce superflu par excellence, ne semble plus aussi nécessaire; cinq directeurs se succèdent en moins d'un an. Devant les émeutes qui ensanglantent Paris, et font le tour de l'Europe, on aurait pu répondre avec Ducis auquel un ami conseillait de faire une tragédie en 1792 : « Que parles-tu de tragédie? La tragédie court les rues. » Résultat : langueur des spectacles, recettes plus que médiocres; seul le nom de Rachel sur l'affiche opère le miracle d'ouvrir les bourses récalcitrantes, mais on n'était plus au temps où ce nom valait une lettre de change de six mille francs tirée sur le public. Même après l'élection de Louis Napoléon à la présidence de la République, la situation ne s'améliore guère, et, certain soir, la recette ne dépasse pas cent soixante francs. La Comédie petit à petit s'est érigée en Convention; plus de directeurs, les chefs d'emploi gouvernent, et gouvernent fort mal, fondent une société d'admiration mutuelle, se passent, se repassent la rhubarbe et le séné, jouent leurs propres pièces, celles de leurs amis: Samson, Beauvallet, Régnier, Brohan, font des comédies, et naturellement protègent les auteurs de même acabit, Viennet,

Liadières, Wailly, Empis, Mazères, etc.; et naturellement encore, plus ils se soutiennent, plus ils écartent ou ajournent les vrais talens, plus ils éloignent le public, *le monstre*, comme l'appelait Gozlan, un monstre qui veut qu'on lui plaise et fait vivre ceux qui lui plaisent.

Arsène Houssaye affirme que le foyer de la Comédie est un des trois ou quatre salons où l'homme le moins timide n'entre pas sans émotion, parce que chaque arrivant se sent dévisagé d'un œil d'acier : « Dans un salon ordinaire, il y a au moins le maître et la maîtresse de la maison qui vous font bon accueil; mais, dans ce salon extraordinaire, pas un signe de bonne grâce : le silence si on s'approche, la mousqueterie railleuse si on s'éloigne. Aussi beaucoup de mondains curieux ne s'y risquent pas deux fois; du moins c'était ainsi pendant les années de ma direction. Les étrangers qui tenaient bon étaient, pour ainsi dire, du bâtiment; comme par exemple Roqueplan, directeur de l'Opéra et amant de Delphine Marquet, dont la belle chevelure lui inspira une page rayonnante sur les blondes. Alfred Arago était un des fervens, sans être attaché à celle-ci plutôt qu'à celle-là... Ponsard et Augier se retrouvaient souvent au foyer. Alfred de Musset y faisait une pause, mais il aimait mieux mon cabinet, tout aussi bien peuplé. Quelques amoureux de ces dames, plus ou moins princes, ministres ou ambassadeurs, les accompagnaient au foyer, ou les y attendaient retour des coulisses. On y voyait aussi quelques critiques, comme le duc de Rovigo, Paul de Saint-Victor, Édouard Houssaye, Xavier Aubryet, Albéric Second, Limayrac, Octave Lacroix... On avait dit, pour symboliser les intrigues du foyer, que c'était un foyer d'incendie et un foyer d'intrigues; la vérité, c'est qu'on n'y jetait pas le feu à pleines mains, et qu'on n'y méditait pas la mort de son prochain. Le plus souvent, on se serait cru au foyer de Pénélope, tant on y filait de la laine. Pendant un temps aussi, on le surnomma : *le foyer des petits ménages*, parce que chaque actrice y chuchotait avec son acteur. »

La vérité aussi, c'est que, dès son début, Arsène Houssaye avait ouvert les coulisses et le foyer aux peintres, aux poètes, aux Jeune-France, aux rédacteurs de *l'Artiste*, à tous ceux qui portaient un nom dans les lettres et dans les arts. Ricourt, Gaiffe, Faustin Besson, Chaplin, Dumaresq, Banville, Philoxène Boyer, etc., contribuèrent à l'agrément du foyer. Et il faut con-

venir que le cabinet directorial de cet aimable homme fit une sérieuse concurrence au foyer : sa bonne grâce, ses allures de gentilhomme de lettres, une certaine désinvolture, et cette coquetterie spéciale qui veut avoir l'air de flâner tout en travaillant beaucoup, firent merveille. Littérateurs, gens à la mode, reprirent le chemin de la Comédie en passant par le cabinet et la loge d'Arsène Houssaye; ils firent l'opinion et ramenèrent la foule. Rachel avait emporté de haute lutte cette nomination, par son crédit auprès du prince Jérôme Napoléon; les burgraves de la Comédie luttèrent en vain, à coups de papier timbré, même ils élevèrent autel contre autel, nommèrent un directeur à eux, remuèrent ciel et terre; ils avaient beaucoup d'amis haut placés! Il fallut enfin baisser pavillon : Houssaye l'emporta, et légitima le choix du président de la République par ses succès. Mais aussi quels amis, quelles camaraderies littéraires et mondaines! Victor Hugo, d'Orsay, Morny, Romieu, Musset, Augier, Albéric Second, Léon Gozlan, Théophile Gautier, Ponsard, Paul de Saint-Victor, Dumas, Persigny, Roger de Beauvoir, Méry, Delacroix, Diaz, vingt autres! Et les femmes fréquentaient aussi ce cabinet ensoleillé, tout tendu de tapisseries des Gobelins, avec des meubles de Boulle, des portraits, d'admirables bustes : on y vit, sans compter les dames de la maison, l'*escadron volant*, George Sand, Mme de Girardin, Mme Roger de Beauvoir. Et puis Houssaye se paya le luxe de quatre secrétaires, *les Quatre Mousquetaires*, *les Quatre fils Aymon*, Verteuil, Adolphe Gaiffe, Armand Barthet, Destroyes; mais le premier seul travaillait utilement, la jeunesse, la gaieté des trois autres ne compensaient point leur paresse et leurs excentricités : le directeur les garda aussi longtemps qu'il put; le souvenir du *Moineau de Lesbie*, joué par Rachel, protégeait cet original Armand Barthet.

Dès le début, Arsène Houssaye souligne son dessein de ne plus jouer que les maîtres aimés du public : il fait fête à Scribe, à Legouvé, demande une tragédie à Ponsard, des comédies à Dumas, Émile Augier, Musset, Léon Gozlan, Mallefille, Jules Sandeau, décide Rachel à jouer Hugo, Dumas, met au pas certains fats envahisseurs, parque dans un coin du théâtre les affreuses mères d'actrices. Il essaie d'engager Frédérick-Lemaître, se débarrasse des mauvais comédiens, nomme chef d'orchestre de la Comédie Offenbach, favorise les jeunes talens : Got, Mon-

rose, Delaunay, Madeleine Brohan, reprend à la Russie Mlle Plessy et Bressant. Qui l'eût deviné? Cet homme doux et souriant tiendra tête à plusieurs ministres qui favorisaient des abus représentés par des amies ou des auteurs épuisés; il se montre très résolu à ne flatter que le bon plaisir d'un seul ami : le public, offre plusieurs fois sa démission, infuse un sang vivace aux veines appauvries du vieil Eson. « Il a fait gagner beaucoup d'argent au théâtre, remarque Th. Gautier (1850), mais en dépit des saines doctrines : aussi MM. les comédiens rédigent un mémoire contre l'administration de M. Arsène Houssaye, pareils à cet apothicaire de *Monsieur de Pourceaugnac*, qui aime mieux être tué dans les formes que guérir d'une façon irrégulière. » Et, ajoute Pierre Malitourne, savez-vous le reproche que font aujourd'hui leurs ennemis à Houssaye et à Roqueplan? « Il réussit trop. » Houssaye réussit pendant six ans et plus.

En 1850, il osa faire jouer *Charlotte Corday :* la chose n'allait pas toute seule, tant s'en faut; le comité de lecture, les républicains avancés, le gouvernement lui-même mettaient des bâtons dans les roues, ou ne témoignaient qu'une bienveillance pleine de méfiance. La pièce passa néanmoins, et obtint un véritable triomphe. Alfred de Musset déclara en plein foyer : « Pareil langage ne s'est pas entendu depuis Corneille. » Et comme les critiques se rebellaient, il insista : « Oui, messieurs, on n'a rien fait de plus grand, vous entendez, de plus grand, je maintiens le mot. »

Que n'a-t-on pas dit, dans les *deux foyers* de la Comédie, sous le proconsulat élégant de Houssaye? Lui-même a pris soin de noter plusieurs de ces belles causeries, et l'on ne saurait mieux faire que de répéter quelques traits consignés par un homme que sa situation et son esprit devaient si richement documenter.

« Au foyer du Théâtre-Français un gamin littéraire, vrai gamin de Paris, trouva du bel air de se jeter sur un canapé à côté d'une femme qui comptait trois ou quatre entr'actes dans la comédie de sa vertu. Il ne la connaissait pas du tout; il osa lui dire à brûle-pourpoint, se croyant ferré sur le talon rouge : « Eh bien, ma belle amie, avec qui êtes-vous maintenant? » La dame se leva de l'air le plus hautement dédaigneux : « Avec un homme fort mal élevé, monsieur. »

« Madeleine Brohan ne fut point, comme on l'a prétendu, la reine de la Comédie-Française pendant vingt-cinq ans, mais

elle fut, un quart de siècle durant, la reine du foyer: Judith, Allan, Fix, pâlissaient devant elle; Plessy elle-même était désarçonnée. Quand elle épousa Mario Uchard, une bonne camarade lui dit d'un air entendu. « Ton futur mari, je le connais! c'est mon futur passé. — Oh! riposta Madeleine, je n'espérais point trouver un homme qui ne vous connût pas. »

« Une actrice disait au foyer : « Je n'aime pas les hommes qui sont trop maîtres d'eux-mêmes. » Son amant lui répondit : « Et moi je n'aime pas les femmes qui sont trop maîtresses des autres. » « Une de nos jeunes comédiennes, qui ne quitte jamais Paris, est surnommée au foyer la *Comédienne inamovible*. On n'en dit pas autant de son cœur, qui a beaucoup voyagé : c'est la femme la plus spirituelle, non pas du monde, mais du demi-monde. On disait hier devant elle que M. X... était, comme l'enfer, tout pavé de bonnes intentions. « Ne me parlez pas des hommes à bonnes intentions! s'écria-t-elle; je les ai toujours vus si maladroits et si malheureux, que je me suis depuis longtemps entourée d'hommes à mauvaises intentions. »

« En ce temps-là, un fils de ministre, cousin sans doute de celui qui s'étonnait qu'on jouât au Théâtre-Français de mauvaises pièces comme le *Médecin malgré lui*, entra comme une bourrasque dans mon cabinet : « Monsieur Arsène Houssaye, il me semble qu'on se croise les bras au Théâtre-Français. » Jamais Napoléon n'avait parlé avec un si grand air à un officier battu. « Vous vous trompez, répondis-je, on répète *La critique de l'École des Femmes*. — *La critique de l'École des Femmes*, qu'est-ce que cela? On n'a pas encore, que je sache, envoyé le manuscrit à la Censure! »

Il y eut alors un troisième foyer, en quelque sorte un troisième salon de la Comédie. Arsène Houssaye pria Faustin Besson de peindre un cénacle des poètes et des artistes dans l'entrée de la loge directoriale (avant-scène de droite au rez-de-chaussée). « Je ne sais trop ce que j'y ai peint, écrit Besson, tout cela doit avoir disparu (non, cela n'a pas encore disparu) ; mais ce que je sais bien, c'est que, pendant ces six mois, tout le Paris de l'aristocratie littéraire, artistique et mondaine, s'est disputé une place dans ce petit coin. J'avais la clef qui donnait sur la scène, et, sitôt libres pour un instant, ces dames et ces messieurs, en grand costume, descendaient près de nous. Rachel,

les Brohan, Allan, Favart, Provost, Geffroy, Got, venaient s'y asseoir et causer tour à tour avec le roi Jérôme, le prince Napoléon, quelques princesses, tous les dignitaires de la cour impériale, tous les auteurs en renom. Musset, Gozlan, Sandeau, Murger et cent autres étaient les habitués, les familiers de ce cercle intime. J'y ai vu tellement de monde, et les places étaient à ce point recherchées, qu'un soir, Alfred de Musset, Augier et Théophile Gautier s'estimèrent fort heureux d'y trouver place... assis sur le tapis. »

Une épigramme qui plut beaucoup au foyer, c'est celle de Royer de Beauvoir à Mirès, quand celui-ci maria sa fille au prince de Polignac :

LE SANG POUR TROIS ET LE TROIS POUR CENT

A certain prince qui voulait
S'encanailler dans la finance,
Son futur beau-père disait :
« De l'honneur de votre alliance
Je suis vraiment très satisfait.
Mais votre faubourg est sévère,
Et notre famille est d'un sang
Que chez vous l'on n'estime guère. —
Ce scrupule est une misère!
Dit le prince en se rengorgeant.
J'ai du sang pour trois, cher beau-père ! —
Alors terminons cette affaire,
Mon prince ; j'ai du trois pour cent ! »

Arsène Houssaye, qui a crayonné tant d'originaux plaisans, potentats, amis, grands et petits collaborateurs de la Comédie, a cependant omis ce Giovanni qui eut les honneurs d'une causerie au foyer, où il pénétrait parfois, lorsqu'il ne trouvait pas ses cliens dans leurs loges ou dans les coulisses. Ligier qui le découvrit à Bordeaux, le fit attacher à la Comédie, où ses talens d'artiste capillaire furent appréciés, en même temps que sa folie de vanité amusait acteurs et habitués, car elle dépassa celle des grands coiffeurs de l'ancien régime, un Champagne, un Dagé, un Le Gros, un Léonard. Provost lui reprochant d'être resté au-dessous de lui-même dans la confection d'une perruque : « *Que voulez-vous, monsu Provost, Molière lui-même... il n'a pas fait que des cé-d'œuvre!* » Giovanni, ayant achevé sa première perruque pour Delaunay qui venait d'être reçu socié-

taire, dit en la présentant : « *Voilà, monsu Delaunay, oune véritable parruque di sociétaire. Zouez à présent, vous êtes sour de votre affaire!* » Comme il était en retard pour livrer une perruque à Paul Leroux : « *Patience*, dit-il, *car ze vous fais quelque sose qui vous flattera! Et tenez! hier ze l'avais posée dans mon magasin sour ma tête à parruque... Voilà monsu Derval qu'il entre cé moi; il regarde... et il crie : Diou! c'est Leroux!* » On le complimente sur une perruque à la Louis XIV : « *Ça, ce n'est rien! Ça! Vous verrez plous tard, car ze n'ai pas encore fait mon Misanthrope!* »

D'ailleurs, il n'attendait pas les éloges, et se les décernait avec une candeur touchante. Il disait à Régnier : « *Ah! monsu Régnier! ze ne sais pas où ze m'arrêterai... z'ai fait bien des cé-d'œuvre..., mais cette parruque-ci, c'est un rayon.* » Les ambitions de Victor-Emmanuel le troublaient si amèrement, qu'il ne put s'empêcher de confesser son inquiétude : *Ah! monsu Bressant, si le roi dou Piémont et di Savoie devient zamais roi d'Italie, moi que ze souis Lombard, ze deviendrai donc Zavoyard?* »

Et cette Mme Laurent, concierge du théâtre, puis préposée à la location, femme de caractère et de dévouement, spirituelle, aimant la Comédie comme on aime sa maison et ses enfans, qui tenait tête, sous Louis-Philippe, à un gros d'émeutiers venus pour prendre les armes du théâtre et tirer par les fenêtres. Quelque temps après, on la présenta au Roi qui voulut lui donner de l'argent, mais elle refusa, et demanda un objet quelconque ayant passé par les mains du Roi. Il lui fit remettre une simple bourse doublée en peau, mais elle avait été brodée par la princesse Marie, et le Roi s'en servait constamment. Mme Laurent la garda comme une relique et reporta sur le donateur son admiration passionnée pour Napoléon Ier. Les meilleurs artistes, Mars, Talma, Baptiste aîné, Samson, venaient s'asseoir dans sa loge et causer longuement avec elle : elle savait se tenir à sa place, et personne ne s'étonnait de l'entendre dire : Notre maison, nos amis. Après l'avoir quittée, les comédiens allaient bien vite raconter au foyer les saynètes qui se jouaient entre Mme Laurent, qui n'était pas toujours très endurante, et le public payant. Un Anglais se présente : « Madame, quelles sont les places réservées pour l'aristocratie? » Mme Laurent, qui n'aimait guère les Anglais, bourreaux, d'après elle, du grand

homme, répond un peu froidement : « — Il n'y en a pas, monsieur; les gens riches prennent ordinairement les plus chères, qui sont les avant-scènes, les premières loges, le balcon et l'orchestre; mais le bourgeois, le marchand, qui ont le moyen de payer le prix, ont le droit de s'asseoir à côté d'un prince et d'un duc. — Aoh! cela était étonnant, cette manière française! — Mais vous pouvez éviter cet inconvénient en prenant une loge fermée pour vous seul : par ce moyen, vous ne risquez pas de frôler la bourgeoisie. — Et ce soir, est-ce les bons acteurs qui jouent? — Monsieur, il n'y a que de bons acteurs à la Comédie-Française. — Et les pièces sont-elles?... (Il n'eut pas le temps d'achever). — Toutes les pièces sont belles à notre théâtre. » Là-dessus elle lui fit prendre une loge de six places, et, quand il fut parti, elle murmura : « Tu as payé ta morgue, mon gentleman, et voilà cinquante francs de plus pour la recette de ce soir. »

Oui, Alfred de Musset venait assez souvent à la Comédie, tantôt pour le spectacle ou pour Mme Allan, cette *jolie futaille* qui ne pouvait s'empêcher d'adorer le poète des *Nuits*, tantôt pour Houssaye, les amis et les amies du foyer : et, hélas! il se montra quelquefois en plein état d'ivresse à la Comédie, ce qui lui arrivait aussi dans plusieurs salons. En mars 1850, il fut ajourné à l'Académie Française : le soir même, au foyer, il poursuivait Ancelot, un de ses juges du matin, en vociférant d'une voix pâteuse : « Tenez, voilà cent sous! C'est un bon prix pour votre vote; vous me le donnerez la prochaine fois. » Un autre jour, après avoir contemplé longuement le portrait de Mlle Fix par Landelle, il dit à Got : « Vous allez beaucoup dans les ateliers; quel est le peintre de votre connaissance qui voudrait faire mon portrait? — Tous. — Lequel me conseilleriez-vous? — Gérôme, Cabanel, Amaury-Duval, Hébert, G. Moreau, Chassériau. — Mais celui qui a fait cela, Mlle Fix? — Landelle? Je le connais..., il sera ravi. Seulement est-il de la force des autres? — C'est égal! voulez-vous lui en parler? — Très volontiers. » Got s'acquitte de la commission, et un mois plus tard, Landelle l'invite à venir voir le portrait dans son atelier de Chaillot. Le lendemain, Musset, l'œil un peu vague, dit à l'acteur : « Vous êtes allé voir mon portrait. Comment le trouvez-vous? — Très bien... Peut-être un peu embellâtré, mais très bien! — Oui, vous n'aimez pas cette peinture-là... vous!... Eh bien, c'est

comme cela que je veux être vu, moi ! » Est-ce dans les heures bachiques que Musset fit cette réponse à une comédienne qui lui demandait : « Est-il vrai que vous vous soyez vanté d'avoir été mon amant? — Je me suis toujours vanté du contraire. »

Ne croyez pas d'ailleurs que les portraits de tant d'acteurs célèbres empêchaient toujours les vivans de lâcher des mots poissards ou empruntés à l'argot. Qui sait d'ailleurs si les défunts n'eurent pas eux aussi leurs défaillances de langage et de tenue? Nous les voyons toujours à distance, en grand costume, transfigurés par le temps, les préjugés et le besoin de juger en gros. Les plaisanteries au gros sel ne se débitent pas seulement sur la scène ; entre celle-ci et le foyer il n'y a que trente ou quarante pas, de même qu'entre le moi comédien et le moi privé les limites semblent parfois bien indécises. Mme Allan rentrant à la Comédie en 1847, après un long séjour en Russie, Mlle Mante sa doyenne, mécontente de ses grands airs, lui dit : « Eh bien! Louise, tu ne daignes pas me reconnaître? T'imagines-tu donc être de race, pour avoir la gueule doublée en taffetas noir? » Coulisses et foyers en ont entendu bien d'autres ; histoires de maris minotaurisés, d'amans remplacés, repris ou cumulés, histoires que les moqués, à défaut des moqueurs, racontaient parfois eux-mêmes aux familiers du lieu. Un vieil abonné, qui passait volontiers une partie de ses soirées au foyer, arrive tout bouleversé : la veille, il avait surpris sa femme en *flagrantes délices*, se lamentait d'être le mari le plus trompé de France et de Navarre. « Pas de fol orgueil! rectifia Labiche. Mais qu'avez-vous fait? — Je suis allé de suite chez mon avoué ; après m'avoir écouté, il m'a interrogé : « Qui de vous deux a la fortune? — C'est elle. — Alors ne plaidez pas ; vous serez ridicule. — Que faire alors? — Rentrez chez vous, comme si de rien n'était, emmenez votre femme dîner au restaurant, puis au théâtre. — Mais je ne peux pas : *ils m'ont vu !* » Un autre habitué du foyer, qui avait pour amie une demi-mondaine fort jalouse, rencontrant son ami le duc de G..., lui conte son ennui : « — Donne-moi un conseil. Quand la petite va savoir que ma femme est dans un état intéressant, comment ferai-je? — Dis-lui que c'est de moi ! » répond l'ami.

Voici un des excentriques du foyer, Bache, le Sosie du grand Debureau, engagé à la Comédie par Houssaye sur la recommandation de Banville et de Jules Sandeau, acteur mé-

diocre sur les planches, comédien et mystificateur étonnant dans la vie privée. Dieu était son ennemi personnel, et, en plein foyer, il lui adressait des discours fantaisistes, le traitant comme on fait un cabotin de vingtième ordre. On riait en général de ses turlupinades : un jour cependant Beauvallet, furieux, le jeta à terre et le força de demeurer agenouillé jusqu'à ce qu'il eût demandé grâce par un signe de croix. « Il arrivait en tenue de soirée, habit noir et cravate blanche, s'inclinait très bas devant les dames en leur faisant un salut qu'on eût pu croire réglé par Vestris, — mais en même temps leur murmurait à l'oreille des madrigaux à étonner le hussard de la chanson, celui-là même qui *fit un grand boucan chez un apothicaire*. Stupéfaites de s'entendre dire des choses que la grosse Margot de Villon eût trouvées légères, les comédiennes avaient envie de crier, de hurler; mais tout de suite réfléchissant que, de loin, l'attitude agenouillée du détestable plaisant devait sembler correcte et parfaitement respectueuse, elles aimaient mieux ne pas avouer qu'elles avaient subi des plaisanteries si grossières, et en enrageant gardaient le silence. »

Donc, on dit, on répète tout, et si on ne fait pas tout, on prépare, on convient de tout au foyer. Plus d'une actrice se souvint avec à-propos du conseil de Mme de Tencin : « Dans les liaisons d'amour et d'amitié, il faut dénouer quelquefois, ne jamais rompre. » J'en sais une qui faisait le coup de l'album aux auteurs; ceux-ci s'exécutaient en rechignant *in petto;* quelques uns s'en tiraient malicieusement par une sentence latine; un autre inscrivit ce distique qui n'est pas neuf, mais peu connu; et puis la comédienne, en ce moment même, jouait un rôle très pur dans une pièce :

Il est beau d'enseigner la vertu sur la scène,
Plus doux de l'oublier au fond de ton boudoir.

Un second se contenta de démarquer cet adage :

Ayez toujours de l'esprit dans vos poches,
On ne sait pas ce qui peut arriver.

Edmond Gondinet usa du même procédé.

La raison du plus faible est toujours la meilleure,
Madame : vous venez de le prouver sur l'heure.

Quelqu'un parlait du mariage annoncé d'une cantatrice, Judith s'écria : « Je n'y croirai que le jour où elle plaidera en séparation. » On sait que Judith continua la tradition des actrices qui se plaisent aux jeux de la politique ou plutôt des hommes d'État : ses *Mémoires*, assez amusans, sont prodigieux d'infatuation ; elle a tout su, tout connu, tout fait ; encore ne s'est-elle peinte qu'en buste.

Mme de Talmont, croyant avoir à se plaindre du duc de C... qui était fort laid, lança ce trait : « Je me venge en le regardant. » E. Perrin se rencontra un jour avec la grande dame : une comédienne, qui avait plus de talent que d'esprit, lui avait fait une scène violente dans son cabinet, et, comme on lui demandait quelle était son attitude pendant ce débordement d'injures : « Je la regardais vieillir, » répondit Perrin.

Th. de Banville, dans *l'Ame de Paris*, a décrit certain clan d'habitués de la Comédie, qui, par leur influence, formaient, eux aussi, une sorte de *Loge infernale*, mais leurs arrêts se manifestaient tout autrement. « Aux époques les plus illustres de la Comédie-Française, il y avait, à ce premier théâtre du monde, un groupe de spectateurs quotidiens, dont quelques-uns persistaient encore pendant une partie du règne de Louis-Philippe. Ces vieillards, — ils avaient toujours été des vieillards ! — qu'on nommait des Habitués, et qui étaient assis sur le devant de l'orchestre, à droite, étaient l'encouragement, le recours et la terreur des comédiens, qui les consultaient respectueusement, et les craignaient comme le feu. Mille fois plus redoutés que les critiques de profession, ils étaient la loi inéluctable. En effet, ils avaient vu tous les comédiens d'autrefois, savaient toutes les traditions, pouvaient réciter par cœur toutes les tragédies et toutes les comédies du répertoire..., et n'auraient pas laissé passer un effet empirique, ni une intonation douteuse. Assurément, ils ne protestaient ni de la voix, ni du geste ; leur mécontentement se trahissait à peine par un clin d'œil ou par une contraction du visage ; mais ces signes de leur blâme, si discrets en apparence, suffisaient pour que la faute fût irrévocablement corrigée à la représentation suivante. De même que les Habitués étaient infaillibles en tout ce qui concerne l'art de l'acteur, ils étaient aussi extrêmement savans dans l'art de la versification, telle qu'elle fut comprise au XVIIe et au XVIIIe siècle, et toute infraction à l'*Art poétique* de Boileau était sévèrement

réprimée par leur désapprobation tacite. Ce furent eux qui faillirent faire mourir de chagrin le poète tragique Guillard, grand-père, je crois, du Guillard que nous avons connu, parce qu'il avait écrit *cendre*, au singulier, dans une tirade où le sens demandait *cendres* au pluriel, avec un *s*... »

N'était-ce pas le précurseur, peut-être même l'ancêtre direct des Habitués, ce Martin, surnommé le Cynique, homme sans naissance, presque sans fortune, sans place, sans talent, qui, par son goût exquis en littérature et en musique, devint sous Louis XVI l'oracle de tous les amateurs de spectacles. Sévère jusqu'à la rudesse, mais toujours impartial, il était la terreur des artistes médiocres, refusait toutes les invitations et gardait son franc parler avec les princes aussi bien qu'avec les simples mortels. Au foyer de la Comédie, au café Foy, on s'empressait autour d'un homme qui d'un mot pouvait faire une réputation : « Vous étiez hier à la pièce nouvelle, interrogeait l'un. On dit que vous avez paru content? — Oui, quand on a baissé le rideau, répondait-il brusquement. — Vous ne pensez donc pas que cela aille loin? — Quatre représentations, salle vide. » Et l'arrêt était porté, et rarement le public cassait la décision. Le comte de Clermont d'Amboise, en grande tenue, chamarré d'ordres, attendait qu'on vînt lui ouvrir l'orchestre des Français; apercevant Martin, il s'avance vers lui. « Êtes-vous l'ouvreur, mon cher? — Non, et vous? » Un prince du sang, dont Martin n'avait pas voulu accepter une pension, s'intéressait à une débutante, et vantait sa voix : « Cela tient, selon toute apparence, à ce que Monseigneur n'a point la voix juste. — Elle est jolie comme les amours. — Il est vrai, mais elle a les cordes hautes détestables. — Enfin, mon cher Martin, je voudrais lui être utile, et j'ai compté sur vous afin de savoir ce que je puis faire pour elle. — Que Votre Altesse lui fasse la rente qu'elle a eu la bonté de m'offrir, et la retire du théâtre, car je veux perdre mon nom si jamais elle parvient à corriger ses cordes hautes. » Le prince n'insista plus. Ce raffiné de lettres et de musique détesta la Révolution qui le troublait dans ses habitudes. « Vendez vos rentes, conseillait-il à Grétry; tâchons que ces gens-là n'aient plus rien à nous prendre que nos têtes. » C'est alors aussi qu'il dit à Ducis ce mot tant de fois répété : « *Je vis par curiosité*. »

Le foyer de la Comédie vit encore de belles causeries après

1870; sans parler des comédiens eux-mêmes, il suffirait de citer les hommes célèbres qui ont fréquenté ce salon, ou qui l'ont seulement abordé de loin en loin, pour être assuré que la causerie n'y chôma jamais. Alexandre Dumas, Labiche, Édouard Pailleron, d'Ennery, Victorien Sardou, bien d'autres me serviraient ici de cautions, et leurs paroles improvisées, si on avait le loisir de les reproduire, sembleraient aussi rares que leurs paroles méditées et imprimées. On ne saurait trop se répéter que dix minutes de causerie de certains hommes représentent plus d'esprit, d'imagination, de puissance créatrice, que six mois de bavardages béotiens de toute une foule : c'est dans ces dix minutes que jaillissent les mots tombés du ciel, les conseils qui illuminent une situation dramatique, les traits qui peignent ou sculptent les âmes. Les bonnes fortunes littéraires du foyer ne se comptent plus de 1870 à 1895, je puis, à mon tour, en témoigner. Combien de souvenirs aussi précieux, dans leur genre, que celui de la visite de Gounod, le 5 mai 1887 ! Après avoir entendu la *Nuit d'Octobre*, il se rend au foyer des artistes avec Denormandie, ce conteur extraordinaire qui mimait, jouait ses récits de manière si plaisante : j'en appelle à ceux qui l'ont connu, l'arrivée de M. Thiers dans sa bonne ville de Paris ne formait-elle pas une saynète digne d'Henry Monnier, de nos comiques les plus spirituels? On supplie Gounod de se mettre au piano, il accepte, et propose de chanter la ballade de *La Glu* de Jean Richepin, dont il avait composé la musique. Et de dire l'aventure du pauvre gas qui aimait celle qui ne l'aimait pas : elle lui commande d'apporter le cœur de sa mère pour son chien; il va chez sa mère, la tue, mais se presse tellement pour obéir à l'aimée, qu'il tombe.

Et pendant que l'cœur roulait,
Entendit l'cœur qui parlait...
Et l'cœur disait en pleurant,
Et lon lon laire,
Et lon lon la,
Et l'cœur disait en pleurant :
T'es-tu fait mal, mon enfant?

C'était si beau que chacun avait les larmes aux yeux. « Encore ! encore ! dit-on. — Je veux bien, mais quoi? » Quelqu'un suggéra : Du Mozart. Mounet-Sully insistait pour Beethoven ; mais Gounod tenait pour l'auteur de *Don Juan;* et il évoqua divinement cette

divine musique. L'émotion était à son comble, et Mounet-Sully se déclara converti au sentiment de Gounod. Celui-ci compléta son triomphe, en contant quelques souvenirs (car, lui aussi était un rare causeur, et sa parole avait presque le charme de sa musique) : il rappela sa boutade sur un opéra nouveau qu'il entendait pour la première fois, en compagnie d'une belle dame : « C'est de la musique octogone. — J'allais le dire, » approuva la dame. » Et il continua quelque temps, mais soudain l'avertisseur implacable vint crier à la porte du foyer : « En scène pour le deux! (Le deuxième acte du *Barbier de Séville*.) Il fallut se séparer; tous emportaient un souvenir de grâce, d'esprit et de grand art. Quand Gounod venait au foyer, raconte Febvre, « on manquait toutes les entrées; s'il se mettait au piano, les entr'actes duraient plus que les actes. » Il demanda un jour à Rossini s'il avait connu quel homme était Beethoven : « Je l'ai connu. C'était un homme... qui n'aimait pas ma mousique! Il était vieux, pauvre, complètement sourd, et habitait un faubourg de Vienne; je fus le voir; il me reçut mal... il n'aimait pas ma mousique!... Ah! quel homme! Le premier mousicien! Le premier! — Et Mozart? — Oh! celui-là... c'est le seul! » affirma Rossini. Gounod avait fait sienne cette formule.

Mais, pour le présent, pour les quinze ou seize dernières années, il faut s'incliner devant l'opinion de M. Jules Claretie. « Le foyer, remarque-t-il, a beaucoup changé d'aspect. On cause moins au foyer de la Comédie; le foyer a subi l'atteinte qui frappe les salons eux-mêmes. J'ai vu, un soir, — et j'ai dû faire prier le visiteur de se retirer, — un hôte du foyer en costume de bicycliste. Je n'en ai pas encore vu en vêtement de chauffeur... Si l'on jouait encore au foyer de la Comédie, l'on y jouerait au bridge. Des dames au bridge, c'est le progrès ou c'est la mode. Mais non, on ne joue plus au foyer de la Comédie, et l'on n'y cause presque plus. On y passe. A mesure que les tableaux s'y font plus nombreux, la conversation s'y fait plus rare. On n'écoute plus, on regarde... Il y a beaucoup de comédiennes qui, comme Mlle Contat ou Mme Brohan, tiendraient encore aujourd'hui l'emploi difficile de reine du foyer. Mais les mœurs ont changé. On reçoit plus volontiers dans sa loge qu'au foyer même. Les élèves du Conservatoire, autrefois relégués officiellement dans les galeries supérieures, se glissent au foyer où M. Got nous contait que, même les pensionnaires de la

maison n'osaient point se risquer au temps des parties d'échecs de M. Samson... » Oui, les vieux habitués se montrent moins fidèles ; oui, l'on ne cause plus d'une manière permanente, et la permanence, la fidélité, sont les premières conditions du succès pour un salon ; celui-ci eut très longtemps ses immeubles par destination, ses *pagodes*, comme disait Horace Walpole, dont la présence attirait des curieux de toute sorte. Oui, la mode se retire de cet éclatant foyer, mais il a toujours ses causeurs intermittens, ses passans, et par eux des bonheurs inattendus. Il en va de même pour les salons mondains ou littéraires ; ils ont leurs éclipses et leurs résurrections. Une maîtresse de maison, qui recevait tous les soirs, est souvent forcée de ne garder plus qu'un jour par semaine : le printemps et l'été ont fait le saut par la fenêtre, l'automne frappe à la porte, les intimes illustres ont disparu... Mais il arrive parfois que cette maîtresse de maison recrute de nouvelles célébrités, et le jour hebdomadaire redevient quotidien, et les infidèles, les indifférens, les égoïstes rapprennent le chemin oublié ! Depuis quelque temps le foyer de la Comédie n'est plus à la mode ; la mode lui reviendra tôt ou tard, parce que l'essence même du génie français est de multiplier les endroits où il peut s'épanouir.

VICTOR DU BLED.

POÉSIES

LE ROSEAU

La terre, avant les temps que l'Histoire dénombre.
La vie a devant soi la faim, le froid et l'ombre.
Le globe, que couvraient hier les grandes eaux,
Est encore un marais sans herbes, sans roseaux,
Et sur ce monde, fait de fange refroidie,
Jamais la foudre encor n'alluma d'incendie;
Mais déjà, dans la nuit de l'être bestial,
Naît un désir, premier germe d'un idéal,
Celui d'avoir à soi, sans crainte qu'elle meure,
Une flamme qui brille et réchauffe à toute heure.

Bien avant de savoir se transmettre le feu,
Longtemps, d'un âge à l'autre, on se lègue ce vœu;
Et ce vœu d'être roi de la flamme domptée,
C'est, dans l'homme mortel, l'immortel Prométhée.

I

L'homme est dans la caverne; il la ferme d'un roc.
Chaque jour, poursuivant les rennes ou l'auroch,

Il dispute sa proie aux grands ours, et dévore
Avec des cris joyeux la chair qui souffre encore;
Il sera l'homme; il n'est qu'un animal chasseur;
Le mâle est sans pitié; la mère est sans douceur;
Pour éviter les ours en épiant le renne,
Tapi contre le sol, le couple humain s'y traîne;
L'homme et la femme ainsi, quand ils rampent, prudens,
Sur leurs genoux et sur leurs mains, grinçant des dents,
Velus, ressemblent bien aux singes quadrumanes.

Autour d'eux et sur eux rôdent les noirs arcanes;
Leur esprit trouble n'est que terreur dans leur chair;
Tout leur fait peur, surtout le tonnerre et l'éclair;
Ils redoutent dans tout des puissances occultes
Qu'ils chargent tour à tour de prière ou d'insultes;
Et tels, sans feu, sans âme, et n'étant qu'appétits,
La mère derrière elle abritant ses petits,
Derrière lui le mâle abritant la femelle,
Encor près de la brute, ils agissent comme elle.
Ils élèvent pourtant un regard envieux
Vers les astres, qui sont consolans à leurs yeux,
Car la lune changeante et l'étoile lointaine
Font paraître l'affreuse nuit moins incertaine,
Et le soleil, en les réchauffant, réjouit
Les vivans effarés qu'épouvanta la nuit.

II

Là-haut, les immortels, brutes supérieures,
En buvant, en mangeant, charment le cours des heures;
Ils vivent dans leur ciel, sur de vagues sommets,
Dominant l'homme vil, ne le plaignant jamais;
Quoique toujours repus, ils sont durs et farouches;
La foudre arme leurs poings, l'injure arme leurs bouches;
Ils sont fiers de n'avoir jamais ni soif ni faim;
Ils règnent, forts, méchans et beaux, — heureux enfin.

Ainsi l'homme a conçu son premier dieu, le Maître,
Si grand qu'il ne sait plus en lui se reconnaître,
Et qu'il rêve à présent de détrôner le dieu
En lui volant sa joie et sa gloire : le Feu.

III

Or, un de ces humains qui rampent sur la terre,
Obscurs, perdus sous les menaces du mystère,
S'est dit un soir :

— « Les dieux vivent dans ce qui luit;
Ce qui luit, chauffe ; et nous, nous tremblons dans la nuit;
J'irai; je gravirai la plus haute montagne;
J'atteindrai ce croissant qu'une étoile accompagne ;
J'entrerai chez les dieux et, pendant leur sommeil,
Peut-être ravirai-je un peu de leur soleil!
Puis je redescendrai, rapportant à nos femmes,
Pour nos petits enfans, le principe des flammes,
Et peut-être qu'un jour, à notre volonté,
Nous tiendrons dans nos mains la foudre, — la clarté!
Et la misère humaine alors sera finie. »

Ainsi rêvait, au cœur d'un homme, le génie.

Alors, ce Prométhée, obscurément divin,
Seul actif parmi ceux qui gémissaient en vain,
Arrachant un roseau bien mûr au marécage :

— « J'en ferai, se dit-il, mon bâton de voyage,
Et quand j'aurai volé la flamme aux dieux heureux,
J'en mettrai l'étincelle au fond du roseau creux,
Et nous aurons à nous cette chose immortelle
Et les astres futurs qui pourront naître d'elle. »

Et, son roseau solide et léger dans la main,
Au flanc du mont abrupt il chercha son chemin.

IV

Reins pliés, s'accrochant, de l'orteil, à la roche,
S'agriffant d'une main au relief le plus proche,
Tâtant, de l'autre, avec son roseau résistant,
Les degrés rocailleux écroulés par instant,
Déchiré par l'épine et fouetté par la branche,
Il monte, — et pour garder l'équilibre, se penche,
Et sur son dos, baigné de sang et de sueur,
Où le reflet lunaire allume une lueur,
Il porte, faix plus lourd que la lourde matière,
Les grands destins qui sont ceux de sa race entière.

Il va; l'air refroidi lui glace les poumons;
Il est dans les brouillards dont s'entourent les monts,
Mais, ayant vu d'en bas que les astres sublimes
Se mouvaient, et parfois se posaient sur les cimes,
Il veut les joindre, avec l'espoir de les toucher!
Et, qu'il aille montant de rocher en rocher
Ou qu'il monte rampant de ravine en ravine,
Il ne voit plus qu'en lui la lumière divine;
Et son léger roseau, fortifié de nœuds,
Écarte de sa chair les buissons épineux,
Et le guide, et, parmi la croulante rocaille,
Le bout qui touche au sol faiblit seul et s'écaille...
L'étincelle, demain, atome essentiel,
Y fera vivre entier, captif, le feu du ciel.

V

L'homme, soudain, émerge au-dessus de la brume.
Il semble, autour de lui, que l'infini s'allume;
C'est le séjour de ceux qui mangent à leur faim,
C'est la calme clarté d'un jour tiède et sans fin.

Or la troupe des dieux redoutés est absente.

Un seul, celui qui tient la foudre éblouissante,
Est là qui dort, pressant dans son poing, en éclairs,
Ce feu qui doit soumettre un jour l'air et les mers...
Prise là, dans sa main, l'étincelle première
Au monde inférieur doit livrer la lumière.

L'homme s'est approché, sournois, du dieu dormant...
Il tient prêt son roseau, l'approche lentement
Du foyer dont l'éclat l'éblouit et ruisselle,
Et dès qu'il voit, captive au fond, une étincelle,
Vite, il clôt d'un épais limon le roseau creux,
Pense aux hommes et dit : « Comme ils vont être heureux! »

VI

Le voleur maintenant retourne vers la plaine
Pour léguer sa conquête à la misère humaine.
Rude à qui monte, dure à qui la redescend,
La côte à chaque pas lui met les pieds en sang.
Il pleut. L'eau par torrens sur lui coule et découle;
Comme fondu, le ciel en cataractes croule...
Qu'importe! tant qu'il voit l'étincelle, point d'or
Où l'avenir du monde à la fois veille et dort.

Hélas! l'homme vainqueur des dieux n'est qu'un impie :
Les dieux jaloux voudront tôt ou tard qu'il expie;
Et voilà que l'obscur conquérant d feu clair,
Dompteur futur de l'eau bleue et du bleu de l'air,
Dès demain créateur des foyers, qu'environne
Le couple avec les fils rassemblés en couronne,
Voilà que le premier des grands victorieux
Déjà se voit traqué par la haine des dieux.
Il voit qu'un dieu mauvais s'est mis à sa poursuite :
S'il s'attarde, il se perd; il se perd s'il hésite;

Et s'il meurt, — avec lui, par lui ce qui périt,
C'est le triomphe, c'est la gloire de l'esprit!...
Il court donc, car sur sa nuque, sur son épaule,
Il sent le souffle affreux du vengeur, qui le frôle ;
Il court, ne songeant plus qu'à léguer aux humains
Le larcin consolant qui réchauffe ses mains!

VII

L'aube pointait. C'était l'heure où le premier pâtre
Levait des yeux ravis vers l'orient bleuâtre.
Avec les premiers chiens qu'on eût apprivoisés,
Tout petits, comme des enfans, par des baisers,
Tout un troupeau bêlant, rassuré par l'aurore,
Suivait l'homme, non sans tâcher de fuir encore...
Et le voleur divin, que pourchassait un dieu,
Dit au pâtre en fuyant :

— « Tiens, prends!... Voici le feu !
Ce roseau plein de cendre en contient la semence.
Sache que, de ce jour, l'humanité commence...
Sauve le feu!... Les temps sombres sont révolus...
Allume les foyers qui ne s'éteindront plus! »

VIII

Sur un mont formidable, à la plus haute cime,
La vengeance des dieux a cloué sa victime.
Le voleur merveilleux, le sauveur des humains,
Carcan au cou, des fers aux pieds, des fers aux mains,
Les bras en croix, couché sur le dos, est en proie
Au vautour qui lui ronge incessamment le foie.
Il meurt toujours; sans cesse il renaît, puis remeurt;
Là-bas l'humanité n'est plus qu'une rumeur
Lointaine... Elle est là-bas, sous ses pieds, dans la plaine.
Que fait-elle sans lui, la triste race humaine?

Il l'ignore; il n'est plus qu'un héros oublié
Dont la pitié n'entend jamais une pitié.

Et le jour naît; le jour meurt pour renaître encore;
Le châtié sourit un peu, quand vient l'aurore;
Chaque matin ranime en lui le clair espoir,
Mais l'espoir agonise en son cœur, chaque soir.

— « Du moins ont-ils sauvé le Feu, la flamme sainte?
Ou bien dans le roseau perdu s'est-elle éteinte?
Le pâtre a-t-il compris ce qu'était mon trésor?
L'homme a-t-il toujours froid? est-il dans l'ombre encor?
Au flanc d'un renne mal tué qui saigne et bouge
Mange-t-il la chair vive et boit-il le sang rouge?
Que font là-bas, sans feu, sans mouvement, sans bruit,
Les hommes, tout au fond des gouffres de la nuit? »

IX

Tandis que rêve ainsi, sous la voûte profonde
Sans étoiles, celui qui souffre pour le monde,
Un rayon tout à coup se reflète en ses yeux...
C'est qu'un astre lointain, qui n'est pas dans les cieux,
S'allumant tout là-bas, rayonne, — solitaire,
Et c'est bien une étoile, oui, — mais tombée à terre.
Une autre encor s'enflamme; en voici deux, puis trois,
Puis vingt, — là près des mers, là sur le bord des bois;
Partout les feux humains, qui naissent par centaines,
Scintillent, répondant aux pléiades lointaines,
Et changent, sous les yeux du martyr consolé,
La terre misérable en un monde étoilé!

X

— « Je triomphe! j'ai mis dans l'âme universelle
La tiédeur des foyers nés de mon étincelle! »

Et voilà qu'en ses yeux un autre éclair a lui,
Car un son calme, un son très doux monte vers lui :
La flûte chante.
Un pâtre-enfant souffle son âme
Dans le roseau qui fut le cachot de la flamme,
Où se réveille aussi le souvenir du vent
Qui le faisait chanter lorsqu'il était vivant;
Et, dans cette musique errante avec la brise,
On croit ouïr le bruit charmeur d'une eau qui brise,
Les crépitemens doux qui précèdent un feu,
Et, dans le souffle humain, l'esprit devenant dieu!

A chaque feu nouveau qui naît, grandit, flamboie,
La flûte au loin répond par des éclats de joie;
Autour des clairs foyers joyeux et réchauffans,
Dansent, en se tenant par la main, les enfans;
Grave, l'aïeul nourrit le foyer et le garde,
Tandis qu'en souriant un couple, qui regarde,
Respire dans la nuit quelque chose d'heureux,
Et, feux ou chants, tout est sorti du roseau creux.

XI

Et le héros sourit, sous le bec qui le ronge.
Oublieux des carcans qui le chargent, il songe;
Il lui semble que tous ces feux, astres humains,
Tous les bonheurs naissans, inventés par ses mains,
Et tous les arts futurs qui naîtront de la flamme,
Chants et feux, tout rayonne en lui; tout est son âme.
Les maux des hommes, tous, furent soufferts par lui:
Tous les bonheurs humains sont les siens aujourd'hui;
Pan tout entier l'habite, et l'univers sonore
Emplit son cœur joyeux d'harmonie et d'aurore.
Même tout l'avenir resplendit dans son cœur :
Il voit l'homme passer sur le globe, en vainqueur;
De siècle en siècle il voit monter sa gloire accrue :
L'homme a forgé le fer : l'épée et la charrue;

Il gouverne du geste un monstrueux coursier
Qui fend les mers avec des nageoires d'acier;
En des tubes, roseaux de fer, la flamme gronde :
Un homme la chevauche et plane sur le monde.

XII

Et sur les chantiers, pleins de tumulte et de cris,
Sur les combats sanglans ou les luttes d'esprits,
Sur les eaux et les airs que Typhon bouleverse,
Sur les vaisseaux qui font la guerre ou le commerce,
Et sur la nef qui monte au ciel avec l'oiseau,
Un dieu paisible étend son sceptre : le roseau.

JEAN AICARD.

REVUE DRAMATIQUE

Comédie-Française. — *Le Goût du vice*, comédie en quatre actes, par M. Henri Lavedan. — *Société des Conférences*. Dix Conférences de M. Maurice Donnay sur Molière.

Notre époque est-elle effroyablement corrompue ? Nous le répétons vingt fois par jour, èt nous en sommes très convaincus ; mais nous n'en sommes pas bien sûrs. On jugeait sévèrement, il y a trente ans, la « corruption impériale ; » on parle aujourd'hui couramment de la société du Second Empire, comme d'un âge d'or où fleurirent toutes les innocences. Il se peut qu'un jour nous paraissions, à ceux qui nous jugeront d'un peu loin et par comparaison, meilleurs que nous ne nous croyons. Ne serait-il pas étonnant au surplus qu'une époque si médiocre en toutes choses ne le fût pas même dans le mal? Toutefois, et quel que soit le fond de nos cœurs, ce qui est certain c'est que les apparences sont contre nous. Notre littérature, nos conversations, nos modes, nos usages, autant de « signes extérieurs » qui nous condamnent. Non seulement il circule, et non plus sous le manteau, des livres découpés en pleine pourriture et dont la scandaleuse malpropreté fait tout le succès, mais nos romans les plus honnêtes contiennent des passages dont les mères d'autrefois n'auraient pas permis la lecture à leurs filles, et dont les jeunes filles d'aujourd'hui sont un peu gênées pour leurs mères. Il en est de même des pièces de théâtre où les spectacles dits de famille mettent souvent sous les yeux des familles d'étranges tableaux. Nul ne proteste, car on ne tient pas à se faire moquer de soi. Les propos jadis réservés pour le fumoir sont, — paraît-il, — admis maintenant au salon. La bonne compagnie s'est si intimement mêlée avec l'autre que, ne sachant

plus exactement dans laquelle des deux on se trouve, on a pris le parti de s'y mettre à l'aise, à tout hasard, et d'abdiquer une vaine contrainte. La toilette des femmes est provocante, leurs allures sont hardies, et, ce qui choque davantage, les jeunes filles ont répudié la sainte mousseline et tout le jeu des blancheurs assorties... Telle est la mode. Nous vivons dans une atmosphère de libertinage. On respire dans l'air le « goût du vice. »

Supposons qu'une jeune fille, un homme jeune, faits tous deux pour être de bons jeunes gens, aient respiré cet air, se soient imprégnés de cette atmosphère, se soient mis à cette mode. Marions-les. Quel avenir attend ce couple ultra-moderne? Tel est le petit problème de morale sociale que M. Henri Lavedan s'est proposé de traiter, sous forme de comédie légère, dans *le Goût du vice*. Ainsi cette pièce se rattache aux pièces les plus fameuses de l'auteur et à l'ensemble de son théâtre. Dans *le Vieux Marcheur* et dans *le Nouveau Jeu*, M. Lavedan a peint les maniaques du vice; dans *Priola*, il nous en montrait le grand premier rôle, dans *Viveurs* les forçats et les fantoches. Cette fois il nous en présente les snobs.

Je dirai tout de suite que les deux premiers actes m'ont ravi. Ils sont tout en conversation, et c'est bien ce qui en fait le mérite. On n'imagine pas un dialogue plus souple, plus varié, plus vif, plus brillant et d'un éclat plus harmonieux. De la fantaisie, de l'observation, de la satire, des trouvailles imprévues. De l'esprit tout le temps et pourtant un air naturel, probablement parce que rien n'est plus naturel à l'auteur que d'écrire et de parler avec esprit. Pas une fausse note; par une insistance; à la minute où la touche risquerait d'être trop appuyée, l'entretien glisse à un autre sujet, les effleure tous et de chacun prend la fleur. Cela court, cela vole, et c'est un charme. M. Lavedan excelle dans cet art du dialogue : il s'y est surpassé. On comprend sans peine pourquoi je lui en sais tant de gré. C'est que l'art de causer fut une de nos traditions les meilleures, une de nos supériorités les moins contestées, notre véritable élégance, et que cette élégance est en train de se perdre, si elle n'est déjà perdue. On nous donne de temps en temps des nouvelles du « dernier salon où l'on cause. » Il y en a donc toujours un; c'est quelque chose, mais ce n'est pas assez. Pour qu'il y ait une « conversation française, » il faut que l'on cause dans tous les salons, un salon étant essentiellement un endroit où l'on cause. Nous sommes loin de là, c'est évident. Nous sommes trop pressés, trop agités pour cultiver un art qui exige, comme tous les arts d'agrément, de l'étude et des loisirs. Dans les

maisons où nous fréquentons, nous ne faisons que passer. Si nous nous arrêtons, c'est pour potiner ou jouer au bridge. Le théâtre porte, à sa manière, la marque de ce changement dans les mœurs. S'il n'est pas toujours une image fidèle de la société, le théâtre en est du moins un reflet. Or, il n'a pu vous échapper que dans les comédies de ces derniers temps, même les plus relevées de ton, et d'allures ou de prétentions le plus littéraires, on ne cause plus. On ne s'attarde plus en route; rien d'inutile; pas d'épisodes, pas de détours, pas de méandres, droit au but : nous ne sommes pas ici pour nous amuser. C'est déplorable. Et c'est absurde. Car les pièces de théâtre ne vivent, ou ne se survivent, que par le dialogue. Si nous relisons aujourd'hui les comédies d'Augier, de Dumas fils, de Sardou et de Pailleron, les fantaisies de Meilhac et d'Halévy, les proverbes de Musset ou de Feuillet, ce n'est pas la pièce elle-même que nous y allons chercher, c'est le dialogue qui nous renseigne sur la société d'un temps et parfois sur nous-mêmes. Le tour de ces conversations a vieilli par endroits, parce que rien ne passe aussi vite que la nuance d'esprit à la mode. Mais on sera toujours curieux d'y trouver une indication sur les idées et les mots qui, à une certaine date, avaient cours à Paris. On m'assure que si les femmes vont au théâtre, c'est en partie pour savoir comment on s'habille; je voudrais qu'en partie aussi on y allât pour savoir comment on cause. On cause délicieusement dans les deux premiers actes du *Goût du vice :* ce sont les meilleurs de la pièce. A partir du troisième acte, on agit davantage; on s'émeut; la comédie tourne au drame. C'est, à mon sens, l'endroit où la pièce faiblit; l'intérêt ne parvient pas à naître. Mais il sera temps, un peu plus tard, de présenter mes objections.

La toile se lève sur un intérieur de bourgeoisie cossue, calme, honorable, éminemment familial. Mme Lortay est veuve d'un officier supérieur. Elle s'est consacrée à son fils, qui est un modèle de bon fils et ne rentre ni un soir, ni une nuit, sans aller embrasser sa mère. Voilà la manière de chez nous. Cette mère et ce fils sont bien Français. Mais ils sont Français du XXe siècle. André Lortay a pris pour carrière la littérature, qui ne fait plus peur aux familles et qui est même d'un bon rendement. Les uns font du roman, d'autres du théâtre, comme on fait dans d'autres professions le meuble de style ou le bronze d'art. Mais il faut dans toute industrie servir le client suivant ses goûts. Le goût du jour est au roman licencieux. Donc André Lortay fait du roman licencieux. Il aurait écrit des berquinades au temps de

Berquin, des idylles après Bernardin de Saint-Pierre, des romans d'aventures après Dumas père et des romans-feuilletons après Eugène Sue. C'est aujourd'hui le roman libertin qui se vend : il s'y applique en auteur bien sage. Il y réussit très joliment. Sa mère lui sert de secrétaire, corrige ses épreuves, rectifie les fautes de typographie sinon de morale, et lit les lettres expédiées par les femmes du monde. Car il paraît que les femmes du monde écrivent aux romanciers à scandale. Je veux bien le croire. L'une d'elles, en ce moment, qui signe Mirette, poursuit André Lortay de ses déclarations épistolaires. Mme Lortay se réjouit de cette intrigue, qui est évidemment pour le mauvais motif, Mirette étant, de son aveu et à en juger par son style, une femme mariée : ce peut être la liaison sérieuse, dont une mère a tout à espérer pour son fils, et rien à craindre. Beaucoup plus dangereuse pour André serait cette Lise Bernin qui est, elle, une jeune fille, et n'aurait qu'à vouloir se faire épouser.

Lise Bernin est une jeune fille, — à la façon dont on est une jeune fille au xxe siècle. Le temps est passé des ingénues. Les demoiselles de maintenant se sont « américanisées, » comme nous disons, et comme nous avons raison de dire, car c'est d'excellent nationalisme de donner un nom étranger aux mauvaises modes de chez soi. Dans ce concours d'excentricités, Lise Bernin a trouvé le moyen de se distinguer. Comment? Allures? Langage? Un trait suffira. Elle a lu les livres d'André Lortay. Et c'est en lisant ces livres qu'elle est devenue amoureuse de l'auteur. C'est tout dire.

Cette jeune personne, qui depuis trois mois entretient un flirt enragé avec le romancier de ses rêves, s'est mis en tête de le pousser dans ses derniers retranchemens, aujourd'hui même. Elle vient le voir chez lui, toute seule, comme cela se fait. Elle va ainsi nous être présentée dans une triple conversation. D'abord avec Mme Lortay. Elle est avec celle-ci très sèche, un peu hautaine, lui coupe la parole et la remet à sa place : c'est la façon de traiter, comme elles le méritent, les vieilles personnes, qu'il est d'usage maintenant de désigner sous le nom de « vieux tableaux. » Puis avec un certain Tréguier, critique universitaire, et à ce titre représentant des saines traditions et de la morale. Celui-ci aime la jeune fille, profondément, et lui demande d'être sa femme. Il choisit bien son jour! Je reconnais dans cette démarche la gaucherie de l'homme qui vit dans les livres et ne rentre dans la vie réelle qu'avec un peu d'ahurissement. Enfin troisième conversation et scène attendue entre Lise et André Lortay. Scène charmante où nous voyons les deux jeunes gens faire la roue l'un

devant l'autre, étaler une perversité dont ils se sont approvisionnés chez les bons auteurs, énumérer la kyrielle de défauts sur quoi ils comptent pour paraître aimables. C'est Lise Bernin qui écrit les lettres signées Mirette, les lettres de l'inconnue, de la femme mariée qui a banni de son style toute pudeur. Nous l'aurions parié! Comment résister à ce grand jeu de l'amour et de l'effronterie? André Lortay épousera Lise Bernin et prendra Tréguier pour témoin.

Au second acte, nos jeunes mariés ont sept mois de mariage. A voir les démonstrations d'amour qu'ils se prodiguent en public, on jurerait que la lune de miel continue. Mais ce ne sont que des démonstrations en public et pour le public. Dans l'intimité, ils se cachent mal l'un à l'autre leur ennui et leur déception. Pourquoi? C'est qu'ils ont continué à jouer le rôle dans lequel ils se sont connus, à tenir l'emploi pour lequel ils se considèrent comme engagés. Et ce rôle qui se prolonge leur est devenu insupportable, sans qu'ils aperçoivent aucun moyen de s'en délivrer. Aussi les journées sont-elles mornes sur la plage bretonne où ils sont venus passer l'été. On demande un visiteur, ami ou passant, quelqu'un enfin, qui soit un tiers et rompe la monotonie du tête-à-tête. Arrive Tréguier. Successivement la petite femme et le petit mari lui font leurs confidences; ils ne sont pas heureux; ils le prient de venir à leur aide; et, par un singulier hasard, le service qu'ils attendent tous deux de lui est le même: c'est qu'il fasse la cour à Lise, qu'on appelle maintenant Mirette. Nous comprenons Mirette; elle s'ennuie: on prend ce qu'on trouve. Nous comprenons moins le mari. Mais on ne comprend pas toujours la politique des maris. Cela n'a d'ailleurs pas grande importance. Un bonheur ne vient jamais seul. D'Aprieu, qui fut le second témoin du mariage Lortay, vient à passer par là, avec une petite amie, Jeanne Frémy. On l'invite à faire un séjour, lui et la petite amie... Si un auteur, aussi exercé que M. Lavedan, réunit sur un même point du globe tous ces personnages, c'est, vous le pensez bien, qu'il leur réserve un rôle à chacun dans le drame qu'il a combiné. Car nous voici en plein drame.

D'Aprieu et Tréguier font tous deux à Mirette une cour en règle, mais d'une manière différente et avec des chances inégales. La cour de Tréguier est une cour respectueuse, sentimentale, en service commandé. D'Aprieu est brutal, pressant, pressé, trop pressé: c'est ce qui le perd; il se croit trop tôt à l'instant d'obtenir ce qu'il veut prendre. Mirette appelle au secours. Ce n'est pas le mari qui répond, étant pour lors occupé auprès de la petite amie de d'Aprieu: c'est

Tréguier. Quand arrivera le mari, encore à temps, mais tout de même un peu tard, il subira une scène de reproches des plus violentes et se verra fermer la porte au nez par sa femme : ce qui est toujours humiliant pour un mari.

Au dernier acte, Lise-Mirette a enfin lu dans son cœur et débrouillé le chaos de ses sentimens. Celui qu'elle aime, ce n'est ni Lortay et sa perversité, ni d'Aprieu et sa brutalité, c'est Tréguier. Elle l'aime, à force de l'admirer. Ne vient-il pas de la sauver tout à l'heure ? On a vu des femmes épouser leur sauveteur. Elle épousera Tréguier ou elle sera sa maîtresse, à son choix. Ah ! que nous ne sommes pas inquiets ! Tréguier n'a pas été mis là pour qu'on l'aime, en justes noces ni autrement. Ce n'est pas dans ses attributions. Il est là pour raccommoder les ménages, réconcilier les époux qui s'adorent en croyant se haïr, et leur rapporter le bonheur, — avec un peu de morale autour. Car il a un faible pour la dissertation morale, pour les conseils administrés avec un peu de pédantisme ; c'est dans sa fonction : il a été professeur, il donne des leçons. Écoutons-le tirer la morale de la pièce. Voilà donc, dira-t-il, où un snobisme détestable allait conduire ce ménage à la mode du xxe siècle ! Par un absurde respect humain, ces deux époux se sont menti l'un à l'autre et paré de défauts qu'ils n'ont pas. Ils ont affecté le goût du vice pour mieux dissimuler le penchant qui les entraîne irrésistiblement à la vertu. Fanfarons de perversité, qu'ils cessent un jeu dangereux ! Qu'ils reviennent à leur vraie nature ! Qu'ils soient eux-mêmes ! Il n'est que temps de songer à faire de bons livres et de beaux enfans...

Avouerai-je que ces péripéties m'ont médiocrement intéressé ? Une jeune femme qui est près de mal tourner, qui va jusqu'au bord de la faute, qui est ramenée par un terre-neuve, nous en avons tant vu ! je dis : au théâtre. Situation connue, prévue, que rien ne vient renouveler. Nous avons l'impression d'être en pleine convention. L'auteur l'a voulu ainsi, je le sais, et la loi du genre exige que la pièce finisse bien. Quand même, il est trop peu sévère pour le travers qu'il dénonce. Il semble y voir une parure de mauvais goût, mais légère, qu'on enlève quand on veut, comme sa voilette ou comme ses gants, et qui ne laisse pas de traces. Cela est bien difficile à admettre. Bien sûr ce n'est pas ici la débauche, et le clou qu'elle vous plante sous la mamelle gauche. C'est du moins une odeur malsaine : elle pénètre, elle s'attache. C'est une atmosphère pernicieuse : on s'en imprègne. Mauvaise préparation à une vie honnête. Mauvaise éducation du cœur et de l'esprit. Si encore ce n'était qu'une question d'éducation ;

mais c'est quelque chose de plus : une affaire de tempérament et d'instinct. Quand on est si fort attiré vers les peintures du vice, c'est qu'elles correspondent en vous à un secret désir. On porte en soi le germe des qualités ou des défauts qu'on recherche chez les autres. M. Lavedan n'a pas assez indiqué cet aspect de son étude, ou plutôt il l'en a résolument supprimé, parce qu'il était en effet embarrassant. Mais, malgré lui, la remarque subsiste, l'objection se présente et nous hante.

Ces deux protagonistes d'une comédie aimable qui seront récompensés à la fin, ces deux jeunes gens spirituels et gracieux qui finiront par être de tendres époux, nous sont donnés pour des personnages sympathiques, égarés un moment et victimes passagères de leur milieu, mais en eux-mêmes et par nature foncièrement bons. Le moyen de nous le faire croire? Ce polisson de Lortay écrit des polissonneries à froid. Est-ce que c'est une excuse, par hasard? Ce petit monsieur bien élevé fait commerce de malpropretés, parce que c'est l'article qui se vend. Je le trouve répugnant, tout simplement. Il fait, me direz-vous, comme font bien d'autres autour de lui. C'est bien ainsi que je l'entends. Et cette jeune fille qui lit des turpitudes et n'en est pas révoltée! Son joli visage n'est pas une suffisante compensation à sa difformité morale. Décidément ces deux personnages sympathiques sont trop antipathiques. Ils sont trop vilains. Cela me gâte mon plaisir. M. Lavedan a dépensé en leur honneur tout son talent, toutes ses ressources d'esprit et de sensibilité : ce sont bien des affaires pour le mariage d'une demi-vierge et d'un pornographe.

Le Goût du vice est très bien joué, d'abord par Mme Pierson qui, dans le rôle de la mère, est comme toujours la bonhomie et la finesse elles-mêmes et qui indique à merveille, sans la trop souligner, l'inconscience de la bonne dame; puis par la jeune troupe de la Comédie qui a rivalisé de verve et de zèle et réalisé un ensemble digne des aînés. Mlle Piérat, qu'on ne se lasse pas de nous montrer et que nous ne nous lassons pas de revoir, a fait du rôle de Lise Bernin une bien charmante création; elle en traduit les deux aspects de perversité et de sentiment, non pas également, ayant dans son jeu plus de séduction que d'émotion. M. Dessonnes dans le rôle d'André Lortay est un jeune premier vraiment jeune : il a de l'élégance, de l'aisance; il a plu, et bien servi son personnage. M. Bernard est un Tréguier touchant de bonté éperdue. M. Grandval a composé avec beaucoup d'intelligence le rôle de d'Aprieu; et Mlle Maille, en Jeanne Frémy, a eu de la simplicité et de l'agrément.

M. Maurice Donnay vient, à son tour, d'occuper cette chaire de la Société des Conférences que naguère inaugura Ferdinand Brunetière dans des conditions inoubliables, et que M. Jules Lemaître a faite sienne par la plus brillante série de succès. Les dix conférences qu'il a consacrées à *Molière* ont été très bien accueillies d'un public de connaisseurs. On en a goûté la simplicité ingénieuse, le naturel plein de bonne grâce, le tour aisé, le ton qui était celui d'une causerie spirituelle semée de remarques malicieuses, de boutades joliment fantaisistes et gaies.

On a beaucoup écrit sur Molière; M. Maurice Donnay s'est excusé de n'avoir pas tout lu et d'ailleurs de n'apporter aucun document inédit. Mais on ne lui en demandait pas. Il avait mieux à faire : c'était de se placer à un point de vue nouveau, ou du moins trop négligé; et il n'y a pas manqué. Puisqu'il est auteur dramatique, on attendait de lui qu'il parlât non pas en professeur, ni en philologue, ni en philosophe, mais en auteur dramatique. Il l'a parfaitement compris. Il a envisagé les pièces de Molière non pas comme des romans, des mémoires, des traités, des discours, des manifestes, mais comme des pièces de théâtre. Il s'est demandé comment elles ont été écrites, plutôt que pourquoi. Il s'est proposé de nous montrer le mécanisme de leur production, en homme qui est de la partie. De là, et nécessairement, beaucoup d'analyses, qui sont des modèles d'analyses, démontant le chef-d'œuvre pour le recomposer sous nos yeux, ou plutôt encore nous installant à l'intérieur pour nous expliquer, vaille que vaille, « comment c'est fait. » Donc, les notes de tous les commentateurs résolument jetées par-dessus bord; un essai, presque toujours heureux, pour restituer l'œuvre dans sa fraîcheur, dans sa simplicité, et, comme on eût dit au XVIIe siècle, dans sa naïveté.

Le premier avantage de cette méthode est de désencombrer l'étude de ce théâtre et d'en expulser radicalement un certain nombre d'inventions saugrenues, dont, malgré nous, le souvenir nous hante, et qui faussent sujet, épisodes, caractères. Quelles intentions n'a-t-on pas prêtées à Molière, qu'il n'a jamais eues et qu'il eût été bien empêché d'avoir? Quelles métamorphoses n'a-t-on pas fait subir à ceux de ses personnages dont le dessin est pourtant le plus franc et le plus net? Alceste est devenu un Hamlet, et, qui pis est, un Hamlet romantique. Don Juan est devenu le poète assoiffé d'infini, le passionné chercheur d'idéal. M. Donnay a fait justice de ce travestissement lyrique. Il a dépouillé de son prestige l'immortel séducteur; il lui a contesté, — lui, l'auteur d'*Amans!* — jusqu'au titre d'amant.

« L'homme à femmes, à beaucoup de femmes, à trop de femmes, à toutes les femmes, n'est pas un amant. Don Juan peut bien en avoir possédé mille et trois, sans, pour cela, connaître une femme, ni la femme, ni les femmes. Son but est de séduire et de s'enfuir après ; alors, quelle est donc la femme qui se dévoile, corps et âme, en une seule fois ?... Il ne connaît que la victoire, il ne connaît pas la défaite ; il ne connaît pas l'infidélité, ni la trahison, sinon les siennes ; il ne connaît pas le doute, le soupçon, la tristesse, la souffrance ; il ne connaît pas ses propres larmes, et les larmes de ses victimes ne l'émeuvent pas. Il peut avoir des sens étonnans et même un cerveau, mais il n'a pas de cœur ; il n'est pas un amant. C'est un artiste, un dilettante, mais le dilettantisme est stérile. Il a trop de fatuité pour être intelligent. A le bien regarder, ce Don Juan, au fond de ses beaux yeux cruels, non, je ne le crois pas très intelligent ; je veux dire qu'il n'a pas cette intelligence supérieure dans laquelle entrent la bonté et la pitié, et sans laquelle il n'y a pas de lumineuse beauté. » J'ai cité ce morceau pour montrer la finesse d'analyse morale que M. Donnay a su joindre à la sûreté de l'analyse dramatique. Pour parler de Molière convenablement, il a pensé qu'il en fallait parler avec bon sens, ce qui n'empêche pas d'ailleurs d'en parler avec esprit. Voici la conclusion de ce portrait de Don Juan : « Débarrassé de la légende, de la tradition, du romantisme, de la littérature, qu'est-ce que Don Juan ? Il n'y a plus que les écoliers pour fixer sur lui leurs yeux ardens. Cet orgueilleux, cet égoïste forcené, cet individualiste exaspéré, ce jouisseur effréné, ce méchant passionné, il a beau se réclamer de Nietzsche, qu'il n'a pas compris d'ailleurs, le voilà qui entre dans le domaine de la pathologie : c'est le marquis de Priola, c'est un candidat à la paralysie générale. » L'idole est découronnée : puisse-t-elle rester sous le coup de cette exécution !

Pour retrouver la véritable pensée de Molière, le plus simple et le plus sûr est, en tout état de cause, de s'en rapporter au dessein qu'il a lui-même avoué. Que n'a-t-on pas cru voir dans *Tartuffe* et quelles visées lointaines n'a-t-on pas prêtées à Molière et quelles mystérieuses arrière-pensées ? Si pourtant cette pièce dont le héros est un hypocrite n'était dirigée que contre l'hypocrisie, et si cette comédie de l'Imposteur ne s'attaquait qu'à l'imposture ! Aux époques différentes, hypocrisie et imposture opèrent sur des terrains différens, exploitent des domaines qui changent suivant que les influences dominantes se déplacent. Au XVII[e] siècle, l'Église occupe dans l'État une place prépondérante ; sa domination pèse fortement sur la politique, la société

la famille, les mœurs. Molière s'attaque donc à l'hypocrisie religieuse. De nos jours il en aurait mis à la scène une autre forme, l'étalage de la dévotion n'étant plus un moyen de se faire bien venir des « pouvoirs publics » et de courir la carrière des honneurs et de la fortune. Au surplus, il n'aurait eu que l'embarras du choix. « Tartuffe nous remplit d'horreur, d'effroi et de dégoût, parce qu'il symbolise à nos yeux l'hypocrisie, la religieuse et toutes les autres, philosophique, scientifique, politique, sociale, humanitaire. Comme l'a très bien dit Alfred Capus, un homme riche et heureux, qui prêche la révolte sociale sans s'être préalablement dépouillé de ses biens, n'est peut-être pas un imposteur moins dangereux que celui de Molière. A la place de : peut-être, il faut dire : certainement. Débarrassons la comédie de toute son exégèse. Tartuffe pour nous est l'hypocrite, c'est-à-dire l'homme le plus néfaste dans toutes les classes et dans tous les partis, pour sa classe et pour son parti, que ce soit un faux dévot, un mauvais prêtre, un politicien arriviste, un général antimilitariste, un débauché féministe, un patron anarchiste ou un agent de change collectiviste. »

Dans *Tartuffe* on a voulu voir tout notre anticléricalisme, dans les *Femmes savantes* tout notre féminisme, dans une seule réplique de *Don Juan* tout notre humanitarisme, et généralement dans le théâtre de Molière toute la Révolution française. On peut affirmer que Molière n'y avait pas pensé. Il pensait au public qu'il avait devant lui et qu'il s'agissait de divertir. Il ne faut même pas se le représenter à la manière d'un écrivain, travaillant à loisir et se servant de la forme théâtrale pour habiller ses idées philosophiques ou ses théories sociales. Voltaire, peut-être, composait ainsi ses pièces, et c'est une des raisons pourquoi elles ne sont pas celles de Molière. C'est pour être comédien, non pour être auteur comique, que Molière a abordé le théâtre. Ayant commencé par être acteur il a continué, et joint à cette profession celle de directeur de troupe. Il fait des pièces pour être jouées, pour le succès immédiat qu'on obtient en faisant rire les honnêtes gens : il s'en est fallu de peu qu'il ne les fît même pas imprimer.

Il est pressé, il prend le sujet qui est dans l'air, le ridicule qu'il a sous la main, l'original qu'il vient de rencontrer, le petit-maître ou le pédant qui se sont attaqués à lui, le notaire ou l'huissier à verge à qui il a eu affaire, le médecin qui ne l'aide pas à guérir, — la coquette qui le fait souffrir. « Il s'est joué le premier en plusieurs endroits sur des affaires de sa famille et qui regardaient ce qui se passait dans

son domestique. » Cette assertion de La Grange a beaucoup frappé M. Donnay. Et elle lui a été d'un grand secours. Ayant en effet pour programme d'étudier la vie de l'homme aussi bien que l'œuvre de l'écrivain, il lui importait de mettre en évidence les points où elles se rejoignent. Il s'est amusé à souligner ce parallélisme. Voyez, dit-il à peu près, comme les circonstances de la vie de Molière déterminent son œuvre! Il épouse Armande; il écrit *l'École des maris* et *l'École des femmes*, deux pièces qui témoignent de la même préoccupation : peut-on être aimé d'une femme lorsqu'on a vingt ans de plus qu'elle? A la même préoccupation se rattache *le Mariage forcé*. *L'École des femmes* est violemment attaquée : il écrit pour se défendre *la Critique de l'École des femmes;* les attaques, les calomnies continuant, il répond par *l'Impromptu de Versailles*. « Il y a toujours dans cette *École des femmes* un passage dont les dévots s'emparent pour l'accuser d'irréligion, alors que ses intentions sont sans noirceur; ces susceptibilités, cette intolérance, cette mauvaise foi l'irritent. Il se dit : « Ah! vous criez de la sorte pour mes pauvres chaudières bouillantes... Je vais vous faire crier pour quelque chose. » Et il écrit *Tartuffe*. Les dévots s'alarment et font interdire *Tartuffe*. A la hâte il écrit *le Festin de Pierre*, et de Don Juan il fait non seulement un débauché et un athée, mais encore un hypocrite, par vengeance de la cabale qui a arrêté *Tartuffe*. » Et ainsi de suite. Surmené de travail, il commence à sentir les atteintes du mal qui l'emportera. Il écrit *l'Amour médecin* et c'est sa première pièce contre la Faculté! Voici *le Misanthrope*. Certes, Alceste n'est pas Molière : toutefois, Alceste est jaloux, et les chagrins d'amour, les tortures de la jalousie ne se devinent pas, il faut les avoir éprouvés pour les exprimer avec cette vérité et cette intensité. On n'exprime bien que ce dont on souffre...

Si l'on voulait à toute force chercher une chicane à M.Donnay, c'est par là que son étude prêterait à la critique. Il a trop cédé à la tentation de trouver dans la biographie, d'ailleurs si imparfaitement connue et souvent si conjecturale de Molière, le fil qui nous conduit sûrement à travers son œuvre. Hâtons-nous de dire qu'il s'est gardé d'attribuer à cette indication plus d'importance qu'elle n'en a. Il a très bien vu que les incidens de l'existence quotidienne ont été pour Molière l'occasion, non la matière de ses pièces. Les sujets lui sont venus d'ailleurs. Il y avait, au XVII[e] siècle un répertoire traditionnel, une « matière comique » qu'il a exploitée à son tour en se l'appropriant et y mettant une fois pour toutes son empreinte. Les deux frères de *l'École des Maris* sont ceux des *Adelphes* que Térence lui avait légués.

Le cycle du cocuage emplit à peu près toute la littérature « gauloise. » Les vers les plus jaloux du *Misanthrope* sont repris de *Don Garcie de Navarre* que Molière écrivait quand il n'était pas encore le mari d'Armande. Rien ne serait plus faux que de voir dans son théâtre une sorte de longue confidence personnelle. Il n'est pas le premier de nos lyriques. Pas plus qu'il n'est Voltaire, il n'est Victor Hugo ni Musset. Et M. Donnay ne pouvait commettre une telle méprise, précisément parce qu'il est lui-même auteur dramatique.

Sa conclusion résume en quelques mots toute son étude : « La philosophie de Molière, sa morale, son style, sont une philosophie, une morale, et un style de théâtre. C'est un homme de théâtre, le plus grand, le plus nombreux, le plus divers, le plus complet que nous ayons. » On ne saurait mieux dire. M. Donnay a donc eu bien raison de se placer au point de vue qu'il a adopté. Ses conférences, qui auraient pu n'être que charmantes, ont encore été très judicieuses. Cela n'empêchera pas les commentateurs de continuer à travailler sur le texte de Molière, et même de se réjouir sournoisement que M. Donnay ait augmenté d'une unité le nombre déjà respectable des commentaires attachés à ce texte. Ils commenteront, ils traduiront, ils trahiront. Et ils auront raison, eux aussi. Car nous avons une tendance irrésistible à tirer à nous les hommes de génie pour en faire nos contemporains : c'est une forme de notre admiration et une preuve que nous ne pouvons plus vivre sans eux. Les œuvres médiocres ou simplement estimables qui « ne sont que ce qu'elles sont » ne courent pas le danger de ces interprétations inexactes. C'est le privilège des grandes œuvres qu'à travers les siècles elles participent à la loi du changement, qui est celle même de la vie, et se chargent du poids de notre propre pensée. Chaque génération qui vient y apporte, en hommage, un contresens de plus.

René Doumic.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Nous voudrions pouvoir nous occuper à loisir du voyage que fait en ce moment M. le Président de la République, car les leçons qui en ressortent sont réconfortantes. De toutes nos entreprises coloniales, aucune n'a mieux réussi que celle qui nous a conduits en Tunisie, et M. Fallières a pu, sans rien exagérer, constater les résultats merveilleux auxquels nous sommes arrivés au bout de trente ans. La Régence, arrachée à la barbarie, a été engagée dans la voie de la civilisation et elle en a parcouru rapidement les étapes. Cette heureuse réussite tient à des causes diverses, dont la principale est que, dès le début, avec une souplesse et une fermeté de direction qui est due à notre premier résident général, M. Paul Cambon, nous avons appliqué en toute vérité et loyauté le système du protectorat et renoncé à celui de l'assimilation plus ou moins directe. M. le Président de la République a continué de s'inspirer, dans son langage, des principes qui ont présidé à l'établissement et au développement de notre protectorat ; les mots de tolérance pour les sentimens religieux, de ménagemens pour les opinions et les intérêts sont revenus sur ses lèvres avec une telle insistance que certains de nos journaux, en y mettant sans doute quelque ironie, ont regretté pour beaucoup de Français qu'ils ne fussent pas Tunisiens. A l'étranger également, nous avons su inspirer confiance. Même les pays qui, au premier abord, n'avaient pas vu notre intervention sans inquiétude reconnaissent aujourd'hui que nous avons travaillé au profit de tous. C'est le cas de l'Italie par exemple, et nous avons été particulièrement touchés de l'hommage que, avec les autres puissances méditerranéennes, elle a rendu au représentant de la République. Les nuages d'autrefois sont dissipés ; les deux sœurs latines n'ont plus rien qui les divise. Aussi la France a-t-elle applaudi de

tout cœur aux fêtes que l'Italie organise en ce moment pour célébrer le cinquantenaire de son indépendance. Que de souvenirs glorieux s'éveillent, à ce propos, dans nos esprits ! Les pouvoirs publics chez nous, la Chambre, le Sénat, se sont associés aux sentimens de nos voisins qui, à leur tour, ne font plus d'opposition aux nôtres en Tunisie. N'est-ce pas le roi Victor-Emmanuel II qui disait que le temps était galant homme et qu'il arrangeait bien des choses? Il permet, en effet, à la justice immanente qu'elles enferment de se dégager et de faire prévaloir les bonnes intentions. Nous avons le droit de présenter au monde notre protectorat tunisien comme une grande œuvre. Malheureusement, quand nous revenons en France, nous y trouvons de moindres sujets de satisfaction.

On sait à quel point l'état de la Champagne est troublé, et on commence à se rendre compte des fautes initiales qui ont causé cette perturbation. La Champagne a traversé plusieurs années médiocres ou mauvaises dont elle a beaucoup souffert, et ses souffrances ont même fini par atteindre un degré d'acuité d'où devait résulter un danger public ; alors, à ces maux très réels, on a appliqué un remède empirique qui devait en faire naître d'autres : nous voulons parler du régime des délimitations. Les vignerons de la Marne se sont mis dans la tête qu'ils étaient victimes de fraudes et que le meilleur, ou même le seul moyen de les supprimer était de décider que leur département était à lui seul la Champagne et qu'il serait interdit de faire du vin de Champagne dans aucun autre. En un mot, pour garantir la pureté de leur produit contre la fraude, ils n'ont trouvé rien de mieux que de revendiquer le monopole exclusif de sa fabrication. Cette pensée, très simple, n'est pas née seulement dans la Champagne, ou plutôt dans une partie de la Champagne ; elle est née aussi dans une partie du Bordelais, sous prétexte de protéger le vin de Bordeaux, et ailleurs pour protéger le vrai cognac. Où s'arrêtera-t-on dans cette voie? Chaque produit régional demandera à être protégé au moyen d'une délimitation ; le fromage, les pruneaux, les fruits confits, les poulardes ne paraîtront pas moins intéressans que le vin de Champagne ou de Bordeaux : il ne restera bientôt plus qu'à rétablir les douanes intérieures que la Révolution a supprimées, et à leur donner un caractère prohibitif. Les protectionnistes les plus exigeans n'avaient songé jusqu'ici qu'à protéger les produits français contre les produits étrangers ; on va plus loin aujourd'hui, on demande de protéger les produits français contre d'autres produits

français. C'est le progrès. Il a été consacré par une législation nouvelle qui ne s'est pas faite en un jour ; il a fallu s'y reprendre à plusieurs fois ; on a tâtonné au début, on n'a pas su exactement où on allait. Une première loi, qui porte la date de 1905, avait pour objet avoué et parfaitement légitime de combattre la fraude : un règlement d'administration publique devait la compléter et l'a complétée en effet. Mais pendant ce temps-là, les prétentions des ultra-protectionnistes dont nous avons parlé allaient en augmentant, et lorsqu'ils se sont trouvés en présence du règlement élaboré par le Conseil d'État, ils l'ont trouvé insuffisant. On a donc fait une seconde loi, en 1908, où, pour la première fois, il a été question de rechercher l'origine même des produits viticoles et de garantir leur pureté au moyen de délimitations. Ces mots dangereux, qui correspondaient chez les uns à des idées confuses, chez les autres à des intentions à demi voilées, ont été imprudemment introduits dans la loi, sans que personne alors ait bien compris quelles en seraient les conséquences pratiques. Le Conseil d'État a été chargé d'élaborer un nouveau règlement d'administration publique qui ferait corps avec la loi, et, d'accord avec celle-ci, il a créé des délimitations : la Champagne a eu la sienne, le Bordelais, le pays du cognac ont eu les leurs.

Aussi longtemps que la loi n'a eu pour objet que de réprimer la fraude, il n'y a eu rien à dire contre elle ; mais, dès qu'elle a eu créé un monopole, tous ceux qui en ont été exclus ont commencé à protester. Pour ne parler que de la Champagne, on ne pouvait pas faire le bonheur de la Marne sans faire le malheur de l'Aube, et il faut bien reconnaître que ce département avait de bonnes raisons à faire valoir pour se défendre, car il était difficile de lui contester la qualité de champenois, non seulement au point de vue historique et géographique, mais encore au point de vue viticole. Les usages, les traditions plaidaient en sa faveur. Il avait donc d'excellens argumens à présenter. Pourquoi a-t-il jugé à propos d'y joindre des procédés d'intimidation et de violence ? Il a eu tort, sans doute ; mais d'assez nombreux précédens lui avaient appris que c'était aujourd'hui le seul moyen d'être écouté. On lui avait donné l'exemple, il l'a suivi. Des manifestations imposantes et menaçantes ont donc eu lieu ; le drapeau rouge a été arboré jusque sur les monumens publics ; des chants révolutionnaires ont retenti ; enfin de premiers désordres ont donné comme un avant-goût de ceux qui suivraient, si l'Aube n'obtenait pas à son tour satisfaction. On a fait venir des troupes, mais trop tard, et assez pour irriter, pas assez pour intimider : il a fallu parlementer

avec les émeutiers, qui n'ont consenti à se disperser que si les troupes se retiraient. Voilà les spectacles auxquels nous avons assisté : ils sont édifians. En tout cela, on cherche le gouvernement. Il faut remonter assez haut dans notre histoire pour y rencontrer l'exemple d'une pareille défaillance de sa part. Elle a dépassé toute mesure sur le terrain des événemens; elle a présenté les mêmes caractères au Parlement.

Il y a eu, en effet, plusieurs discussions à la Chambre et au Sénat. Une première escarmouche a eu lieu au Sénat au commencement d'avril. M. Rambourgt, sénateur de l'Aube, plaidait avec chaleur la cause de son département; il protestait contre les délimitations, et le Sénat était visiblement avec lui. Que fallait-il, à l'entendre, pour sortir de la situation fausse où on se trouvait? Un nouveau décret auquel le Conseil d'État serait chargé de mettre la main. — Nullement, a déclaré M. le président du Conseil; le Conseil d'État a épuisé sa délégation législative; un décret serait désormais insuffisant, il faudrait une loi. — Six jours plus tard, M. Monis faisait savoir à la Chambre qu'il avait saisi le Conseil d'État de la question et que, non content de lui demander d'élaborer un décret, il l'avait érigé en tribunal qui déciderait en quelque sorte souverainement. En somme, le gouvernement désirait, demandait un ajournement; il l'a obtenu; une motion qui l'invitait à préparer un projet de loi en vue de supprimer les délimitations régionales et de fortifier, en la facilitant, l'action des syndicats en matière de répression des fraudes a été renvoyée à la Commission d'agriculture. Mais les choses pouvaient-elles rester ainsi? Le Sénat pouvait-il laisser passer sans mot dire l'étrange moyen que le gouvernement avait trouvé de se tirer d'affaire en rejetant sur le Conseil d'État la responsabilité qui lui appartenait? Une telle attitude n'était ni correcte, ni courageuse; aussi lorsque M. le président du Conseil, à qui elle avait réussi à la Chambre, l'a prise au Sénat, une protestation presque unanime a commencé à gronder contre lui. M. Monis n'a pas paru comprendre d'abord sur quoi elle reposait; il se faisait de plus en plus petit : — Je promets, disait-il, de n'exercer aucune influence sur le Conseil d'État; il jugera comme un tribunal; je lui soumettrai un décret en blanc, qu'il rédigera lui-même comme il voudra et devant lequel je m'incline d'avance. — Les interruptions partaient de tous les côtés; on faisait remarquer à M. le président du Conseil que le Conseil d'État ne pouvait être un tribunal qu'en matière contentieuse, et qu'en matière administrative, il se bornait à donner des avis sur un projet de décret dont le gouvernement avait l'initia-

tive. Était-ce le moment de renoncer à cette procédure? Dans le conflit qu'on avait imprudemment laissé naître entre la Marne et l'Aube, y avait-il seulement une question de droit à élucider? N'y avait-il pas une situation politique très grave sur laquelle le gouvernement devait énoncer une opinion et assumer une responsabilité? M. Monis a fini par comprendre à quel sentiment il se heurtait et alors, virant de bord, il a protesté qu'il gardait seul la responsabilité et qu'il la prendrait le moment venu; le Conseil d'État n'avait effectivement qu'un avis à émettre, le gouvernement devait décider. Soit, mais il fallait le dire plus tôt; il ne fallait pas surtout commencer par dire le contraire. Rien de plus pitoyable que les tergiversations de M. le président du Conseil. Alors le Sénat a cru bon de faire connaître ses propres vues et sur la proposition de M. Denoix, sénateur de la Dordogne, il a voté à une grande majorité un ordre du jour invitant le gouvernement à préparer un projet de loi qui supprimerait les délimitations et rendrait plus effective la répression de la fraude. C'était, à peu de chose près, la motion que la Chambre avait renvoyée à sa Commission d'agriculture. M. le président du Conseil, aidé de MM. Léon Bourgeois et Vallé, sénateurs de la Marne, et de M. de Selves, sénateur de Tarn-et-Garonne, a cherché à obtenir un ajournement, toujours comme à la Chambre; mais le Sénat, passant outre, a voté la proposition de M. Denoix. L'aurait-il fait s'il avait prévu le déchaînement révolutionnaire et anarchique, la fureur de destruction qui ont éclaté aussitôt dans la Marne? En votant comme il l'a fait, il a peut-être mis contre lui quelques apparences qu'il aurait mieux valu éviter, et il s'est exposé, ce qui est moins grave, à être taxé de « légèreté » par M. Jaurès. Toutefois, sa conscience peut se rassurer: Les désordres de la Marne étaient préparés depuis quelque temps déjà; les maisons saccagées, incendiées et pillées figuraient sur une liste rédigée d'avance. Il aurait fallu une main autrement forte que celle de notre gouvernement pour en empêcher l'explosion. On avait semé le vent, on récoltait la tempête.

Le lendemain de l'événement, la Chambre, émue de tant de ruines et en craignant de nouvelles, a cherché à apaiser la Marne en votant au gouvernement un ordre du jour de confiance. Si elle éprouve ce sentiment, c'est qu'elle n'est pas difficile; mais, si elle a pensé qu'on ne renversait pas un ministère en face de l'émeute et que les comptes à régler seraient réglés plus tard, elle n'a pas eu tort. Pour le moment, la Marne et l'Aube, décidées à défendre par tous les moyens leurs intérêts contraires, attendent ce que feront le Conseil d'État et

le ministère. Que feront-ils? Comment les choses tourneront-elles? Comment l'apaisement renaîtra-t-il? Il serait téméraire de vouloir le prédire. « Quand le peuple est en mouvement, dit La Bruyère, on ne comprend pas par où le calme y peut rentrer; et quand il est paisible, on ne voit pas par où le calme peut en sortir. » Nous avons vu par où le calme peut en sortir, ne désespérons pas de voir par où il peut y rentrer. Nous serions même sûr de le voir bientôt, si nous avions un gouvernement.

Le nôtre, malheureusement, lorsqu'il n'est pas faible envers la démagogie, est complaisant et encourageant pour elle ; il ne quitte une attitude que pour passer à l'autre. Nous venons d'en avoir une preuve nouvelle dans la question des cheminots, qu'on pouvait croire résolue sous le ministère Briand, mais qui s'est trouvée posée à nouveau, et dans les pires conditions, dès que le ministère Monis a annoncé que le premier article de son programme serait « la bonté. » On disait autrefois qu'un homme d'État devait avoir le cœur dans sa tête ; nos politiciens actuels le placent beaucoup plus bas, et ils s'exposent par là à créer des complications dont toute la « bonté » du monde ne les sauvera pas.

Les cheminots qui se sont laissé entraîner dans la dernière grève ne sont pas tous indignes d'intérêt; mais d'autres intérêts que les leurs sont engagés dans l'épreuve qu'ils ont infligée au pays et dont il importe avant tout de prévenir le retour. Pendant la grève, l'opinion alarmée, indignée, les vouait aux dieux infernaux : le lendemain, beaucoup de ceux qui étaient pour eux le plus impitoyables ont éprouvé les sentimens si connus de Panurge après la tempête, et ils n'ont plus rêvé qu'oubli et pardon. Le gouvernement, à la première sommation qu'il en a reçue, a réintégré ses grévistes. Cela le regarde, il est maître chez lui; mais les Compagnies sont maîtresses chez elles et elles ont le droit d'avoir sur les conditions de la discipline des idées différentes de celles du gouvernement. M. Briand l'avait reconnu. Sous la pression des élémens avancés de sa majorité, il était intervenu auprès des Compagnies pour obtenir d'elles la réintégration de leurs cheminots; mais, devant leur résistance, il s'était arrêté et il avait déclaré à la Chambre qu'il n'avait aucun moyen d'exercer une contrainte là où la persuasion n'avait pas réussi. MM. Monis et Dumont ont cru qu'ils seraient plus persuasifs que M. Briand, ce qui était de leur part une grande prétention, et ils ont éprouvé un très vif dépit de s'être trompés. On verra dans un moment comment

ils ont exprimé ce dépit devant la Chambre. Mais pourquoi les Compagnies, après avoir réintégré ceux de leurs cheminots qui s'étaient le moins compromis dans la grève, ont-elles cru devoir fermer la porte aux autres ? Sont-elles donc dénuées de « bonté? » Elles ont prouvé le contraire en donnant des secours aux cheminots qu'elles ne reprenaient pas et en leur facilitant l'entrée dans d'autres industries; leur action, à ce dernier point de vue, a même été si efficace que, dans certaines Compagnies, il ne reste presque plus de cheminots qui n'aient déjà trouvé du travail. Alors, insiste-t-on, si les Compagnies estiment que les cheminots qu'elles ne reprennent pas peuvent fournir un bon travail, si elles les recommandent, si elles les appuient ailleurs, pourquoi ne les réintègrent-elles pas chez elles? La raison en est simple : les Compagnies veulent que les responsabilités encourues par les ouvriers qui se mettent en grève soient sérieuses et réelles. Si les ouvriers peuvent se mettre en grève sans courir aucun risque, si, lorsqu'ils auront rompu le contrat de travail, ils peuvent le reprendre quand et comme ils le voudront, que le patron lui-même le veuille ou non, les conséquences pour l'avenir en seront très graves. Il règne à ce sujet des confusions qu'il faut dissiper. Quelques jours avant le débat parlementaire sur les cheminots, M. Monis a reçu quelques-uns d'entre eux, et, d'après le journal *l'Humanité*, il leur a tenu ce langage : « Au fond, je comprends très bien comment vous avez agi. Un ministre et un président du Conseil ont reconnu à la tribune votre droit à la grève : ces déclarations, je les ai moi-même entendues. » M. Monis les a entendues, mais non pas jusqu'au bout. Le ministre qui les a faites est M. Barthou. Il a été imprudent, certes : le cas psychologique de M. Monis en est la preuve. Il faut éviter ces déclarations qu'il est trop facile de détacher de ce qui les précède et de ce qui les suit et qui deviennent alors dans certaines mains des armes dangereuses. Cependant ni M. Barthou, ni M. Clemenceau qui était alors président du Conseil, n'ont été aussi encourageans pour la grève qu'on les en accuse, car, après avoir reconnu aux ouvriers des chemins de fer le droit de la faire, ils ont reconnu aux Compagnies celui de les remplacer aussitôt : « J'ai dit, a expliqué M. Barthou, qu'au regard de la loi pénale, les ouvriers et employés de chemins de fer pouvaient user du droit de grève qui ne leur était pas interdit par la loi, mais je me suis bien gardé de dire que la grève n'était susceptible d'entraîner pour eux aucune espèce de responsabilité. Le Sénat a paru surpris lorsque j'ai rappelé que les Compagnies pouvaient, en cas de grève, demander des dommages-

intérêts à leurs agens, mais je n'ai fait que me référer à l'article 1780 du Code civil. Il y a autre chose. Les Compagnies de chemins de fer ont le droit incontestable de remplacer les ouvriers qui se mettent en grève. » On le voit, la pensée de M. Barthou et du gouvernement auquel il appartenait n'est pas dans le seul membre de phrase qu'a perçu l'appareil auditif de M. Monis. Les Compagnies pourraient demander des dommages-intérêts aux grévistes ; elles ne le font pas parce que le moyen serait illusoire ; les ouvriers ne pourraient pas payer de dommages-intérêts, et si les Compagnies opéraient un prélèvement sur la Caisse de retraites, on crierait à la barbarie. Alors, comment donner un caractère effectif à la responsabilité de l'ouvrier? Le seul moyen est, dirons-nous la révocation? non, le mot serait impropre ; on parle beaucoup de révoqués, il n'y a pas d'ouvriers révoqués, il y a des ouvriers remplacés : le seul moyen est de ne pas reprendre ceux qui sont librement sortis et de conserver ceux qui sont entrés.

On s'est déchaîné contre les Compagnies ; on leur a reproché non seulement d'avoir laissé sur le pavé de pauvres ouvriers qui étaient souvent des pères de famille, mais encore d'avoir confisqué les sommes que, à force d'économie, ils avaient versées peu à peu dans la Caisse des retraites. C'est un thème qui prête à l'amplification. M. Camille Pelletan, pour ne citer que lui, y a déployé encore plus de « bonté » que M. Monis. Les Compagnies se sont défendues contre l'accusation. Elles ont expliqué qu'en ne réintégrant pas un ouvrier qui les avait quittées, elles lui restituaient toutes les sommes versées pour sa retraite. La Compagnie d'Orléans a même ajouté que, chez elle, les retraites étaient alimentées par ses propres versemens et que l'ouvrier, qui n'en fait aucun, recevait, en cas de rupture du contrat, la totalité de ceux qui avaient été faits pour lui. Il nous semble qu'il y a là plus de « bonté » réelle que dans les déclamations dont on nous assourdit. Mais enfin d'autres intérêts sont en cause que ceux des ouvriers ; il y a ceux du public, ceux de tout le monde, et sur ceux-là aussi doit s'exercer la vigilance des Compagnies, parce que leur responsabilité y est engagée. On les menace, on leur dit que, si elles persistent dans leur intransigeance, il y aura une grève nouvelle. Leur conviction est que c'est si elles cèdent sous l'intimidation qu'il y aura une grève nouvelle et prochaine, et qu'en attendant, elles ne seront plus sûres de la discipline de leurs agens. Les journaux racontent que les cheminots réintégrés par l'État se conduisent comme des modèles. Tant mieux : l'épreuve, toutefois, pour être

concluante, a besoin d'être un peu prolongée. En attendant, il est difficile de lire sans quelque inquiétude la lettre que le directeur du chemin de fer de l'État vient d'adresser à ses agens inférieurs pour se plaindre des progrès que fait l'ivrognerie parmi eux. M. le directeur du chemin de fer de l'État mérite d'être félicité de sa lettre ; elle est courageuse ; mais la lecture de cette lettre laisse rêveur.

La situation des cheminots devait inévitablement provoquer une interpellation au Palais Bourbon ; elle a eu lieu le 14 avril ; on y a vu le gouvernement dans une attitude que jamais gouvernement, ni en France, ni ailleurs, n'avait encore eue jusqu'ici. Le langage de M. Monis et de M. Dumont a été celui de la pure démagogie. Ils ont l'un et l'autre parlé des Compagnies de chemin de fer comme si, en révolte contre l'État, elles méritaient d'encourir les pires rigueurs. Mais lesquelles ? Là est la question. M. Monis a dit à la Chambre la même chose que M. Briand, à savoir qu'il n'avait aucun moyen de contraindre les Compagnies : seulement, il l'a dit sur un tout autre ton que son prédécesseur, et où celui-ci avait mis un bon sens résigné, il a mis, lui, une sorte de rage. « Il y a des Compagnies, a-t-il dit, qui s'imaginent qu'elles prononcent des peines, et qui oublient que, même devant les tribunaux, la peine n'est prononcée qu'après une enquête, une instruction contradictoires. Et, cependant, telle a été la prétention des Compagnies qu'une solidarité étroite unit à ce point de vue. » Que de confusions dans ce langage ! J'emploie un ouvrier, il me quitte brusquement. J'en prends un autre à sa place, est-ce que je le révoque? est-ce que je lui inflige une peine? M. Monis, qui est juriste, devrait mieux respecter le sens des mots. Sa conclusion a été la suivante : « Je vous demande votre concours : donnez-moi la mission nette, précise, exacte, de retourner vers les Compagnies, afin que je leur demande avec plus d'énergie ce que je dois obtenir d'elles, et, si je ne l'obtiens pas, donnez-moi des armes pour l'exiger. » Aux armes, citoyens ! Formez vos bataillons ! Mais de quelles armes M. Monis a-t-il voulu parler ? Nous n'en connaissons qu'une qui serait efficace : la dépossession des Compagnies au moyen du rachat. Que M. Monis demande le rachat, il sera logique avec lui-même : il a d'ailleurs dit aux cheminots, dans sa conversation avec eux avant l'interpellation, qu'il en était partisan. Lorsque l'État sera maître de tous les chemins de fer, il y fera ce qu'il voudra, il y réintégrera qui il lui conviendra. Ce qui est inadmissible, c'est qu'il prétende avoir la direction en vertu d'un droit éminent, du droit du prince, sans avoir la responsabilité. Qu'il com-

mence d'abord par assumer celle-ci. Quant à M. le ministre des Travaux publics, il a encore renchéri, s'il est possible, sur M. le président du Conseil. Après avoir fait un véhément réquisitoire contre les Compagnies dont « le désaccord avec l'État éclate sur tout : employés, tarifs, grands travaux à exécuter ; pour le faire cesser, a-t-il dit, le ministre ne possède que des moyens qu'il ne veut pas employer, car ils se retourneraient contre le public lui-même ou les finances publiques. Il est donc désarmé. Le problème qui se pose devant vous est celui des rapports des grandes Compagnies de chemins de fer et de l'État désarmé. » Ce problème, quoi qu'en pensent MM. Monis et Dumont, ne peut pas être résolu par un acte de violence ou de spoliation ; il faut y mettre d'autres formes, mais nous doutons que M. le ministre des Travaux publics trouve celles qui conviennent. Quel étrange argument n'a-t-il pas employé, au cours du débat, pour faire céder les Compagnies ! — Nous vous avons rendu service pendant la grève, a-t-il dit ; c'est à charge de retour, donnant donnant. — Le gouvernement, qui n'était d'ailleurs pas celui d'aujourd'hui, n'a fait que son devoir pendant la grève ; il n'a pas de récompense à demander pour cela, et s'il en demandait une, on lui répondrait qu'on la lui a déjà donnée : on a mis entre ses mains tous les pouvoirs, toutes les ressources, tous les moyens d'action de l'État pour qu'il s'en serve au profit de tous et lui-même a été rétribué pour ses services. Quelle singulière prétention de venir dire aux Compagnies : Vous êtes mes débiteurs ! encore quelque chose !

Plus triste, peut-être, que le langage des deux ministres ont été l'attitude et le vote de la Chambre. Pas une voix ne s'est élevée pour répondre à MM. Monis et Dumont et on a voté l'ordre du jour suivant : « La Chambre, approuvant les déclarations du gouvernement, comptant sur lui pour obtenir des Compagnies les mêmes mesures de réintégration que celles qui ont été accordées par l'État aux employés de son réseau, passe à l'ordre du jour. » Le vote a eu lieu par disjonction : la première partie, celle qui contient l'approbation, a réuni 341 voix contre 115, la réintégration 461 voix contre 5 et l'ensemble 356 contre 27. Quelques jours plus tard, M. le ministre des Travaux publics a adressé aux présidens des Conseils d'administration des Compagnies une lettre qui n'est pas le document le plus extraordinaire de la série. Elle reproduit l'ordre du jour de la Chambre, mentionne le chiffre des votans, renvoie à l'*Officiel* pour plus ample explication et exprime la certitude que les Compagnies répondront par des actes au vœu formel qu'au nom de la représenta-

tion nationale le gouvernement leur transmet dans le seul souci de l'intérêt général et de la paix publique. C'est aussi, sans doute, dans le seul souci de l'intérêt général et de la paix publique que le gouvernement vient de réintégrer dans ses fonctions l'instituteur Nègre, révoqué il y a trois ans pour avoir adressé une lettre injurieuse à M. Clemenceau alors président du Conseil. Il a voulu sans doute donner un nouvel exemple de « bonté » aux Compagnies de chemins de fer. Nous ne préjugerons pas leur réponse. Contentons-nous de dire que quelques semaines de décomposition politique et sociale comme celles que nous venons de traverser, avec la mauvaise odeur de scandales qui s'élève autour de nous, ne sont faites pour rehausser ni notre état politique, ni notre état social.

La situation du Maroc a beaucoup préoccupé l'opinion depuis quelques jours : il semble aujourd'hui que la gravité en avait été exagérée. Des renforts relativement considérables ont été envoyés dans la Chaouïa, où, à la demande du Sultan et par les soins du général Moinier, une méhalla est levée, organisée, encadrée pour aller au secours de Fez investi par des forces rebelles. La situation de cette ville était présentée comme très compromise, presque désespérée, et on se demandait ce que deviendraient, si elle était prise, la colonie européenne et les instructeurs militaires que nous avons mis à la disposition du Sultan. L'anxiété qui résultait de cette incertitude était bien naturelle : elle a été d'ailleurs entretenue et excitée quotidiennement par les partisans d'une politique d'intervention militaire au Maroc, qui ne perdent aucune occasion de pousser le gouvernement dans le sens de leurs vues et qui, à tort ou à raison, comptaient sur son impressionnabilité. Quoi qu'il en soit, les forces envoyées dans la Chaouïa s'élèvent aujourd'hui à plus de 20 000 hommes et celles qui ont été concentrées sur la frontière oranaise au nombre de 10 000 : ces dernières ont, dit-on, pour objet de « décongestionner » Fez en attirant ou en retenant de leur côté les forces rebelles qui, sans cela, se porteraient sur la capitale. Les choses en sont là : il est difficile de prévoir comment elles évolueront. Une politique ferme échappe à l'influence des incidens et des impressions de chaque jour; une politique faible s'y subordonne et en devient le jouet. Nous ne savons pas encore quelle sera la nôtre.

Une faute a été commise : dès qu'on a vu que la situation se gâtait et devenait dangereuse, il aurait fallu ne pas attendre l'investissement de Fez pour en faire sortir la colonie étrangère et la conduire à Tanger

ou à un autre port de mer où elle aurait été en sécurité ; — cela s'est déjà fait, et l'exécution en est d'autant plus facile que la colonie étrangère se compose d'une quarantaine de personnes ; — on se serait épargné par là les inquiétudes, ou du moins une partie des inquiétudes qui nous ont assailli. Il serait resté, à la vérité, notre mission militaire, mais il faut nous habituer à l'idée que des soldats courent quelques dangers en temps de guerre et ne pas y voir pour nous des obligations impérieuses de modifier toute notre politique, quand nous en avons une. Le colonel Mangin a été mis à la disposition du Sultan ; il en a été de même du commandant Brémond, qui a supporté victorieusement les assauts dont il a été l'objet dans la position qu'il occupe à trente-cinq kilomètres au nord-ouest de Fez. Nous avons raison de prêter des instructeurs au Sultan ; notre rôle est de l'aider discrètement, par des moyens financiers et militaires, à se tirer d'affaire lui-même dans l'état critique où il se trouve ; mais il faut éviter soigneusement de mêler nos troupes aux siennes et de devenir ses sauveurs aux yeux de ses sujets. Nous avons perdu l'ancien sultan en étendant sur lui une protection trop ostensible : c'est une politique à ne pas recommencer. Tels sont les principes auxquels nous devons nous tenir. Sans doute les circonstances peuvent exercer sur nous une contrainte imprévue ; les règles absolument rigides ne sont pas de mise dans une situation aussi complexe ; mais si on s'en écarte exceptionnellement et provisoirement, ce doit être pour y revenir le plus tôt possible. Nous souhaitons vivement que le commandant Brémond puisse être ravitaillé et marcher sur Fez à la tête des troupes makzeniennes ; nous souhaitons que la méhalla formée dans la Chaouïa marche aussi sur la capitale et suffise à la débloquer. Quant à aller à Fez nous-mêmes, gardons-nous de cette aventure dont les suites sont difficiles à prévoir et à calculer. Mais notre gouvernement saura-t-il y échapper ?

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.

